This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Housman

NKV

ROMANS

CONTES ET VOYAGES

ASTOIN NEW-YORK

Imprimerie de Gustave GRATIOT, rue de la Monnaie, 11.

ROMANS

CONTES ET VOYAGES

PAR

ARSÈNE HOUSSAYE

PARIS

FERDINAND SARTORIUS, ÉDITEUR

17, QUAI MALAQUAIS

M DCCC LI

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LE CIEL ET LA TERRE.

HISTOIRE PANTHÉISTE.

Lys du divin rivage, amour tombé du sein de Dieu, vague écho de la musique des anges, rêves commencés dans l'azur, qui donc vous confondra dans un hymen solennel avec la pénétrante odeur du pampre, les beautés visibles de la femme aimée, les lèvres qui frémissent sous les baisers?

Ame qui retournerez là-haut, cœur qui tomberez en poussière, n'aurez-vous donc pas une heure d'enivrante hyménée?

LIVRE PREMIER.

POURQUOI LE POETE ÉCRIVIT SES MÉMOIRES.

I.

En l'an 1623, dans les premiers jours de l'automne, les femmes et les enfans d'un village de Picardie s'amusaient à regarder sur un vaste tapis d'herbe les ébats joyeux et les danses folles d'une troupe de bohémiens. C'était vers le soir, au déclin du soleil. La pelouse jaunie était déjà jonchée de feuilles, dépouilles fraîches encore des hêtres et des châtaigniers qui l'ombrageaient. Les chétives maisons des paysans avaient un grand caractère de tristesse et d'abandon; de maigres filets de fumée s'échappaient lentement des cheminées rougeâtres et se perdaient bientôt dans la brume suspendue au-dessus des marais; les petites fenêtres ogivales à treillis de plomb étaient plus noires que les yeux d'une cave; des jardins où l'on ne voyait au printemps que les fleurs des pommiers et des cerisiers, où l'on ne cueillait en automne que des grappes de raisins plus verts que dorés, coupaient le

village en mille sens. Les paysages d'alentour n'étaient guère romantiques : l'eau dormante des marais formait un grand lac à l'orient; au nord, au midi, on ne voyait qu'une plaine uniforme, qui se déroulait jusqu'à l'horizon; au couchant, l'aspect changeait : on découvrait les prairies baignées par la Somme et les villages groupés dans la campagne.

Les femmes vêtues de haillons et les enfans des habits de leurs mères, regardaient avec envie les corsets de velours noir, les jupes à paillettes et les pendans d'oreilles des bohémiennes, tandis que les hommes s'émerveillaient des bras nus, des jambes rondes et de la légèreté inouie des danseuses.

A la nuit tombante, deux cavaliers étrangers s'arrêtèrent sous les châtaigniers et s'amusèrent, comme les paysans, du spectacle varié qui se passait sur la pelouse. A la vue de leurs pourpoints, on devinait bien vite un gentilhomme et son valet; bien que le maître cherchât à cacher sa qualité sous un habit d'emprunt, bien que le pourpoint et le haut-de-chausse qui le couvraient ne fussent pas d'un velours irréprochable, l'intelligence de son regard, sa manière de tenir l'épée, ses moustaches de raffiné, la beauté de son linge, trahissaient un homme de cour en mission secrète, ou un gentilhomme en disgrace. Le valet était vêtu d'une souquenille blanche à galons d'argent avec des flots de rubans bleus. Ses souliers étaient couverts de rosettes triomphantes; son chapeau, galamment posé sur le coin de l'oreille, était perdu sous une touffe de plumes aux couleurs hasardées. La monture du gentilhomme était une jument rousse du pays, pleine de fougue et d'ardeur, dont la tête restait toujours orgueilleusement levée; la monture du valet n'était qu'un vieux cheval borgne, n'ayant pas le moins du monde l'air fringant et indomptable. A peine fut-il sous les châtaigniers, que, dédaignant le spectacle des danses, il effeuilla d'une dent distraite les branches tombantes. La jument rousse frappait le sol du pied, soit

qu'elle fût impatiente, soit que la musique l'émoustillât. Le gentilhomme, qui lui coupait la bouche pour la contraindre, semblait lui-même violemment agité; ses grands yeux jetaient des éclairs de joie, ses lèvres frémissaient sous ses moustaches retroussées, comme à un vif souvenir de vingt ans. La ballade :

Blanche dormait sur le rivage
Un chevalier passa par là...

qu'une jolie enfant de seize ans chanta en vraie sirène, le plongea dans le ravissement; sa pâle figure s'épanouit : O Marie! ô Dafné! ô ma jeunesse! ma jeunesse, où es-tu? s'écria-t-il en essuyant des larmes.

Ce gentilhomme, c'était Théophile de Viau qui fuyait la mort; c'était le poëte, le panthéiste, le franc raffiné qui fut, avec Marion Delorme, le grand scandale du règne de Louis XIII. Depuis quatre ans, il traînait une misérable existence : exilé en Angleterre et dans l'île de Jersey, aveuglément poursuivi, lâchement accusé par les catholiques, il n'avait pas une heure de repos; il errait de pays en pays, le désespoir dans l'ame. Le parlement de Paris l'avait condamné à être brûlé vif en place de Grève, après avoir fait amende honorable au parvis Notre-Dame. On avait brûlé son effigie, et, pour le brûler lui-même, ses tout-puissans ennemis offraient de royales récompenses au prévôt qui l'arrêterait.

Théophile pensait à se réfugier dans le Brabant; tous les jours il se rapprochait de la frontière en regrettant, comme il le dit, *le doux climat de la cour de France*, son vieux château de Boussères-Sainte-Radegonde, ses montagnes de l'Agénois et sa jeunesse romanesque. Il voyageait sans faste et sans bruit; il passait la nuit dans les tavernes les plus humbles et les plus noires, ou dans les auberges isolées. Cette vie de vagabond et d'aventurier contrastait tristement avec sa vie passée, toute pleine de folies galantes et romanesques. Le matin,

dès l'aurore, il éveillait son valet en maudissant sa mauvaise nuit, et, sans autre compagnie, il chevauchait jusqu'au soir. Le valet était un gentillâtre-tranche-montagne qui sortait de je ne sais où, sans doute de la Gascogne. Il avait été tour à tour baladin, jongleur et comédien. Théophile se l'était attaché plutôt comme bouffon que comme valet; mais depuis long-temps les drôleries de Brizailles n'amusaient plus Théophile; d'ailleurs, le pauvre comédien devenait maussade de jour en jour : les malheurs du poëte rejaillissaient sur lui. Cependant, à la vue des bohémiens sur la pelouse du village, il oublia ses chagrins, se prit d'un bel enthousiasme et faillit s'élancer au milieu d'eux; la ballade le transporta aussi et pendant que Théophile s'écriait : O Marie! ô Dafné! ô ma jeunesse! il s'écriait : O mes vingt ans et mes vingt maîtresses!

Le maître et le valet s'abandonnaient à leurs poétiques impressions, quand un autre cavalier s'arrêta près d'eux et les regarda long-temps.

— Sainte Vierge! dit le bouffon, voilà une tête de prévôt sous un feutre de brave; ce pourpoint de gentilhomme cache un cœur d'archer.

Théophile se tourna vers le nouveau venu, dont le visage sombre et dur s'égaya et s'adoucit tout à coup.

— Ces manans de bohémiens font des choses charmantes, murmurait-il en souriant.

— Au galop! dit le valet à l'oreille de son maître.

— Tu es fou, Brizailles, nous ne craignons pas cet homme.

— Il me semble capable de déterrer des archers.

Théophile essaya de sourire.

— Et ta flamberge, héroïque Brizailles?

— Je dédaignerais de la tremper dans le sang des sergens.

Le cavalier s'approcha de Théophile.

— Pardieu! dit-il en lui tendant la main, c'est notre grand poëte, c'est Théophile, c'est le galant seigneur de Viau.

Théophile demeura impassible et ne tendit point sa main.

— Comme la gloire change les hommes! reprit le cavalier; vous n'étiez pas si fier, vous ne repoussiez pas vos amis autrefois, quand vous étiez chez monseigneur le duc de Montmorency.

A ce nom du seul ami qui lui restât, Théophile ouvrit de grands yeux et reconnut le cavalier pour un jeune seigneur du Limousin, qui figurait quelques années auparavant parmi les courtisans du duc.

— C'est Le Blanc, dit-il en s'inclinant un peu; quel démon vous pousse en ce pays, mon cher? Les femmes y sont laides et les vins mauvais.

Le Blanc chercha sa réponse.

— Erreur! s'écria-t-il; au vulgaire les vilaines femmes et les vins aigres; mais, pour le duc et pour sa suite, les fraîches et rebondissantes Picardes et les pétillans vins de Reims.

— Le duc a quitté Chantilly?

— Le duc est depuis hier à la citadelle de Ham, que nous voyons au travers de ces chênes.

— Le duc est ici?

— Oui, le hasard... un voyage dans le Nord... Le duc m'a dit de taire son voyage, mais il vous aime tant...

— Il faut que je le voie!

— Eh bien! suivons la route de Ham; avant un quart d'heure nous souperons avec lui.

— Bagasse! se dit Brizailles, souper chez le duc de Montmorency, c'est une faveur non pareille; ô mes entrailles, comme vous serez noyées de vins de Reims! ô taverniers, hôtelliers et cabaretiers, empoisonneurs du diable, comme je vais bien me venger de vous!

Brizailles éperonna sa maigre haquenée et fit un signe d'adieu aux bohémiens; Théophile leur jeta une pistole, le Blanc feignit de les oublier. Tous trois prirent le chemin de la citadelle; Brizailles, qui se mourait de faim, était toujours

en avant; Théophile et Le Blanc allaient côte à côte et se rappelaient leurs prouesses passées. Il faisait nuit depuis longtemps quand ils arrivèrent aux portes de Ham; ils descendirent devant la citadelle, où un palefrenier vint prendre leurs chevaux. Le Blanc conduisit Théophile dans une grande salle d'armes et le pria de l'attendre un peu; il disparut et fut plus d'une demi-heure sans revenir. Le maître et le valet s'ennuyaient beaucoup et commençaient à redouter quelque embûche.

— Capededious! disait Brizailles, sommes-nous condamnés à souper avec des sabres et des épées? C'est indigeste et malsain.

Le Blanc reparut enfin.

— La table est servie, messieurs, et si vous voulez me suivre...

— De grand cœur et de toutes nos jambes, interrompit le bouffon affamé.

Ils traversèrent plusieurs salles désertes et se trouvèrent bientôt en face d'un souper de campagne assez engageant.

— Asseyez-vous, dit Le Blanc à Théophile; j'ai averti le duc de votre arrivée, il est entouré de nos convives et ne peut tarder à venir.

Un bruit de pas retentit dans le corridor; deux hommes apparurent à la porte : c'étaient deux archers armés jusqu'aux dents. Théophile pressentit sa perte et regarda avec mépris Le Blanc, qui avait revêtu les insignes de la lieutenance prévôtale et qui se mit à ricaner. Les deux premiers archers furent suivis de dix autres; tous se placèrent silencieusement à table avec Le Blanc.

— Corbacque! s'écria Brizailles en dégaînant sa flamberge, ces treize convives me déplaisent et me gâtent l'appétit; allons souper ailleurs.

Il prit le bras de Théophile et voulut l'entraîner, mais Le Blanc se dressa devant eux.

— A table! à table! dit-il d'une voix tonnante, les plats fument et le vin est frais; à table! à table!

— Vous êtes un lâche! cria Théophile avec fureur.

— Je me venge de vos dédains à Chantilly, messire le huguenot. Vous êtes un grand poëte, je ne suis qu'un lieutenant du prévôt de la connétablie; mais je suis plus puissant que vous aujourd'hui.

— Et sans doute vous m'avez vendu d'avance? lui demanda Théophile.

— Oui, je vous ai vendu; en vous livrant demain au prévôt, je toucherai mille beaux écus au soleil; ce ne sera point trop payer mes peines. Depuis trois jours, je vous suivais sans cesse; par l'aide de Dieu, vous voilà enfin ma capture; les religieux vont intercéder pour mes vieux péchés, puisque j'ai arrêté le poëte obscène qui s'est jeté dans les bras de la débauche, l'impie qui a douté de Dieu.

— Cette insolence me fatigue, dit Brizailles.

Et, s'élançant vers la porte, il laissa son maître avec le lieutenant et les archers. Il courut comme un lévrier jusqu'au village, où chantaient et dansaient les bohémens.

Théophile essaya de lutter, mais en vain; on lui lia les mains et les pieds, on le roula sous la table, après quoi Le Blanc lui dit d'un ton railleur :

— Nos seigneurs du parlement vous ont condamné à être brûlé vif; si vous oubliez leur sentence, ils s'en souviennent.

II.

Théophile passa la nuit dans d'horribles souffrances; les dalles humides lui glaçaient les sens; les archers, qui buvaient à pleines rasades, l'arrosaient de vin par dérision; il

ne se plaignit point, il subit en silence leur ivresse méchante et lâche. « Le lendemain, le commandant de la citadelle, le prévôt et le lieutenant l'éveillèrent d'un assoupissement pénible; ils le firent fouiller, ils saisirent son argent et ses derniers vers; et, lui passant d'autres liens plus forts autour des bras et des jambes, ils le couchèrent sur un cheval boiteux et le conduisirent à Saint-Quentin. » Le peuple de Ham, les oisifs des villages voisins, la troupe des chiens chasseurs du connétable, formèrent un convoi bruyant au pauvre poëte, dont la face était brûlée par le soleil de midi. Dès qu'il fut à Saint-Quentin, *on le dévala dans un cachot souterrain,* on le chargea de rudes et lourdes chaînes, on lui donna une poignée de paille et on lui fit aumône d'un pain noir et moisi qu'eût dédaigné le dogue le plus affamé. Le huguenot converti se mit en ferventes prières; il implora le Christ et fit des vœux à la Vierge; son ame était dans l'épouvante, ses yeux ne voyaient que les funèbres visions; souvent il se demandait, en frémissant d'horreur, s'il n'était point un mort, si ses vêtemens lui servaient de linceul et si les murailles de son cachot étaient les limites d'une tombe.

Les jours et les nuits se passèrent ainsi; il n'eut pas la force de se laisser mourir de faim; « il ne mangeait pas assez pour vivre, mais il mangeait trop pour mourir. » Il languit pendant près d'un mois sur le sol humide de sa première prison; il priait, il se consolait dans sa vie passée, dans sa jeunesse si poétique, dans ses douces et virginales amours; il regrettait la candeur ineffable de ses vingt ans, il versait des larmes de sang sur ses fatales passions. Le parlement de Paris lui envoya la compagnie de Defunctis avec l'ordre de le transférer à la conciergerie du Palais. Son voyage à Paris fut encore un long supplice; il portait ses chaînes sans relâche; on l'accablait d'injures, on le raillait lâchement; déjà les archers chantaient des complaintes sur sa mort prochaine. A

son arrivée à Paris, le peuple s'ameuta et poussa des hurlemens frénétiques; Théophile entendait dans la confusion des cris : Le huguenot sera chauffé! le huguenot sera brûlé!

Il passait près de la fontaine des Innocens, quand un magnifique carrosse s'arrêta devant son cortége; une belle femme brune, penchée sur son amant, resplendissait dans ce carrosse et jetait un regard de reine à la foule éclaboussée par ses chevaux. Elle vit Théophile, elle pâlit et détourna la tête; mais le poëte s'était déjà écrié : Dafné! Dafné! le poëte avait déjà tendu vers elle ses bras enchaînés. La belle pécheresse éprouva un choc violent; il lui sembla qu'un coup de foudre frappait son cœur; elle tomba mourante sur son amant; mais, s'étant relevée tout à coup, elle arracha sa parure de diamans et de fleurs, pour la jeter en sacrifice parmi le peuple.

L'amour, les regrets, la jalousie, déchirèrent le cœur de Théophile; il oublia pour un instant l'idée de la prison et du bûcher : l'image de Dafné remplit son ame. Il descendit lentement la rue Tribaud-aux-Dés; sur le quai il fallut que la garde du roi intervînt, pour balayer le peuple qui forçait les archers. Le poëte, traîné dans la grosse tour de la Conciergerie, fut jeté dans le cachot de Ravaillac avec deux sergens pour le garder, quoique les portes fussent de fer massif.

Un soir que, dévoré d'angoisses, il se consolait à force de rimes, le geôlier vint avertir les gardes qu'une femme se présentait pour voir le prisonnier avec une permission du premier président.

— Une femme! dit Théophile.

Il tressaillit, ses yeux s'animèrent tout à coup.

— Qu'elle entre, dirent les gardes, nous sommes là! Ce serait une envoyée du diable, que nous ne craindrions pas ses maléfices!

La femme descendit dans le cachot; le geôlier la conduisit par la main vers Théophile et la fit asseoir sur les planches

du lit. Debout devant elle, le poëte, pâle d'émotion, de douleur et d'espérance, la regardait sans la voir. Une nuit éternelle régnait dans le cachot : il y voyait à peine les yeux des sergens.

— Une femme! et je suis aveugle! reprit-il tristement.

Et comme il laissait retomber ses bras, une main douce et froide se glissa dans sa main; il frissonna de la tête aux pieds et se laissa tomber sur les planches du lit.

—Mais qui êtes-vous, madame? demanda-t-il à voix basse.

— Une pauvre religieuse que vos malheurs ont touchée.

— O mon Dieu! je vous rends grace! Je croyais qu'il n'y avait en France que ma voix pour me plaindre. Mais, madame, qui donc vous a dit mes malheurs?

— Dimanche passé, le révérend père Garasse a prêché contre les passions de votre vie; il nous a fait un sombre tableau de vos péchés mortels, il a fini son sermon par ces mots: « O mes sœurs! que vos ames et vos bouches maudissent « Théophile, la plus perverse créature du siècle (1). »

(1) Voici la suite de ce curieux morceau d'éloquence : « Maudit sois-tu, Théophile! maudit soit l'esprit qui t'a dicté tes pensées! maudite soit la main qui les a écrites! Malheureux le libraire qui les a imprimées! malheureux tous ceux qui les ont lues! Béni soit M. le premier président qui va nous purger de cette peste! car c'est lui qui a amené la peste dans Paris. Tu es un bélître, tu es un veau. Que dis-je un veau? D'un veau la chair est bonne bouillie ou rôtie, de sa peau on en couvre les livres; mais la tienne, méchant, n'est bonne qu'à être grillée : aussi le seras-tu demain. Tu te moques des moines, et les moines se moqueront de toi. »

Tout un in-quarto du père Garasse contre Théophile est écrit sur ce ton; c'est un singulier livre : il y injurie en même temps Théophile, Luther et un certain Lucilio Vanino. — Il les accuse de goinfrerie et d'athéisme. — Il appelle Théophile pœtastre, vilain, pouacre, écornifleur, ivrognet; Luther, gros buffle d'Allemand, gros tripier, gros piffre, qui ne sait rien que boire et manger, qui n'a l'ame qu'à la viande, et qui ne saurait jeûner un jour sans se croire

— O Garasse! s'écria le prisonnier. Et vous m'avez maudit? demanda-t-il d'une voix émue.

— Moi, je ne vous ai pas maudit, j'ai prié pour vous.

La religieuse sentit des larmes brûler sa main.

— Oui, j'ai prié pour vous; depuis dimanche j'ai eu un ardent désir de vous voir; votre renommée a fait grand bruit partout; en France, tout le monde vous aime ou vous hait; moi... je ne vous hais point... les poëtes sont ma seule consolation dans l'austère solitude du cloître; mon cœur s'ouvre à tous les malheureux, et... vous êtes poëte et malheureux... Nul ne peut pénétrer ici; mais une femme va partout. Ma

mort; Lucilio Vanino, paillard, corrupteur de la jeunesse, naturaliste et athéiste. Il montre comme quoi les athées sont pareils aux griffons, qui sont toute gueule et tout ventre, et aux crocodiles, avec cette difference pourtant que les griffons mangent en une fois pour quarante jours, ce qui n'est jamais arrivé aux athées, qui mangent quarante fois pour un jour. — Comment ils vont dans les cabarets d'honneur dîner à deux pistoles par tête avec les jeunes seigneurs, dont ils sont les ombres maternelles; comment on peut les appeler chenilles à l'heure du dîner, en ce sens qu'ils ont mille pieds, comme les chenilles, pour arriver à la table, et ne laissent rien dans les plats, non plus qu'elles sur les arbres. — Comment ils ne sont bons qu'à produire des vers avant et après leur mort, et que les plus pestilens ne sont pas ceux qui grouillent dans leur charogne. — Comment, s'ils ne rimaillaient quelques sonnets et sonnettes pour les catins des beaux-fils, ils courraient risque de mourir de male-rage de faim, et en seraient réduits à manger leur bave, comme des colimaçons en cage; et, dernièrement, comme ils sont à la fois des ânes, des loups, des chiens et des escarbots: des ânes pour leur stupidité et les chansons bachiques qu'ils ont l'habitude de braire à la Pomme-du-Pin et à la taverne de l'Ile-aux-Bois; des loups pour ce qu'ils sont voraces, et qu'ils ont, comme les loups, l'échine toute d'une pièce, et ne se savent pas plier quand passe la procession; des chiens pour ce qu'ils sont sans vergogne, et portent leur plumet comme les chiens la queue, en trompette; des escarbots pour ce qu'ils sont toujours à farfouiller et à barboter dedans l'ordure.

THÉOPHILE GAUTIER, — *les Grotesques*, tome I. —

démarche est folle, sans doute; elle doit vous étonner, mais je voulais vous voir... Une indiscrète curiosité a seule pu me pousser ici; je vous confesse que je suis avide d'apprendre l'histoire de votre vie... on la dit orageuse, romanesque....

— En effet, dit Théophile, je puis raconter l'histoire de toute ma vie, puisque je vais mourir.

— Espérez en Dieu.

— Mon ame n'a jamais été sans espérance de salut; mais nul ne sauvera mon corps, et, demain peut-être, mon dernier supplice m'attendra sur la place de Grève. Cependant, en dépit de Garasse, je ne désespère pas de la justice : ses arrêts ne sont point écrits sur l'onde ni exécutés sur le vent.

— Espérez des hommes.

— Je ne crois plus à l'amitié des hommes; le poëte n'a d'amis que les gens qui ne l'ont jamais vu.

— Espérez en moi.

— Oh! oui, j'espère en vous, car vous êtes une femme, et chez les femmes les divines sources de compassion ne tariront jamais.

La religieuse se leva.

— Adieu, monsieur, dit-elle d'une voix étouffée, peut-être ne reviendrai-je plus. Mais, de retour dans ma solitude, je vais relire vos belles élégies et penser à vous.

Théophile frémit d'orgueil et de joie.

— Madame, vous me rendez la vie! ce cachot me semble un palais; mon cœur s'épanouit et je chanterais si j'osais.

— Chantez vos stances toutes parfumées d'amour; chantez et dans vos heures de retour sur vous-même écrivez pour moi l'histoire de votre vie.

— Oh! madame, ne plongez jamais vos chastes regards dans l'histoire de ma vie.

La religieuse, toute troublée, ne savait que répliquer.

— J'ai lu des romans, dit-elle d'une voix faible.

— Mon histoire ne sera pour vous qu'un roman de plus; je

vous dévoilerai mon ame et vous ne croirez qu'à mon imagination.

— Si j'avais voulu lire un roman de plus, je ne serais pas venue vous le demander.

— Il faut partir, dit un des sergens.

La religieuse s'inclina.

— Adieu, monsieur; ne m'oubliez pas, j'attends votre confession.

La religieuse passa entre les deux gardes et monta les marches du cachot; au reflet d'une lumière lointaine, Théophile distingua sa robe noire et son voile blanc.

Quelle est cette femme étrange? se demanda-t-il en se frappant le front; est-ce une religieuse, est-ce un ange, est-ce une fée? — Si c'était Marie? — Non; c'est quelque folle dame de la cour, quelque duchesse ennuyée qui cherche des aventures et qui n'a pris le vêtement des religieuses qu'afin d'arriver plus tôt auprès de moi. Qu'importe? elle saura ma vie.

LIVRE II.

LA TRÉPASSÉE.

I.

Oui, madame, vous saurez ma vie; je vous retracerai les chemins et les sentiers qui m'ont conduit à ma perte; je vous peindrai cette chère solitude qui me fut si fatale, cette belle solitude peuplée de pampres généreux et d'agrestes bocages; je vous dirai les chastes et pures amours de mon ame; je vous confierai les furieuses passions de mon cœur. J'ai bu à la mauvaise fontaine des passions; j'ai puisé à toutes les sources de l'amour. Nul en ce monde n'a plus aimé que moi; hélas! nul en ce monde n'a plus souffert. Ah! que ne puis-je encore, belle Daphné, boire à vos lèvres, jusqu'à la plus folle ivresse, ce vin de l'amour que j'espérais boire jusque sur les lèvres de la mort.

Hier, je tendais mes bras à la mort, mes souffrances me mordaient et me déchiraient; c'étaient les lions furieux qui menaçaient Daniel dans sa fosse. Vous m'êtes apparue dans mon

cachot comme l'ange qui le sauva; vous m'avez dit d'espérer, j'espère; je me sens revivre; vos paroles murmurent dans mon cœur, votre image se mire dans mon ame : — ne voit-on pas des eaux impures réfléchir la pureté du ciel?

Oui, grace à vous, j'espère au Ciel :
Il fit que ce troupeau farouche,
Tout prêt à dévorer Daniel
Ne trouva ni griffe ni bouche :
C'est le même qui fit jadis,
Descendre un air de Paradis
Dans l'air brûlant de la fournaise
Où les Saints, parmi les chaleurs,
Ne sentirent non plus la braise,
Que s'ils eussent foulé des fleurs.

Je vais donc vous écrire mon histoire : vous trouverez peut-être que mon style a perdu sa couleur castillane, ses hardiesses superbes, sa fantasque harmonie; c'est que je suis déjà vieux à trente ans, c'est que les larmes ont amolli ma plume.

Vous avez vu ma prison, madame, ou du moins vous avez ressenti sa froide humidité; j'aimerais mieux braver les éclats de la foudre que d'y passer un an d'une nuit obscure; j'ai perdu la lumière, et je me croirais aveugle si les yeux étincelans de mes gardes ne dardaient éternellement. Le soleil ne vient point ici : à midi seulement de légers sillons, pâles comme des rayons de lune, passent au travers de la porte; ce ne sont que des éclairs dans une nuit d'orage.

Ce matin, par une faveur inouie, le geôlier m'apporta un petit luminaire en corne dont la tremblante clarté glisse sur ces quelques lignes et sur ma main desséchée. N'est-ce pas la lampe des morts?

Ma famille est d'une noblesse ancienne et reconnue. Je suis gentilhomme si j'en crois ma main quand elle tient mon épée. Je passe par-dessus l'histoire de notre blason; je passe

par-dessus les premières aurores de ma vie; je ne vous ennuierai point de mes enfantillages; d'ailleurs, le temps a jeté un voile épais sur mes jeunes années; j'aurais beau déchirer ce voile, je ne verrais que des lambeaux épars çà et là. L'enfance n'est qu'un prologue ennuyeux; le premier acte de la comédie humaine ne s'ouvre qu'à l'instant où l'amour fait une brèche à notre cœur. Aussi, quand on retourne dans le passé, on ne s'arrête guère que devant un souvenir amoureux. Moi, quand je retourne dans le passé, je chancelle et je pleure, je pleure mes espérances éteintes, ces belles et ardentes espérances qui allument le cœur. C'est en vain que je rappelle aujourd'hui leurs flammes si rouges, si bleues, si vagabondes! Le soleil est couché.

II.

Après ces horribles guerres de religion, qui ont fait tant de meurtriers et tant de victimes, mon père, qui était huguenot, craignit les vengeances des catholiques, et se réfugia dans le manoir que Blanche de Castille légua à nos aïeux : c'est un château bizarre bâti au bas de la colline de Boussères-Sainte-Radegonde, à la sortie occidentale de ce village. Là, mon enfance s'écoula simple et calme, tantôt en études, tantôt en promenades, mais cependant plus souvent au milieu des bois et des prés qu'au milieu des livres. Quel livre plus sacré que ce grand livre dont la première page est le ciel et la dernière la nature! Dès qu'il faisait jour, je sortais du château, avec la légèreté d'un faon je traversais les vallons, je franchissais les ruisseaux, je gravissais les montagnes, plein de ce bonheur d'aimer tout qui s'évanouit avec l'ignorance. J'aimais à m'égarer loin du manoir, à perdre de vue sa plus haute tourelle, à m'isoler dans un ravin profond. Quand l'amour se met aux aguets pour nous surprendre, il nous jette au passage

l'extase et l'enchantement. C'est vers cette aurore de l'amour, c'est vers les derniers sommeils de l'innocence que la nature a tous ses attraits. Que de roucoulemens dans les bocages! Que d'herbes odorantes sur le bord des chemins! Souvent je ne rentrais qu'au coucher du soleil, dont les teintes mélancoliques enflammaient ma rêverie. Au château j'étais toujours sombre et ennuyé, les salles solitaires me semblaient des prisons et mon père un geôlier. Je voyais à peine mon frère, héros de vingt ans, qui s'était vaillamment enrôlé avec Bellegarde.

Un matin de décembre, je sortis, suivant ma coutume, malgré la neige qui ensevelissait la montagne et la vallée. Le soleil rayonnait sur un ciel pâle et clair; je suivis le chemin de Pansy, écoutant gémir la bise dans les branches argentées. Pansy est un joli village qui se trouve groupé sur l'autre versant de notre montagne, à une lieue de Boussères. Au bout d'une heure, j'arrivai sans y penser aux premières maisons. Sur le seuil d'une chaumière, une jeune paysanne, la quenouille en main, regardait du côté de l'église. J'effleurai cette femme en passant. Elle me regarda avec surprise et bientôt avec compassion. Qu'il est pâle! il doit mourir de froid! murmura-t-elle. Je revins sur mes pas. Oui, j'ai passablement froid, lui dis-je; est-ce que vous avez du feu? Elle sourit avec malice : Oui, en vérité, nous avons du feu, mon jeune seigneur; entrez, et chauffez-vous.

C'étaient la maison et la femme du garde-chasse du château.

Je franchis le pas de la porte, je m'avançai vers la cheminée, et, m'asseyant sur un escabeau tout patriarcal, je caressai un épagneul des plus beaux qui sommeillait à mes pieds. Je vois encore ses grandes oreilles brunes, sa robe tachetée et sa queue blanche qui formait le plus beau panache du monde. La jeune paysanne déposa un fagot d'épines sèches sur le brasier, elle s'agenouilla dans l'âtre et souffla à belle haleine.

Les cloches de Pansy sonnèrent un glas. On va marcher au cimetière, se dit tout bas la jeune femme. Qui donc est mort? lui demandai-je. Hélas! monseigneur, une pauvre jeune fille de seize ans. Son vieux père est bien à plaindre! c'est l'intendant du château. Il n'avait qu'elle seule au monde, et la voilà morte! morte dans sa beauté, avant son père qui a des cheveux blancs! Le ciel est donc aveugle! Le convoi va passer; parmi le jeunes filles qui accompagnent leur malheureuse amie, j'espère voir Mlle de Vertamond, car Isaure était sa protégée. Je vais enfermer ce beau lévrier dans l'étable, car il la connaît de vieille date : il s'élancerait vers elle comme un beau diable.

J'étais sur le seuil; je rentrai dans la chaumière. La paysanne jeta sa quenouille sur son lit, s'approcha du lavoir, appela Mercure, et lui passa une jatte de lait devant le nez. Le chien fit plusieurs joyeux bonds et se mit à aboyer à la vue d'un chat angora qui s'était glissé près de lui comme un courtisan. La jeune femme, prévoyant un combat à outrance, chassa l'hypocrite du pied; elle ouvrit la porte de l'étable et déposa la jatte de lait sur l'escalier. Mercure, après avoir regardé d'un air triomphant le chat qui était venu se blottir dans mes jambes en faisant la roue, alla sans retard boire son lait. Sa maîtresse referma la porte sur lui et reprit sa quenouille. La flamme pâle des épines, le doux et calme intérieur de la chaumière, le récit simple et touchant de la jeune femme, ses regards ardens qui se reposaient avec bonheur sur mon joli costume de chasseur et sur mes longs cheveux, encore humides du givre de la matinée, tout cela m'avait, comme on dit dans mon pays, mis le cœur sur la main. Cependant le chant des psaumes et la sonnerie lugubre des cloches retentirent sourdement en moi. Je me rappelai la pauvre Isaure, qui avait passé sur la terre comme un éclair au ciel; je crus la voir étendue dans son cercueil, la tête mollement penchée sur l'épaule, comme une dormeuse tour-

mentée d'un songe sinistre; je crus voir ses lèvres mortes, qu'une bouche amoureuse n'avait jamais animées; mon imagination prit mille teintes romanesques et poétiques. O mon Dieu, dis-je avec regret, pourquoi la laisses-tu mourir si tôt? Nul ne l'aima pendant sa vie, je veux l'aimer après sa mort!

Cependant le convoi était sorti de l'église; déjà je voyais le prêtre et les desservans qui marchaient en tête et chantaient les belles paroles des psaumes. La femme du garde-chasse soupira et versa deux larmes. Elle était si douce et si belle! dit-elle en baissant la tête.

Le cercueil fut bientôt en face de nous; il était recouvert d'un ample drap virginal, parsemé de larmes d'argent; huit jeunes filles vêtues de robes blanches, se détachant à peine des nappes de neige tombées sur le chemin, portaient le brancard avec enthousiasme; d'autres jeunes filles, pareillement vêtues, suivaient. D'après la coutume du pays, toutes avaient de longs voiles noirs qui cachaient leurs figures éplorées. Ah! pourquoi cacher ces larmes-là? murmurai-je tristement. La queue du cortége se composait de paysans; le père de la défunte s'appuyait sur le bras d'une de ses sœurs et regardait autour de lui d'un œil hagard en tendant la main. On dirait une troupe d'anges, dit la paysanne à la vue des compagnes d'Isaure. Je ne vois pas encore Mlle Marie, pourtant sa vieille cousine est dans le cortége. A cet instant, Mercure aboya à la porte de l'étable. Ce bon Mercure! reprit la jeune femme qui venait de découvrir Mlle de Vertamond près du cercueil. Il serait aveugle qu'il la reconnaîtrait avant moi, car il a été élevé au château. La voyez-vous, monseigneur, Mlle de Vertamond? celle qui porte d'une main une couronne de roses blanches et de l'autre un missel doré? Sans son voile, vous contempleriez la plus belle fille du monde.

J'écoutais à peine ce que me disait la paysanne; je voyais bien mieux Isaure, quoiqu'elle fût à jamais cachée aux re-

gards humains, que la jeune fille dont la robe flottante attirait mes regards. Le convoi s'éloigna; comme il tombait quelques flocons de neige, je rentrai avec la paysanne, qui ranima le feu. Nous restâmes silencieux pendant un instant; Mercure aboyait toujours, on l'entendait s'élancer contre la porte impassible. Les gémissemens du vent, les chants lointains, la voix lente des cloches, traversaient mon ame comme une musique funèbre. O Isaure! Isaure! m'écriai-je tout à coup.

La jeune femme me regarda toute surprise. Vous la plaignez, monseigneur. La pauvre fille! être enterrée par un temps pareil! on va remplir sa fosse de neige et de glaçons; dans la belle saison, à la bonne heure, le sable est plus léger et l'herbe pousse sur la tombe.

J'avais la même pensée que la jeune femme; il me sembla que la neige et les glaçons dont elle parlait tombaient lentement sur mon cœur. Elle s'approcha d'une fenêtre ovale en essayant de voir le cimetière au travers des vitraux ternis. Tout est fini! dit-elle en se retournant vers moi; je ne verrai plus Isaure; et vous, monseigneur, vous ne l'aurez jamais vue.

En effet, mes regards ne s'étaient pas reposés sur celle que je voulais aimer et que j'aimais déjà; les yeux de mon imagination seuls cherchaient à saisir la forme, la couleur, la plus fugitive nuance de la trépassée; mille images nuageuses s'animaient devant moi : tantôt c'était une jeune fille blonde comme un rayon de soleil, dont les yeux bleus semblaient venir du ciel; tantôt c'était une enfant du Midi, mollement penchée au-dessus des eaux et suivant avec coquetterie les ondulations de sa brune chevelure dans le miroir tremblant. Ou bien je me trouvais la nuit, dans une chambre jaunie par le reflet funèbre d'une petite lampe de terre; la neige tombait au dehors; on eût dit que Dieu laissait pendre ses cheveux blancs sur le monde; j'entendais dans le lointain les sifflemens de la bise et le cri des orfraies; dans le fond de la chambre il

y avait un lit voilé de rideaux de serge verte, et dans ce lit Isaure qui se débattait contre la mort; tout auprès, agenouillé et les mains jointes, son père priait et suivait les mouvemens de la mourante. Qu'elle était belle encore et qu'ils furent doux les derniers rayons de ses yeux!

Cette apparition se fut à peine évanouie qu'une des compagnes d'Isaure entra vivement dans la maison; en me voyant, elle se troubla et voulut sortir; mais la paysanne lui prit la main et s'écria avec transport : Mademoiselle Marie! — Oui, dit la jeune fille qui demeurait à la porte, je voulais voir un instant Mercure; ma cousine que j'ai devancée va me prendre en repassant.

Mercure, qui était sorti de l'étable par une lucarne, vint alors se précipiter sur Mlle de Vertamond; elle eut d'abord peur; mais, se rassurant bientôt, elle lui fit mille caresses d'enfant. J'étais muet et immobile devant cette scène charmante; je ne savais si je devais plus admirer la jeune fille que le chien. Mercure, brisé par sa joie, était couché sur la dalle et versait des larmes, les plus belles qu'un chien eût versées.

La cousine de Mlle de Vertamond arriva bientôt. Cette cousine était Mme Henriette de Montbrun, une vieille folle de près de quatre-vingts ans, qui gardait le château en l'absence du marquis. Elle avait vieilli dans la retraite et dans l'amour de Dieu après une jeunesse des plus profanes; aussi elle veillait sur Marie avec la sollicitude d'un ange et la science d'un démon.

Elle avait mis un pied sur le seuil de la porte, et elle attendait silencieusement sa belle cousine. Si madame de Montbrun voulait se chauffer? dit la paysanne d'une voix timide. Elle ne répondit que par un signe dédaigneux. La pauvre paysanne fut vengée par une franche accolade de Mlle de Vertamond.

Marie s'inclina légèrement vers les trois personnages de la chaumière (le chien comptait plus que moi, sans doute) et

franchit le pas de la porte. La paysanne eut beaucoup de peine à retenir Mercure, qui nous demandait par ses cris plaintifs pourquoi on le séparait de sa première amie.

Le soir, je descendais rapidement la colline en proie aux plus violentes agitations. Je venais de me reposer sur la borne plantée entre les vignes de Boussères et les vastes prairies de Pansy, lorsqu'à ma grande surprise, Mercure, haletant, vint se rouler à mes pieds; je ressentis une joie infinie, mais bien vite troublée par la vue de quelques gouttes de sang dont sa gueule meurtrie arrosait la neige. Le pauvre chien avait été battu par le garde-chasse ivre. Je n'eus pas de peine à l'attirer à Boussères, car dès que je me remis en route il s'attacha à mes pas comme un vieil ami.

A mon retour, je voulus monter à ma chambre; mais, en traversant le vestibule, j'y trouvai un vieillard qui se leva à mon approche et me dit d'une voix cassée : Gentilhomme, assistez dans son malheur un poëte errant; autrefois j'avais aussi un château, mais je suis huguenot, et les catholiques l'ont incendié; j'ai fui mon pays dans la crainte de leurs tortures et aujourd'hui je marche au hasard, jusqu'à l'heure où mes pieds chancelans rencontreront une tombe; au moins ne me laissez pas mourir de froid ou de faim; ne me laissez pas mourir en maudissant un Dieu que j'ai chanté.

J'écoutai tout surpris ces orgueilleuses paroles, qui contrastaient étrangement avec les haillons du vieillard; il me vint à la pensée que c'était un de ces aventuriers comme j'en voyais souvent, qui se paraient de toutes les pompes du mensonge. J'allais passer outre quand le souvenir d'Homère mendiant combattit mon ingrate pensée. Hélas! reprit-il en me prenant la main, les maux que j'ai soufferts depuis ma fuite ont surpassé toutes les tortures du monde, et sans la poésie, cette douce fille, qui seule ne m'a pas abandonné, je me fusse jeté à l'eau. La poésie m'a consolé, elle a couronné de fleurs ma misère, que je trouve moins laide aujourd'hui; elle a mis

dans mes regards le prisme de l'arc-en-ciel; sans le froid et la faim qui m'assiégent souvent, je me croirais le plus grand seigneur de la cour; près de cette chère compagne, j'oublie qu'il me faut mendier, je m'endors doucement sur la paille, je traverse avec insouciance les furies de l'hiver. O sainte et divine poésie! C'est le fleuve limpide où je mire mes pensées, c'est le rayon qui m'attire, c'est l'idole que j'encense; il fut un temps où je ne l'adorais qu'à mes heures perdues; maintenant je suis sans cesse agenouillé devant elle, je lui sacrifie tout l'amour qui reste en mon ame.

L'œil du vieux poëte s'était animé, un éclair d'enthousiasme glissa sur son front; je sentis déborder en moi une grande pitié, et, n'ayant dans ma bourse que des médailles romaines, j'allai prendre mon manteau qui se trouvait accroché dans le vestibule et je priai le mendiant de s'en couvrir; il saisit ma main et y sema une larme de reconnaissance; il s'éloigna en priant Dieu que la poésie vienne aussi me consoler en mes jours d'adversité. Je montai à ma chambre en pensant à l'inconstance et à la bizarrerie des destinées humaines qui s'amusent à faire avec nous des romans, des poëmes et des tragédies d'un assez beau caractère.

III.

Je revis avec émoi ma petite chambre d'écolier, mon lit qui était presque un berceau, tant il avait l'air innocent, mon vieux fauteuil vermoulu, mes livres bien-aimés. Il me sembla que mon absence avait duré un siècle. En effet, en quelques heures, quel pas immense dans ma vie! J'étais parti le matin plus ignorant qu'un écolier, l'ame calme et déserte, le cœur presque insensible: je m'en revenais avant le soir avec un printemps dans l'ame et du feu dans le cœur. A mon départ, j'étais un enfant; à mon retour, j'étais un homme. Il nous ar-

rive souvent de vieillir d'un siècle en peu d'instans; les passions font toujours mentir les almanachs. Je m'étendis dans mon fauteuil et j'élevai mon regard sur les roches de la montagne; je repassai mes souvenirs de la matinée; le nom d'Isaure effleura bientôt mes lèvres. En m'égarant dans mon imagination, j'y trouvai un cercueil, et, soulevant le couvercle d'une main défaillante, je vis avec un plaisir amer le linceul qui dessinait confusément les formes de la trépassée. Le dirai-je? poussé sans doute par un mauvais esprit, j'arrachai ce dernier vêtement d'Isaure et je profanai son doux visage d'un baiser chaste et furieux. Voilà quelle fut la joie funèbre de cet amour qui me venait comme un souvenir du ciel. Ah! pourquoi ce baiser sépulcral n'a-t-il pour jamais glacé mes lèvres?

J'aimais, j'aimais d'un amour religieux, austère, archangélique, une femme que je n'avais pas vue, et je priais sans cesse Dieu de me montrer cette sœur des anges. Quand un nuage blanc fuyait au-dessus de moi, mes yeux le suivaient dans sa course; s'il atteignait un autre nuage, j'éprouvais d'affreux déchiremens de cœur, je croyais voir Isaure se donner à un amant du ciel; s'il s'avançait tout seul à l'horizon, j'étais heureux et quand il disparaissait, je lui criais : « Mon beau nuage, mon blanc nuage, fantôme ou messager d'Isaure, reviens toujours au-dessus de moi! » Le soir, sur le ciel brunissant, quand les étoiles reparaissaient peu à peu, j'en regardais scintiller une vers Pansy et comme les mages j'adorais cette étoile.

La neige durcie couvrait toujours les champs; le vent l'avait balayée des angles de la montagne qui laissait voir çà et là l'herbe jaunie. La nature était plus morte que jamais sous son pâle linceul; pas un rayon, pas une feuille verte, pas une chanson : la bise seule gémissait sur la branche dépouillée. A toute heure, des nuées de corbeaux venaient s'abattre sous ma fenêtre; dès l'aube naissante, j'entendais les plaintes d'une

famille de mésanges qui ne trouvaient à becqueter qu'un tronc de mûrier où elles s'étaient réfugiées ; pendant toute la journée, je ne voyais que des moineaux en disette. Ce spectacle allait bien au deuil de mon amour, mon amour qui devait finir avec l'hiver !

Ce songe vint me surprendre une nuit. J'étais dans un désert aride; un crêpe funèbre voilait le ciel, l'odeur des pavots et l'odeur de la tombe m'arrivaient par bouffées; je n'entendais que le silence, je ne voyais que l'ombre, j'étais saisi d'une froide horreur. Un sillon lumineux traversa l'espace et un ange se pencha vers moi. « *Je suis l'ame d'Isaure,* » me cria-t-il d'une voix solennelle. Je regardai dans ma surprise; mais, le sillon de feu m'éblouissant, je vis à peine les ailes agitées de l'ange. J'essayai de me lever à lui, je retombai comme un bloc de marbre. Il effleura bientôt le sol; je m'élançai péniblement, mais il glissait comme une hirondelle sur la surface des lacs. Il vint se reposer devant moi, je me précipitai sur lui, il disparut à jamais.

Au bout de quelques secondes, un autre sillon lumineux courut sur la terre, un abîme s'ouvrit, et une voix funèbre me cria : « *Je suis le corps d'Isaure; j'attends que tu me délivres des froides étreintes de la mort..* »

Je me sentis jaloux; je voulus me jeter dans l'abîme où j'entrevoyais la morte; mais la vie se dressa devant moi comme une barrière infranchissable et je m'éveillai par degrés. Quoiqu'il ne fût que deux heures du matin, je ne pus me rendormir; mon rêve, qui me brûlait le front, me disait solennellement que cette ame et ce corps qu'en vain j'avais voulu saisir ne pouvaient être à moi; le ciel et la terre avaient repris leur proie pour l'éternité. N'était-ce point aussi un suprême avertissement ? mon amour profane pour des choses devenues sacrées ne semblait-il pas criminel à Dieu ?

Le lendemain, vers le soleil levant, je me remis en promenade. Une pluie douce avait tombé pendant la nuit, la neige

coulait dans les chemins. Quand j'eus gravi notre montagne, je contemplai long-temps le château de Pansy et la nuageuse fumée s'élevant au-dessus; mon regard se perdit dans les noires crénelures des tours, dans les fenêtres de la façade, tout désespéré de n'y point voir flotter une robe de femme, la robe de Marie. En redescendant le sentier, je remarquai avec une profonde tristesse les blocs de neige qui roulaient sous mes yeux, et je m'écriai : Comme ces neiges fondantes, mon premier amour, le fantôme d'Isaure, a couvert mon ame; comme ces neiges, mon amour s'en va. Il faut que la vie soit une ivresse qui se renouvelle sans cesse. Ce n'est plus assez pour mon cœur d'aimer les pâles visions de la mort, de respirer les lis du rivage céleste; ma bouche s'allume, et, avant que la violette tremble sur la colline en versant son baume, je veux trembler sur le cœur d'une femme.

Pareille à l'anémone, cette douce fleur du vent, Isaure n'avait fleuri qu'un instant dans mon ame. Au-dessus de sa tige morte, une autre fleur, tendre et fragile encore, inclinait son calice épanoui. Après avoir aimé dans le ciel, j'allais aimer une fille du ciel. Le miroir où je voyais Isaure venait de se tourner ailleurs : c'est en vain que je la cherchais toujours; je commençais à y voir Mlle de Vertamond.

LIVRE III.

MADEMOISELLE DE VERTAMOND.

I.

Durant les jours du dégel, je demeurai au château, plongeant mes regards sur des espérances lointaines, sur un passé tout palpitant encore. Mes souvenirs de la veille ne sont pas les plus doux; ils sont empreints d'un prosaïsme qui passe avec le temps. Au contraire, le temps secoue sur les espérances la poussière d'or de ses ailes : il faudrait n'avoir jamais que de vieux souvenirs et de jeunes espérances.

Dans le mois de mars, il nous vint de belles et pures journées, de douces aurores du printemps qui soupirait à midi sur les pêchers en fleurs. Les feuilles et les oiseaux revenaient sur les branches; déjà les enfans cueillaient la primevère dans nos prés. Un matin j'ouvris à Mercure la porte de sa prison, et je sortis avec lui du château tout en respirant les

amourettes naissantes. Je gravis le sentier des vignes, ce beau sentier ombragé de berceaux d'églantiers et d'épines blanches; sans trop m'en douter, j'arrivai dans la vallée de Pansy, et, rencontrant un tertre où se jouait l'ombre des branches nues d'un platane, je m'y couchai auprès de Mercure. Je commençais à sommeiller, lorsqu'il se mit tout à coup à aboyer joyeusement. Je m'imaginai que c'était après un cavalier qui fuyait au loin, mais il sauta par-dessus ma tête et s'élança avec une rapidité prodigieuse vers Mlle de Vertamond qui s'asseyait dans une avenue bordée d'ormeaux.

Au bout d'un champ de seigle d'une verdure éblouissante, il atteignit bientôt sa douce maîtresse et tomba à ses pieds. Marie lui prit la tête dans ses mains, le baisa et regarda autour d'elle; en me voyant sous mon platane, elle devint pensive. Après avoir savouré les douces caresses de cette blanche main, Mercure, qui me croyait inquiet, revint à moi tout triomphant et me regarda avec orgueil. A mon tour, je lui pris la tête dans mes mains pour la baiser; je croyais respirer un souffle de Marie. Devinant aux mouvemens de Mercure qu'il allait recourir vers elle, je cueillis une violette et l'attachai par la tige à son collier d'argent. Hélas! Mercure avait à peine bondi dans le seigle que ma pauvre violette s'échappa du collier; je le rappelai d'un ton mécontent. Mon cri parvint à l'oreille de Marie, elle me regarda, je me sentis rougir et je fis signe à mon imprudent messager de poursuivre sa route; il ne me comprit point et vint se jeter à mes pieds, en levant vers moi ses grands yeux verts. Sa mine effarée me fit sourire. Je cherchai une autre violette, mon regard tomba sur une clochette d'un blanc neigeux, pareille à la fleur du liseron des haies : je l'arrachai et je la glissai entre les dents de Mercure qui franchit en deux sauts le verdoyant champ de seigle avec un air d'intelligence. Marie se leva à son approche, elle le caressa encore et s'éloigna vers Pansy en lui faisant signe de retourner vers Sainte-Radegonde. Mercure la

suivit tête baissée pendant une minute; il revint sur ses pas, mais flottant entre elle et moi. Avant de disparaître dans le Bois-aux-Grives, charmant bois de figuiers qui couvre un des versans de la colline, Marie le regarda une dernière fois; il arriva bien triste sur le tertre et parut se soucier fort peu de mes consolations. Comme il n'avait plus la blanche clochette aux dents, j'eus l'orgueil de croire que Marie l'avait prise; pourtant, quand la première bouffée de vanité se dissipa, je réfléchis que la fleur avait bien pu se détacher toute seule des dents de Mercure, et j'allai, moins confiant, chercher une assurance dans l'avenue. Je n'y trouvai point la clochette; longtemps mes mains glissèrent amoureusement sur l'herbe que les jolis pieds de Marie avaient foulée. O mes mains! quel frémissement vous agitait alors!

Dans l'herbe du chemin il y avait déjà des marguerites; j'en cueillis et j'en mis sur mon cœur.

Les jours suivans me revirent sous le platane et dans l'avenue des ormeaux; ces lieux qui dominent le reste de la vallée me semblaient le paradis de l'amour; le paysage y est des plus poétiques. Au nord, la vue s'arrête sur les rochers superbes qui couronnent la montagne de Sainte-Radegonde; au midi, le tableau contraste gaiement; au lieu de ces rochers sauvages, on voit l'église, le château, le monastère, les maisons de Pansy, à demi perdues dans des bouquets de tilleuls, de charmes, de chênes et de hêtres; le fond de la vallée offre aux regards l'embranchement des deux montagnes désertes; à l'ouest, c'est un horizon sans bornes où se déroulent d'immenses prairies arrosées dans les temps humides par le petit lac de Parmailles.

Cependant Mlle de Vertamond ne reparaissait pas; n'espérant plus guère la revoir, je la regardais dans mon cœur, mais j'allais toujours sous le platane. Un matin, j'emportai un volume des *Amours de Pétrarque;* cette belle lecture, la poésie de mon

amour, la voix des zéphyrs printaniers, m'inspirèrent ces premiers vers d'une tendre élégie :

Aussi souvent qu'amour fait penser à mon ame
Combien il mit d'attraits dans les yeux de ma dame,
Combien ce m'est d'honneur d'aimer en si bon lieu,
Je m'estime aussi grand et plus heureux qu'un dieu.
Amaranthe, Philis, Caliste, Pasithée,
Je hais cette mollesse à vos noms affectée :
Ces titres recherchés avecques tant d'appas
Témoignent qu'en effet vos yeux n'en avaient pas.
Au sentiment divin de ma douce furie,
Le plus beau nom du monde est le nom de Marie.

Je redisais ces vers avec enthousiasme, quand j'entrevis Marie à la sortie du bois de figuiers; Mercure, que je croyais à mon côté, bondit tout à coup devant elle. Je tressaillis, et je portai la main à mon front et à mon cœur. Je me demandai ce que je devais hasarder ce jour-là; il me vint à la pensée d'envoyer, par mon messager, un fragment de l'élégie; mais, craignant que cela ne parût trop hardi, je priai l'inspiration de me souffler encore quelques vers : j'écrivis ceux-ci sur une page de Pétrarque :

Ce que donne Apollon pour embellir sa sœur,
Et toutes ces fleurs d'or dont l'aurore se pare,
Quand elle va baiser son amoureux chasseur,
A vos graces, Marie, à peine se compare.

Marie alla s'asseoir près du plateau; Mercure vint me retrouver. Je détachai la feuille où j'avais inscrit mes quatre vers; mais je m'y pris si mal, que je la déchirai. Enfin, après une longue méditation, je traçai au-dessus du titre des *Amours de Pétrarque : Vous êtes le soleil adoré de mon ame.* Je mis le livre dans la gueule de Mercure, qui courut rapide-

lient le déposer aux pieds de Marie; elle le prit avec candeur et l'entr'ouvrit; mais à cet instant sa vieille cousine apparut au-dessus des jeunes touffes du bois.

La pauvre fille se leva et marcha rapidement vers elle en repoussant Mercure, qui lui redemandait le livre par ses appemens; dans son trouble, elle aborda Mme de Montbrun, Pétrarque à la main. Au même instant, je la perdis de vue. Et que de fois, mon Dieu! j'allai me plaindre de son absence aux ormeaux de l'avenue! J'ai vu tomber les fleurs roses du pêcher, j'ai vu grandir les seigles, j'ai vu les marguerites émailler les chemins verts, j'ai vu toutes les métamorphoses du printemps, sans qu'elle reparût à mes regards lassés de chercher en vain. Qu'elles sont lentes à passer, les heures d'attente! Mais la vie n'est qu'une attente : on attend l'amour, la gloire, la fortune; la mort seule se trouve au rendez-vous.

II.

Mon amour pour Isaure, les lointaines apparitions de Marie sous le platane, dans l'avenue des ormeaux, mes promenades dans la vallée de Pansy, avaient versé goutte à goutte dans mon ame une mystérieuse poésie qui déborda bientôt. De vagues harmonies s'éveillèrent en moi, tantôt joyeuses, tantôt lugubres. Je sentais au fond de mon cœur une goutte de la divine rosée, qui, réfléchissant toutes les belles choses, reposait là comme une larme de l'aurore dans le calice d'une fleur. La vie me semblait un pèlerinage vers le ciel par une route sans ronces et sans pierres, où tout le monde marchait en chantant Dieu, l'amour, le ciel, les roses. Que de fois, assis sur une roche, au sommet de la montagne de Sainte-Radegonde, le regard errant dans l'horizon infini, j'ai rêvé aux merveilles qui m'entouraient! Le plus frêle insecte bourdonnant à mon oreille, la fleurette oubliée dans l'herbe que fou-

laient mes pieds, égaraient ma pensée dans des abîmes. Je voyais du mystère partout. Les églantines me semblaient le refuge des ames des vierges, j'aspirais avec délices leurs parfums chastes et sauvages. Je croyais à la transmigration des ames; je pensais vaguement avoir été, dans le siècle passé un noble et superbe Castillan, de nature guerrière, romanesque, amoureuse, courant les combats, les aventures et les femmes. Et puis, quand une hirondelle rasait le sol devant moi, j'avais le désir irrésistible de prendre mon vol, de la suivre dans les airs ou sur la surface des lacs; il me semblait me rappeler un temps où j'avais des ailes. Qu'elle est vraie, cette pensée d'un poëte anglais : « La vie est un conte de fée qu'on écoute pour la seconde fois! »

Mes solitaires promenades avaient un attrait fatal : j'éprouvais une coupable volupté à fouler l'herbe naissante des chemins, à respirer le souffle odorant de la nature, à voir dans les bois les rameaux s'entrelacer, dans les prairies humides les narcisses penchés amoureusement sur eux et se mirant dans la rosée.

Un soir, au soleil couchant, après avoir erré autour du château de Pansy, j'entrai dans la grande rue du village; la trompe du pâtre annonçait le retour des vaches, et les paysannes, à peine couvertes d'une chemise et d'une jupe, ouvraient les étables en les appelant. Je me rangeai contre un mur; au son aigu d'une clochette, le taureau me vint à la pensée; je levai la tête, et je vis deux yeux verts qui jetaient un regard féroce et deux cornes diaboliques, toutes menaçantes, tournées contre moi. Je fis un mouvement, le taureau fit un mouvement pareil; je voulus avancer d'un pas, le taureau leva son pied pour me suivre. La vue du pâtre qui accourait à mon secours raffermit mon courage; je tendis les bras, le taureau se dressa et parut se disposer à s'élancer vers moi. Je pris la fuite et me précipitai dans la première maison qui se rencontra, sans me douter que ce fût dans celle

de Charlotte. Le chat angora gardait le foyer et contemplait le souper d'un air innocent. A mon approche, il se mit à miauler tout doucement.

Je m'étais agenouillé devant lui pour le caresser, quand j'entendis du bruit dans l'étable. La porte était entr'ouverte. A la vue de Charlotte, je m'empressai de descendre le petit escalier. Vous! mon jeune seigneur, s'écria-t-elle, vous n'êtes donc pas mort? Pourquoi tarder si long-temps à revoir vos amis? Je m'ennuyais à ne plus dormir. Rentrez donc par là, je vous suis à l'instant; il faut que j'achève de traire ma vache pendant qu'elle mange cette touffe d'herbe; ou plutôt asseyez-vous sur ce tas de foin, nous causerons : j'ai tant de choses à vous conter! Le garde-chasse s'imagine que vous me *faites l'amour*.

La jeune femme rougit. Je rougis aussi et je suivis des yeux les filets de lait, qui semblaient glisser de ses doigts dans un seau de fer-blanc et qui imitaient en tombant la voix mélancolique des raines dans les belles soirées d'été. Charlotte, ayant dit adieu à sa vache, vint vers moi, et pencha le sceau vers mes lèvres avec la meilleure grace du monde. Elle voulut s'asseoir près de moi; j'ignore comment cela se fit, mais, au lieu d'être sur le foin, elle se trouva sur mes genoux. Elle me jeta un regard plutôt languissant que sévère et murmura en s'allégeant : Je suis bien lourde.

Les mourantes clartés du jour n'arrivaient dans l'étable que par une lucarne à demi tendue de toiles d'araignées. Cette lumière toute mystérieuse, le parfum du foin à peine fané, avaient un charme de douce volupté. J'ignore où j'en étais, quand un miaulement du chat vint à mon oreille et me rappela confusément le jour du convoi d'Isaure; involontairement je repoussai Charlotte, car peu à peu mes souvenirs s'éveillèrent. Je repassai toutes les phases de mon amour pour la trépassée, et, quand l'image de Marie glissa devant mes yeux, Charlotte caressait son chat angora.

Je sortis bientôt; Charlotte demeura seule avec sa vert
Il faisait nuit; au couchant, les vapeurs dormantes pe
daient peu à peu le manteau de pourpre que le soleil leur ava
donné; le vent d'est, chargé de l'arôme des fleurs, sifflait p
intervalles dans le lointain. Je descendais la colline de Pans
le long du parc du château, l'oreille ouverte au chant d
coucous, quand j'entendis un frôlement de robe; je regarda
tout frissonnant; je ne vis d'abord que les feuilles légèreme
balancées et les vers luisans qui étoilaient l'herbe. Je me mi
à marcher plus vite, mais tout à coup une femme se jeta devant moi. Mademoiselle de Vertamond! m'écriai-je. — Oui! dit la jeune fille chancelante. Ce soir, je vous ai vu près du château et je suis venue vous attendre sur le chemin; cachée là, près de cette petite porte du parc, je n'osais vous aborder. Qu'ai-je à craindre de vous?

Ivre d'une joie céleste, j'essayais en vain de parler. Hélas! j'ai tant d'ennuis! reprit Marie; depuis que mon père est à la cour, le prieur du château est un tourment qui me poursuit partout, c'est un maître inflexible qui me blâme sans cesse; ses yeux sombres me regardent toujours jusqu'au fond de l'ame. Du matin au soir il m'entraîne au prie-Dieu. Hier, après la communion, il m'a regardée long-temps avec tristesse et m'a dit que j'étais trop pure pour paraître dans le monde, où le Seigneur n'a pas voulu que les anges soient profanés; qu'il fallait entrer au couvent et prendre le voile. Moi, au couvent! jamais! Vous aurez pitié de mes peines, vous serez mon refuge et ma défense contre lui. — Oh! oui, m'écriai-je en pressant la main de Marie sur mon cœur. Mlle de Vertamond, tout effarée, retira doucement sa main et s'envola comme un oiseau. Je tendis vainement les bras pour la ressaisir. Je voulais la poursuivre, mais la petite porte du parc était déjà refermée.

J'arrivai au logis plus agité que jamais. En m'ouvrant la porte, mon valet me demanda si je devenais fou. Je lui pris

sa lumière des mains et je courus à la cabane des chèvres; Mercure se dressa contre la grille en jappant et parvint à la franchir. Nous nous roulâmes tous deux sur la paille. Oh! Mercure, m'écriai-je en lui prenant les pattes, tu ne sais pas encore mon bonheur! Marie m'aime.

Mercure baissa la tête et me lécha les mains. La pauvre bête était heureuse de ma joie, mais ne me comprenait pas. Ah! si j'avais un ami! dis-je tristement. Les amoureux ressemblent aux vieilles dévotes qui, aux moindres choses, poursuivent leurs confesseurs. Or, je n'avais pas d'autre confesseur que Mercure; ma jeunesse s'écoulait dans la solitude; je voyais à peine mon père qui, se souciant beaucoup de notre voisine Mme de Bergier, se souciait fort peu de moi. Je laissai Mercure s'ébattre sur la paille et j'allai me coucher, mais pour ne pas dormir : ma joie me tourmentait sans relâche, comme une ardente maîtresse penchée au-dessus de son amant; je l'étreignais avec volupté, ou du moins j'appuyais mes mains sur ma poitrine en feu. Vers l'aube enfin, le sommeil m'arriva aux chants des alouettes, et je fus très surpris de ne m'éveiller qu'à midi sonnant. Les herbes se fanaient sous les rayons du soleil; le vent arrivait par intervalles et par bouffées dans des nuages de poussière; sur le coteau, les pauvres moutons se disputaient l'ombre des buissons et des rochers. Je repris la route de Pansy. A peine au sommet de notre montagne, mon regard dévora la vallée; je vis des faneuses dans les prés, des moissonneuses au milieu des seigles fauchés, des voyageuses sur le chemin; mais je ne vis pas Marie. Brûlé par le soleil, j'entrai dans le Bois-aux-Grives. A peine arrivé sous les premières touffes de figuiers, je me jetai à terre et j'essuyai mon front au pied moussu d'un orme prodigieux qui dominait tous les arbres voisins. Un ruban rose voltigeait à l'une des branches tombantes; je ne sais combien de pensées romanesques m'envoya ce ruban; je suivais en riant ses ondulations capricieuses et je me demandais com-

ment il se trouvait là : s'il eût été accroché aux ronces du bois, je l'aurais pris pour la jarretière de quelque jolie paysanne; mais à une branche d'arbre, c'était sans doute un signe d'amant. Je le jetai par caprice au-dessus de ma tête. A cet instant, j'entrevis une robe à ramages au travers d'un mûrier; je me sentis frémir, et, m'avançant à pas de loup, je plongeai un regard avide sur la plus belle dormeuse qui fut jamais : c'était Marie. Elle était indolemment couchée sur l'herbe; sa blonde tête reposait sur le revers de sa blanche main : Diane chasseresse n'était pas plus belle! Que de calme! que de candeur! que de chaste volupté! Un lutin malicieux avait sans doute relevé le bas de sa robe, car sa jambe se voyait trop; cette vue m'était fatale; pourtant j'eus la force, en m'agenouillant, de baisser un peu le bas de la robe; mais dites-moi, que serait-il advenu si ma main se fût révoltée? Ce souvenir vient me brûler en ma froide prison. Dans ma contemplation, je respirai comme un divin encens la douce fraîcheur de son haleine. Une touffe de ses beaux cheveux était éparse sur sa joue; j'admirais leur éclat, quand une guêpe vint s'abattre sur ses lèvres comme sur une rose; j'agitai la main, mais il était trop tard; la guêpe s'envola en laissant sur la bouche de Marie son dard envenimé. Mes lèvres s'y attachèrent soudain : la pauvre fille ouvrit les yeux et me repoussa en criant. Marie! Marie! dis-je dans mon ivresse, ce n'est pas un baiser que je t'ai pris!

Une ombre glissa sur moi; c'était l'ombre de Mme de Montbrun. Elle entraîna Marie en me jetant un regard terrible. Je les suivais malgré moi, lorsqu'un comédien de campagne, échappé de je ne sais où, fondit sur moi et me renversa contre un chêne. Le baladin se mit à rire aux éclats. Vous êtes fou! lui dis-je en regardant son grotesque et ridicule costume. Il jeta sa main sur sa flamberge. Je suis fou! Corbacque! s'écria-t-il, sachez donc que j'abats tous ceux qui me prennent mon soleil.

Il acheva ces mots en caressant ses accroche-cœur et en deux bonds il disparut. Ma colère tomba dans un éclat de rire.

III.

Le lendemain, tout palpitant d'amour, je vins me coucher encore au pied de l'orme gigantesque; je vis, comme la veille, flotter un ruban rose à l'une des branches. Toute une histoire se déroula dans mon imagination. J'arrachai le ruban et je m'amusai à le défiler; j'avais à peine jeté au vent le dernier brin de soie, que Charlotte vint à passer, et, ne se doutant pas que je fusse là, elle se dit avec ennui : Je ne vois pas de ruban; c'était pourtant hier le jour! pauvre Charlotte! Elle s'approcha du tronc de l'orme, et, me voyant tout à coup : Sainte Vierge! s'écria-t-elle, vous voilà! — Pauvre Charlotte! dis-je en riant. Elle rougit, elle leva une faucille d'une main tremblante et murmura : Je viens couper une botte d'herbe pour ma vache. — C'était sans doute pour lier la botte d'herbe que vous cherchiez un ruban aux branches de cet arbre? Charlotte me fit plusieurs contes mensongers à propos du ruban. Nous marchâmes tous deux au travers des noisetiers et des touffes de chênes. Quand elle voyait de grandes herbes, elle s'empressait de les couper. Nous arrivâmes devant une roche qui jetait une belle eau claire sur le gazon; à la vue de cette fontaine charmante, j'oubliai Marie un instant; j'admirai les teintes variées de l'eau; Charlotte s'agenouilla devant la roche et plongea ses lèvres dans le cristal; je l'eusse contemplée ainsi pendant un siècle, sans un violent désir qui me vint de la prendre dans mes bras pour la relever. Je fis un pas vers elle; je pense qu'elle devina mon dessein, car elle fit semblant de boire encore. Je joignis mes mains sur son cœur; elle joua si bien la surprise, qu'elle déchira son corsage. Un joyeux rayon de soleil m'éblouit mal

à propos. Fut-ce pour la garantir de ce rayon que j'avançai ma bouche au-dessus de cette gorge d'albâtre? Charlotte penchait mollement la tête, ses grands yeux languissans se voyaient dans le miroir de l'eau, son regard mourant accusait plus de désirs que de craintes, ses mains retombaient avec un abandon charmant, sa voix suppliante avait une douceur voluptueuse qui m'allait jusqu'au cœur. Déjà Marie flottait dans mon ame comme une image lointaine.

Il y a deux amours : l'un nous vient du ciel, l'autre de la terre; l'un est diaphane comme les demoiselles qui voltigent sur les ruisseaux, l'autre est un chérubin bouffi comme les peint Rubens. L'amour du ciel descend vers nous au sortir de l'enfance; en ce temps-là, tout se colore sous nos regards. Les fleurs que nous brisions dans nos jeux nous semblent belles pour la première fois; nous nous agenouillons pour les contempler et pour respirer l'arôme qu'elles versent. Souvent, l'ame débordant d'une mélancolie plus douce que la joie, nous nous demandons si les perles de rosée qui les baignent ne sont pas tombées de nos yeux. A la vue des femmes, nos voix s'altèrent, nos fronts rougissent, nos cœurs se gonflent; nous les regardions passer à peine, nos yeux les suivent long-temps; nous n'aimions que la richesse et l'éclat de leur vêtement, nous aimons leur beauté. Des rêves charmans passent dans notre sommeil; de blanches fées nous apparaissent qui font briller leurs baguettes d'or et nous entraînent dans des palais merveilleux; nous sommes au milieu de fêtes resplendissantes où passent des visions qu'on ne voit qu'en rêve. A certains momens du jour, nous aimons la solitude, les promenades dans les sentiers touffus. Jusque-là nous chantions par instinct et par distraction, nos oreilles seules écoutaient la musique; alors nous chantons pour nous charmer, et l'harmonie passe en nos ames. La gaieté qui rayonnait sur nos fronts semble descendue dans nos cœurs; nos mères nous trouvent soucieux et distraits. Les glaces ont un aimant

qui nous attire : souvent les heures du matin s'écoulent pendant que nous nous mirons complaisamment; nous donnons de l'éclat à nos cheveux, nous animons nos regards, mais déjà les insomnies et les songes ardens ont fané les roses de nos joues.

L'amour terrestre est en lutte ouverte avec notre ame. Il dirige nos yeux vers les femmes, quand le vent ou le hasard lève le bas de leur robe, quand la coquetterie ou l'agitation soulève leur gorge. C'est lui qui offrit un soir à mon regard les attraits demi-nus d'une jeune servante du château. Accoudé sur la pierre de ma fenêtre, j'élevais mes pensées vers les étoiles d'or, lorsqu'en face de moi une lumière soudaine éclaira la mansarde où couchait cette fille. Elle se décoiffa d'abord et laissa pendre sa longue chevelure; plein de mon chaste amour pour Marie, je détournai la vue de ce tableau, mais ma tête relevée vers les étoiles retomba bientôt. La jeune servante avait dégrafé son corsage, sa jupe glissait sur ses pieds. Elle était dans le plus joli déshabillé du monde : cheveux épars, gorgette flottante, épaules au vent, rien n'y manquait. Avant de se coucher, elle se mit à se peigner avec assez bonne grace. Elle y prit plaisir et moi aussi : elle n'en finissait pas. Peut-être savait-elle que je la regardais; je crois plutôt qu'elle se mirait dans une petite glace suspendue au-dessus de son lit. Quand elle fut lasse d'éparpiller et de réunir vingt fois ses cheveux, elle se mit à les tresser, n'ayant garde d'aller plus vite, afin d'être vue plus long-temps ou de se voir plus long-temps. Enfin elle leva un pied sur le lit; j'espérais voir de quelle façon se couchait et s'endormait une fille, mais la pudeur qui passait par là souffla sur la lumière et l'éteignit. J'avoue que je restai plus d'une heure sans revoir les étoiles d'or où j'avais laissé la pensée de Marie.

Mais me voilà bien loin de la poétique fontaine du Bois-aux-Grives; j'ai divagué comme un moraliste; ce n'était pas la peine en vérité de laisser Charlotte aussi long-temps dans

mes bras, car la vertu de Charlotte et l'amour céleste triomphèrent encore; cette fois, ce ne fut plus grace au chat angora, mais à Mercure. Un aboiement plaintif retentit jusqu'à nous. Mercure! m'écriai-je. Charlotte sentit bien que l'obstacle maudit intervenait encore; pour sauver les apparences d'une défaite, elle se jeta toute palpitante hors de mes bras. Je sentis bien que j'étais un sot, et, pour étourdir mon dépit, je me mis à bondir sur l'herbe pendant qu'elle rassemblait ses cheveux éparpillés. Mercure, ennuyé dans sa prison, était parvenu à rompre sa chaîne; il avait suivi ma route, il arrivait tout joyeux jusqu'à moi. Charlotte lui fit quelques caresses, reprit bravement sa faucille et s'éloigna un peu. Moi-même, tout en jouant avec mon chien, je m'éloignai de la fontaine. Près d'arriver sous l'orme aux rubans, j'entrevis dans le feuillage mon comédien de la veille. Capédédious! marmottait-il avec fureur, le diable se mêle de mes amours! me dérober ainsi les nobles signes d'amour que je confie à cet arbre! Satan, vous vous compromettez! Il regarda tous les rameaux pendans du vieil orme; n'y voyant point son ruban, il saisit une des rosettes de ses bottes et l'attacha à la branche infidèle. Attise ton feu, Lucifer, dit-il d'un ton foudroyant; laisse là ce ruban adultère, ou je ne te fais plus de damnés.

Après cet ordre étrange, le fanfaron s'enfonça sous les figuiers. Voilà donc l'amant de Charlotte! pensai-je. Je trouvai plaisant de détacher encore une fois le signe amoureux; mais à peine avais-je tendu mon bras, que le galant revint au galop et me cria : Corbacque! faites vos prières; ah! ah! vous croyez que je délabre mes rosettes pour vos beaux yeux! faites vos prières!

Et, comme le fanfaron me regardait d'un air tragique, je me mis à lui rire au nez; cela lui déplut beaucoup, il jeta la main sur la poignée de sa flamberge. Je vais la dérouiller dans vos entrailles, reprit-il en écumant. Je saisis mon épée. Par la plume rouge de mon feutre, me dit-il en me tendant la

main, vous êtes un brave et je vous permets de toucher là; asseyons-nous, je vous conterai l'aventure galante qui m'advint en ce pays. Je suis étranger; le plus noble et le plus pur sang de Castille coule dans mes veines; je vins au monde au château de Brizailles, et, sans une trahison notoire, je serais aujourd'hui roi des Espagnes. Ces jours derniers, comme je descendais cette colline, la plus jolie princesse du monde passa contre moi. Corbacque! un de mes regards tomba sur elle par mégarde : hélas! plaignez la princesse, car ce regard la perdit. N'ai-je point une puissance fatale? J'ai eu pitié d'elle, et je me suis condamné à brûler du même feu qui la consume. C'est hier que je devais la revoir, mon ruban était là pour l'avertir; mais vous vous êtes amusé à renverser l'échafaudage de son bonheur. Capédédious! la vertu vous doit mille actions de graces.

J'interrompis Brizailles. Auprès de moi, lui dis-je, vous n'êtes rien; j'ai pour maîtresse une reine, et vous allez la voir à deux pas d'ici. Le grand duc ouvrit des yeux plus grands que son grand-duché, et passa avec moi dans le sentier. Quand nous arrivâmes sur le vert gazon arrosé par la fontaine, Charlotte, qui regardait tristement couler l'eau, recula toute confuse. Voilà ma reine! dis-je d'un air triomphant. C'est peut-être votre jolie princesse? Et, m'étant approché de Charlotte, je glissai mes bras sur ses épaules. Corbacque! s'écria le comédien, je crois que vous vous moquez de moi! — A merveille! — Au lieu de vous chauffer à mon feu, je vais vous envoyer brûler aux flammes d'enfer. J'embrassai Charlotte le mieux du monde, ce que voyant, le fanfaron rengaîna sa ferraille, et, en deux bonds, il disparut comme la veille. C'est un fou, dit Charlotte, c'est un baladin errant qui tire l'horoscope et lit dans nos planètes en véritable sorcier; il fait partie d'une bande nombreuse que nous vîmes au village ces jours derniers. Ce sont des gens très drôles; ils chantent, ils dansent, ils font mille choses prodigieuses pour

quelques sous. J'eus la faiblesse de me fier à ce fou et de lui demander mon horoscope. Toutes les femmes sont curieuses et vous devinez l'histoire du ruban. Mais la nuit vient, il faut que je sois au village au retour des vaches. Adieu, monseigneur!

Là-dessus Charlotte prit sa botte d'herbe et gravit rapidement la colline.

IV.

J'ai toujours aimé le dimanche. Dans ma jeunesse, ce jour-là me semblait plus beau que les autres; je le voyais couronné de roses et traînant une robe de fête. Le dimanche, je me sentais plus d'amour et de poésie dans l'ame; les champs avaient des couleurs plus vives, les fleurs étaient plus odorantes. J'écoutais plus pieusement l'appel des cloches et plus joyeusement la voix charmeresse des oiseaux. Quelques minutes avant la messe, j'allais souvent m'appuyer à l'angle d'une poterne chancelante, et je suivais du regard les fidèles à l'église où nous n'allions jamais. Le soir, si le temps était beau, je m'asseyais sur le bord du grand chemin, au-dessus d'une pelouse verdoyante où je voyais arriver les danseurs et les danseuses entrelacés, pareils, au loin, à des guirlandes de fleurs. Tous se précipitaient devant l'estrade du musicien, la joie dans le cœur et dans les yeux. Je regardais avec envie leurs danses ou plutôt leurs ébats grotesques; je regardais en souriant l'œillade du galant, le trouble de l'amoureuse. J'appelais cela lire un roman. S'il pleuvait, j'allais trouver la trémoussante jeunesse du pays dans une vieille grange qui servait de salle de danse, et là, aux tristes lumières que jetaient deux lampes posées sur un van, mon œil suivait dans la foule certains pieds qui glissaient sur l'aire avec une grace charmante. Le violon aigre et criard du musicien avait pourtant des accords bien doux pour moi; je

lonnerais à cette heure bien des jours de ma vie pour entendre es vieux airs dont ce violon était l'écho; car c'est en pensant à Marie que j'écoutais cette musique, et je me sentirais jeune, ur, amoureux comme autrefois! C'est aujourd'hui dimanche; h bien! aujourd'hui, ma prison sépulcrale est pleine de douces apparitions. C'est que les cloches de Notre-Dame, ce matin n sonnant la messe, m'ont transporté à Boussères. J'ai vu e château et ses tourelles grises, la girouette grinçante du locher, la vieille poterne, les pieux paysans. Je sens que le oleil va bientôt se coucher dans les vapeurs roses de l'horion et je ne sais quel enivrant parfum il m'arrive de mon ays : un parfum de jeunesse, un parfum de mes chastes mours! C'est que je vois le soleil couchant dans les montagnes de l'Agénois.

Un dimanche donc, et pendant les vêpres, j'allai à Pansy voir si on dansait aussi bien qu'à Boussères. Une bruyante gaieté courait dans le village; des fleurs fanées gisaient dans les rues, des bouquets de verdure se balançaient à la façade les plus belles maisons. C'était la fête; le soleil semblait plus gai que de coutume; pas un seul nuage au ciel. Les cabarets s'emplissaient de buveurs et de chansons : parlez-moi de ces chansons-là et de ces buveurs-là! Les filles impatientes se promenaient sur la pelouse en attendant la musique et surtout les danseurs. La jeunesse des villages d'alentour arrivait en foule. Bientôt le musicien parut, au beau milieu de la pelouse, triomphant, sur son tonneau, comme un roi sur son trône. Les danseurs les plus acharnés trinquèrent avec lui et commencèrent l'ivresse par le vin. Les ébats furent des plus joyeux. Je m'étais mis à l'ombre d'un hêtre et je rêvais aux plaisirs étranges que paraissaient goûter les danseurs, quand je vis, dans l'avenue du château, flotter la robe blanche de Marie et la robe noire de sa vieille cousine. Je dus pâlir singulièrement, puisque les gens qui m'entouraient me montrèrent

du doigt avec surprise. Mme de Montbrun conduisait Marie à la fête; toutes deux passèrent près de moi; Mme de Montbrun ne me vit point, Marie me vit sans me regarder. Ceux qui étaient à l'ombre du hêtre auraient pu s'étonner de sa pâleur. Moi, à son passage, j'étais tout chancelant. Je la perdis de vue dans la foule, et, quand je la retrouvai, long-temps après, je devinai à ses yeux qu'elle avait pleuré. Un orage s'était formé au sud-ouest; on dansait toujours sans inquiétude, car les meilleurs astrologues de la fête avaient prédit que cet orage ne passerait pas à Pansy; ces messieurs espéraient que le vent d'est le combattrait victorieusement; mais le vent d'est s'endormit au soleil couchant et les ouragans du midi s'éveillèrent avec un bruit effroyable. L'archet du musicien tomba de sa main au premier roulement du tonnerre; les marchands et baladins poussèrent des gémissemens et des plaintes funèbres; les danseuses, qui tremblaient pour leurs robes blanches, s'arrêtèrent au milieu d'un entrechat; seuls les danseurs parurent contens : pour eux l'orage était un accident heureux, ils prévoyaient un grand tumulte et tout ce qui s'ensuit. Les paysans de Pansy s'élancèrent vers leurs maisons, ceux des villages voisins prirent follement la fuite, ou se jetèrent dans les cabarets qui regorgeaient d'ivrognes. Mes yeux n'avaient point quitté Marie; dans le flux et le reflux, elle se trouva entraînée loin de sa cousine; soit pour la secourir, soit pour l'entraîner moi-même, je traversai le torrent et me précipitai vers elle; près de l'atteindre, je me sentis chanceler comme un soldat à sa première bataille; je la saisis pourtant, je la saisis avec une tendresse fraternelle. Vous! me dit-elle en se débattant dans mes bras.

Je ne pus lui répondre, j'étais dans le délire, et je l'emportai je ne sais où, contre une meule de trèfle, au versant de la montagne. Je la déposai à demi morte sur l'herbe. Il pleuvait déjà, je me penchai au-dessus d'elle pour l'abriter. O mon

lieu, je suis perdue! murmura-t-elle. Et tendant ses bras pour me repousser : Vous êtes bien coupable, monsieur; nous ne devions pas nous revoir, et nous voilà seuls ensemble.

J'étais violemment ému. Ah! Marie, vous m'aimiez; vous ne m'aimez déjà plus! — Je vous aime toujours, mais d'un amour qui m'effraie. Je deviendrai folle, car il me semble qu'un démon me possède; je m'épuise en vains efforts pour ne plus penser à vous, je vous vois toujours; plaignez-moi et ne me tourmentez pas davantage. Le prieur me dit sans cesse que je me ferme les portes du ciel : hélas! cela n'est que trop vrai; je me recommande soir et matin à la sainte vierge Marie, car je tremble soir et matin. Je vous en supplie, monsieur, ne nous revoyons jamais; nous ne devons pas marcher ensemble sur la terre. Mon étoile est mauvaise, laissez-moi; la vôtre est bonne peut-être, suivez-la. — Mon étoile, Marie, c'est vous, et vous me condamneriez à ne plus vous voir! Oh! je vous verrai toujours, je vous aimerai toujours.

Je croyais qu'elle allait encore combattre son cœur; c'était combattre le mien, mais ici elle fut entraînée malgré elle : Oui, toujours, n'est-ce pas? me dit-elle avec une candeur charmante. Elle m'abandonna sa main. La pluie tombait sans relâche et menaçait de nous inonder; nous nous rapprochâmes le plus possible de la meule de trèfle, et nous nous regardâmes silencieusement aux rapides lueurs des éclairs.

Mais tout à coup Marie se leva et voulut s'enfuir; je la repris dans mes bras et je l'emportai jusqu'au château. Elle frappa d'une main agitée. Adieu! lui dis-je, on vient vous ouvrir. Le désir de lui baiser le front tourmentait mes lèvres, mais mon ame résista à cette séduction.

Vous le voyez, rien ne troublait la pureté de mon amour, ce vague écho de la musique des anges que j'entendais avec une joie si douce, cette claire fontaine qui coulait dans mon ame à l'ombre des oseraies, dont le chaste parfum n'enivrait pas mes sens.

V.

Il me prit fantaisie de faire un voyage à la ville prochaine où, m'étant mêlé le soir, dans une taverne, aux scènes bouffonnes que jouaient une troupe de buveurs, je me vis contraint de passer la nuit.

Vers neuf heures, comme l'hôtesse allait me conduire à mon lit, je la priai d'attendre, à la vue d'un mendiant à moitié ivre qui venait de s'accouder sur une table où les pintes et les verres avaient laissé mille empreintes. Or, ce mendiant, c'était le poëte, le huguenot, le châtelain dépossédé auquel j'avais fait aumône de mon manteau; ses yeux rougeâtres roulaient dans leur orbite et ne voyaient rien. Il demanda avec instance du vin clairet de la côte; l'hôte crut faire une bonne œuvre en lui apportant un broc de piquette et en lui demandant le prix d'un broc de vin. La demande de l'hôte n'alla point à l'oreille du mendiant, qui se versa à boire, et qui s'écria en levant son verre d'une main tremblante : Ivresse, ma vagabonde ivresse, trinque avec le vieux poëte Robert de Saint-Pierre. — Un poëte! dirent les buveurs attardés; voilà une chose plaisante, qui va nous distraire un peu.

La table où le mendiant était isolé fut bientôt garnie de curieux; grace à lui, le vin trompeur de la taverne coula à flots. J'éteignis ma lampe, et, m'asseyant solitairement au coin du feu, je laissai tomber mon regard sur le nouveau spectacle qui s'ouvrait. Le mendiant, ébloui par les quelques lumières déposées devant lui et par les figures rayonnantes des buveurs, s'imagina que tous les poëtes de France lui donnaient un splendide banquet; il demanda un religieux silence, il frappa trois fois sur la table et prévint l'assemblée d'un ton superbe qu'elle allait entendre *ses stances à Philis*, ses quatre immortelles stances qui devaient plonger l'univers

dans l'admiration. Le bruit avait cessé, et les buveurs écoutèrent, en espérant que l'œuvre du poëte ivre était obscène ou ridicule.

LES FLEURS DU VAL DÉSERT.

STANCES A PHILIS.

Dès l'aurore, Zéphyr folâtre en ces prairies
Et s'enivre en buvant le miel
Des fleurs du val désert qui s'éveillent fleuries
Et regardent l'azur du ciel.

Comme vous, douces fleurs, Philis s'est éveillée
Amoureuse l'autre matin,
Et les pleurs dont sa joue était toute mouillée
Roulaient sur son cou de satin.

A Zéphyr votre amant vous n'êtes point rebelles
Durant votre belle saison.
Las! je suis repoussé de la belle des belles
Que j'idolâtre sans raison.

Adieu! fleurs qui jetez votre éclat au mystère,
A l'ombre d'un bois verdoyant!
Si ma Philis passait en ce val solitaire,
Inclinez-vous en la voyant.

Le poëte attendait qu'on l'applaudît, quand des rires moqueurs et des huées vinrent rompre l'harmonie que ses jolis vers avaient laissée dans son oreille; son orgueil froissé dissipa les vapeurs du vin; il se fâcha tout rouge; il saisit son verre et le brisa. L'hôte accourut et lui dit froidement : Monseigneur et poëte, il m'est dû trois pintes de vin clairet de la côte et un sol six deniers pour le verre cassé. Le mendiant fit semblant de ne pas entendre. Ah! rustres que vous êtes, mes chefs-d'œuvre vous font rire! s'écria-t-il.

L'hôte répéta ce qu'il avait dit; le poëte demeura sourd et poursuivit ses galantes apostrophes. Comme la colère l'échauffait par degrés, il se leva bientôt et renversa la table en rugissant comme un lion; puis, s'emparant d'une chaise à dosseret, il menaça de la rompre sur les épaules des rieurs, s'ils ne faisaient amende honorable. La terreur se répandit parmi les buveurs, qui se refoulèrent contre le lit de la taverne; dans la secousse, les bâlustres se brisèrent et le dais à corniches qu'elles soutenaient depuis un demi-siècle tomba avec fracas. Sainte Gertrude, ma patrone! dit l'hôtesse avec effroi, cela est un mauvais augure; j'aimerais mieux voir tomber le ciel qui nous éclaire que le ciel de mon lit. Après tout, reprit-elle, voici une armée d'araignées qui arpentent les dalles, et, le soir, c'est un bon présage.

Dans le tumulte, tous les buveurs déguerpirent sans payer; l'hôte s'en prit au poëte mendiant, dont les mains serraient convulsivement la chaise à dosseret; il l'avertit charitablement qu'il appellerait le guet, s'il ne s'empressait de vider sa bourse. Robert de Saint-Pierre prit sa bourse d'un air pensif et la laissa tomber sur la table. L'hôtesse trouva beaucoup de noblesse dans les façons du mendiant, mais l'hôte ne trouva rien dans sa bourse, et, plein de dépit, il lui sauta à la gorge pour en détacher mon manteau. Laissez cet homme en paix, criai-je à l'hôte; je paierai son écot. Le mendiant, ému, vint à moi et me reconnut. Comment! mon digne poëte, lui dis-je, vous en cette taverne, vous ivre! — Ivre, c'est vrai, me répondit-il sans honte; ne faut-il pas que la vie soit une ivresse continue? Jeune, on se plonge dans la douce et frémissante ivresse de la volupté; plus tard, on s'enivre d'orgueil, de gloire ou d'ambition; et, vieux, on cherche l'oublieuse ivresse du vin.

Je l'interrompis. Mais les poëtes, Robert de Saint-Pierre, n'ont-ils pas la belle et sublime ivresse de la poésie? Il réfléchit un peu. Oui, reprit-il tristement; mais j'ai des cheveux

blancs et je chancelle; cela effraie ma vieille muse, et pendant toute la matinée je me suis en vain ouvert le champ de la souvenance; le champ était désert; à peine y ai-je glané de maigres épis; du temps passé revenant au temps présent, j'ai vu ma misère; et, comme il n'y avait plus de prisme entre elle et moi, j'ai vu sa face osseuse et jaune, j'ai vu les sales lambeaux qui la revêtent. Ce tableau frappait incessamment mes yeux et me désespérait; j'avais ramassé quelques deniers, et j'ai franchi le seuil d'une taverne.

Le mendiant sanglota et se cacha la tête de sa main. Je priai l'hôtesse de lui donner un lit, mais il s'y refusa obstinément et nous dit que plusieurs amis l'attendaient à la métairie de Puyseul pour la couchée. Puis il reprit mon manteau, me tendit la main et sortit en répétant :

Dès l'aurore, Zéphyr folâtre en ces prairies...

Oui, oui, la vie est une ivresse, me disais-je en le voyant partir. Il est ivre de vin, comme je suis ivre d'amour. Un baiser sous le pampre, est-ce donc là le secret de la vie?

VI.

M. le marquis de Vertamond, qui fut l'ami de monseigneur d'Orléans, était depuis six mois à la cour, je ne sais trop pourquoi. C'était un homme insouciant, qui trouvait la vie bonne partout, même à la cour. Il allait revenir sous peu de jours à mon grand dépit. En revanche, mon père, qui m'enchaînait quelquefois au logis, venait de partir pour Bergerac, qui est le pays de ma mère. Comme je ne revoyais pas Marie, un matin que j'étais plus aventureux que de coutume, j'allai errer autour du château de Pansy en costume de chasse, dans l'espoir d'y rencontrer ma blanche adorée. Elle était sous le

portail, feuilletant un livre de prières. A ma vue, elle se leva tout émue, et, craignant avant tout le retour de sa cousine, qui venait de sortir pour se confesser, elle me pria de m'en aller au plus vite. Je lui saisis la main, je la baisai du bout de mes lèvres et je voulus partir sans dire un seul mot. Mais je ne sais comment il se fit qu'une minute après nous nous trouvâmes ensemble au bout du parc. Nous marchâmes long-temps à l'ombre des tilleuls, nous parlant sans nous dire un mot. Enfin nous nous reposâmes sur le bord de l'étang, alors couvert de prairies flottantes. Nous suivions des yeux le vol rapide des hirondelles et les folâtreries des papillons, lorsque tout à coup une voix adorable appela Marie. Je tournai la tête avec émoi et je vis une belle fille qui venait à nous, tout agitée. Dafné! ma sœur! s'écria Marie.

Dieu! qu'elle était belle, la sœur de Marie, cette amante du Christ que j'ai profanée, cette grande voluptueuse qui m'a perdu! Qu'elle était blanche! qu'elle était brune! le soleil de Castille a moins d'éclat que n'en avaient ses yeux noirs, l'aube naissante moins de fraîcheur que sa bouche. Que son regard et son sourire s'entendaient bien ensemble pour aller au cœur! Marie était belle comme la sœur des anges, Dafné comme les divinités d'Homère et de Phidias; c'était Diane chasseresse emportée par les furieuses passions de Vénus.

Après les premières embrassades, les deux sœurs allèrent s'asseoir à quelque distance de moi. C'est bien toi, Dafné; ce n'est point un rêve; mais pourquoi donc es-tu ici?

Dafné me regarda. Je suis ici, répondit-elle d'un air distrait, parce que je me suis enfuie du couvent. — Enfuie du couvent, ma sœur! enfuie du couvent! — Oui, hier, car je devais prendre voile aujourd'hui.

Dafné me regarda encore; cette fois ses yeux me jetèrent dans l'enivrement. Je suis un peu tourmentée, reprit-elle, car mon père, qui revient de Paris, doit être, à cette heure, au couvent de Sainte-Gudule. Le scandale de ma fuite

va l'outrager; je tremble de le voir arriver tout furieux. — Notre père est au couvent de Sainte-Gudule? Tu es folle, ma sœur! — Il voulait assister à mon supplice. — Et tu es venue seule du couvent jusqu'ici? — Le carrosse du messager d'Aiguillon m'a conduite jusqu'à la montagne d'Orsay et de là je suis accourue au château, joyeuse de respirer pour la première fois depuis un an.

Je renversais les herbes, je cueillais les fleurettes d'automne, j'essayais d'avoir l'air distrait et rêveur; jusque-là j'avais ignoré que Marie eût une sœur : l'apparition de Dafné venait de me troubler l'ame et les sens.

Une servante vint avertir Marie, d'un air mystérieux, que le marquis arrivait à l'instant. Oh! mon Dieu, quel malheur! dit Dafné. — Je ne sais ce qu'il a, reprit la servante; son cheval est couvert d'écume; il le fait caracoler dans la cour; il jure, il tempête, il parle de châtiment. Ma chère demoiselle, je pense qu'il ignore votre arrivée. — Il faut qu'il l'ignore toujours! s'écria Dafné. Je ne veux pas retourner au couvent. — Oh! oui, dit Marie; s'il vient au jardin, cache-toi dans le pavillon qui est ouvert.

A cet instant, les yeux de Marie tombèrent sur moi. Et vous, où irez-vous? — Dépêchons-nous, dit la servante tout effarée; j'entends la voix de M. le marquis.

Marie et cette fille disparurent dans l'avenue de tilleuls. Je demeurai étendu sur l'herbe au bord de l'étang, ne sachant que devenir. Toujours assise à dix pas de moi, Dafné penchait tristement sa tête au-dessus des eaux; je n'ai rien vu de plus adorable et de plus doux que ses yeux tour à tour vifs et languissans sous sa coiffure de religieuse. Mon dessein était de m'approcher d'elle, mais je n'osai point; je cherchai pendant long-temps quelque jolie chose à lui dire, mais je ne trouvai rien, sans doute parce que je trouvais trop; et je crois que mes cheveux auraient blanchi avant que j'eusse fait un mouvement, si Dafné ne m'eût ouvert une voie par

cette demande singulière : Est-ce que vous n'êtes pas mon cousin, monsieur?—Pas le moins du monde, mademoiselle, et pourtant j'aurais bien envie de l'être.

Tout à coup Dafné vint se jeter contre moi les yeux hagards, la gorge soulevée : Mon père! me dit-elle. Je la regardai sans lui répondre. Mais vous ne voyez donc pas le marquis dans ces arbres? reprit-elle. Ah! monsieur, sauvez-moi.

Qu'il me fut doux d'entendre ces mots! Nous suivîmes à grands pas le bord de l'étang; la frayeur avait assoupi les forces de Dafné; je la vis chanceler et je lui tendis la main; elle baissa les yeux et vint légèrement appuyer son bras sur le mien; peu à peu, comme les grandes herbes arrêtaient ses jolis pieds, son bras s'appuya davantage; près d'arriver au pavillon, je l'entraînais presque. Elle entra la première, et, dès que j'eus franchi le seuil, elle prit vivement la clé et ferma la porte sur nous. Nous montâmes un escalier en spirale, et nous nous trouvâmes dans une petite chambre où il n'y avait qu'un lit de repos, un prie-Dieu et un grand christ d'ivoire doucement caressé par un rayon de soleil. Un large damas rouge à grandes fleurs pendait devant une fenêtre; l'autre fenêtre était nue; les mille couleurs de ses vitres se réfléchissaient sur les boiseries sculptées et les vieilles tapisseries. Dafné souleva le damas et ouvrit la croisée pour respirer; moi, je pris un livre sur le prie-Dieu : c'était les *Amours de Pétrarque*. J'y lus ce vers qui avait tant séduit la pauvre Marie : *Vous êtes le soleil adoré de mon ame*. O Marie! me dis-je en baisant le livre, mon ame est une impie, elle change de religion.

LIVRE IV.

DAFNÉ.

I.

Le rideau de la fenêtre était retombé sur Dafné; j'attendais qu'elle reparût, quand je fus attiré par un petit miroir de Venise, accroché en face du lit de repos Je repoussai mes cheveux en arrière, pour voir si j'avais bien l'air d'un amoureux en aventures; je reculai surpris du feu de mes yeux. Dafné relevant alors le damas, je passai auprès d'elle dans l'embrasure de la fenêtre; deux ennemis s'y fussent touchés : or, nous n'étions pas deux ennemis.

Je me penchai au-dessus de Dafné pour aspirer avec délices le parfum de sa bouche et de sa chevelure; elle tourna vivement la tête, et ses joues brûlantes glissèrent sous mes lèvres; dans mon transport, mes mains se joignirent sur son corsage, ma bouche s'ouvrit avide et frémissante. Dafné s'échappa de mes bras et alla tomber toute pâle sur un fauteuil; moi, ne sachant que faire, je regardai le ciel. Il faut bien le dire, presque au même instant, je regardais sa jolie tête pen-

chée avec langueur. Après quelques secondes d'agitations, j'étouffai la candeur en moi; à défaut de hardiesse, j'en pris le masque et j'allai vaillamment m'asseoir près de Dafné; elle fit semblant de rêver; je glissai ma main sous la sienne et je vis ses paupières s'abaisser lentement au premier baiser.

Après quoi Dafné rouvrit ses yeux noyés d'une molle langueur; elle se mit à pleurer, et, se traînant tout à coup vers le crucifix : O mon Dieu! pardonne-moi! dit elle en sanglotant; mais je suis indigne du pardon; ce matin je devais être à toi, je devais me ranger parmi tes épouses : ce soir, je suis au démon.

Elle me regarda, et, revenant tout d'un coup à son charmant caractère : En vérité, reprit-elle, le diable est plus diable qu'il n'en a l'air.

Je me jetai aux pieds de Dafné; ses cheveux tombaient à larges flots sur ses épaules; j'y noyai mes mains et mes lèvres. Je suis bien coupable, n'est-ce pas? me dit-elle avec désespoir. — Vous êtes un ange, Dafné! — Je suis effrayée de mon sacrilége et de mon impiété; mais, puisque je suis à vous, j'espère en vous. — Dafné, je vous aimerai toujours.

Je la relevai et je l'emportai à la fenêtre. On était à la chute du jour; une gaze rougie voilait le couchant; les horizons se rapprochaient à l'œil; les moindres bruits frappaient l'oreille : on entendait le chant des grillons et des cigales, le frémissement des feuilles et le bourdonnement des moucherons, aussi bien que le mugissement des vaches et le cri perçant des paysannes en gaieté. Nous restâmes long-temps en contemplation muette, le front rougissant encore, les lèvres agitées par le cœur.

Je plongeais mes regards dans un bosquet de myrtes, quand Dafné me demanda si je voyais briller l'étoile de Vénus. — Oui, lui répondis-je tout distrait. — C'est impossible, vos yeux sont baissés.

Je regardai l'étoile, mais aussitôt ma vue retomba sur le

bosquet de myrtes. — Voyez-vous ce nuage à mille couleurs qui semble se poser sur les roches de la montagne? — Oui, je vois. — Vos yeux sont toujours baissés. Je regardai le nuage, puis les myrtes. — Mais qu'y a-t-il donc dans ce bosquet? — Il y a une femme. — Oui, une femme qui nous regarde; c'est Marie!

Dafné rentra dans la chambre, Marie sortit des myrtes en levant vers moi ses yeux mouillés; je sentis en moi une grande douleur, je maudis la volupté au souvenir de mon amour; mais il était trop tard. J'avais failli à la première secousse, croyant m'ouvrir le chemin du bonheur; ce n'était que le chemin du plaisir. Hélas! dès ce jour, il me fallait dire adieu aux forêts vierges et aux printemps de l'amour.

Marie disparut dans le parc; je me rapprochai de Dafné, et je voulus lui baiser le front : elle me repoussa. — Vous aimez ma sœur? me dit-elle. — Oui, je l'aime, répondis-je sans penser à mentir. — Et depuis quel temps, s'il vous plaît? — Depuis cet hiver; depuis que je l'ai vue. — Mais vous ne m'aimerez donc pas? Il y avait dans la voix de Dafné un reproche et une prière. — Je vous aime. — Vous aimez toutes les femmes. — Je vous aime. — Mais Marie? — Je l'ai aimée.

Dafné me serra la main. — Et vous ne l'aimerez plus? n'est-ce pas que vous ne l'aimerez plus? Dafné se jeta à mon cou : — Oh! je vous en supplie!

Je lui fis mille sermens dans mille baisers; une demi-heure se passa ainsi. J'étais amoureusement couché à ses pieds, quand j'entendis la voix de Marie : — Ouvrez-moi la porte! nous cria-t-elle.

Je descendis à la hâte; à peine eus-je tiré le verrou que je fus ébloui par une lumière qu'elle avait à la main. — Vous êtes la bienvenue, lui dis-je. — Je voulais voir ma sœur, murmura-t-elle d'une voix tremblante.

Elle passa devant moi et monta l'escalier; je la suivis avec

émotion; elle déposa sa lumière, avec une corbeille d'osie sur le prie-Dieu, et dit à sa sœur d'un ton triste qu'elle e sayait de rendre moqueur : Tu dois bien t'ennuyer, ma pauv Dafné? Dafné répondit sur un ton pareil : — Oui, je m'en nuie beaucoup. — Comme ta chevelure est éparse! — Je t'a tendais pour la nouer.

Marie cacha son dépit et sa douleur : — J'ai pensé que, san doute, vous aviez faim, et voici dans la corbeille du vin et d gibier. — Nous te rendons des actions de graces, car nous al lons souper avec un grand plaisir. — Mon père est allé che ta marraine, où il espère te trouver. — Dieu soit loué!

Dafné pirouetta avec une grace charmante et vint m'o frir la corbeille. Nous mourions de faim. Pendant notre re pas, Marie s'appuya sur le prie-Dieu, saisit le volume de *Amours de Pétrarque* et l'ouvrit avec un soupir; son regar s'attacha long-temps sur le premier feuillet, pour dévore mon inscription amoureuse. Je souffrais de voir sa pâleur e ses tressaillemens; je me promettais de n'aimer qu'elle; mai dès que les charmantes folies de Dafné attiraient mes regards, dès que ses grands yeux parlaient aux miens, j'oubliais la pauvre désolée.

Dafné s'était remise à pirouetter. — Qui donc peut te rendr aussi joyeuse? lui demanda tristement Marie. — Ma fuite du couvent, répondit-elle.

Et, comme elle passait près de moi, elle me jeta ce mot à l'oreille : — L'amour!

La lumière l'offusquait; elle chercha un moyen naturel de l'éteindre; elle tournoya plus rapidement que jamais, elle étendit les bras et renversa le flambeau en nous criant qu'elle allait tomber étourdie. La nuit à peine revenue, je sentis une femme contre moi; je crus deviner à son souffle que c'était Dafné et je lui glissai mon bras sur ses épaules; au même instant Marie s'assit de l'autre côté et je lui tendis la main. Près d'une minute se passa ainsi. — Vous ne m'aimez plus?

me dit Marie à l'oreille. — Toujours, Marie. — Vous m'aimez toujours? me dit Dafné. — Toujours, Dafné.

Marie me pressa la main; Dafné se rapprocha de moi. Je vous aime tant! reprit Marie. — J'ai tant d'amour dans le cœur! reprit Dafné.

J'étais entre deux feux; pour un écolier d'amour la place était dangereuse. — Mais ma sœur? dit Marie. — Il n'y a que vous au monde, Marie. — Et Marie? demanda Dafné. — Elle est morte pour moi.

Marie porta la main à ses lèvres; Dafné leva sa bouche à sa joue : deux baisers sonores retentirent dans la chambre; Marie laissa tomber ma main, Dafné me repoussa. Elles s'étaient levées soudainement; je les entendis descendre l'escalier; quand je fus au pied de la spirale, je les vis courant au bain. Je m'avançai vers l'étang tout surpris de moi-même; je côtoyai les bords emperlés de rosée; la lune mirait dans l'eau sa face qui semblait un flot intarissable d'argent; je la contemplai en songeant à la fuite de mes chères amours.

Dafné revint sur ses pas. Je ne puis rester au château, me dit-elle en m'abordant; j'ai trop peur de mon père; il me forcera de retourner parmi mes compagnes de Sainte-Gudule; or, j'aimerais mieux mourir. – Si vous m'aimez, lui répondis-je, fuyons ensemble au château de mon père, où je suis seul; et de là nous irons à Paris, au bout du monde. — Allons où vous voudrez, fût-ce dans un désert, mais tout de suite.

Nous sortîmes du parc en franchissant une haie d'épines; nous traversâmes le village, qui sommeillait depuis une heure, et nous descendîmes l'escarpement de la montagne, en proie aux rêves les plus romanesques. Je marchais avec orgueil et je regardais les champs d'alentour en souverain maître : je me croyais grandi d'une coudée depuis que *j'avais une femme*.

Nous entrâmes dans ma chambre comme deux colombes dans leur nid. Dafné rougit de plaisir et de pudeur; nous

nous lutinâmes comme deux enfans; elle était franche en joie : elle bénissait le hasard qui l'avait jetée dans mes bra elle remerciait Dieu d'avoir protégé sa fuite du couvent; el se moquait de l'avenir comme du passé.

Une servante vint me prier de descendre dans la cour (un mendiant demandait à me parler : c'était Robert de Sain Pierre. Cette fille voulait impitoyablement le mettre à la port j'ordonnai qu'on lui servît à souper et qu'on lui préparât plus beau lit du château.

En rentrant dans ma chambre, je fus doucement surpr de voir Dafné endormie, la tête à demi voilée dans ses cheveu si elle ne dormait pas, elle faisait semblant; j'éteignis l lumière en songeant à l'insouciance de cette belle enfant qu allait si gaiement à sa perte.

Durant un mois, nous passâmes à travers tous les enchan temens et toutes les ivresses de l'amour.

Je me rappellerai toujours ce beau ciel d'automne, ce blondes étoiles qui regardaient nos embrassemens, cett blanche lune si douce aux amoureux. Nous allions au ma par des chemins trompeurs : nos pieds ne marchaient que su la verdure, nos mains ne rencontraient que des fleurs. Tou souriait à notre amour, hormis pourtant Mercure, qui n'a jamais vu Dafné d'un bon œil.

Il me venait de vagues échos de ma candeur de quinze ans Je m'aveuglais en pensant que l'amour est la seule rose de la vie qui vaille la peine d'être cueillie. Mais, comme dit la fable, l'amour est aveugle, et le plus souvent le pauvre enfant se déchire les mains pour cueillir la rose.

Un matin que Dafné dormait, je sortis du château et je me mis à errer à l'aventure; je gravis la montagne; dès que je vis la vallée de Pansy, les bras me tombèrent et je me sentis chanceler. O Marie! Marie! m'écriai-je; ô mes pures amours! ô mes fraîches primevères, qu'êtes-vous devenues? Hélas! le cœur a plusieurs printemps, mais l'amour n'en a qu'un seul.

Je pris la route du village, dans le dessein de demander à Charlotte des nouvelles de Marie. J'arrivai bientôt à la maison du garde-chasse; n'y voyant personne, j'allais ressortir, lorsqu'un ronflement sonore m'avertit que je n'étais pas seul; je crus que Charlotte dormait encore, et, faisant deux pas vers le lit, j'entr'ouvris avec émoi le rideau de serge qui l'ombrageait; les cheveux rouges du garde et le chat angora frappèrent ma vue. Je partis au plus vite.

Je descendis par le Bois-aux-Grives, en pensant à me rafraîchir à la fontaine. Comme j'arrivais au-dessus du rocher, j'entrevis sous les aulnes le grand-duc de Brizailles et la belle Charlotte, qui me rappelèrent les sylvains et les dryades. Je pris un détour, je me cachai derrière un sorbier et j'admirai les gaillardises du baladin en écoutant ses paroles galantes. Il était assis sur les feuilles, aux pieds de Charlotte qui baissait languissamment les yeux. Veillaque! disait-il, que Dieu doit être jaloux de moi! je lui ai tant soufflé d'anges comme vous! Cette gentillesse fit plaisir à Charlotte; elle cacha ses mains sous son tablier et leva orgueilleusement la tête. — J'ai tant damné de femmes! reprit Brizailles d'un air modeste. Le diable doit m'estimer et me craindre, je le surpasse en hauts faits. — Le diable est maladroit, dit naïvement la belle. Charlotte prenait un air moqueur et riait sous cape. Je pensais au sommeil paisible de maître Jacques et je riais aussi. — L'an dernier, reprit Brizailles, mes maîtresses m'ont proclamé l'Hercule des chevaliers. — Les pauvres femmes! s'écria Charlotte. L'Hercule des chevaliers attaqua sa Déjanire, qui se défendit des pieds et des mains, mais en vraie femme qu'elle était. J'apparus comme dans la tragédie. Capédédious! dit Brizailles avec une fureur comique, le hasard me lutine et l'obstacle se moque de moi. Par ma flamberge! poursuivez votre chemin, ou j'arrose ces feuilles de votre sang. Mais, me reconnaissant, le matamore devint humble et doux comme le plus chétif mouton d'une bergerie. Charlotte, rouge et con-

fuse, me regardait du coin de l'œil. — Jacques dort d'un sommeil profond, lui dis-je.—Je le sais, murmura-t-elle avec dépit. — J'étais entré dans votre maison pour vous demander des nouvelles de Marie. — Elle est allée au couvent retrouver sa sœur. — Marie n'est plus au château? — Oh! mon Dieu, non! Tout le village la regrette: elle faisait l'aumône aux pauvres d'une main si délicate! elle veillait les malades, elle priait pour les morts; jamais châtelaine ne fut tant aimée. Le marquis se désespère; il crie, il blasphème, il pleure. Il avait deux filles charmantes et le voilà seul. On dit que Mlle Dafné est venue ici en cachette : vous ne l'avez pas vue? — Marie au couvent! disais-je en me frappant le front.

Je n'entendais pas Charlotte qui me parlait, je ne voyais que l'image de Marie. Je m'enfonçai dans le Bois aux Grives sans dire adieu aux deux pigeons patus, qui se remirent sans doute à roucouler. Je marchai long-temps, en proie à la plus vive agitation et m'écriant sans cesse : Marie! je ne vous verrai donc plus! Comme je rentrais au château, on m'apprit que mon père devait arriver le surlendemain, qu'un paysan l'avait vu à Sainte-Marie, chez un gentilhomme de nos amis. Je courus à ma chambre et je surpris Dafné contemplant dans une glace les flots ondoyans de ses cheveux noirs. Ce tableau lui plaisait tant qu'elle ne se dérangea pas à mon approche. Voyez comme votre maîtresse est belle, monsieur le rêveur! me dit-elle avec un sourire narquois. Ses épaules attiraient mes lèvres. — Vos embrassemens ont trop de violence, monsieur; l'empreinte en reste une heure. C'est bien la peine d'être blanche avec vous! — Je suis jaloux de tes yeux et de la glace, ma belle Dafné. — Je ne vous aime plus, monsieur, non, monsieur, car vous êtes un traître; vous avez vu ma sœur. Est-ce que vous me trouvez belle ainsi? — Belle à ravir les anges. — Quelle indignité! revoir Marie! Mes cheveux ont plus d'éclat que je ne croyais. — Vos cheveux effacent le jais. — Je ne vous demande pas si mes cheveux effacent le jais, si

je suis belle à ravir les anges; je veux savoir si Marie est toujours charmante à vos yeux. Ne m'embrassez plus, monsieur, ne m'embrassez plus! — Je n'ai pas revu Marie. — Mensonge! Sais-tu? la servante Ursule me chantait ce matin une belle chanson :

Les Zéphyrs se donnent aux flots,
Les flots se donnent à la Lune,
Les navires aux matelots,
Les matelots à la fortune;
Tout ce que l'univers conçoit
Nous apporte ce qu'il reçoit
Pour rendre notre vie aisée;
Et l'abeille ne prend du ciel
Les doux trésors de la rosée
Que pour nous en donner le miel.

La chanson est jolie, dis-je, mais la servante Ursule vient de m'apprendre une fâcheuse nouvelle : mon père revient demain.

Dafné essaya de cacher sa joie. — O mon affolé, il faut partir, dit-elle d'un air triste. — Cela fait votre bonheur, Dafné! — J'avoue que j'aime les voyages, mais avec toi; j'aime les aventures, toujours avec toi. Les mêmes horizons fatiguent la vue; les paysages ne semblent beaux qu'au premier coup d'œil; changeons de ciel, changeons de patrie. — Hélas! me dis-je tristement, Dafné n'aime déjà plus qu'elle-même; le plaisir et la coquetterie ont endormi son ame. — Nous traverserons la France, reprit-elle; nous verrons Paris, nous verrons les fêtes resplendissantes de la cour; tu n'es qu'un obscur gentilhomme ici, tu seras glorieux là-bas. Ne fais-tu pas des vers et n'as-tu pas une belle épée? La fortune et la renommée t'ouvriront le chemin. — Peut-être, dis-je; mais la fortune ne vaut pas la jeunesse que nous allons perdre et la renommée ne vaut pas l'amour. Dafné! Dafné! la beauté est

une coupe d'or pleine de mauvais vin : prenez garde à vous, et prenez garde à moi!

II.

Je ne perdis pas de temps, je ramassai à grand'peine un millier d'écus sur les plus clairs deniers de la succession de ma mère, et, avant le soir, nous étions sur la route de Clérac, où j'espérais trouver un carrosse pour Paris. Je marchais à côté de Dafné, que j'avais tant bien que mal juchée sur un âne assez gaillard. Le chemin était bordé de coudrette, de buissons et de mûriers. Chaque fois que Dafné voyait une noisette ou une mûre, elle me criait gaiement de la lui cueillir; je cueillais les mûres et les noisettes en jetant un regard à la dérobée sur le clocher de Pansy. Ce fut avec un grand émoi que je gravis la montagne d'Orsay, car je savais que, du sommet, je découvrirais encore mon pays bien-aimé. Je n'eus point la patience d'attendre que je fusse au haut du mont : à à peine au milieu, je me retournai et j'ouvris les yeux, comme un spectateur quand on lève le rideau du théâtre. Le théâtre que je vis me parut d'une tristesse affreuse, car il était sans acteurs : notre amour ne l'égayait plus. J'oubliai l'insouciante Dafné et je plongeai mes regards çà et là sur le paysage; la brume du soir altérait les teintes automnales des vallons; il faisait un temps calme, les rayons de fumée s'élevaient lentement aux cieux; l'église qui domine majestueusement les maisons du village semblait abaisser ses yeux maternels sur les paysans. A l'aspect des tourelles mélancoliques du château, je me sentis plus ému : un vent plus violent soufflait en mon ame et faisait vibrer toutes les cordes de la douleur. Adieu, mes jeunes années! m'écriai-je avec enthousiasme; vous avez passé sous mes yeux comme de belles filles qui vont à la fête voisine; au lieu de vous suivre, je vous ai ar-

rêtées dans votre course; mes mains trop avides ont effeuillé les roses de votre corsage, ma bouche trop éprise a effacé les roses de vos joues, mes embrassemens impurs vous ont flétries dans votre éclat. Adieu, mon pays, adieu! La voix du ciel m'avait dit de ne point dépasser l'horizon bleu qui m'environnait ici. Je n'ai point écouté la voix du ciel, je vais dépasser les grands chênes de la montagne d'Orsay, et mes illusions, ces blondes vierges qui m'éventaient de leurs ailes aux soleils d'été, qui m'abritaient de l'hiver sous leurs blanches tuniques, vont me laisser en chemin; les unes iront mourir à Boussères, les autres à Pansy, et avec elles mourront mes premières amours.

Mon regard flottait de Boussères à Pansy. Je voyais toute ma vie passée : les grands arbres, les rochers, les bois, la fumée des chaumières, m'offraient une chaîne de souvenirs. Mais bientôt Dafné me rappela à grands cris : Vois donc là-bas, me dit-elle, ce joli cavalier qui s'arrête sous les chênes? — Sans doute pour te voir passer, ma belle! — C'est d'un galant gentilhomme. Dafné glissa ses mains sur sa chevelure, ses beaux yeux s'animèrent d'un éclair passager, sa bouche s'embellit d'un sourire.

Le cavalier était le jeune baron de Fargueil, gentilhomme d'esprit, quoiqu'un peu pédant. Je l'avais plus d'une fois rencontré à la chasse. Il était renommé dans la province pour sa fortune, son extravagance et ses belles façons. Il passait son temps à peu près comme moi, ne faisant rien, hormis l'amour. Son oncle, le cardinal Abbruttici, avait tenté en vain de lui donner le goût de l'église; mais le jeune profane avait envoyé le cardinal au diable. Quand nous passâmes devant lui, il regarda Dafné avec une admiration insolente; il fit bondir son cheval pour nous émerveiller. Hélas! sa peine ne fut pas perdue. Il s'éloigna de nous par un chemin de traverse, tournant la tête à chaque instant, comme pour s'assurer si nous suivions toujours la même route. Nous arrivâmes à

Clerac vers la chute du jour. Comme il nous fallait y passer la nuit, nous descendîmes sans façon dans la première hôtellerie venue. L'hôtellerie était pleine, et, bon gré, mal gré, en attendant une chambre, nous nous reposâmes au coin du feu de la grande salle, où deux ivrognes racontaient leurs prouesses. Dafné était bien moins effarouchée que moi; elle avait l'air d'être au spectacle. En vain je me mis devant elle pour l'abriter : elle voulait voir; elle n'était qu'au premier acte de la comédie et la scène la plus vulgaire contentait sa curiosité.

Or, ces deux buveurs étaient Robert de Saint-Pierre et le grand-duc de Brizailles. Les yeux sans cesse attachés sur leurs pintes, ils ne nous virent pas entrer. La soirée était fraîche et la flamme pétillait dans l'âtre; nous fûmes nous asseoir à l'angle de la cheminée, ouvrant de grands yeux et de grandes oreilles. Des lambeaux de mon manteau couvraient les épaules nues du vieux poëte, qui avait en outre un haut-de-chausses invraisemblable. Il frappait du poing sur la table et faisait trembler les pintes; ses regards brillaient par intervalles et terrifiaient Brizailles. Le grand-duc caressait avec fierté son fabuleux pourpoint à mille crevées, et répandait du vin sur sa fraise à mille couleurs. L'hôtelier les regardait tantôt d'un air riant, tantôt d'un air inquiet. Il nous apprit que les drôles se chamaillaient depuis la brune sur un titre de grandesse espagnole et sur la mesure d'un vers français. — Tu es un idiot, mais tu n'es pas grand-duc, dit alors le poëte. — Tu n'es pas poëte, mais tu es un bélître, dit Brizailles. Et, sans qu'ils s'en doutassent, les deux brailleurs trinquèrent ensemble. — Toi grand-duc espagnol! reprit Robert de Saint-Pierre. — Toi poëte français! reprit Brizailles. — Tes discours de buffle n'arrêteront pas ma renommée. — Tu n'empêcheras pas le noble sang castillan de couler dans mes veines.

A ces mots *couler dans mes veines*, Robert de Saint-Pierre

s'empara d'une pinte vide, et, l'ayant renversée au-dessus de son verre, il s'écria : — Du vin, marchand d'eau ! — Du vin, manant ! — Et mes stances à Philis sont immortelles. — Et ma grandesse fut et sera toujours. — A boire ! la soif me prend à la gorge. — A boire ! la soif m'étrangle. — Et mon vers a douze pieds; il en a même treize. — Par ma flamberge, non !

Robert de Saint-Pierre saisit l'hôtelier par les cheveux : — N'est-ce pas que mon vers a douze pieds ? *Dès—l'au—ro—re—Zé—phyr—fo—lâ—tre—en—ces—prai—ries.* A chaque syllabe, le poëte frappait son hôte. — Aye ! aye ! s'écria le tavernier, votre vers est trop long. — Tu es un maître d'école; il n'a que douze pieds.

Et le poëte recommençait à frapper en répétant : — *Dès—l'au—ro—re...*

Brizailles se mit à chanter de toutes les forces de ses poumons :

Blanche dormait sur le rivage.
Un chevalier passa par là...

Le tavernier cria, sa fille vagit dans son berceau, son chien aboya à la porte, et bientôt un bruit assourdissant de déclamation, de chant, de cris, de plaintes et d'aboiemens, remplit la taverne. Je croyais entendre une de ces symphonies promises à la fin du monde; j'avoue que j'augurai mal des musiciens de ce temps-là.

Un cheval s'arrêta à la porte du cabaret et le baron de Fargueil entra d'un air triomphant. A son aspect, le tapage s'apaisa et l'hôtelier alla à sa rencontre. Robert de Saint-Pierre, jugeant à la mine du nouveau venu que c'était un bel esprit, lui fit un salut respectueux et le pria très humblement de proclamer Brizailles sot entre les sots. Fargueil demanda l'histoire de la querelle. — *Vanitas vanitatum et omnia vanitas*, dit-il en relevant sa moustache. — Ce grand-duc est

un manant! s'écria Robert de Saint-Pierre. — Ce poëte est un âne! s'écria Brizailles. — Il nie mes beaux vers. — Il nie ma grandesse. — J'ai fait quatre immortelles stances à Philis. — Je suis grand-duc de Brizailles. — Mes stances sont admirables. — Mon duché est immense.

Les coquins trinquèrent encore. — Ronsard est jaloux de moi. — Le roi des Espagnes tremble à ma vue. — Nul ne fera mon épitaphe, car je vivrai toujours. A boire à l'Apollon des Muses! — A boire au seigneur castillan!

Quand les verres furent remplis, Brizailles lança son vin à la face rubiconde du poëte qui voulut l'imiter, et qui n'eut pas la force de faire un pareil sacrifice; son bras prit un grand élan pour jeter le vin à Brizailles, mais la soif arrêta sa main et l'attira vers sa bouche. — Ivrogne! dit le baladin. — Moi, un ivrogne? dit le poëte en trébuchant. Et c'est un buveur éternel qui me calomnie ainsi! moi, un ivrogne! ô mon Dieu! que la méchanceté des hommes va loin!

Robert de Saint-Pierre se mit à larmoyer et à gémir. *Bonum vinum lætificat cor hominis,* s'écria le baron. Et, charmé de sa trouvaille, il vint vers nous et nous fit un profond salut. Ces drôles sont amusans, dit-il d'un air faquin; n'était la crainte de vous ennuyer, je vous ferais voir tous leurs ridicules.

Il s'adressait à Dafné, mais je répondis : Certes, monsieur, cela ennuierait beaucoup madame.

Fargueil nous fit toutes les agaceries du monde, mais ma fierté naturelle le dépita. Cependant il ne perdait point encore patience, lorsque l'hôtelier vint nous avertir que notre souper nous attendait dans notre chambre. Dafné se leva nonchalamment et me suivit comme à regret. Une fois seuls, je me jetai à son cou, je lui baisai les yeux et je lui dis d'une voix troublée : O ma belle Dafné, si tu savais comme je suis jaloux! — Mon cher amour, murmura-t-elle en m'enlaçant comme un serpent, ma bouche n'est faite que pour t'em-

brasser. Et là-dessus elle me donna des baisers sans nombre. Mais, hélas! je m'aperçus que ses lèvres avaient moins d'abandon que de coutume: déjà la bouche de ma belle maîtresse était distraite.

III.

Le lendemain nous dormions encore, lorsque le jeune baron entra étourdiment dans notre chambre, à la suite d'une servante qui venait allumer le feu. Je m'éveillai et j'entr'ouvris les rideaux en me dessillant les yeux; à la vue de Fargueil, je devins tout rouge de colère. — Ne vous effarouchez pas, dit-il avec beaucoup de laisser-aller, je me suis trompé de porte. N'est-ce pas qu'il fait le plus beau temps du monde pour voyager? — Est-ce que vous allez à Paris, monsieur? lui demanda Dafné à mon grand dépit. — N'y allez-vous pas, madame? répondit-il. Je contins ma fureur à grand'peine. Après tout, reprit-il, Paris est un pays charmant pour les gentilshommes, pour les belles filles et pour les poëtes. A propos, vous êtes un grand poëte, monsieur de Viau, ceux de Clérac me l'ont dit; votre tante d'Aiguillon me l'a répété cet automne, ce qui ne vous empêche pas de tenir votre épée en vrai gentilhomme. Il est beau en vérité d'être si bien favorisé de la fortune. Ah! bienheureux parmi les heureux! — Ma colère était tombée. — Les grands poëtes, reprit-il, font l'orgueil d'un grand siècle; il sera beau à moi d'avoir le premier deviné votre génie et de l'avoir révélé au monde; je veux vous devancer à Paris, jeter votre nom à toutes les oreilles et vous préparer un chemin jonché de fleurs. La veuve Leroux, qui a publié des satires de messire Régnier, est de notre pays: je vous prédis à l'avance qu'elle vous paiera en beaux écus au soleil vos élégies, vos sonnets et vos odes, que je ne connais pas, mais qui sont sans doute magnifiques. — As-

seyez-vous donc, dis-je à Fargueil. Il mit un genou sur un fauteuil gothique appuyé contre le lit. — Vous allez, continua-t-il, éclipser tous vos rivaux; ce faquin de Malherbe en mourra de dépit; vous serez l'astre poétique de ce temps; vous irez à la gloire, les autres n'iront qu'au cimetière. Votre éclat rejaillira sur vos amis; et la plus grande faveur que j'implore de vous, c'est un peu d'amitié. — Beaucoup! m'écriai-je.

J'aurais dû rire des complimens outrés de Fargueil. L'homme d'esprit, c'était lui. — Vous allez donc à Paris, monsieur? lui demanda Dafné. — N'y allez-vous pas? répondit-il. — Ses louanges, qui sonnaient encore à mon oreille comme une harmonieuse musique, enchaînaient ma jalousie. — Et vous serez dans le carrosse du messager? poursuivit Dafné. — Si je puis y trouver la moindre place. Le traître avait retenu le carrosse pour lui seul.

Tout en disant cela, il regardait Dafné du coin de l'œil par l'ouverture du rideau. Je ne sais pourquoi, mais toute ma fureur était éteinte : j'étais moins amoureux que la veille; au lieu de placer ma vanité sur ma maîtresse, je commençais à la placer sur ma muse. Cependant, comme j'étais irrité de le voir si près du lit, comme la jalousie me dominait encore, je tirai le rideau en redisant les mots si connus du curé de Meudon : *La farce est jouée.*

A cet instant, l'hôtelier vint nous avertir que l'heure du départ approchait et qu'il avait un lièvre tout chaud à notre appétit. Servez-nous le lièvre dans cette chambre, dit Fargueil, et gardez-vous de nous donner du mauvais vin; il y va de vos bouteilles.

Mon premier dessein fut d'attendre au lendemain, afin de ne point partir avec Fargueil; mais, reprenant confiance en Dafné et en moi-même, je laissai aller les choses avec assez d'insouciance.

Dafné s'habilla dans l'alcôve, pendant que Fargueil regardait les passans par la fenêtre. Nous déjeunâmes fort gaie-

ment et vers les onze heures nous montâmes tous trois dans la carrossée. Vous n'êtes que trois? dit le messager à Fargueil. Il rougit et répondit quelques mots basques. C'est fort bien! s'écria le messager, qui ne comprenait pas du tout.

Je m'assis du même côté que Dafné; le jeune baron s'assit en face de nous et chercha à nous distraire par de prodigieux frais de bel esprit. Durant le jour, rien de surnaturel ne nous advint; les rosses du messager nous traînaient péniblement; il nous criait d'être patiens, que ses chevaux avaient des ailes et qu'ils prendraient bientôt leur volée. Je songeais à tout et à rien; je rimais quelque tendre élégie; Dafné perdait ses pensées je ne sais où, dans les aiguillettes d'or de Fargueil; pour lui, il contemplait Dafné. Mais la nuit vint, et la scène changea dans le carrosse. J'appuyai doucement ma tête sur l'épaule de ma maîtresse et je m'assoupis. Le ciel se couvrit; un orage se forma et un éclair passa sur nous; le diable, sans doute, m'envoyait cette lumière, car je vis la main de Dafné perdue dans celle de Fargueil.

J'eus une violente envie de jeter par la portière Dafné et Fargueil; mais un coup de tonnerre me fit réfléchir et les sauva; je contins ma jalousie, ma haine, ma fureur. Ah! traître! ah! traîtresse! voilà donc l'amitié, voilà donc l'amour! L'eau tombait par torrens; le messager jurait comme un damné et nous priait de remarquer l'allure fringante de ses rosses. Une des roues passant sur une pierre, le carrosse faillit verser. Dafné cria, un nouvel éclair brilla à cet instant et je vis la belle tomber dans les bras de Fargueil. Le hasard est galant, dit-il.

Je songeai que ma maîtresse était perdue pour moi et pour elle; je me résignai, et, au lieu de m'enfuir, de la laisser à Fargueil, je me promis d'être un vivant obstacle à ses mauvais penchans; je me promis de lutter contre la volupté, d'arrêter l'ivresse fatale qui nous entraînait. Dafné vint retomber contre moi toute palpitante; elle eut soin de m'avertir que

c'était le choc de la voiture qui l'avait agitée ainsi : Ta tête sur mon épaule, me dit-elle d'une voix plus tendre. — Ce n'est donc point assez de Fargueil ? Il vous faut deux amans? murmurai-je avec rage. — Deux amans? Tu deviens fou.

Dafné se mit à chanter.

Quand nous arrivâmes à Paris, c'était le matin ; je dis adieu à Fargueil, qui ne s'attendait pas à un adieu, et j'emmenai Dafné dans le carrefour Bussy.

Le même jour, comme j'étais appuyé sur la pierre d'une des fenêtres, je vis Fargueil en face de moi, penché sur le balcon d'un magnifique hôtel, qui semblait s'élever dédaigneusement auprès du nôtre. Je rentrai dans la chambre et je tirai les rideaux avec beaucoup de soin.

Dafné lisait un roman chevaleresque. Les passans sont insolens, lui dis-je ; je te conseille de ne jamais te mettre à la fenêtre. — Jamais, dit Dafné avec empressement ; cependant, quand tu seras sorti, il faudra bien que je te regarde revenir. Le lendemain, la cruelle me dit, en me caressant : J'aime à te voir, mon amour, j'aime à voir tout ce qui est beau comme toi, j'aime à voir le ciel... Il y a long-temps que je n'ai vu le ciel ! Je courus à la fenêtre, j'arrachai le rideau et je criai à Dafné : Voyez, madame ! Elle sait que Fargueil est là, me dis-je en grinçant des dents. Le soir, on frappa à notre porte. Qui vient là? demandai-je. — Fargueil, répondit le baron. — Et que veut donc monsieur le baron de Fargueil? — Parler à monsieur Théophile de Viau. — Théophile de Viau n'y est pas. — Dafné tremblait, sa broderie échappa de sa main. – Vous n'y êtes pas? dit-elle en essayant de sourire.

Quelques jours se passèrent ; je croyais le baron reparti et je commençais à dormir en paix. Mais une nuit, à mon réveil, j'étendis les bras et je ne sentis pas Dafné ; je l'entrevis à la fenêtre : ce n'était pas au ciel que s'élevaient ses yeux. Je courus à elle et la saisissant par la main : Que faites-vous là, madame? lui dis-je brusquement. — Je regarde briller les

étoiles. Il n'y avait que des nuages au ciel. — Vous regardez briller les yeux de Fargueil, madame! Le baron ferma sa fenêtre, Dafné rentra silencieusement dans la chambre. S'il a son amour, pensai-je, au moins j'ai son corps.

Pendant les jours suivans, une pensée jalouse m'assaillit sans relâche : c'était de faner au plus vite la beauté de Dafné; mais, quand on a le cœur plein d'amour, comment y trouver assez de lâcheté pour flétrir son dieu? Un soir, j'avais laissé Dafné seule à l'hôtel; à mon retour, je ne l'y trouvai pas. Je rêvais à son absence, lorsque je vis passer deux ombres sur les rideaux de Fargueil. Je reconnus aux vêtemens qu'il y avait un homme et une femme. Je descendis à la hâte, j'allai frapper à la porte du baron. Qui vient à cette heure? dit-il. — C'est moi, Théophile de Viau, criai-je. — Et que veut messire Théophile de Viau? — Voir monsieur de Fargueil. — Monsieur de Fargueil n'y est pas.

Dans ma fureur, je brisai la porte, je courus comme un fou dans la chambre, mais je m'arrêtai pétrifié à la vue de Dafné couchée au fond du lit. Ne l'éveillez pas, elle dort, dit paisiblement Fargueil. Je voulais souffleter le baron, il éclata de rire. Tout change en ce monde, ô poëte, me dit-il; voyez-vous jamais deux fois le même nuage aux cieux? du jour au lendemain les champs ont d'autres couleurs; d'un instant à l'autre les fleurs brillent ou se flétrissent; ne demandez donc pas la constance aux femmes : *inconstantia rerum humanarum!*

J'avais la tête perdue, sans parler du cœur. Je m'enfuis comme un fou. Quand je revis mon lit désert, je poussai un profond soupir et je me jetai dessus avec désespoir. Le matin, le ciel pur et serein me rappela mes chastes amours, et, ranimé par leurs souvenirs, je jurai de repousser à jamais Dafné; je jurai de n'avoir plus d'autre amante que la muse. Quelques jours se passèrent, j'étais fidèle à mon serment; mais un soir que je rêvais à la fenêtre, mes yeux s'arrêtèrent

sur Dafné, qu'un dernier rayon de soleil caressait; je me sentis frémir. Une heure après, Dafné m'avait parlé avec ce charmant sourire qui était bien le sourire de l'amour. Et, quand la nuit tomba, je priai le soleil de revenir bientôt.

Le jour reparut et me vit appuyé à la fenêtre, jetant un regard amoureux sur les rideaux qui me cachaient ma belle volage. Quand les rideaux furent accrochés, quand la croisée se rouvrit, j'étais palpitant, j'étais heureux, car j'avais revu Dafné! Elle respirait l'odeur d'une rose d'automne qu'elle avait à la main et elle me regardait à la dérobée; quand elle se fut assurée que mes yeux étaient attachés sur son beau cou nu voluptueusement agité, elle effeuilla la fleur en souriant et jeta le calice dépouillé vers moi; je pris une mine sévère, son visage s'épanouit; je souris avec pitié, elle baissa les yeux avec amour.

Je courus chez Fargueil, qui descendait l'escalier de l'hôtel : Ah! c'est vous! Théophile; allez donc voir cette pauvre Dafné. Je passe la matinée à la cour; la chère enfant pourrait s'ennuyer.

Les émotions m'étouffaient; je ne pus répondre à Fargueil. Il me tendit la main, je jetai la mienne sur la garde de mon épée. — A ce soir, dit-il en me laissant.

A la porte de Dafné, je demeurai long-temps incertain si j'ouvrirais ou si je descendrais; à la fin j'ouvris. Je vous attendais, dit Dafné en se pendant à mon col. Nos destins, reprit-elle, sont à jamais enchaînés; nous devons marcher ensemble dans la vie et boire à la même coupe l'amour, la joie, la haine, la douleur. Aujourd'hui le ciel est beau et le soleil luit, embrassons-nous.

Quand Fargueil fut de retour le soir, il s'écria d'un air résigné : Je m'en doutais!

Fargueil retourna en Gascogne; Dafné revint à mon hôtel. Dafné, lui dis-je en entrant, ne frémis-tu pas en la contemplation de ta vie? Il y a quelques mois tu étais une vierge

sainte ensevelie dans un cloître; qu'as-tu fait de ta robe blanche? — Je n'étais pas le moins du monde une sainte au couvent: en chantant les amours sacrées, je pensais aux amours profanes; en regardant le ciel, je ne voyais que la terre; mes prières n'étaient que sacriléges, mes sermens qu'impiétés; loin de lutter contre ma bouche, mon ame la poussait à l'amour. Mais ne nous avisons pas de raisonner; ce n'est ni de notre siècle ni de notre âge. Embrasse-moi, mon cher amoureux et que tout soit à jamais dit là-dessus.

Nous fûmes bientôt de toutes les fêtes. J'avais beau me retenir à deux mains : le plaisir, la vanité, Dafné surtout, m'entraînaient vers l'abîme. J'étais jaloux comme toujours, mais l'ivresse enchaînait ma jalousie; d'ailleurs Dafné avait bien assez de briller à tous les yeux : la coquetterie étouffait son cœur; elle voulait séduire tout le monde, elle craignait de briser son sceptre aux pieds de l'amour. Cependant elle se laissa surprendre.

Je connus en peu de jours tous les poëtes de la pléiade. Hardy vint nous prendre une après-midi et nous conduisit à sa *Cléopâtre;* Dafné se passionna pour cette reine superbe qui bouleversait le monde avec un regard, et quand tomba le rideau, elle s'écria : Est-ce que je n'ai pas été Cléopâtre?

Ce jour-là Hardy nous avait conviés à un souper où devaient se trouver un grand nombre de poëtes du temps; j'étais souffrant et j'espérais n'y point aller; mais Dafné le voulait. Le souper fut joyeux, le vin y coulait à grands flots et s'engouffrait dans les poètes; l'ivresse versait à boire, la gaieté chantait à tue-tête, l'esprit étincelait. Tous les cœurs nous furent ouverts. C'était sans doute un charmant tableau que ces deux amoureux de vingt ans, qui entraient avec tant d'insouciance dans ce monde de vieux raffinés.

On offrit une couronne de roses au poëte tragique, qui la déposa sur la tête de Dafné et qui improvisa des stances en

son honneur; les convives proclamèrent ma maîtresse la reine de la fête; je ne vis jamais Dafné si belle et si rayonnante.

Vers la fin du souper, Dafné se pencha à mon oreille : Ce fat qui est en face, me dit-elle, me marche sur les pieds. Je regardai l'amoureux hostile : c'était le comte de Saint-Luc; l'ivresse et la passion animaient singulièrement ses yeux qui ne se détachaient pas de Dafné; j'avançai mes pieds sous la table, et, comme je sentis bientôt les caresses de ceux du comte, je priai M. de Saint-Luc d'avoir pitié de mes pieds. Le comte était un homme d'esprit qui me dit en souriant : Je me suis trompé.

Dafné trouva la réponse très jolie, et quelques minutes après, ses pieds n'étaient plus à l'abri sous les miens. Le hasard me fit regarder sous la table, je les vis entrelacés dans ceux de M. de Saint-Luc; je pâlis et je jetai mon gant au comte. On décida que nos épées seraient croisées le lendemain. Je saluai la joyeuse compagnie et je m'enfuis comme un fou, libre encore une fois. Hélas! dis-je en rentrant à l'hôtel, c'est un jour de délivrance, mais c'est comme la mort qui nous délivre de la vie!

Le lendemain je ne trouvai pas le comte de Saint-Luc au rendez-vous.

Je me mis à combattre les souvenirs de Dafné; je me mis à évoquer la pure et céleste image de Marie, en songeant à ces belles saisons qui m'avaient vu palpitant d'un amour divin. Il était temps encore, peut-être, de sauver mon ame des ravages du plaisir; mais, dans la solitude, je laissai indolemment se former en moi d'autres orages : il fallait qu'ils éclatassent; je me surpris bientôt à regretter Dafné, à songer avec délices à ses caresses si douces et si amères. O Dafné! Dafné! m'écriais-je, où sont tes regards et tes sourires? où est cette épaule si blanche que tant de fois j'ai rougie sous ma bouche? En vain je cherchais à m'aveugler : la femme que j'aimais, c'é-

tait Dafné. Isaure m'avait ouvert les portes du temple, Marie m'avait conduit à l'autel, mais sur l'autel j'adorais Dafné. Platon n'a pas le sens commun : l'amour est une ivresse, et comment s'enivrer sans mordre à la grappe?

IV.

J'errais un soir dans Paris en compagnie de trois ou quatre raffinés ivres, lorsqu'une femme perdue passa devant moi et me jeta un de ces regards qui viennent de l'enfer. La rue où nous marchions s'assombrissait de plus en plus et se trouvait presque déserte. La femme perdue se retourna tout à coup. J'aime les hommes d'épée, me dit-elle d'une voix cassée, ce sont les plus vaillans. Je voulais passer outre, elle m'arrêta. J'aime les hommes de cour, reprit-elle, j'aime les marquis, les ducs, les princes. — Vous aimez beaucoup trop de gens, dis-je en fuyant.

A deux pas de là, une de ses pareilles me prit la main. Je suis belle, mon cher marquis, on voit le ciel dans mes yeux, les roses sur mes joues, les perles dans ma bouche. — Vous êtes beaucoup trop belle, dis-je en la repoussant.

Une autre femme perdue me reprit la main. Moi, je suis laide et je n'aime personne, dit-elle avec une tristesse étrange. Or, c'était la plus jolie.

Je lui laissai ma main; elle m'entraîna et me fit franchir le seuil d'un de ces hideux cabarets dont parle si bien mon ami Regnier; elle m'aida à grimper un vieil escalier tortueux où je faillis me rompre le cou. Nous montâmes pendant une demi-heure; je croyais arriver au ciel, quand elle m'avertit que nous étions dans son paradis. Ce n'était pas au ciel. Les murailles étaient tendues de gravures sans nom; les galanteries des dieux païens étaient opposées aux gentillesses

d'une troupe d'archers en belle humeur, et la vierge Marie, la reine des cieux, était lutinée par une phalange d'amours aux blanches ailes. Il y avait partout un hideux mélange de choses sacrées et de choses profanes; je vis avec frayeur un Christ d'ivoire qui restait dans sa sublime gravité devant un lit infame. Je m'appuyai tout tremblant contre la porte, charbonnée de maximes à l'avenant du lieu; je reposai mes yeux sur la lumière fumeuse de la lampe. La maîtresse du taudis vint me glisser son bras autour du cou; elle était belle en vérité, mais je crus sentir un serpent et je la repoussai; elle alla tomber sur son lit; elle s'agenouilla et leva les yeux vers le Christ; moi, je m'enfuis avec épouvante.

Mais ce que j'avais vu me poursuivait sans cesse; cette chambre de misère et d'ignominie, l'accolade de cette femme perdue, cette malheureuse qui péchait et qui priait devant le Christ, cette lampe qui avait éclairé la débauche et le repentir, tout cela avait un fatal attrait dont je rougissais, mais que je ne pouvais combattre.

Le lendemain, je retournai, à mon insu, dans la rue noire et déserte; les courtisanes dansaient à bride abattue dans le cabaret. J'y entrai et j'y reconnus plus d'un compagnon d'aventure; j'étais tout palpitant et tout essoufflé comme le premier écolier venu. Bientôt la première des trois femmes perdues qui m'avaient accosté la veille me dit encore avec sa voix cassée qu'elle aimait tout le monde. La seconde arriva bientôt. « Je suis belle, tout le monde doit m'aimer. » La dernière accourut et dit à ses compagnes que, si l'innocence était bannie de la terre, on la retrouverait en moi. Mais pourquoi vous montrer tous les abîmes où je suis tombé. Encore une fois, j'étais de la cour et je vivais comme ceux de la cour. Hélas! la volupté est un buisson en fleurs qui vous attire par l'éclat et le parfum; plus on veut cueillir de fleurs au buisson, plus on se déchire les mains.

Je voulais repousser ces joies amères, je voulais repousser

la volupté, mais à Paris je voyais la volupté partout : l'ardente courtisane étreignait la grande ville dans ses jolis bras; elle levait son front à la cour et faisait un entrechat jusqu'au fond des églises. Un jour que je pensais à mon vieux père, qui pleurait ma fuite et ma rébellion, un jour que je rêvais à la vie toute patriarcale du château, un jour enfin que j'entendais en moi de lointains échos de ma jeunesse si calme et si pure, je sortis à la hâte de Paris, ce palais et cet égout du monde, cette mer toujours agitée, dont les vagues renversent les plus forts.

LIVRE V.

HÉLÈNE.

I.

Je me mis en route, comme un moine solitaire, le bon Dieu dans le cœur et le bâton à la main.

Je parcourus l'ancienne province du Vermandois, voyageant comme un poëte, m'arrêtant d'heure en heure pour admirer les splendeurs de la nature, gravissant les verdoyantes collines pour voir le soleil couchant, me reposant à toutes les fontaines pour y rêver d'amour, enfin, le soir venu, m'endormant avec délices sur le grabat d'une mauvaise hôtellerie. On touchait à l'automne, les pommes tombaient sur les sentiers, les vignes rougies appelaient le vendangeur, les chiens de chasse réveillaient l'écho des bois. Je côtoyais une petite rivière et je contemplais, avec un charme infini, les paysages attristés qui se déployaient sous mes yeux. Il y avait autour de moi tant de mélancolie et de sérénité, la rivière était si belle et si claire, le ciel était si doux et

si pur, que j'eus le dessein de passer au moins un jour au prochain village, dans l'espoir d'y goûter enfin le bonheur facile des mœurs patriarcales. Or, au prochain village, j'allais franchir le seuil centenaire d'une auberge assez alléchante, gardée par un dogue endormi, quand des cris confus m'avertirent que tous les paysans du lieu s'étaient assemblés pour quelque fête ou quelque spectacle de baladin. J'atteignis la foule : horrible fête! affreux spectacle! on allait pendre une belle fille de vingt ans. La monstrueuse potence tendait son bras infatigable; déjà la victime agenouillée devant les juges écoutait la sentence de mort; elle était belle, elle était jeune, il fallait mourir. Le prévôt, qui avait des cheveux blancs, la regardait avec tristesse et compassion. Je fendis la foule et j'allai à lui. — Vous ne ferez pas grace à cette pauvre fille? dis-je avec feu. — Elle est criminelle, répondit-il en secouant la tête et en soupirant. — Mais qu'a-t-elle donc fait? — Elle a tué son enfant.

Mes cheveux se dressèrent, la belle coupable s'enlaidit à mes yeux, mais ses sanglots me déchirèrent le cœur et j'oubliai presque son crime. Elle est si jeune! repris-je, ne la condamnez qu'au repentir; laissez faire la justice de Dieu, ne lâchez pas le loup sur l'agneau. Si le roi Louis XIII la voyait, il la sauverait!

Tous les spectateurs s'étaient tournés vers moi. Peut-on avoir pitié d'une infanticide? dit une vieille édentée, dont les yeux rouges confessaient une mauvaise vie. Hélène sera pendue, car elle s'est moquée des commandemens de Dieu; elle a oublié les saintes paroles de l'Écriture. Elle a eu un amant, elle est devenue mère. La mauvaise mère! la marâtre! elle a étouffé son enfant. Pendant que cette vieille vipère se vengeait ainsi, je regardais la pauvre Hélène. Elle était si pâle et si défaillante, que je crus la voir trépasser. Un prêtre s'approcha d'elle, et, suivant la coutume du pays, il lui demanda en face de la mort, en face du ciel, la confession de

son crime. — Confessez-moi votre crime, ma pauvre fille; la miséricorde du Seigneur est grande, espérez en lui. — J'espère en Dieu, répondit Hélène d'une voix pleine de larmes. Et, après un douloureux silence, elle murmura en levant les yeux au ciel : Je suis coupable, Dieu sait comment, et il me pardonnera.

Elle jeta à la dérobée un regard amer sur une maison de belle apparence dont la porte était fermée. Hélas! murmura-t-elle, ses marguerites sont belles encore... Un des juges imagina que ce regard amer d'Hélène révélait un complice. Hélène, lui dit-il d'une voix sonore, j'ai deviné : votre amant c'est Henri. Vous regardez s'il n'assiste pas à votre supplice. Tous les paysans levèrent les yeux vers une petite fenêtre déserte où s'encadrait souvent le fils du notaire, au-dessus d'une belle touffe de marguerites sauvages. La pauvre Hélène, ne sachant que répondre, pria le valet de la haute justice d'en finir avec elle; cet homme saisit la corde et voulut saisir la condamnée; mais je m'élançai vers lui et je le renversai à mes pieds. Elle ne mourra pas, dis-je en faisant briller au soleil la lame de mon épée. Le prévôt, le prêtre et les juges furent pétrifiés, les uns de surprise, les autres d'effroi. Hélène me regarda d'un œil égaré. Je ne mourrai pas, dit-elle, je ne mourrai pas, ô mon Dieu! ô ma mère! ô mon enfant!

Elle tomba évanouie dans mes bras. Une grande agitation souleva la foule; les plus mutins levèrent la tête, j'entendis un grondement sourd et je prévis un éclat. — Fuyez vite, me dit à l'oreille le prêtre; fuyez vite, ne soufflez pas la tempête. — Je braverai la tempête, dis-je avec fierté. Le prévôt réfléchissait, les juges se regardaient en pâlissant, les paysans faisaient toutes sortes de menaces. Enfin le prévôt ordonna à ses archers de m'entraîner. Les archers s'avancèrent vers moi, mais s'arrêtèrent bientôt au bout de mon épée.

Cependant j'allais succomber, la pauvre Hélène allait mourir, quand un carrosse doré, traîné par quatre chevaux

blancs, traversa lentement le lieu du supplice. Le duc de Montmorency! le duc de Montmorency! vive le duc de Montmorency! crièrent les paysans. Une pluie de deniers tomba sur eux, je me croyais délivré des mutins, quand tout à coup je me sentis terrasser avec Hélène.

Le ciel m'envoya une force surhumaine; je me relevai triomphant et je fis reculer les plus superbes. Hélène gisait sur le sol; je la repris dans mes bras. J'allais prier le duc de Montmorency de la sauver, quand je le vis descendre de son carrosse et me tendre la main; je lui offris la main d'Hélène. — Ayez pitié d'elle, duc de Montmorency, dis-je d'une voix émue. — Ce que vous avez fait là est admirable, gentilhomme. — Ne pensez qu'à Hélène; on veut qu'elle meure pour un forfait qu'elle n'a pas commis. Le duc de Montmorency appela le prévôt. — Je n'ai point droit de haute justice en ce pays, lui dit-il; j'emmène pourtant cette fille à Chantilly, car j'aurai sa grace du roi. Le prévôt s'inclina. — Je cède tous mes pouvoirs à monseigneur; mais, si Hélène n'est point pendue, les paysans se révolteront.

Le duc de Montmorency fit tomber une seconde pluie de deniers et rentra dans son carrosse avec Hélène; puis, me tendant encore la main : — Votre nom? me demanda-il. — Mes œuvres vous l'apprendront, répondis-je orgueilleusement. Je disparus dans la foule; j'entendis bientôt hennir les chevaux qui reprenaient leur course aux cris de : Vive le duc de Montmorency!

Le prêtre et le prévôt vinrent à moi : — Vous êtes brave, dit le prévôt; mais cette fille était coupable. — Vous avez noblement agi, dit le prêtre; mais il faut une punition à la fille qui devient mère, à la mère qui tue son enfant, et, depuis cet hiver, voilà déjà quatre crimes pareils en ce pays. La débauche est ici, pensai-je. Et je m'enfuis aussitôt.

A la tombée de la nuit, j'arrivai devant une centaine de vieilles maisons ceintes d'une épaisse muraille garnie de

tours et de tourelles; il y avait dans ces misérables retraites, si bien défendues, quelque chose d'antique et de sauvage qui me frappa; j'errais alentour, quand je vis sous le buisson d'un sentier un mendiant étendu qui se plaignait comme un mourant; j'allai pour le secourir, et je reconnus avec étonnement le vieux Robert de Saint-Pierre. — C'est vous, mon vieil ami? lui dis-je en le soulevant. Il ouvrit un œil éteint. — J'ai faim, j'ai froid, murmura-t-il. J'avais du vin d'Espagne dans une gourde, je lui en versai quelques gouttes sur les lèvres. — Du vin, du vin! dit-il en se ranimant; Dieu soit béni! Il m'arracha la gourde des mains et la vida d'un trait. — Je vous reconnais, poursuivit-il en me frappant sur l'épaule; est-ce Dieu ou Satan qui vous a conduit ici, dans mon beau pays de l'Ile-de-France, dans ma vieille ville gauloise, près de mon château de Saint-Pierre, que nous voyons là-bas penché sur le front de la montagne?

La joie éclatait dans les yeux du mendiant; mais il passa à diverses reprises sa main sur son front et tomba soudain dans une sombre tristesse. — Hélas! reprit-il, c'est la mort qui m'a conduit ici, car j'ai pensé au cimetière de mon pays; j'ai dit adieu aux tavernes de vos provinces de Gascogne, je me suis mis en route, j'ai traversé la France comme autrefois, et me voilà, depuis ce soir, vieux mendiant où j'étais jeune seigneur. O Husson! que ne suis-je mort avec toi! — Quel est cet homme? demandai-je au vieux poëte. — Husson! vous êtes huguenot et vous ne connaissez pas un des célèbres élèves de Calvin, un des fermes soutiens du prince de Condé et de la liberté de conscience? Interrogez ces lieux, ils vous répondront, car ces lieux furent témoins de sa gloire et de ses malheurs. C'est le seul ami que j'eus en ce monde, et en vous racontant ma vie vous saurez son histoire. Le château de Saint-Pierre fut élevé, par ma famille, sur les ruines d'une église fondée par Louis d'Outre-Mer; nous naquîmes là, Husson et moi; nous nous liâmes dès l'enfance. Hus-

son était orphelin, le voyage fut sa famille; le hasard l'attira en Allemagne, il vit Calvin, il suivit son école, il se passionna pour ses doctrines de réforme, et revint en France sous les drapeaux du prince de Condé; pendant plusieurs années, il combattit; mais, après d'éclatans triomphes, il eut des revers accablans, et, pour se soustraire au massacre de la Saint-Barthélemy, il accourut en cette ville cherchant un refuge; ses compatriotes étaient presque tous catholiques; poussés par leurs prêtres, ils le chassèrent ignominieusement. Husson, désespéré, pensa à son ami d'enfance; il gravit la montagne et frappa au château de Saint-Pierre, qui lui fut ouvert comme mon cœur. Ma jeunesse dormait nonchalamment sur un lit de roses; à la vue de Husson, ma jeunesse s'éveilla; il avait vu le monde, il avait bouleversé la France, j'avais soupiré des stances à Bacchus et à l'Amour en buvant le vin de la côte et en lutinant les filles du pays; je rassemblai toute mon énergie et je repoussai la mollesse qui m'énervait. J'embrassai mon ami; je pris une part de ses haines et de ses amitiés : le lendemain, nous prêchions le calvinisme dans le château de Saint-Pierre. Les jeunes gens exaltés, les mécontens, les paresseux, furent nos premiers auditeurs; ils devinrent nos écoliers, nos frères et nos défenseurs. En quelques mois plus de trois cents braves offrirent de nous servir et de nous suivre partout. Husson, dévoré d'ambition et de vengeance, pilla les armes des archers et chercha à s'emparer de cette ville. Ce dessein fut accueilli par nos élèves avec des cris de joie. Nous nous rassemblâmes; une nuit nous descendîmes à la porte du sud, et, après un combat de quelques heures, les gardes nous laissèrent maîtres du champ de bataille. Husson me nomma gouverneur, il demeura commandant de nos braves. Cette ville était une retraite inabordable pour nos ennemis; ses hautes murailles, les marais qui l'entourent, avaient toujours découragé les assiégeans; nous espérions attendre là en paix un temps plus favorable aux huguenots; mais, au bruit de notre

victoire, toute la province se leva en masse; les soldats, les paysans, les archers vinrent nous assiéger; le prince de Condé nous envoya des secours, et nous soutînmes le siége vigoureusement. Après deux mois passés d'une résistance inouie, nous fûmes perdus par des lâches qui s'étaient glissés parmi nous; ils mirent le feu à tous les coins de la ville et Husson mourut au milieu des flammes, l'épée à la main. Avec Husson notre gloire s'éteignit; hormis quelques braves et moi, tous les huguenots furent massacrés. Je courus au château de Saint-Pierre, que douze de nos amis gardaient; mais, comme la ville, le château fut incendié et je n'eus de salut que dans la fuite. Depuis cette nuit fatale, j'ai mené une vie errante; j'ai rappelé la nonchalance et la paresse, je me suis follement jeté dans la débauche du vin. Ah! Dieu vous garde de cette débauche hideuse, de cette débauche abrutissante, de cette débauche qui corrompt l'ame et qui dessèche le corps! elle grandit sans cesse, elle étend ses ravages, elle nous maîtrise; nous luttons vainement contre sa puissance, elle nous brûle toujours; nous ne pouvons éteindre son feu; c'est un cancer qui ronge tout ce qu'il y a de grand et de sublime en nous. J'étais poëte, moi, elle a étouffé ma poésie; ma pensée avait des ailes d'aigle pour s'élever aux cieux, la débauche a coupé ces ailes; mon imagination était un ravissant tableau semé de paradis et d'oasis, la débauche a marché sur ce tableau où je ne vois plus que la sale empreinte de ses pieds. O paresse! ô débauche! que n'ai-je secoué vos chaînes perfides! mes cheveux auraient blanchi moins vite et je ne serais pas mort comme je vais mourir. Ma vie s'est levée belle et fleurie, comme l'aube de mai; demain, peut-être, elle se couchera dans la boue.

L'enthousiasme et l'ivresse du poëte s'éteignirent tout d'un coup, car il avait épuisé son dernier souffle. Après un silence de quelques minutes, il me dit d'une voix plus lente : Je vais mourir. Je le regardai d'un air effaré et je me sentis

frissonner. Oui, je vais mourir, reprit-il; Dieu ne me permet pas d'arriver jusque sur la montagne de Saint-Pierre; je voulais mourir à la porte du château où je suis né. Ce n'était guère la peine de traverser la France pour ne pas atteindre au but; mais c'est toujours ainsi.

Le mendiant, qui serrait ma gourde d'une main convulsive, la porta à sa bouche et en aspira les dernières gouttes; il se ranima tout à coup, se leva brusquement, étendit les bras et s'écria : Je suis le roi du monde!

Il retomba mort. Au moins le buveur meurt dans l'ivresse, dis-je; qui sait comment mourra le voluptueux!

II.

La lune se levait sur un ciel resplendissant d'étoiles; je gravis la montagne de Saint-Pierre, et j'allai frapper au château dans le dessein d'y faire enterrer celui qui voulait y mourir. Un valet vint m'ouvrir, je le priai de me conduire vers son maître; il me dit que son maître, le marquis de Saint-Pierre, se baignait au fond du parc. Je traversai la cour, et, après avoir long-temps attendu sur un banc de pierre, j'entrai dans le parc et je suivis une grande allée de tilleuls en fleurs; j'arrivai bientôt devant un étang parsemé d'une multitude d'îles boisées, qui se dessinaient sur la face argentée des eaux. J'étais plongé dans je ne sais quelle douce rêverie, lorsqu'un bruit semblable à un battement d'ailes m'avertit que le marquis se baignait là; j'allais m'éloigner de quelques pas, mais une ravissante voix de femme me retint sur le bord de l'étang. Attends-moi, disait cette voix trop douce, mes pieds s'enchaînent dans les grandes herbes. J'aurais cru que ces paroles m'étaient adressées, si on n'eût répondu : Je t'attends dans l'île.

Dans la crainte d'être vu, je me jetai contre le tronc du dernier tilleul de l'allée. « C'est galant, Dieu merci! reprit la femme. — Approche, approche encore! Je te tends la main. Que tu es belle ainsi! Assieds-toi là et laisse-moi boire l'eau qui coule de tes épaules, laisse-moi sécher ta chevelure sous mes baisers. » Jamais je ne me sentis plus jaloux. Les deux amans firent le tour de l'île pour trouver une descente aisée; en face de moi, l'homme se jeta à la nage; la femme, à demi cachée par les liserons pendans, se laissa glisser lentement dans l'eau frémissante qui la suivit avec amour. L'amant, qui avait plongé, reparut en formant des vagues; voyant s'enfuir la baigneuse, il courut à elle. Je croyais voir Neptune ou Amphitrite sortant des flots. Hélas! j'avais reconnu Dafné.

Je m'approchai du bord de l'étang; à ma vue, la baigneuse se cacha dans l'eau. Dafné! m'écriai-je. — Théophile! dit-elle en s'élançant vers moi. Son amant la retint. Vous oubliez que vous n'avez pas de gants, ma chère. Il l'appuya dans l'étang. — Un sot vous chercherait querelle, gentilhomme, mais, puisque vous êtes un ami de madame, le marquis de Saint-Pierre vous tend la main. — Cet accueil, lui dis-je, est d'un brave et loyal châtelain. — Par Dieu! l'aventure est plaisante. Comment! nous nous sommes chauffés au même feu, nous avons adoré la même belle, le diable qui me possède vous a possédé! Voilà qui est drôle et bouffon; le sieur Hardy ferait cinquante comédies sur notre rencontre; nous boirons ce soir au triomphe des poëtes et des amans, car vous souperez avec nous. — Venez donc me chercher avec la barque, cria Dafné qui riait comme une folle. — Gentilhomme, dit le marquis de Saint-Pierre, je vous charge de ce soin trop doux; moi, je cours à mon haut-de-chausses et à mon pourpoint.

La barque était retenue par une corde attachée à une racine d'arbre; je dénouai la corde, je sautai dans la barque et je me mis à ramer de toutes mes forces vers Dafné. Elle descendit près de moi d'un air rêveur et me dit avec contrainte : Il y a

bien long-temps que je ne vous ai vu, monsieur. — Il y a bien long-temps que je ne vous ai vue, madame! — Vous faites toujours des vers, monsieur? — Vous faites toujours l'amour, madame? — Avez-vous revu Marie? — Hélas! dis-je en soupirant, que ne l'ai-je revue! Dafné pencha la tête. — Mais vous, ingrate, je ne vous demande pas qui vous avez vu. Dafné fit une moue charmante.

Nous abordâmes bientôt; je lui tendis la main, nous nous égratignâmes de grand cœur en nous caressant du regard. Le marquis de Saint-Pierre revint alors. — Allons souper! dit-il d'un air joyeux. — Allons souper! répéta Dafné. — Gentilhomme, me dit le marquis de Saint-Pierre, offrez donc votre bras à Dafné. J'offris mon bras à l'inconstante fille; elle s'empressa d'y glisser la main. Nous fîmes quelques pas vers le château. — Vous êtes du pays, gentilhomme, reprit le marquis de Saint-Pierre, qui s'amusait à effeuiller les branches tombantes des tilleuls. — Je suis de la province d'Agénois. J'appuyai, sans y penser, la main de Dafné contre mon cœur; elle ne s'en offensa point.

Nous entrâmes au château qui étalait un luxe inoui; les murailles de la grande salle étaient tendues de tapisseries à ramages; les dalles étaient de marbre veiné; la dorure des meubles éclatait aux reflets d'un lustre à mille étoiles. On nous servit à souper. Le faste qui m'entourait me fit penser au pauvre Robert de Saint-Pierre et je ne pus manger. — Eh bien! gentilhomme, me dit mon hôte, est-ce l'amour qui vous ferme l'estomac? — Ce n'est pas l'amour, c'est un triste souvenir; on vous a peut-être parlé de Robert de Saint-Pierre? Je l'ai vu mourir ce soir. — Mon père! mort ce soir? s'écria le marquis. — Robert de Saint-Pierre est votre père? Le marquis voulut se reprendre, mais il sentit qu'il était trop tard. — Oui, mon père, dit-il, à moins que je n'en aie un autre; ne vous a-t-on pas déjà dit à la petite ville, où l'on ne m'aime pas, que j'avais les yeux de Robert de Saint-Pierre et le nez de

son ami Husson? Ne vous a-t-on pas déjà dit que ma mère n'était qu'une pauvre paysanne qui les servait? Moi, je vous avoue cela sans honte. Mais parlez-moi de Robert de Saint-Pierre : vous l'avez vu mourir?

Je racontai tout au marquis, il trouva plus commode de penser que décidément celui dont il portait le nom n'était pas son père. — Oui, oui, dit-il, je le sens, Husson fut mon père, mais Robert de Saint-Pierre fut le seul ami de Husson et je lui dois les honneurs de la sépulture; si vous voulez, gentilhomme, nous irons chercher son cadavre avec une litière? — Et vous me laisserez seule? dit Dafné. — Avant une heure nous serons revenus. — La nuit est belle, le mort est à merveille au grand air, vous l'irez chercher demain. La raison de Dafné prévalut, mais dans la nuit un loup emporta la dépouille de Robert de Saint-Pierre. La tombe même manqua au pauvre poëte.

Dafné, qui nous voyait tristes, essaya de nous égayer; elle remplit nos verres et se mit à chanter une ronde agénoise. Mes chers souvenirs glissèrent devant moi et je m'écriai : Marie! Marie! où êtes-vous?

La nuit s'avançait, le marquis de Saint-Pierre s'endormit à table. La belle lune! dit Dafné; si nous allions dans le parc? Nous descendîmes les marches du perron et nous marchâmes en silence vers une allée de tilleuls. Dafné attacha ses lèvres à ma bouche. — Dafné, Dafné, ayez pitié de moi! Ce baiser ranima mes désirs attiédis; j'étreignis l'inconstante dans mes bras. — Le bonheur n'est qu'avec toi, me dit-elle. Sa tête retomba sur ma poitrine. — Le bonheur n'est qu'avec toi, car tu es mon premier amour, tu es le seul que j'aie aimé; les autres sont des esclaves qui servent mes plaisirs; ce marquis de Saint-Pierre me devient insupportable et je m'ennuie comme une recluse.

Nous suivions l'allée de tilleuls quand nous arrivâmes devant l'étang, je sautai dans la barque avec Dafné; le cours du

ruisseau qui passait là nous entraîna bientôt; Dafné s'appuya sur mes genoux et leva vers moi ses beaux yeux baignés d'amour; la barque glissait sur les eaux avec une molle lenteur, les zéphyrs versaient autour de nous l'arôme des mille fleurs du jardin, les ramiers roucoulaient dans les îles. J'étais joyeux et triste, je voyais d'un même regard Dafné à mes pieds, Dafné aux pieds de ses autres amans; j'étais amoureux, j'étais jaloux.— Tu penses à Marie? me dit Dafné. — Tu as eu déjà une foule d'amans? — Quatre seulement. — Seulement! — Oui, Théophile de Viau, Fargueil, le comte de Saint-Luc et le marquis de Saint-Pierre; un poëte, un pédant, un savant et un philosophe; tu le vois, je suis tombée de mal en pis. Dafné souriait avec moquerie. —Et comment donc as-tu passé du savant au philosophe? — Est-ce que je sais? parce que le philosophe n'était pas le savant.—Et depuis quel temps?— Depuis un soir de cet hiver, où le philosophe prouva au savant que la philosophie et la science repoussaient l'amour; le philosophe oublia sa sentence à mes genoux et le savant devint sage malgré lui.

Je lui dis qu'elle était charmante. — Oui, mais je m'ennuie. — Tu règnes en ce château comme une reine. — J'aimerais mieux être reine d'un cœur. — Le marquis est un homme charmant, il jette l'argent par la fenêtre. — Oui, mais moi je jette mon cœur et je me trouve toujours mal payée. Le marquis est un homme d'esprit; mais ses yeux sont toujours noirs. Et puis il s'endort... à table.

La barque s'était arrêtée à l'autre bord; Dafné se jeta sur l'herbe, comme une folle enfant, et, s'accrochant à mon bras, elle se leva et m'attira vers une petite sortie formée dans un berceau de chèvrefeuille. Elle regarda le château et la campagne; elle me dit d'une voix suppliante : Théophile, je m'ennuie; allons-nous-en! — Mais où aller? — Ailleurs! Je détournai les rameaux, nous franchîmes une haie de groseillers épineux et nous prîmes la clé des champs.

Nous nous arrêtâmes dans l'escarpement de la montagne sous le morne regard de la lune. — Vous êtes bien pâle, Dafné. — Vous êtes plus pâle que moi, Théophile. — Dafné, nous sommes perdus; l'amour est un vampire. Dafné! Dafné! ne nous relèverons-nous donc pas vers les pures régions où l'amour humain se confond dans l'amour des anges?—Mais, me dit Dafné, ne suis-je pas un ange, l'ange du mal?

A peine de retour à Paris, nous nous replongeâmes dans le doux nonchaloir de la volupté. Quand les gelées d'hiver vinrent blanchir mes fenêtres, nous passâmes de longues soirées, doucement appuyés l'un sur l'autre, à la vue des flammes qui pétillaient dans l'âtre et qui formaient notre horizon. Que de rêves charmans, que de folles pensées, que d'amoureux embrassemens ces flammes ont éclairés! Le temps passait vite, je le voyais fuir avec regret, car ce n'était qu'aux fantaisies du cœur que je sacrifiais ma jeunesse. Dafné, plus insouciante, voyait pourtant aussi le vol rapide du temps, car elle avait peur d'être atteinte d'un mauvais coup d'aile.

III.

Une ancienne religieuse de Sainte-Thérèse, que Dafné rencontra à Notre-Dame, lui apprit que sa pauvre sœur s'était pour jamais ensevelie sous le voile. Déjà, à force de prier et de pleurer, elle devenait pâle comme la mort. Le cœur s'éteignait sous le cilice, ce cœur que j'avais allumé! L'ame était toute pleine du Seigneur, cette ame qu'une fois, une seule fois, mes lèvres profanes avaient surprise sur sa bouche. Je ne saurais dire la douleur qui me vint à cette nouvelle. Jusque-là j'espérais revoir Marie en retournant à Pansy; j'espérais regretter avec elle, comme avec un ami fidèle, les pures aurores de la vie, les jours enchantés des vingt ans. Plus

d'espérance, c'était fini; morte à jamais au monde, à moi-même! Ce qui me désolait surtout, c'était de savoir qu'elle pleurait au fond de sa tombe. O mon Dieu! m'écriais-je souvent avec ferveur, envoyez-lui vos anges pour essuyer ses larmes!

Dans les premiers temps, le marquis de Vertamond avait tenté de sauver Dafné du péché; mais le bon Dieu lui-même eût échoué. Comment arracher à l'amour une femme si belle et de si bon cœur? Craignant l'éclat, M. de Vertamond s'était résigné après plusieurs voyages à Paris, où il n'avait pu la rencontrer. Il lui avait écrit sans la toucher; le prieur lui-même avait écrit à Dafné des lettres édifiantes, dont elle avait fait des papillotes.

Un matin, j'ouvris ma croisée pour regarder le ciel; la neige tombait depuis quelques heures et couvrait déjà les toits; je ressentis une grande douleur, je courus vers Dafné qui dormait encore. O mon Dieu! m'écriai-je, nous perdons à chaque instant une parcelle de nous-mêmes; nous mourons tous les jours.

La neige qui rayait le ciel m'avait fait ressouvenir de ce poétique hiver où je buvais aux pures fontaines de la vie; j'avais vu ces deux vallées voisines que borne notre montagne; j'avais vu, dans la maison du garde-chasse, Charlotte filant près du chat angora et de l'épagneul; j'avais vu le convoi d'Isaure, les yeux bleus de Marie, et j'étais effrayé de me sentir si loin déjà! J'avais perdu sans retour ces virginales illusions d'un cœur tout ignorant encore, j'avais oublié ces premiers battemens d'ailes de l'ame quand elle s'élance comme une blanche colombe dans la splendeur du ciel. Que de sources dans la vie ne coulaient plus pour moi!

Dafné s'éveilla, et, me regardant d'un œil à demi clos : Tu souffres? me dit-elle. — O Dafné! la mort ne nous tend pas les bras, elle nous poursuit depuis le berceau jusqu'à la tombe. Dafné se mit à rire. Riez, enfant que vous êtes! puis-

siez-vous rire long-temps! — Tu as donc entendu cette nuit le cri d'une chouette? tu as donc vu ce matin le vol d'un corbeau? — J'ai entendu la voix du remords; j'ai vu ma jeunesse dans un linceul.

Dafné bâilla à plusieurs reprises de la plus jolie façon du monde; après quoi elle me dit d'un air rêveur : Fargueil était plus amusant. Je contins ma fureur, et, dès que Dafné eut mis sa robe, j'allai ouvrir la porte et je la conduisis silencieusement sur le seuil.

Je croyais qu'elle resterait; elle partit. Elle partit sans regrets, plus légère qu'un oiseau.

Ce fut vers ce beau temps que je donnai au public mes premières élégies. Tous les beaux esprits, Balzac surtout, applaudirent à ma muse. Mais ma muse, c'était Dafné; peut-être était-ce Marie. L'amour seul m'avait fait cueilleur de rimes. Je me rappelle qu'un jour ces stances me furent inspirées comme par enchantement devant le lit de ma folle maîtresse :

Quand tu me vois baiser tes bras
Que tu poses nus sur tes draps,
Bien plus blancs que le linge même;
Quand tu sens ma brûlante main
Se promener dessus ton sein,
Tu sens bien, Dafné, que je t'aime.

Comme un dévot devers les cieux,
Mes yeux tournés devers tes yeux,
A genoux auprès de ta couche,
Pressé de mille ardens désirs,
Je laisse, sans ouvrir ma bouche,
Avec toi dormir mes plaisirs.

La rose en rendant son odeur,
Le soleil donnant son ardeur,
Diane et le char qui la traîne,
Une naïade dedans l'eau,

Et les graces dans un tableau,
Font plus de bruit que ton haleine.

Là je soupire auprès de toi,
Et considérant comme quoi
Ton front si doucement repose,
Je m'écrie : O ciel, peux-tu bien
Tirer d'une si belle chose
Un si cruel mal que le mien !

Je veillais une nuit, et, les yeux attachés sur mon labeur, je me laissais aller indolemment au cours de ces rêveries vagabondes qui nous arrivent à notre insu et que la moindre chose fait évanouir : une femme se trouva tout d'un coup devant moi, je levai la tête avec surprise. Hélène ! m'écriai-je. — Oui, monsieur, Hélène, votre servante dévouée, Hélène qui vous doit la vie. — Louis XIII vous a fait grace ? — Le roi m'a fait grace; mais je suis condamnée au bannissement. Monseigneur de Montmorency a appris à Louis XIII votre belle action, et Louis XIII vous a nommé gentilhomme de sa chambre. — Mais le roi ignorait mon nom. Hélène me présenta un parchemin. Le roi ignore toujours votre nom, qu'il vous faut inscrire sur ce parchemin. — Mais comment m'avez-vous trouvé ? — Je vous ai cherché, mon bon ange m'a conduite ici; maintenant je vais retourner à Chantilly; vous me direz votre nom, afin que je le puisse répéter au duc de Montmorency, qui a le vif désir de vous revoir.

Je fis asseoir Hélène au foyer, et, pendant qu'elle chauffait ses mains bleuies par le froid, je la regardai à la dérobée. Ses cheveux bruns relevés découvraient un de ces fronts vastes qu'on ne voit guère chez les paysannes de son pays; ses traits fièrement sculptés, sa pâleur éternelle, ses yeux pleins d'éclat donnaient à sa figure un caractère énergique qui me plut beaucoup, mais qui me fit peur, quand je vins à penser au crime dont on accusait Hélène.

Je lui pris les mains, et je lui dis, en la fixant: — Hélène, accordez-moi votre confiance; racontez-moi vos amours et dites-moi toute la vérité. Hélène baissa tristement la tête. — Mes amours, hélas! pourquoi me demander ma honte et mon malheur? Je n'aurai jamais la force de vous dire tout, puisque ma bouche s'est fermée comme par un prodige à l'instant où j'allais me confesser au prêtre que vous avez vu à mon supplice; ne me demandez pas l'histoire de mes amours, qui m'ont éveillée dans des bruyères fleuries et qui m'ont conduite devant une potence. Hélène laissa échapper un cri de douleur. — Hélène, racontez-moi vos amours et dites-moi toute la vérité.

La pauvre fille ne résista plus; elle retourna dans sa première jeunesse, elle recueillit ses souvenirs et commença ainsi :

« On m'a dit que mon père était un grand seigneur. En effet, je me suis toujours sentie mal à l'aise chez les paysans; cependant ma mère n'était qu'une des servantes du grand seigneur, qui la jeta à la porte la veille de ma naissance; ma pauvre mère accoucha dans la grange d'une métairie de deux enfans jumeaux, car j'ai un frère qui mendie sans doute à cette heure. J'ai grandi dans la misère; ma mère mourut jeune; mon frère, trop vite ennuyé de mes cris et de mes larmes, me délaissa et disparut à jamais du pays. Je demeurai seule à quinze ans, n'ayant qu'une bénédiction maternelle, n'ayant des mains que pour les tendre aux passans ou à la porte des riches.

« Un jour qu'il faisait chaud, je m'étais couchée dans les bruyères et j'y sommeillais indécemment, quand deux chiens de chasse aboyèrent près de moi; je me levai presque effrayée et je vis le fils du tabellion qui s'approchait. Je lui tendis la main comme aux autres : il la baisa, lui! et je ne sais ce qu'il advint alors. Le fils du tabellion jeta mes haillons au feu et me fit présent d'une jupe rayée, d'une brassière bleue, d'un joli chaperon rouge. Et bientôt il jeta au feu ma jupe

rayée, ma brassière bleue, mon chaperon rouge et me revêtit comme les dames du pays; les dames jalouses de ma beauté, j'étais alors plus jeune, les paysannes jalouses de ma belle robe, prièrent le ciel de m'envoyer ses malédictions; le hasard, sans doute, répondit à leurs vœux, et, comme ma pauvre mère, je devins mère avant d'être épouse. Après les douleurs de l'enfantement, le fils du tabellion vint me voir; il avait l'air effaré. — Hélène, me dit-il d'une voix sombre et glaciale, je t'aime; mais, si jamais on sait quel est le père de ton enfant, mon amour se changera en haine, mes soins en persécutions. — Hélas! dis-je, quand on me demandera d'où me vient cet enfant, que pourrai-je répondre? Le fils du tabellion rêva long-temps. Tout à coup se frappant le front, il me dit : — Hélène les lois sont sévères; l'enfant d'une fille vaut à sa mère la potence ou tout au moins une prison et des chaînes; il faut te soustraire à cette punition.—Et que voulez-vous que je fasse?—Il faut que ton enfant meure.—Jamais! m'écriai-je en prenant l'enfant sur mon sein, —jamais!

« L'homme qui m'avait séduite sortit et me laissa; mais ses paroles fatales vinrent me tourmenter sans relâche. Vers le soir, j'eus de mauvaises idées, je me mis en prières, je ne pus repousser les mauvaises idées, et dans la nuit... »

Hélène sanglota.

« Dans la nuit, j'étouffai mon enfant; au moins nulle lumière n'éclaira mon crime. »

Je me sentis frissonner et mes cheveux se dressèrent : Hélène, c'est une horrible chose. — Vous avez voulu savoir la vérité et la vérité vous épouvante; je m'épouvante moi-même; et, quand ce hideux souvenir saigne en moi, j'appelle la mort à grands cris; si la mort est trop long-temps sourde, j'irai à elle, car ma vie est affreuse; du matin au soir, je pense à mon enfant; du soir au matin, je le vois en songe, tantôt palpitant sur mon cœur, tantôt froid comme du marbre. — Vous avez étouffé votre enfant, Hélène! — Je l'ai étouffé,

je l'ai enterré dans un jardin, je me suis enfuie; mais les méchans sont toujours punis, et, sans vous, j'aurais été pendue.

Nous gardâmes un long silence. — Et le fils du tabellion, Hélène? — Je ne l'ai pas revu. — Et vous l'aimez encore? La voix d'Hélène s'affaiblit. — Quoi qu'il arrive, n'aime-t-on pas toujours son premier amant?

Hélène détournait la tête. — Pardonnez-moi, monsieur, mais je n'ose plus vous regarder, car je vous ai confié ce que je ne dirai qu'à Dieu. — La prière et le repentir vous sauveront, ma pauvre fille. — Je n'espère pas : la mère sera damnée, mais au moins l'enfant est dans le ciel.

Hélène se leva. — Adieu, monsieur. — Où allez-vous, Hélène? — A Chantilly. — Mais cette nuit? — Je ne sais. — Il est deux heures du matin, il fait un temps effroyable, vous resterez ici jusqu'au jour. — Je vous dérange. — Nullement; vous vous coucherez là, dans ce lit. — Mais c'est votre lit. — Je travaillerai jusqu'au matin.

Hélène se défendit beaucoup; elle céda enfin; je la conduisis contre le lit et je tirai les rideaux sur elle. — Dormez, Hélène. J'entendis un soupir. Je vins me rasseoir devant le feu qui s'éteignait; j'y jetai des bûches, des écorces de bouleau et je le ranimai. Je voyais dans mon imagination Hélène sommeillant sur la bruyère, étouffant son enfant, Hélène me racontant ses amours. L'éclat de ses yeux, sa pâleur, sa beauté presque sauvage, me revenaient sans cesse; bientôt j'oubliai l'infanticide, je ne vis plus que la jolie vagabonde séduite dans les champs; bientôt je ressentis une secousse démoniaque qui me poussait au mal; je me rapprochai de ma table et je pris ma plume d'une main tremblante; j'en étais à ce point : les voluptés corporelles sont-elles indignes d'un philosophe? Je me répondis : Hélène n'a peut-être plus sa robe.

Je parvins pourtant à me maîtriser, à fermer les yeux sur l'image d'Hélène, à refouler dans mon cœur les mauvais

désirs qui prenaient leur volée. Plus d'une heure se passa; j'avais ajouté une stance à l'*Immortalité de l'ame* et je rêvais à une autre, quand le lit craqua. Je tressaillis, je laissai tomber ma plume et je regardai les rideaux qui me cachaient Hélène; cette fois je ne pus résister; mon ame combattit et ne fut pas triomphante.

J'avais aimé l'ange dans le ciel, l'ange sur la terre, la fille folle de son corps; j'allais aimer la criminelle.

Je m'avançai vers le lit avec une lenteur impatiente, m'effrayant du bruit étouffé de mes pas, comme un homme qui va commettre un meurtre. Je m'arrêtai, je tendis la main, j'entr'ouvris les rideaux en pensant que je trouverais Hélène endormie...

Hélène était agenouillée devant le lit, et, les mains jointes sur son cœur, elle veillait en priant. O criminelle, que vous étiez sublime!

Je faillis tomber à la renverse à la vue de cette pauvre fille repentante. Le reflet des flammes de l'âtre glissa sur ses yeux baignés de larmes et sur sa chevelure éparse. Mes mauvais désirs s'étaient soudainement apaisés, et, plein d'enthousiasme, je me jetai devant Hélène et je pleurai avec elle.

IV.

Aussitôt qu'il fit jour, Hélène partit. La semaine suivante, le carrosse du duc de Montmorency s'arrêta sous mes fenêtres. Le duc vint frapper à ma porte; j'ouvris en frémissant d'orgueil; il me tendit la main et me dit : Gentilhomme, je vous avertis que je ne sortirai pas sans savoir votre nom; vous l'avez caché à cette pauvre Hélène qui vous a cherché si long-temps pour vous remettre le parchemin... J'interrompis le duc et je lui dis mon nom. — Fort bien, gentilhomme; ce

nom sera glorieux. Maintenant vous allez monter dans ma voiture et m'accompagner chez notre jeune roi qui vous attend.

Je me soumis aux ordres du duc et nous fûmes bientôt à la cour. Louis XIII me vit avec une bonne grace qui me rendit confus; il me fit beaucoup de louanges et me demanda des ballets et divertissemens pour les prochaines fêtes royales.

Je fus bientôt cité au nombre des plus galans seigneurs de la cour. Les courtisans étaient de jeunes fous plus braves qu'orthodoxes; que Dieu me garde, madame, de vous retracer le tableau des saturnales ardentes, des orgies échevelées où le désœuvrement nous poussait tous! Que ce tableau s'efface à jamais de mon histoire et de mon souvenir!

Un beau jour, je rencontrai Brizailles dans une troupe de chanteurs des rues; le pauvre diable avait assez mauvaise mine. Je lui offris de mettre mon valet de chambre à la porte en sa faveur. Il s'offensa d'abord, il leva la tête en grand duc espagnol, il parla des beautés de son art; mais, comme il n'avait pas soupé la veille, il se résigna. Ce garçon, que j'espère retrouver encore, avait en vérité le génie comique; un bon directeur de théâtre eût fait sa fortune avec lui. Il a dépensé beaucoup de verve pour rien; il aime trop la vie vagabonde, la folle liberté; aussi, quel mauvais valet j'avais là! Mais avec lui je riais de bon cœur, et on ne doit pas se plaindre de ceux qui vous ont fait rire, ni même de ceux qui vous ont fait pleurer.

Dans le printemps de la vie, tous les chemins mènent à l'amour. Tous les chemins me conduisaient vers Dafné; j'avais beau me détourner d'elle, je la rencontrais toujours.

Il y avait à Paris un peintre dont on parlait beaucoup pour son génie et sa misère; quelques mots contre la reine-mère l'avaient banni de la cour; c'était un portraitiste d'un style fier et noble, d'une touche large et lumineuse. Un matin j'allai le voir par une compassion presque fraternelle; il était d'ail-

leurs de mon pays; je le trouvai grelottant de froid, quoique le soleil de mars rayonnât dans son grenier. Divers dessins, divers vieux livres étaient épars à ses pieds; une toile divisait sa chétive retraite où le vent trouvait toujours passage, de quelque côté qu'il soufflât; un grand tapis en lambeaux couvrait un lit des plus mauvais. En face de ce lit, il y avait une glace à biseaux dont les bordures dorées faisaient mieux sentir les misères d'alentour. Cette glace me surprit; je crus d'abord qu'elle servait au peintre soit pour étudier les oppositions de lumière, soit pour étudier les métamorphoses que les divers sentimens de l'ame donnent à la figure; le peintre m'apprit que ce beau miroir était là pour sa maîtresse. Hélas! dis-je en sortant, cette femme a bien du courage, c'est-à-dire bien de l'amour.

Quelques jours après, je retournai chez le peintre. Légèrement inclinée devant la glace, une femme se regardait avec insouciance; elle avait dénoué sa longue chevelure dont les flots ondoyans noyaient ses épaules, comme ces éternelles gerbes d'eau qui tombent amoureusement sur les formes antiques des naïades.

Cette femme, hélas! cette femme, c'était Dafné. Vous! m'écriai-je en la voyant. Elle releva lentement la tête. Oui, moi, dit-elle avec un doux sourire. Que venez-vous faire ici, mon beau gentilhomme? — Rien. — J'en suis bien aise; asseyez-vous sur ce lit. — Vous êtes seule? — Oui, seule avec mon amour. — Et votre amant? — Je ne sais où il est; je l'attends depuis deux heures. Je croyais que c'était lui; mais il se serait jeté à mon cou, tandis que vous... Dafné fit une moue dédaigneuse et tressa ses cheveux.—Dafné, laissez-moi baiser votre main, non par souvenir d'amour, non par admiration pour votre blanche main, mais parce que vous êtes ici, parce que vous êtes la maîtresse d'un pauvre peintre délaissé.—La vie est un vaste champ, tantôt verdoyant, tantôt désert; j'ai voulu le traverser... Mais vous oubliez déjà de baiser ma

main. Je saisis la main de Dafné et j'y appuyai mes lèvres frémissantes.—Dafné, vous êtes déjà revenue sur vos pas dans le champ de la vie; y reviendrez-vous encore? — Peut-être, mais aujourd'hui je reste où je suis, ne vous en déplaise.

Le peintre survint; la volage me sembla plus caressante que jamais; ses yeux s'animèrent, sa voix s'adoucit encore: elle était charmante. Quand je sortis, elle m'accompagna jusqu'à l'escalier. Nous nous reverrons bientôt, me dit-elle en souriant. Et son image adorable me poursuivit jusqu'au milieu des fêtes les plus folles. Car je courais de femme en femme, mais sans retrouver le miel qui parfume le cœur. Hélas! me disais-je souvent, il n'est que deux femmes pour moi dans ce monde; l'amour de l'une donne des ailes à mon ame, l'amour de l'autre tuera mon pauvre corps. O Marie! vous reverrai-je? O Dafné! pourquoi vous ai-je perdue?

Je fis un voyage en Hollande avec Balzac, mais je me souviens à peine des blondes Flamandes, même de celles de Rubens; je ne voyais pas une femme sans me rappeler Marie ou Dafné. Quand je revins à Paris, j'étais tourmenté d'un vague désir, d'une soif ardente de volupté. J'avais beau fermer les yeux, je voyais partout Dafné, cette sirène plus attrayante que celles d'Homère. Un soir, je me surpris sous la fenêtre du peintre. Je m'enfuis en riant de cette distraction du cœur; mais, arrivé au bout de la rue, je revins sur mes pas sans m'en douter; une lumière brillait au travers de la fenêtre : pendant plus d'une heure, ce fut l'astre de mes rêves. Il était près de minuit que je regardais encore. Le hasard ouvrit la porte de la maison; le diable, sans doute, me fit avancer de quelques pas, et le souvenir des regards de Dafné m'enleva jusqu'au haut de l'escalier. J'allais descendre sans ouvrir, mais une voix aimée m'attira contre la porte; ma main rencontra la clé, et je me trouvai tout surpris dans l'atelier. Le peintre dormait, Dafné veillait en pleurant au pied du lit : Silence! me dit-elle en me voyant; il est malade. — Mais vous, Dafné, quelle pâleur!

— Moi, je n'ai rien. — Vous êtes malade aussi! — Moi! qu'importe? mais lui, plaignez-le; voilà cinq semaines qu'il est là, n'ayant que moi seule pour consolation; il mourra de misère, car nous n'avons plus rien; son noble orgueil l'a perdu. Et tant de génie et tant d'amour demeureront à jamais enfouis dans une tombe!

Le malade souleva une de ses mains, Dafné se pencha au-dessus de lui et le contempla tristement : Il n'est pas réveillé, il rêve. O mon Dieu! quel affreux songe doit l'assaillir! — Il fait un songe charmant, car le sommeil est le repos de la joie ou le repos de la douleur; quand nous sommes gais en nous endormant, nos rêves sont tristes; quand nous sommes tristes, nos rêves sont gais. — Hélas! — Vous ne pouvez passer ainsi les nuits, Dafné. — Et qui les passera? — Moi.

Dafné me pressa les mains : Et vous croyez que je le veuille! oh! non. L'avare qui veille sur son trésor en confie-t-il la garde à un autre? Les soins de l'amitié ne sauveraient pas le malade, les soins de l'amour le sauveront; et ne sera-t-il pas glorieux à une femme d'avoir rendu un grand peintre à son pays? D'ailleurs, j'aime mieux une nuit d'angoisses qu'une nuit de repos, car le matin je suis fière : il me semble que le soleil me regarde avec admiration; il me semble que les chants des passereaux sont à ma louange; si j'avais dormi, les passereaux chanteraient peut-être la mort du malade... — Dafné, vous êtes une noble femme; mais la fièvre vous dévore, et qui sait où vous conduira tout ce beau dévouement! — Si c'est au cimetière, j'en remercierai Dieu, car je serai morte dignement, et Dieu ne regardera pas dans ma vie passée. Ah! les pécheurs s'effraient pourtant devant la mort. — Une bonne œuvre efface mille péchés; mais c'est trop souffrir; la maladie vous ravage, la fièvre vous brûle. — Je ne ressens que les souffrances de ce pauvre garçon.

A chaque instant, la tête de Dafné retombait sur son sein avec un morne abattement. Le malade se plaignit d'une voix

sourde; elle se ranima tout d'un coup et s'inclina au-dessus de lui. Ma belle amie, lui dit-il, laissez-moi vous voir ainsi; vous serez mon modèle pour l'ange de la douleur. Dafné demeura inclinée au-dessus du lit; mais bientôt cette pose fatigante épuisa ses dernières forces; elle tomba évanouie sur son amant.

Je veillai les deux malades pendant quelques jours; mais, déjà malade moi-même, je les laissai à la garde d'un médecin et d'une vieille du voisinage. Je courus chez moi comme si j'eusse fui la mort.

Plusieurs semaines se passèrent, j'étais toujours malade. Un matin, j'entendis les pas légers d'une femme, j'ouvris les yeux et je vis Dafné, pâle encore, mais belle comme en ses jeunes années : Il n'est plus malade, me dit-elle. — Je vous comprends, Dafné : le peintre est sauvé, vous le délaissez; je suis en danger, vous revenez à moi. — En danger! s'écria Dafné; je ne vous savais pas malade. Je ne suis pas encore une sœur de charité; mais, en attendant, je vais vous guérir. Rien n'effarouche mieux la mort et tout son attirail que l'amour.

Cela dit, Dafné m'embrassa : au même instant je me sentis reverdir. Mais le bonheur passe et ne s'arrête jamais; à peine avais-je encore respiré l'air vif du renouveau, que le père Garasse et son complice, le père Voisin, dont j'ai mal parlé à la cour, obtinrent une enquête sur ce qu'ils appellent les fureurs de mes passions et mes irrévérences envers Dieu. On peut faire brûler un honnête homme sur deux lignes marquées de son seing. J'ai écrit tout un livre sur *l'Immortalité de l'Ame* : la vengeance, qui est aveugle, y a vu des preuves d'athéisme. J'étais un brave et loyal gentilhomme, bien vu à la cour; on parlait de mes aventures et de mes poésies. Il y avait plus d'un envieux autour de moi; quand on jugea qu'il était facile de me perdre, ceux-là même qui me recherchaient la veille se détachèrent de moi avec éclat. Le roi m'ordonna

de voyager. C'était l'exil. Mes ennemis ne furent point apaisés par mon départ; on continua mon procès, nul ne me défendit: je fus condamné à être brûlé vif, pour avoir librement examiné quelques points de controverse religieuse. Il y a dans tous les siècles des esprits inquiets qui vont en avant, vers l'aube encore douteuse. Je crois fermement en celui qui est là-haut, mais je l'aime dans ses œuvres comme dans le ciel. Je suis sûr que le souffle qui réveille le pampre au printemps, c'est le souffle de Dieu. Tout ce que je vois avec amour est un autel où j'adore la Divinité : la javelle qui tombe sous la faux, comme la créature dont le cœur bat sous la passion.

Je vous traçais les dernières lignes de mon histoire, quand un bruit de voix s'est fait entendre à la porte du cachot. Les gardes m'ont averti qu'une femme voulait entrer; je les ai suppliés de la laisser passer, et, plus humains sans doute que les autres jours, ils n'ont plus résisté. Je ne puis vous dire quelle immense joie noyait mon ame, quelles délices et quels ravissemens je ressentais en moi! Une femme! et c'était la seule, après vous, madame, qui pénétrait dans mon cachot. Une femme! et c'était peut-être Marie! Mais Marie est si loin! Enfin c'était une femme, un soleil qui brillait dans les ténèbres. Pour le misérable enchaîné, qui n'a d'éternel horizon que les murs humides du cachot, qui n'a de lumière qu'une lampe fumeuse, qui n'a pour mélodie que le bruit de ses chaînes, rien n'est plus doux que l'apparition d'une femme. Un damné, plongé dans les flammes infernales, verrait avec moins de bonheur descendre vers lui un ange, un messager de Dieu.

Or, cette femme s'avança silencieusement vers ma lumière, et, dès qu'elle entrevit ma figure si pâle et si amaigrie, elle tendit les bras et tomba devant moi. C'était Hélène; je la reconnus à son front vaste, à ses grands sourcils, à la forme étrange de sa face. Elle me sembla singulièrement vieillie; ses vêtemens révélaient une opulence déchue : ils étaient riches,

mais fanés. Il y a quelque nouveau drame en sa vie, me dis je en la contemplant; l'amour a encore passé dans son cœur

Hélène tressaillit tout à coup. Je l'avais attirée à moi; elle releva lentement la tête. Que ne m'avez-vous laissée mourir il y a dix ans! me dit-elle d'une voix coupée de sanglots. Sa tête retomba.— Vous avez fait une mauvaise œuvre; vous avez renversé mon échafaud; je viens vous prier à genoux de le relever. Il faut que je meure! Je suis allée criant partout que j'étais une grande coupable, que j'avais étouffé mon enfant nul n'a voulu m'entendre, tous m'ont dit que j'étais folle tous ont ri de mes affreuses confessions. Ayez pitié d'une misérable criminelle qui se débat contre la vie, qui appelle la mort à grands cris, mais qui n'a point la force de se tuer. Allez, courez, cherchez des oreilles qui écoutent, des juges qui condamnent... Hélène me regarda. — Mon Dieu! j'oubliais déjà que vous êtes dans un cachot, dans un hideux cachot; j'oubliais que vous souffrez aussi. Hélène se tut. — Mais vous n'avez pas étouffé votre enfant, reprit-elle; vous n'avez pas... La criminelle sanglota encore. — Hélène, lui dis-je, quelque nouvelle catastrophe a troublé votre vie. Elle se cacha la tête. — Je suis la proie du mal; un démon me poursuit sans relâche; son regard me fascine et m'attire : je ne puis lui échapper. — Hélène! Hélène! je sais votre histoire d'autrefois; j'attends la fin de la confession. — Vous en savez déjà trop. N'ouvrez plus l'oreille à ma voix; laissez en mon ame toutes les choses tristes qui y sont enfouies; ne faites pas saigner les plaies. — Hélène, c'est un frère dans le malheur qui vous parle et qui vous écoute.

Il y avait dans ma voix et dans mon regard une prière qu'Hélène ne put combattre. — Oui, me dit-elle, je vous ai confié le commencement d'une mauvaise vie, vous saurez la fin.

Elle essuya ses larmes et parla ainsi :

J'étais bannie du pays de mes amours; le duc de Montmorency m'avait accueillie dans son château; la duchesse

était une amie pour moi. J'aurais dû trouver le calme et le bonheur près d'elle; mais les remords et l'ennui me poursuivaient sans relâche, mais l'amour de mon amant me ravageait toujours. Il vint un temps où je regrettai de ne point être morte, un temps où je voulus mourir. Je me souviens de certaines soirées que je passais autour de l'étang de Chantilly, le regard plongé dans l'eau. C'étaient de tristes soirées; le soleil se couchait dans un lit de pourpre : je croyais voir un lit de sang; le vent agitait les feuilles : je croyais entendre les plaintes de mon enfant. J'avais de violens désirs de me jeter à l'eau; je ne fus jamais assez forte : les touffes de joncs arrêtaient mes pieds, les branches des saules retenaient mes mains. Un jour pourtant je fis, aux pieds de la vierge Marie, le solennel serment de me noyer, de me pendre, de mourir. Avant d'accomplir cet horrible serment, je voulus revoir une dernière fois le pays de mes amours : c'était au temps où les bruyères sont fleuries; je voulus dormir encore dans les bruyères. Je sortis à la hâte de Chantilly; je suivis la rivière, et, deux jours après, je vis l'aiguille du clocher que j'avais vue tant de fois. Je n'osai point entrer au village; je m'assis sur une berge aride que la rivière baignait dans les grandes pluies, je perdis mon regard dans les flots bleus qui renversaient à mes pieds un bouquet de fleurs d'or; la nuit tombait et couvrait de deuil ma solitude profonde; les eaux se teignaient de couleurs lugubres; les fleurs d'or penchaient leurs têtes et disparaissaient. Une affreuse tristesse me remplit le cœur; le délire m'éblouit; je fis quelques pas sur la berge et je me précipitai; mais un bras saisit ma robe : c'était le bras de mon amant... et je ne mourus point...

Le souvenir agita singulièrement Hélène. Elle poursuivit : Cette aventure doit vous paraître romanesque; que n'est-ce un roman, mon Dieu! Mon amant pêchait à deux pas de moi : des touffes d'osier me l'avaient masqué. A la vue d'une femme qui tendait les bras avec délire, d'une femme qui semblait sus-

pendue au-dessus de la rivière, il avait laissé ses hameçons, il était accouru. Vous m'avez sauvée de la potence, il m'empêcha de me noyer. Quand il vit que j'étais Hélène, il s'agenouilla devant moi, il me supplia d'avoir pitié de lui, il me baisa les pieds. Ses baisers me rendirent la force de marcher dans la vie; son amour repoussa la mort. Il me dit que je serais indignement chassée du village si j'y rentrais; nous fûmes à quelques pas de là, dans le château d'un de ses amis qui voyageait; nous passâmes des heures de joie en ce château; mais ce n'était plus ce doux et calme amour d'autrefois, ce n'étaient plus ces ravissantes mélodies qui nous enivraient; c'était quelque chose de farouche et de terrible. Une voix du ciel me criait toujours dans nos embrassemens : Il y a du sang entre vous!

J'entendis une longue plainte, un gémissement sourd. Hélène continua :

Quand le maître du château fut de retour, mon amant lui ouvrit ma porte et lui dit : Voilà ma maîtresse, une jolie fille, n'est-ce pas? Je tombai morte sur les dalles. Vous savez que j'ai un frère : mon frère était devant moi; le vagabond était devenu marquis de Saint-Pierre.

Marquis de Saint-Pierre! m'écriai-je. — Vous connaissez mon frère? me dit Hélène. — O Robert de Saint-Pierre! il était temps de mourir. — Robert de Saint-Pierre! vous avez vu Robert de Saint-Pierre? vous avez vu mon père?

Je racontai à Hélène la vie et la mort du vieux poëte. Oui, dit-elle, il était temps de mourir; au moins il n'a pas vu les infamies de ses enfans; car, vous l'ignorez encore, mon frère fut aussi coupable que moi.

Hélène reprit son récit : Oui, l'ami de mon amant était mon frère; le fils naturel de Robert de Saint-Pierre avait ramassé des titres de seigneurie et s'était mis en possession du château délaissé; dans les doux loisirs d'une vie opulente et dissipée, l'ingrat avait oublié sa sœur mendiante;

et, quand je tombai morte à ses pieds, quand mes traits lui rappelèrent que ma mère avait eu deux enfans, au lieu de s'émouvoir de pitié, il lui prit une rage violente; il me croyait morte; mon apparition renversait la plus chère de ses espérances. Une sœur! une sœur flétrie! dit-il en grinçant les dents; une sœur qui est maîtresse d'un gentillâtre! infernale rencontre! Ces indignes paroles résonnent toujours à mes oreilles. Il craignit que mon amant ne révélât ce secret ou ne confiât l'amour de sa sœur, et, pendant que j'étais évanouie, il le fit enfermer dans une tour que les huguenots élevèrent à la fin des guerres de religion; quand je revins à moi, il me dit que mon amant était parti sans retour; je dévorai mes larmes en silence; il essaya de me faire bon accueil; il me dit que j'étais sa sœur bien-aimée et me parla de notre mère avec une feinte sensiblerie. Le lendemain, le hasard, ou plutôt l'amour, me conduisit vers la prison de mon amant; j'embrassai les genoux de mon frère, je le suppliai de déchaîner son captif; je lui promis de fuir et de ne jamais reparaître. Dans ma prière, j'avais saisi sa main; j'y appuyai mes lèvres, et, quand je levai le regard pour lire notre arrêt dans ses yeux, je fus effrayée du feu étrange qu'ils jetaient, je fus effrayée de l'amoureuse langueur qui les baignait.

Hélène se tourna vers moi. Vous avez compris, n'est-ce pas? me dit-elle avec égarement. Je ressentis une froide horreur. — Vous avez compris que ce n'était pas un amour fraternel... Hélène frissonnait. — Non, c'était un amour frénétique, dont j'aurai toujours peur et dont je frémis encore. Mon frère me promit la grace de mon amant, mais à une condition révoltante; je le repoussai avec dégoût; le lendemain, mon amant fut surchargé de chaînes et mon frère me crut domptée; je le repoussai toujours, de plus en plus indignée. Le lendemain il m'avertit que mon amant mourait de faim. Je pouvais le sauver : il mourut. Mon frère fut assez barbare pour me traîner dans sa prison à l'heure de sa mort;

je n'essaierai pas de vous peindre les tristesses de ce tableau, je me sens à peine la force de vous parler de mes luttes. O mon père, ô ma mère, quels misérables enfans sont les vôtres !

Hélène laissa tomber ses bras avec désespoir. — Quelle affreuse destinée, Hélène ! La débauche et la misère ont tué votre père et votre mère; l'amour a tué votre enfant et votre amant. — Et le remords tuera le frère et la sœur. — Et que se passa-t-il encore au château de Saint-Pierre ? — Quand je vis mon amant mort, je me jetai sur mon frère comme une lionne : la furie me rendait forte, je lui déchirai les joues, j'essayai de l'étrangler.

Que vous dirai-je ? je m'enfuis du château de Saint-Pierre, je courus chez le prévôt de la province, je lui dis que j'avais étouffé mon enfant et que je devais mourir : le prévôt me crut folle et me chassa. J'allai dire mon crime ailleurs, on me crut toujours folle, on ne voulut jamais me croire criminelle. Vous seul savez que j'ai mérité la corde, vous seul pouvez relever ce que vous avez renversé; puis-je rester en ce monde, où je suis déchirée de remords, où je suis pourchassée d'un horrible amour, dans ce monde où j'ai vu mourir mon amant, où j'ai commis un crime horrible ? Non, il faut que j'aille ailleurs, fût-ce aux enfers !

La malheureuse était dans une grande agitation. — Priez, Hélène, lui dis-je. Elle secoua la tête. — Je n'ose plus, me répondit-elle avec une voix pleine de larmes. — Croyez-en la miséricorde de Dieu; quelque temps encore, et vos souffrances seront calmées. Je suis plus misérable que vous; je suis déjà mort, puisque j'ai déjà perdu toutes les douces choses de la vie : la lumière, la musique, les parfums. Je me résigne pourtant, je prie, je pleure, j'espère toujours. — Priez, pleurez, espérez; mais faites que je meure. Hélène avait les yeux hagards. — Je suis donc bien faible, reprit-elle, puisque je ne puis me tuer ? Elle se leva tout à coup et regarda

la muraille. — Non, non, mon sang vous épouvanterait. La pauvre fille voulait se briser la tête. — Adieu, me dit-elle, adieu, car je sens que je deviens folle et j'ai peur de moi. Il me reste une ressource, je vais aller me jeter aux pieds de Louis XIII; il m'a fait grace de la mort, je le supplierai de me faire grace de la vie.

Je retins Hélène, qui reprit d'une voix sourde : Attendez la mort, moi je cours au devant d'elle. Disant ces mots, elle s'échappa de mes bras et s'élança vers la porte du cachot. Je la suivis en vain.

V.

Les malheurs d'Hélène réveillèrent mes angoisses et me plongèrent dans un abîme de tristesse : je contemplai par toutes ses faces ma mauvaise vie; je me souvins avec frayeur de mes jours de volupté; je maudis les routes trompeuses qui m'ont égaré, les orages impurs que j'ai laissé se former en moi, les rêves fatals qui ont sali mon ame; je maudis la pécheresse qui a détourné le cours limpide de ma vie pour l'entraîner aux flots mugissans de la débauche; je maudis Dafné qui a perdu mon ame et mon corps, car je ressentirai les flammes du bûcher et celles de l'enfer, si Dieu et Louis XIII n'ont pitié de moi. Oui, je maudissais Dafné, quand Dafné se glissa dans mon cachot.

Je la repoussai avec rudesse: Dafné, Dafné, lui dis-je, je ne veux plus vous voir, je vais mourir bientôt, ne troublez pas ma dernière heure.

Dafné tomba agenouillée devant moi. — C'est une pécheresse repentante qui est à vos pieds; ce n'est plus Dafné qui cherchait le plaisir, c'est Dafné qui se réfugie dans la religion, qui pleure sur ses fautes, qui prie Dieu pour vous et pour elle.—Dafné, nous avons marché trop long-temps en-

semble, n'allons pas plus loin. — Je vous l'ai déjà dit, je ne suis plus la coquette ni la voluptueuse, je suis une pauvre femme qui se repent. — Ce n'est point ici qu'il faut implorer Dieu : allez devant l'autel, allez dans le sanctuaire, sous les yeux de Marie et du Christ; c'est là qu'il faut prier!

Toujours agenouillée, Dafné leva vers moi ses grands yeux humides; je me sentis frémir, l'amour corporel m'étreignait encore. Dafné, fuyez! fuyez! — Théophile, nous avons offensé le ciel ensemble, prions ensemble.

Le pécheresse me saisit les mains et je tressaillis.—Fuyez! fuyez! car la souvenance va me perdre; ne me faites point ressouvenir.

Dafné priait la Vierge. Je la regardais avec une singulière agitation, oubliant qu'elle pressait mes mains; mais son cœur, qui palpitait, m'avertit que j'étais en danger. — Dafné, songez que je n'ai plus que peu de jours à vivre. La pécheresse poursuivit sa prière et me regarda avec plus d'ivresse que d'extase. — Vous êtes l'ange du mal, Dafné. Je sentis ses bras de serpent sur mes épaules; je voulus la repousser encore, je voulus lui jeter à la face d'amères paroles : ses mains enchaînaient mes bras, sa bouche pressait mes lèvres. La sirène fut victorieuse : elle était pécheresse encore et non point repentante. — Et tu croyais, me dit-elle, que je venais prier ici? Dafné ne se repent pas, et sa prière, c'est le plaisir; mais pour les hommes faibles comme toi le mensonge est une arme puissante : dans la crainte d'être repoussée, j'ai menti; ne me condamne pas, Théophile, je voulais te faire oublier les ténèbres de ce cachot, je voulais te délivrer un instant des douleurs qui te déchirent. — O Dafné! m'écriai-je, j'ai tout oublié! tes yeux m'ont rendu la lumière, ta bouche m'a versé des parfums, ta voix a été ma plus douce musique. Je n'ai pas vu mon cachot, je n'ai vu que toi. Mais d'où viens-tu?

Dafné me baisa la main et s'enfuit.

Que vous dirai-je encore, madame? vous savez tout, je vous

ai confié ma faiblesse et mon orgueil, mes fautes et mon repentir. Je regrette que mon esprit, toujours fantasque, ait jeté des scènes bouffonnes sur un fond si triste; je regrette qu'une folle gaieté détruise la mélancolique harmonie du tableau; je regrette aussi d'avoir offert à vos yeux trop d'images ardentes et trop de marbres à demi drapés; mais j'ai voulu tout retracer; je craignais l'uniformité des couleurs, j'ai cherché la variété. J'ai vu la débauche du vin, j'ai saisi ses formes enluminées; j'ai vu la volupté corporelle, j'ai parlé de son délire. Je pouvais abréger mon récit, en taisant les fanfaronnades de Brizailles, les vaines coquetteries de Charlotte; mais Brizailles et Charlotte ont touché ma vie de si près, leurs amours me rappellent un temps si doux, que je croirais mon histoire incomplète s'ils n'y figuraient comme acteurs; je les aime, car ce sont de joyeux amis qui m'ont souvent égayé. On se souvient toujours avec charme des gens qu'on voyait à vingt ans, quand l'ame virginale encore répand des trésors d'amitié. D'ailleurs, si Brizailles est le bouffon le plus amusant que j'aie vu, Charlotte est la plus charmante paysanne de l'Agénois.

La fin de mon histoire vous est connue, madame; tout Paris, toute la France sait pourquoi je suis dans cet affreux cachot. Après m'avoir accusé d'athéisme, on m'accuse d'être un homme de mœurs perdues; on m'accuse d'être auteur du *Parnasse satirique*, ce recueil de vers hardiment touchés qui rappellent les nudités de l'antique. Je n'ose défendre mes mœurs; mais je ne suis pas athée, Dieu le sait! Le *Parnasse satirique* est l'œuvre commune de tous les poëtes de ce temps. Je pourrais les démasquer; mais je serai vengé s'ils viennent à mon supplice, car, s'ils entourent le bûcher qui me dévorera, ils trembleront plus que moi-même : les flammes seront pour eux un présage d'enfer. Vous savez peut-être que j'ai passé six mois d'exil dans une île de l'Océan comme Ovide en Scythie; vous avez peut-être lu mon ode au roi :

Celui qui lance le tonnerre,
Qui gouverne les élémens,
Et meut avec des tremblemens
La grande masse de la terre :
Dieu qui vous mit le sceptre en main,
Qui vous le peut ôter demain,
Lui qui vous prête sa lumière,
Et qui malgré les fleurs de lys
Un jour fera de la poussière
De vos membres ensevelis;

Ce grand Dieu qui fit les abîmes
Dans le centre de l'univers,
Et qui les tient toujours ouverts
A la punition des crimes,
Veut aussi que les innocens
A l'ombre de ses bras puissans
Trouvent un assuré refuge,
Et ne sera point irrité
Que vous tarissiez le déluge
Des maux où vous m'avez jeté.

J'ai choisi loin de votre empire
Un vieux désert où des serpens
Boivent les pleurs que je répands,
Et soufflent l'air que je respire.
Dans l'effroi de mes longs ennuis,
Je cherche, insensé que je suis,
Une lionne en sa colère
Qui, me déchirant par morceaux,
Laisse mon sang et ma misère
En la bouche des lionceaux.

Avant sa visite en ma prison, j'avais revu Dafné près de la

fontaine des Innocens, le jour où je fus jeté dans ce cachot. Elle était avec *un autre* dans un magnifique carrosse; je tendis mes bras vers elle, et sans doute ma misère lui rouvrit le cœur pour moi, car elle déchira ses fleurs, elle arracha ses parures et jeta tout au peuple qui me servait d'escorte.

Je n'ai jamais revu Marie; Marie, la seule joie de mon ame, Marie, que j'adore toujours comme Dieu. Mais il ne s'est pas passé de jour que je n'aie rêvé d'elle; il ne s'est pas passé de nuit que sa souvenance n'ait caressé mon ame. Je vais mourir avec l'espoir de la retrouver au ciel; car, si elle n'est pas morte, son ame n'est-elle pas déjà là-haut?

Vous le voyez, nul homme n'a aimé ni souffert plus que moi; banni du royaume, exilé dans des climats sauvages, j'ai senti toutes les étreintes du malheur; l'envie m'a sans cesse pourchassé et depuis long-temps une main de fer s'est appesantie sur moi; j'avais des désirs plus grands que le monde, ces désirs m'ont dévoré; j'avais une famille, elle m'a maudit, elle s'est éteinte loin de moi; j'avais des amis, ils m'ont perdu! J'ai quitté la terre d'exil pour la prison; je quitterai la prison pour la tombe. Oh! que j'étais fou de m'enivrer du vin de l'amour et de tendre la main vers la couronne des poëtes! Volupté, Poésie, vous êtes des amies perfides : la douleur vous suit de près.

Je ne vous parlerai plus de mes souffrances dans ce cachot. Je n'y dors point; la nuit, ma couche est toute sanglante, puisque c'est la couche de Ravaillac. J'y suis toujours tourmenté d'apparitions funèbres : tantôt c'est le régicide qui me raconte toutes ses tortures; tantôt c'est la mort qui me tend ses bras noirs; tantôt c'est le démon qui veut me précipiter dans le gouffre éternel. Je n'ose lever les mains, je me crois entouré de flammes et de serpens.

Des bruits confus m'avertissent qu'avant un mois tout sera fini. Que dirai-je à Dieu, si Dieu me demande ce que j'ai fait de ma vie? Cela m'effraie, car mon repentir n'a point effacé

mes fautes; d'ailleurs, je ne sais pas me repentir; une vagu volupté m'entraîne, une fatale rêverie berce mon ame e l'enivre; mon ame est semblable à ces oiseaux insoucian qui écoutent l'orage, mais qui chantent toujours.

A cette heure, elle a pris sa volée; elle traverse les champs elle effleure les lacs et les grandes herbes des collines elle admire les fleurettes penchées au bord de l'eau, ell se repose à l'ombre des forêts, elle suit les folâtreries de Dafné elle erre où Marie errait autrefois, dans les détours savoureu du Bois-aux-Grives; je la rappelle en vain, la vagabond court toujours.

Dans un instant elle s'arrêtera peut-être à la Grève, au dessus du bûcher qui s'allume pour moi.

LIVRE VI.

L'AMOUR EN PRISON.

I.

Ainsi finissaient les mémoires du poëte. Deux mois s'étaient écoulés pendant qu'il confiait au papier ses joies et ses peines, tout le roman de son cœur et de sa vie. Grace à cette confession, les heures de sa sombre solitude lui furent moins amères, le passé rayonnait sur le présent, il n'était pas seul : il habitait le cachot de Ravaillac avec ses souvenirs de vingt ans. Les fraîches images de Marie et de Dafné lui apparaissaient tout éblouissantes dans l'ombre éternelle.

Après avoir relu çà et là quelques passages de son manuscrit, il le remit au geôlier avec la prière de le donner à la religieuse qui devait le demander. Deux fois déjà cette femme mystérieuse, qui était venue le consoler dans sa prison, lui avait écrit qu'elle attendait son manuscrit et qu'elle passerait chez le geôlier pour le prendre. Dès qu'il s'en fut séparé, il le regretta, il pleura sa perte, comme on pleure un ami qui savait

toutes vos amours et toutes vos haines. Hélas! s'écriait-il, j'avais perdu la tête! Cette femme avait donc une puissance démoniaque, puisqu'elle a voulu savoir ma vie et que je ne lui ai rien caché? O Marie! pardonne-moi; j'étais fou quand j'ai dit à une autre que je t'aimais; je n'aurais dû le dire qu'à toi seule, ô Marie! Insensé! j'ai dévoilé les mystères de mon ame, j'ai chassé les vapeurs vierges qui l'entouraient comme un voile de lin; j'ai dissipé mille trésors enfouis là; maintenant, si j'y cherche mon amour, je ne l'y retrouve plus. Insensé! j'ai fouillé dans mon ame, j'y ai puisé le souvenir à pleines mains pour l'éparpiller sur les feuillets d'un livre. Les poëtes sont des misérables qui vivent pour les autres; leur ame est un miroir qui ne garde aucune trace pour eux.

Les gelées du dernier hiver avaient détaché quelques pierres aux murailles qui séparaient le cachot de la cour; les pluies abondantes du printemps avaient dégradé ces murailles, et, en s'éveillant un matin, Théophile fut ébloui par un sillon de lumière qui glissait par une fente et qui tombait dans son cachot; il en éprouva une joie si grande, que les deux sergens enfermés avec lui crurent qu'il devenait fou; il appuya ses yeux à l'ouverture et les enivra de clarté; il sentait mieux que jamais la froide horreur de sa prison.

Le soir, comme il regardait encore par cette ouverture, il vit flotter une clochette blanche dans une guirlande de verdure : c'était la fleur d'un liseron des haies qui avait grimpé autour d'un cep de vigne et qui flottait au gré du vent. A la vue de cette clochette, il pâlit et frissonna, car il se souvint qu'autrefois Mercure, son alerte lévrier, avait porté une pareille fleur à Marie dans le promenoir des ormeaux.

Théophile passa la nuit contre la muraille dévastée; la nuit était pluvieuse et le vent soufflait avec force; il écoutait le bruit monotone d'un filet d'eau qui tombait d'une gouttière sur le sol; il écoutait les bruits du vent qui tourbillonnait dans la cour de la Conciergerie et qui glissait sur les toits en

gémissant. Autrefois, dans sa petite chambre du manoir, la pluie et le vent lui inspiraient des songes aussi lugubres que poétiques; il retourna à ses anciennes impressions, son ame franchit les distances, il revit ses chères tourelles grises et se chauffa devant le foyer natal.

Aux premières blancheurs du jour, il mit l'œil à l'ouverture pour revoir la fleur du liseron; le vent secouait les perles du calice et la balançait avec une molle lenteur. Ah! si j'avais ce lys! dit-il tristement. Il le regardait avec envie, quand une main de femme le saisit et le détacha du rameau. Est-ce la main de ma bonne fée ou de ma mauvaise fée? se demanda-t-il.

C'était la main de la femme du geôlier; Théophile vit la jeune femme s'avancer vers la gouttière et déposer un seau par terre en contemplant le liseron.

A cet instant, le geôlier, suivi d'un maçon, pria le prisonnier de se déranger un peu : Que voulez-vous? dit Théophile. — La lumière du jour ne peut que vous nuire, en vous donnant des regrets. Théophile comprit son malheur. — Et vous seriez assez cruel pour m'en priver? dit-il d'un air suppliant. — En attendant les travaux du dehors, voici un maçon, des briques et du ciment; bientôt la lumière n'offusquera plus vos regards. — Ayez pitié d'un misérable plongé depuis quatre mois dans une longue nuit, ne refermez pas mes yeux si tôt! Vous ne savez pas comme les aveugles sont à plaindre; la lumière est douce à l'homme, comme tout ce qui vient du ciel! Ah! renvoyez ce maçon, remportez ces briques, laissez-moi la lumière! — Nenni, mendiant de pitié, ce serait un sacrilége, une impiété, que de laisser ici une porte au soleil, car le soleil ne doit pas luire dans le cachot de Ravaillac et de Théophile Viau. Le geôlier appuya sur le mot *Viau* et rit à gorge déployée.

Théophile passa de la prière à la menace : Eh bien! s'écria-t-il avec véhémence, je vous défends d'approcher. — La dé-

fense arrive mal à propos; je vous ordonne de vous déranger — Je resterai où je suis. Le geôlier alla vers les deux sergens qui vinrent paralyser la résistance du prisonnier. Le maçon se mit au travail. Au moins, lui dit Théophile, laissez-moi revoir ce liseron, laissez-moi le respirer encore. Le geôlier touché, lui accorda tout le temps qu'il voulut. D'autant plus, lui dit-il, que, si j'en juge par tout ce que j'entends, vous n'avez plus grand temps à passer ici... ni ailleurs...

Quand Théophile se retrouva dans la nuit profonde, il lui prit une tristesse affreuse, un désespoir sans bornes; son ame se couvrit d'un voile funèbre, à la pensée qu'il ne reverrait plus ni Marie, ni Dafné, ni les cieux, ni les eaux, ni les fleurs. Oh! dit-il en s'arrachant les cheveux, je verrai le ciel de Paris, les eaux de la Seine, je verrai des fleurs sur le sein des femmes, mais ce sera au jour de mon supplice, à l'heure de ma mort!

Un soir que le poëte appelait la muse pour le consoler, Brizailles descendit dans son cachot. Corbacque! s'écria le bouffon, monstrueux geôlier! insolent coquin! — C'est toi! Brizailles, c'est bien toi! d'où viens-tu, que sais-tu? — Ce geôlier est un bélître, un rustre, un buffle, un ivrogne, et... — Quoi! te voilà, Brizailles! Voyons, dis-moi tes aventures depuis ta courageuse équipée au souper des treize. Brizailles était pensif.—Que viens-tu donc faire à la Conciergerie?—Par ma flamberge! je viens vous voir. Vous me demandez donc mes aventures depuis ce jour horrible, ce jour fatal, ce jour de deuil... — Ce jour enfin où tu dédaignas de souper en compagnie d'une troupe d'archers. Brizailles leva la tête avec fierté : Les lâches! s'ils étaient là, ma flamberge... — Brizailles, je te croyais maintenant plus humble, je te croyais las d'abattre les montagnes, de renverser les forêts, de sécher les fleuves. — Vous voulez donc savoir ma vie depuis cinq mois : mon histoire est fort simple : j'ai pleuré vos malheurs et je suis redevenu baladin. O Charlotte, quelle puissance magique

avait ton regard! Oui, j'ai égayé les paysans de Normandie et les badauds parisiens; on m'a jeté des deniers, que j'ai jetés à mon tour dans les tavernes; j'ai chanté, j'ai dansé, j'ai avalé des poignards et me voilà plus amoureux que jamais de Charlotte. — C'est à merveille; mais tu cries comme un corbeau, les sergens t'écoutent.

Les deux gardiens s'étaient avancés vers Théophile et Brizailles; les rires du bouffon, les paroles animées du poëte, avaient éveillé leur défiance; ils craignirent un complot, et, l'un d'eux, frappant tout à coup sur l'épaule de Brizailles, qu'il reconnaissait à son feutre : Assez jacassé, mon cher, lui dit-il, il faut partir à l'instant. Brizailles repoussa le sergent et frappa sa flamberge de sa main : Ce drôle! dit-il d'un ton dédaigneux. Capédédious! ma fureur s'allume et je crains un embrasement; les hommes de mon sang ne peuvent se maîtriser; messieurs les sergens se repentiront d'avoir commencé la guerre.

La guerre ne fut pas longue; la fureur de Brizailles s'éteignit en naissant; il passa le plus humblement du monde devant les gardes, en promettant au poëte de revenir bientôt.

Rien ne changeait pour Théophile; accablé du présent, effrayé de l'avenir, il se réfugiait dans le passé, il demandait à ses souvenirs un baume salutaire à ses plaies.

Il avait, depuis quelque temps, les *Confessions de saint Augustin;* il les relisait avec ardeur :

Mon jeu, ma danse et mon festin
Se font avec saint Augustin,
Dont la douce et sainte lecture
Est ici mon contre-poison
En la misérable aventure
Des longs ennuis de ma prison.

Je maudis mes jours débauchés,
Et, dans l'horreur de mes péchés,

Bénissant mille fois l'outrage
Qui m'ordonne le repentir,
Je trouve encore en mon courage
Quelque espoir de me garantir.

Alors que mes yeux indiscrets
Ont trop percé dans les secrets,
Jésus m'a mis en la pensée
Qu'il se fit ouvrir le côté,
Et que sa veine fut percée,
Pour laver notre iniquité.

Les psaumes de David le consolaient aussi :

« Enseveli dans les ténèbres du cachot, j'aime les paroles du roi David, qui est l'ame de la dévotion. Jamais les délicatesses des poésies profanes ne m'ont touché si tendrement ni si vivement que les fermes et éloquentes méditations de ce prophète : je les ai toutes dans le cœur. »

II.

Marie était morte pour le monde, Marie était religieuse. Cette femme, vêtue d'une robe noire et couverte d'un voile blanc, cette femme toute mystérieuse, qui avait consolé le poëte dans son cachot, c'était Marie. Le couvent de Sainte-Gudule perdait Dafné le matin, Marie y priait le soir. Dafné quitta Dieu pour un homme que Marie quitta pour Dieu. La pauvre fille était pleine de foi : le jour où son amant la trompa, le jour où elle cessa de croire à l'amour humain, elle crut à l'amour de Dieu; elle changea de religion et de poésie. Elle s'enferma dans une sombre cellule; son corps, qui eût frémi doucement aux étreintes de l'amour, ne ressentit que les étreintes meurtrissantes du cilice. L'immense solitude et l'éternel silence du cloître, la prière et le jeûne n'apaisèrent pas

dans son ame le souvenir palpitant du poëte; elle lutta courageusement contre son amour, mais elle ne put le vaincre. Elle parvint souvent à renverser cette fleur de son ame, mais la fleur se relevait bientôt plus belle et plus parfumée; le temps lui-même, qui flétrit tout, soufflait vainement sur ce lys adoré.

Marie fut pourtant le modèle d'une grande et sainte résignation; elle fit serment d'être une des amantes de Dieu et sa jeunesse s'éteignit sous les regards du Christ, qui protégeait sa retraite; sa jeunesse s'éteignit sous le voile de plomb des religieuses.

Le couvent de Sainte-Gudule était perdu dans une gorge profonde de l'Agénois; sa ceinture de hêtres, d'ormes et de châtaigniers, le cachait à tous les regards et formait l'horizon des religieuses; l'hiver pourtant, à travers les branches nues, on découvrait l'escarpement des collines d'alentour. Marie voyait sans plaisir les fleurs des châtaigniers, le sombre feuillage des ormes, les bouquets touffus des hêtres; elle était triste, plus triste que jamais aux belles saisons de l'année; mais, dès que le vent d'automne détachait les feuilles jaunies, dès qu'elle pouvait entrevoir un petit bois pareil au Bois-aux-Grives suspendu au sommet de la montagne, la joie descendait dans son cœur. Sa cellule n'était pas toujours sombre, car c'était là qu'elle puisait au trésor des souvenirs. Dieu fut quelquefois oublié dans ces poétiques extases.

A part certaines heures de jalousie, Marie aimait toujours Dafné; elle demandait au ciel la rémission des péchés de sa sœur, elle pleurait sur son égarement, sur ses profanations. Mais l'image de sa sœur, l'image de Dieu même, s'effaçaient aux apparitions de Théophile. Marie aimait toujours le poëte, rien n'avait altéré l'ardeur de son amour. Le hasard lui avait apporté les premières œuvres de son amant, ces soupirantes élégies qu'eût enviées Pétrarque; que de fois ses yeux enflammés dévorèrent celle qui commence par ces vers :

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'arracher de l'ame
L'importune fureur de ma première flamme;
J'ai lu toute la nuit, j'ai joué tout le jour;
J'ai fait ce que j'ai pu pour me guérir d'amour.
En vain j'ai vu le bal, j'ai vu la comédie,
J'ai des luths les plus doux goûté la mélodie...
Je m'imagine, hélas! mais bien douteusement,
Qu'elle aura soupiré de mon éloignement.
Désormais nous voyons épanouir les roses,
La vigueur du printemps reverdit toutes choses,
Le ciel en est plus gai, les jours en sont plus beaux,
L'Aurore en s'habillant écoute les oiseaux:
Ma fontaine d'amour est encore gelée;
Elle attend le soleil, mon ame désolée!

En 1623, Marie avait quitté la province pour venir s'enfermer dans un monastère de Paris : c'était quelques jours avant l'arrestation de Théophile. Le père Garasse prêchait au couvent où s'était réfugiée Marie. Elle apprit ainsi les malheurs du poëte; elle parvint, après mille obstacles, à pénétrer à la Conciergerie; elle distingua confusément, dans l'horrible nuit de la prison, son dieu terrestre qu'elle n'avait pas vu depuis si long-temps; elle se serait évanouie sans la peur constante qu'elle avait d'être reconnue. Théophile ne la reconnut pas, car il croyait que Marie lui eût dit en le revoyant : Je suis Marie. La voix de son amante s'était altérée en chantant les louanges de Dieu, en sanglotant dans la solitude; d'ailleurs, nul pressentiment ne l'avait averti. Marie n'était plus pour lui que la blanche vision de ses rêves, le soleil qui brillait sur ses jeunes années; son souvenir était si céleste, qu'il ne pouvait penser qu'elle fût encore une femme de ce monde; il voyait des ailes à son corps aérien, il voyait flotter autour d'elle l'écharpe des anges. D'autres auraient deviné que Marie ne s'entourait de mystères que pour mieux lire dans le cœur

de son amant, pour mieux pénétrer dans les replis les plus ignorés; mais la nature étrange de Dafné, ses bizarreries charmantes, avaient toujours empêché Théophile de connaître les femmes. On l'a vu, il croyait écrire son histoire pour quelque grande dame de la cour ou quelque coquette aventureuse; certes, il ne pensait pas dévoiler sa vie à une sainte recluse; pour Marie, il se fût servi de couleurs moins ardentes, il eût craint d'offrir des peintures d'amour profane à des yeux toujours ouverts sur la Vierge.

Quand Marie eut l'histoire des amours de Théophile, elle s'enferma toute palpitante et jeta un regard avide sur les feuillets du manuscrit. Enfin, dit-elle avec un profond soupir, je vais donc savoir s'il m'a aimée! Elle lut d'abord à la hâte le récit du poëte; aux premières pages, elle répéta plusieurs fois d'un ton impatient : Isaure! Isaure! toujours Isaure! Mais bientôt elle fut radieuse, elle s'écria avec transport : Il m'aimait! il m'aimait! Aux scènes de passion, elle souffrit, elle s'agita, elle pleura. O Dafné! ô ma sœur! m'avez-vous laissé son ame tout entière?

Quand elle eut fini de lire, elle relut, puis elle relut encore, tantôt pleine d'une sombre tristesse, tantôt rayonnante de joie.

Elle retourna à la Conciergerie. Cette fois, elle trouva le poëte qui marchait à grands pas, comme pour échapper aux désolantes pensées qui l'obsédaient; elle s'approcha de lui silencieusement. — C'est vous enfin, madame, lui dit-il; je n'espérais plus vous revoir. — Il y a long-temps que je pensais à vous; mais ce n'est point chose aisée de pénétrer ici. Marie, chancelante, s'appuya contre le mur; l'humidité la fit reculer aussitôt. Théophile s'assit avec elle sur les planches du lit. — J'ai lu votre histoire, monsieur. — Est-ce un roman, madame? — Oh! non, ce n'est point un roman; vous avez aimé Marie, vous avez aimé Dafné; vous l'avez bien aimée, Dafné, n'est-ce pas? — Je vous l'ai dit, madame, Dafné fut l'ame de mon corps, Marie fut l'ame de mon ame.

Marie saisit la main de Théophile : — Et jamais nulle autre femme ne vous fit oublier Marie? — Avant de vous voir, madame, jamais.

Marie fut jalouse d'elle-même.—Oui, je vous aime, madame; l'amour est comme la rosée qui emperle les fleurs fraîches et les fleurs fanées; l'amour emperle les jeunes ames et les ames flétries. — Mais Marie, monsieur? Théophile tressaillit. — Mais vous ne l'aimez donc plus, monsieur? — Je l'aime toujours. Marie pressa la main de Théophile. — Et moi?... — C'est une chose étrange, madame; mais je vous aime... — Qu'elle doit être belle, à cette heure, la vallée de Pansy! le Bois-aux-Grives est vert, les arbres sont en fleurs. — Et mon amour est digne de vous, madame; c'est une de vos larmes qui brûle mon cœur. — L'herbe grandit tous les jours dans le promenoir des ormeaux. — Et rien n'est chaste comme cet amour : mon ame reprend ses ailes comme autrefois. — La mousse est soyeuse dans le Bois-aux-Grives; le mûrier tremble au vent et son ombre glisse sur le tapis d'herbe où dormait Marie.

Théophile tressaillit encore. — Qu'elle était charmante dans son sommeil! Il faut l'avoir vue, madame... — Et c'est une larme qui brûle votre cœur, dites-vous... — Il y avait tant de nonchalance dans son repos, tant de calme sur son front, tant d'amour sur sa bouche! — Et votre ame reprend ses ailes d'autrefois. — Avec quel ravissement je me suis penché au-dessus d'elle!

Théophile pencha mollement sa tête sur l'épaule de Marie : Avec quelles délices mes lèvres... Marie jeta son voile en arrière. Mes lèvres... Un baiser passionné retentit dans le cachot. Oh! vous êtes Marie! s'écria Théophile; vous êtes Marie, car je ne puis aimer ainsi deux femmes. Marie murmura d'une voix mourante : Vous ne m'aviez donc pas reconnue? — Je vous avais reconnue par le cœur. Et vous m'avez quitté pour Dieu? — Et je quitte Dieu pour vous. — Oh! Marie, je

vous retrouve donc; je vous revois donc; vous n'êtes pas morte et vous vivez pour moi! Mon ivresse est trop grande; le bonheur va suivre encore ma vie comme un enfant qui suit sa mère; mes chaînes sont brisées, ma prison s'écroule, mes gardes disparaissent dans les ruines! enfin le soleil rayonne aussi pour moi! Plus d'inimitiés envieuses, ni de haines de sang, mais ton amour, Marie; plus de bruits de verrous, plus de voix de geôliers, mais tes paroles pour musique; plus de ces hideuses images de la mort qui me poursuivaient jusque dans mon sommeil, mais ta vue si belle et si douce! Les fleurs sortent des épines, le soleil d'une couche noire: ma longue souffrance ne fut que la source de ma joie. Mon corps n'était que le cercueil de mon ame, mon ame ressuscite enfin, la vie y sème encore des fleurs; les champs étaient déserts, mais non pas arides; les orages du malheur les avaient balayés, mais sans les rendre stériles; vieux déjà, j'y retrouve des trésors de jeunesse et de fraîcheur que les passions n'ont pu me ravir. O Marie! nous reverrons ensemble notre beau pays, nous reverrons nos montagnes, nos vallons, nos bois, nos lacs, nos promenoirs...

Marie pleurait.—Il devient fou! pensa-t-elle.—Oui, Marie, notre pays sera notre refuge; nous fuirons Paris, car Paris est un monstre qui dévore les illusions, les enchantemens, les pures amours; nous fuirons la grande ville, car la grande ville est une sirène perfide qui jette en nous le désordre, qui caresse toutes nos passions mauvaises, qui nous conduit au mal par des chemins trompeurs. Le bonheur est à Pansy, Marie, puisque le bonheur est une promenade sur l'herbe avec toi, avec la vue du ciel, des nuits étincelantes; mes larmes ont lavé mes fautes; fuyons, fuyons là-bas et vivons seuls; oublions mes années maudites et le bonheur est à nous!

La porte du cachot s'ouvrit avec fracas : une lumière soudaine éblouit les amans. Les rêves du poëte, les images couronnées qu'il voyait dans l'ombre, venaient de s'évanouir.

Un homme traînant une longue robe noire s'avança solen-

nellement vers lui. Qui êtes-vous? demanda Théophile avec agitation. — Le prieur de la Conciergerie. — O mon Dieu! s'écria Marie en se cachant la tête dans ses bras. — Mais que me voulez-vous? dit Théophile la tête baissée. — Vous confesser, puisque demain...

Le prieur leva la main et frappa le sol du pied. — Puisque demain, poursuivit-il, le ciel et la terre s'ouvriront pour vous. Marie tomba à terre en poussant un grand cri.

Théophile refusa de se confesser, disant que Dieu voyait dans son cœur. Le prieur se retira en disant qu'il reviendrait. Les gardes s'approchèrent de Marie. — L'heure est passée, madame, lui dirent-ils.— Non! répondit-elle avec effroi. — La nuit vient, madame, il faut sortir. — Non, dit-elle encore. Les gardes s'approchèrent davantage. — Madame, c'est une folle résistance, il faut sortir. Marie s'attacha à Théophile. — Je ne sortirai pas sans lui.

Théophile n'eut pas le courage de repousser Marie; les gardes attendris n'eurent pas la force de la déchaîner de son amant.

Quelques heures se passèrent; le poëte, brisé par tant de violentes secousses, s'appuya contre Marie et s'assoupit. Marie le soutint amoureusement et le regarda dormir. Au moins, dit-elle, il vient des songes dans le sommeil de la vie; mais dans le sommeil de la mort, jamais! Théophile rêvait qu'on l'avait banni de la France et qu'il était seul dans un immense désert; des nuées de corbeaux planaient au-dessus de lui et jetaient à ses oreilles leurs croassemens funèbres; une louve en furie hurlait dans le lointain. Bientôt des vagues grandes comme des montagnes vinrent mouiller ses pieds et le glacèrent d'épouvante; il s'agita dans les bras de Marie qui, le croyant poursuivi de visions horribles, essaya de l'en délivrer par cette chanson qu'il aimait tant :

Blanche dormait sur le rivage.
Un chevalier passa par là...

Théophile entendit cette chanson et crut qu'elle sortait des vagues qui se brisaient avec fracas sous ses regards; il s'éveilla à demi, mais, demeurant toujours en proie à son rêve, il vit encore les nuées de corbeaux, le débordement des flots, et, comme la voix de Marie s'affaiblit tout à coup, il pensa que la chanteuse se noyait; il s'élança vers elle et lui cria : Chante! chante! Marie soupira, Théophile la saisit avec violence : Chante! chante! dit-il encore; ta voix est si douce, qu'elle apaisera la tempête; la mer est déjà plus calme, le vent se tait pour t'écouter, les corbeaux ne croassent plus, la louve furieuse a disparu... mais quelle nuit horrible nous entoure! où est le ciel, où sont les étoiles?

Théophile s'éveillait.—J'ai fait un songe affreux et charmant; j'entendais les hurlemens d'une louve et la voix d'une femme.

Théophile se tut et reposa son front dans les blanches mains de Marie. — Ces corbeaux croassans, ce sont mes ennemis, ce sont les catholiques, les saints-pères, les jésuites, qui s'en vont crier partout ma perte prochaine; cette louve furieuse, c'est Garasse qui me poursuit sans relâche; cette vague qui mouilla mes pieds et me glaça d'épouvante, c'est la mort qui me touche déjà; mais cette voix si douce qui fit taire les corbeaux, qui chassa la louve, qui calma la mer...

Marie se mit à chanter. — O Marie! j'avais oublié ta voix.

III.

Pendant que Marie priait Dieu pour Théophile, Dafné priait les hommes; la religieuse songeait à sauver l'ame dont elle était la reine, la profane songeait à la délivrance du corps dont elle était l'ame. Depuis l'instant où le carrosse qui la traînait s'arrêta près de la fontaine des Innocens, devant le bruyant cortége du poëte, depuis l'instant où elle arracha ses fleurs et

ses parures en expiation de son inconstance, elle fit d'héroïques efforts pour combattre les ennemis de son premier amant. Après cinq mois de luttes, elle désespérait de vaincre quand elle mit en œuvre sa dernière ressource; elle se fit belle, elle prit sa voix de sirène, elle alluma ses grands yeux et courut se jeter aux pieds de Louis XIII qui chassait à Chambord. Grand roi, lui dit-elle, je vous demande la grace d'un grand poëte. — Vous êtes si ravissante, répondit Louis XIII, que, s'ils étaient mes captifs, je vous accorderais la grace de tous les poëtes de France.

A son retour à Paris, Louis XIII avait oublié Théophile; mais Dafné, qui ne l'oubliait pas, l'en fit ressouvenir. Le soir qu'on promit au peuple le spectacle d'un bûcher pour le lendemain, elle courut au Louvre, elle pleura, elle fut belle dans sa douleur, elle fut victorieuse. Louis XIII donna un ordre pour le parlement.

Dafné courut à la Conciergerie : — Quelle est cette femme agenouillée là-bas? demanda-t-elle en voyant Marie. — C'est, répondit Théophile, une pauvre religieuse qui prie Dieu pour moi. — Des prières à Dieu! c'est bien le moment!

La pécheresse courut à la religieuse. — Que faites-vous là? ce n'est pas devant un mur qu'il faut s'agenouiller, c'est devant le roi. Marie sanglota. — Ce n'est point sur vos mains qu'il faut répandre des larmes, c'est sur les pieds du roi. Marie demeurait immobile. — Allez donc, madame, allez donc! et, si vos prières ne font rien, levez votre voile, vos yeux feront plus, car le roi n'est pas ennemi des femmes, comme on le pense. Marie sanglotait toujours. — Vous voilà bien, saintes femmes, mais femmes faibles! vous ne savez que pleurer. — Dafné, dit le poëte, laissez cette religieuse en paix; ne demandez plus ma grace, je veux mourir. Dafné jeta un regard de reproche à Théophile. — Mourir! mais la mort c'est la tombe, la vie c'est l'amour.

Dafné se retourna vers Marie, et, d'une main jalouse, elle

arracha le voile de la religieuse. — Ma sœur! cria-t-elle en tombant à genoux. Elle embrassa Marie avec effusion. Et, comme elle sentait des larmes venir dans ses yeux : — Ce n'est pas ici qu'il faut que je pleure, dit-elle en se levant tout à coup. Je cours achever ce que Louis XIII a commencé.

La religieuse passa la nuit entière avec Théophile; elle lui fit reposer la tête sur son sein, elle lui réchauffa les mains dans les siennes; elle essaya de ranimer en lui l'espérance de la vie; elle essaya d'endormir ses douleurs présentes en lui déroulant ses joies passées. O mon Dieu! disait le poëte déchiré d'angoisses, je ne me plains pas, depuis que tu m'as envoyé un ange à l'heure de mourir; je ne me plains pas, car la vie me fut mauvaise et la mort me sera douce : d'ailleurs, la vie n'est-elle point la mort et la mort n'est-elle point la vie? Je ne me plains pas, mon Dieu; car, s'il est une joie dans ce monde, c'est la jeunesse, c'est le temps des amours; or, déjà les amours s'envolent loin de moi. — O sainte Vierge, disait Marie, si vous n'avez pitié d'un pécheur, ayez pitié d'une de vos servantes qui intercède pour lui. O sainte Vierge, sauvez le pécheur!

Vers sept heures du matin, deux archers vinrent prier Théophile de les suivre dans la salle de Saint-Louis. Le prisonnier eut une lueur d'espoir, il fit pourtant ses adieux à Marie comme s'il allait au bûcher.

La religieuse fut emportée mourante à son couvent.

La grande lumière éblouit Théophile qui faillit s'évanouir à son entrée dans la salle; les seigneurs du parlement l'attendaient en silence; il s'arrêta devant eux et leva la main sur un de leurs signes. — Votre nom? lui demandèrent-ils. — Théophile de Viau. — Votre pays? — Boussères-Sainte-Radegonde, village de l'Agénois. — Votre âge? — Trente-trois ans. — Votre profession? — Je ne fais rien hormis des vers; j'étais gentilhomme de la chambre du roi, dont la pension a toujours été servie à mes geôliers qui semblaient recevoir

pour me faire mourir cette pension qu'on leur donnait pou me faire vivre.—Êtes-vous catholique romain?—Oui, mes seigneurs. — L'avez-vous toujours été? — Non ; j'étais de l religion prétendue réformée; je me suis instruit en la foi romaine par les conférences du père Athanase et du père Arnoult; c'est entre leurs mains que j'ai fait mon abjuration mais pourquoi toutes ces formalités avant de mourir?—Nou avons annulé la sentence de vos juges.

L'un des seigneurs du parlement, M. de Moncalde, s'approcha de Théophile et lui dit à l'oreille : Le roi vous fai grace de la mort. — Le roi me fait grace! O Dafné! Dafné c'est toi que je remercie! se dit Théophile.

Le poëte fut remis au cachot pendant que le parlement revi les nombreuses pièces de son procès. Dafné n'y reparut pa non plus que Marie, mais la religieuse lui écrivit qu'ils se re trouveraient tous dans l'Agénois.

Les seigneurs du parlement déclarèrent, en séance solennelle, que Théophile n'était pas punissable du feu; mais ils l condamnèrent au bannissement.

Le jour de ce jugement célèbre, qu'on retrouve encore au archives, les ronsardisans, dans la joie de sa délivrance, entraînèrent Théophile à une royale orgie où l'on chanta *les gaie tés du Parnasse satirique.*

Le poëte n'oubliait pourtant pas son repentir, car le lende main il écrivait ainsi au roi l'histoire de son procès :

« Vous savez, sire, que, pour montrer leur puissance, le religieux voulaient brûler un homme de cour. J'affichais un grande liberté de pensée, leur fureur tomba sur moi. Me vers vous ont déjà dépeint mon exil et mon arrestation. Étan arrivé à la Conciergerie, dont le flux du peuple m'empêchai l'entrée, je fus enlevé dans la grosse tour, et porté tout d'abor dans le même cachot où le plus exécrable parricide de la mémoire a été gardé : on y renferma deux gardes, qui furen quatre mois dans le cachot, avec aussi peu de liberté que j'er

avais; le chagrin et les maladies, qui sont presque inévitables en ce lieu-là, leur firent à la fin donner licence de sortir; depuis on m'associa des prisonniers appelans de la mort. Après avoir été six mois dans une très grande impatience de me faire ouir, M. le procureur général me fit l'honneur de me venir voir, sur le bruit qu'il eut d'une abstinence extraordinaire dont je me macérais depuis quelques jours. Il me parla avec des civilités et commanda très expressément à ceux qui avaient charge de moi de me gouverner avec toute la douceur que la nécessité de leur devoir me pouvait faire espérer. En cela, il a été toujours très mal obéi, car ces gens-là, sans se contenir même dans la rudesse permise aux guichetiers les moins humains, ont outrepassé la félonie des hommes les plus barbares. Je ne saurais, avec le respect que je dois à votre majesté, lui dépeindre l'horreur ni du lieu ni des personnes dont j'étais gardé. Je n'y avais de la clarté que d'une petite lampe à chaque repas; le jour y éclaire si peu, qu'on ne saurait discerner la voûte d'avec le plancher, ni la fenêtre d'avec la porte. Je n'y ai jamais eu de feu; aussi la vapeur du moindre charbon, n'ayant là-dedans par où s'exhaler, eût été du poison. Mon lit était de telle disposition, que l'humidité de l'assiette et la pourriture de la paille y engendraient des vers et autres animaux qu'il me fallait écraser à toute heure. Divers prisonniers qui ont été çà et là avec moi, s'ils en sont sortis pour vivre, peuvent vérifier mes plaintes. Pour un témoignage plus manifeste de la fureur extraordinaire qui les animait contre moi, c'est que durant tout le temps d'une si dure captivité, où toutes sortes d'objets de frayeur et de peine me tenaient toujours en nécessité de consolation, il ne me fut jamais permis de communiquer avec un religieux, ni de me faire donner un chapelet. Il semblait qu'on eût pris à tâche de me faire périr le corps et l'âme; mes accusateurs faisaient retentir les églises de médisances dont l'hôtel de Bourgogne eût été scandalisé.

« C'est alors, sire, que le père Guerin fit un voyage exprès en Bretagne pour suborner des témoins contre moi ; lui-même a eu l'audace de déposer, mais il n'a osé soutenir la confrontation. Le père Caillou, supérieur des minimes, qui est en réputation d'avoir bon sens et bonne conscience, représenta à ses confrères les affronts que ce détracteur faisait ordinairement à leur couvent, si bien qu'on résolut de le faire sortir de Paris, où ses imprudences se faisaient avec trop d'éclat. Je serais bien heureux si les compagnons du père Garasse m'avaient donné sujet d'un ressentiment pareil. Le père Margestant, supérieur des jésuites de Paris, après m'avoir dit plusieurs injures dans son collége, s'en alla solliciter M. le lieutenant civil pour faire donner main-levée aux imprimeurs de ce ramas de bouffonneries et d'impiétés de Garassus, que j'avais fait saisir. Le père Voisin a été chez plusieurs de mes juges demander ma mort pour la défense de la Vierge et des saints, dont il leur recommandait la cause. Et voilà, sire, tout le fondement de ces crieries imprudentes dont ils ont si long-temps agité mon innocence, voilà tout ce que ce long travail de persécution a pu produire contre moi.

« J'avais fait un livre de *l'immortalité de l'ame* qui rendait raison de ma créance. Cela était dangereux pour un étourdi ou pour un méchant; mais moi qui avais l'esprit tendu à ma justification et qui pour ne m'égarer n'avais autre chemin à suivre que celui de la vérité, je répondis que je n'avais point composé ce livre-là, que c'était un ouvrage de Platon, que je l'avais traduit sans m'éloigner du sens de l'auteur, et que ce n'était point par où je rendais raison de ma foi ; que, pour montrer que j'étais chrétien, j'allais à la messe, je communiais, je me confessais. On m'allégua quelques passages de ce traité, dont je me suis entièrement justifié.

« Saint Augustin, qui ne parle jamais de Platon sans admiration, m'a fourni de quoi faire approuver la peine que j'ai prise en cette traduction. Après l'examen de cette version ou

paraphrase sur l'immortalité de l'ame, on ne me trouva convaincu, je ne dis pas, sire, d'une impiété, mais non pas seulement de la moindre irrévérence contre l'église.

« Les libraires ont imprimé ensuite de ce traité quantité de mes vers, avec les ignorances que j'y ai laissées et avec les crimes que mes ennemis y ont ajoutés. J'ai éclairci la cour de tout ce qui était de ma composition et rendu toutes mes pensées manifestement innocentes.

« On m'apporta d'autres faits sur la prose d'un second tome imprimé en mon nom, mais je fis voir clairement l'impertinence des accusateurs, qui, par des subtilités scholastiques, avaient embrouillé le sens de mes écrits, et, dans leur malice aveugle, pensant profiter de mon peu de mémoire, ils produisaient des périodes imparfaites en des choses où le mécompte d'une syllabe peut d'une pensée innocente faire un crime.

« On me présenta un livre intitulé : *Le Parnasse des vers satiriques*, dont j'étais accusé d'avoir compilé les rapsodies pour les mettre en vente. J'apportai pour ma défense la sentence du prévôt de Paris, obtenue contre les imprimeurs. Je croyais avoir fini les interrogatoires qui furent de trois journées et m'attendais à jouir du privilége d'un peu d'élargissement qu'on ne me pouvait refuser, selon les formalités du palais; mais l'hypocrisie effrontée de ceux qui sollicitaient ma mort avait rendu mon affaire de telle importance et fait estimer ma délivrance si dangereuse, qu'il fallut donner haleine aux calomniateurs, et leur accorder la licence de redresser les embûches que j'avais évitées jusque-là. On me remit dans le cachot pour quatre mois, durant lesquels les guichetiers me continuèrent leurs inhumanités avec tant d'excès, qu'on eût jugé qu'ils craignaient plus mes ennemis qu'ils ne respectaient leurs maîtres. A la seconde attaque, qui fut de quatre journées en nouveaux interrogatoires, on me représenta plusieurs manuscrits et de mes amis et de moi, où il

ne se trouva, Dieu merci, non plus de crime qu'aux accusations précédentes.

« Me voilà donc délivré de ces chaînes odieuses; mais le soleil m'est moins doux qu'autrefois : je suis banni de la cour. »

Le roi ne répondit pas au poëte. Mais, quelques jours après que cette lettre eut été remise à Louis XIII, le duc de Montmorency vint avertir Théophile que le roi daignait lui accorder la grace d'habiter encore la France, sinon Paris. Mon château de Chantilly vous est ouvert, dit le duc au poëte. — J'irai y mourir, répondit Théophile comme saisi d'un pressentiment.

LIVRE VII.

LES DEUX SŒURS.

I.

Fargueil était revenu à Paris; il ne pouvait plus vivre sans Dafné. Dans l'ennui de son absence, dans la douleur de ne pouvoir la retrouver, il avait mangé peu à peu sa fortune avec les femmes. Ce gentilhomme de si galantes manières n'était plus qu'un raffiné de la pire espèce, c'est-à-dire un ivrogne tout barbouillé de latin. Cependant sa passion pour Dafné le ramenait çà et là à quelques nobles élans.

A sa sortie de prison, Théophile rencontra du même coup Fargueil et Brizailles. Ils partirent un soir tous les trois pour leur cher pays d'Agénois. — Te verrai-je, Marie? disait le poëte. — Te verrai-je, Dafné? disait Fargueil. — Te verrai-je, Charlotte? disait le bouffon. Théophile avait en vain demandé Marie dans tous les cloîtres de Paris; Fargueil avait

en vain couru les fêtes de la cour et de la ville pour revoir Dafné. La religieuse n'était plus dans le monastère de Paris; la pécheresse songeait au plaisir au fond d'une province.

Après huit jours de voyage, les fugitifs descendirent un soir dans l'unique hôtellerie de la petite ville de Sainte-Gudule, où ils passèrent la nuit.

Le lendemain, Théophile se leva le premier par une belle matinée d'automne; le soleil rayonnait, aucun nuage ne voilait la robe bleue du ciel. Le poëte s'approcha du lit de Fargueil et entr'ouvrit son rideau. — *Per deum atque hominum fidem*, dit le pédant, laissez-moi dormir : j'ai passé la nuit après cet *intrigo demodalibus* et ce forgeron que vous entendez là-bas m'a charmé de cette sonnerie depuis deux heures; Brizailles n'a pas dormi plus que moi; mais vous me semblez bien gai pour un homme banni? — Mon ame suit les transformations du ciel, répondit Théophile; quand il pleut, je suis assoupi et presque chagrin; quand il fait beau, je sens déborder en moi une joie intime; les arbres, les montagnes, les rivières, tout me semble coloré d'une teinte plus fraîche.

Fargueil, qui voulait dormir, interrompit Théophile par ce vers de Virgile :

Nec Veneris, nec tu vini capiaris amore.

Le poëte alla trouver Brizailles et l'emmena dans le jardin de l'hôtellerie. — Capédédious! dit le bouffon à la vue d'un rosier, je vais me pâmer. Et, les yeux clos, il s'éloigna à la hâte du rosier. Théophile crut que c'était une feinte ou une fantaisie; mais Brizailles était pâle et presque défaillant. — Hélas! reprit-il, ma grand'mère avait l'ame plus ombrageuse encore : elle tombait dans une grande tristesse à la vue du vin; elle tombait malade à la vue des cerises; elle tombait morte à la vue des groseilles. — Les natures changent sin-

gulièrement dans ta famille, remarqua Théophile, car je ne sache pas que la vue du vin te cause une grande tristesse.

Il se fit un tumulte bruyant à l'hôtellerie; le poëte et le bouffon revinrent sur leurs pas. — Je ne puis repasser là, dit Brizailles en s'arrêtant tout à coup; je jure par le diable de sauter plutôt ces palissades.

Théophile le laissa au milieu du chemin et rentra seul à l'hôtellerie. Dans la grande salle une possédée s'offrait en spectacle; elle s'agitait le corps, s'effarouchait la vue et racontait hors d'haleine qu'elle sentait dans son sein les déchiremens d'une armée de démons. Quand elle vit la mine incrédule de Théophile, elle brisa une quenouille avec ses dents, elle se jeta à terre, elle se traîna sous le lit et cria comme un chat, en faisant des grimaces de pendu. Théophile s'approcha d'elle et lui parla latin, grec, anglais, espagnol; la démoniaque ne put répondre. — Le diable qui vous possède est bien ignorant, dit Théophile, il ne sait aucune langue; c'est un diable qui n'a pas voyagé.

Une voix qui sortit de la foule des curieux fit tressaillir le poëte. — Charlotte! s'écria-t-il.

Il allait courir à elle quand Fargueil, tout ensanglanté, lui cria par tous les devoirs de l'humanité d'accourir à son secours. Le sang que vit Théophile l'effraya : il sortit vivement de la grande salle et courut au pédant. — Oh! mon ami, lui dit Fargueil transporté de fureur, aidez-moi à me venger d'un affront : tous les anciens sont pour moi, ainsi que la plupart des modernes. — Qu'est-ce donc? dit Théophile. — Cet ignorant n'a jamais su les voix de Porphyre : *O quam dura res est cum incipiente rem habere!* — Mais quelle est votre querelle? — Le bélître m'a voulu soutenir que *odor in pomo non erat accidens.* — Et que vous importe que ce soit accident ou substance? — Autant qu'il m'importe d'être savant ou ignorant, d'être homme ou bête.

Théophile rit de la conséquence et suivit Fargueil dans la

salle des buveurs. Le bélitre était un jeune homme qui sortait des écoles et s'en allait porter les armes en Hollande; l'hôtelier et ses servantes s'efforçaient de le retenir : il était d'une furieuse colère contre Fargueil, qui lui avait donné un démenti et lui avait coupé la figure d'un coup de sa ceinture; fort chatouilleux sur le point d'honneur, il ne voulait rien autre chose qu'un duel. — Il faudra demander pardon du démenti, dit Théophile à Fargueil. — Nul démenti n'est sorti de ma bouche, s'écria Fargueil; je sais trop le respect que je dois à Pallas pour outrager ainsi un de ses nourrissons; j'ai seulement dit que *odor in pomo* était un accident, et je suis résolu de mourir sur cette opinion. — Mon honneur, dit le soldat, ne dépend pas de la frénésie d'un philosophe. — Les philosophes ne sont point frénétiques, interrompit Fargueil; *phrenesis enim est alienatio quædam mentis et furor animi ratione destituti.*

Là-dessus le pédant leva un bras armé de sa ceinture; le soldat leva fièrement la tête; Théophile, craignant un nouveau combat, se jeta entre eux et parvint, avec toutes les peines du monde, à les mettre d'accord, à cette condition que Fargueil s'excuserait du démenti et que le soldat tiendrait pour accident *odor in pomo*. Les deux duellistes s'embrassèrent et trinquèrent avec beaucoup de philosophie.

Pendant leur belle querelle, l'hôtesse avait servi à déjeuner dans une salle basse. Théophile les pria de l'attendre un peu et rentra dans le jardin. Brizailles, toujours au même endroit, menaçait sérieusement le rosier de sa flamberge. — Ne suis-je pas bien malheureux d'être si sot et si faible? dit-il en voyant Théophile; il n'y a pas de poison pareil pour moi; j'aime le parfum des œillets, des violettes et de toutes les autres fleurs; mais, si j'approche des roses, je m'évanouis tout à coup.

Théophile poussa Brizailles vers le rosier; le bouffon grinça des dents et fit une horrible grimace. — C'est le diable que

cette odeur-là, dit-il, puisque cette odeur m'ensorcelle et me donne les convulsions d'un possédé. Théophile raconta à Brizailles l'histoire de la démoniaque et l'apparition de Charlotte. — Corbacque! s'écria le bouffon, sans ces roses maudites, j'aurais vu Charlotte. Et, flamberge au vent, il courut abattre le malencontreux rosier.

Après cet exploit, qui sera compté là-haut à don Quichotte, Brizailles suivit Théophile dans la salle basse, qui était pleine d'Allemands et d'Italiens. La fougue du soldat n'était point encore apaisée; il méditait une nouvelle manière d'éclaircissement, car il ne pouvait se contenter de certaines faces du procédé. Théophile essaya de le calmer. Fargueil, qui ne pensait plus du tout à la querelle, venait de s'approcher étourdiment de la table des Allemands; il leur fit un sourire, les salua de la tête sans ôter son chapeau et dit en les regardant: — *Quantum ex vultu et ex amictu licet cognoscere, ego vos exoticos puto.*

Ces messieurs du Nord, dont la froide et nonchalante gravité rebute d'abord les plus échauffés, ne daignèrent pas seulement répondre par le moindre signe à la demande du pédant, qui, n'imputant ce silence qu'à la stupidité de la nation, poursuivit ainsi : — *Nuper, ni fallor, appulistis ad nostrum littus, adhuc enim vobis vestes sunt indigenæ.*

A cette seconde attaque, les Allemands se regardèrent les uns les autres, et, échangeant quelques mots en leur langue, ils jetèrent un coup d'œil de travers à Fargueil, qui se tourna plein de dépit vers les Italiens. A peine eut-il le loisir d'ouvrir la bouche, que ces messieurs du Midi se levèrent respectueusement et lui firent des révérences profondes, en le priant de prendre part à leur petit repas. — *Deus bone!* s'écria Fargueil, *quam varia sunt hominum ingenia! tot capita, tot sensus; tot populi, tot mores; tot civitates, tot jura.* — *Noi altri,* lui dirent les Italiens, *reverendissimo signor, non parliamo latino, basta a noi di sapper il volgare, ma vossignoria piglierà un seggio et farà collazione con i suoi servitori.* — Messieurs,

reprit Fargueil, vous êtes beaucoup plus honnêtes que ces gros Allemands, mais vous ne faites pas si bonne chère; comment diable pouvez-vous manger de la salade si matin? *Herba enim nisi post rorem frigidores sunt et planè sub meridiem appetendæ.* Il faut que le soleil ait passé dessus. — Nous le faisons pour nous rendre l'appétit, car nous fîmes débauche hier. — *Optimè! contraria contrariis curantur et cum dicto,* dit Fargueil en revenant vers Théophile et Brizailles.

Le bouffon, qui avait déjà fait quelque brèche au déjeuner, but à la gloire du pédant et du soldat. Fargueil demanda le plus grand verre de l'hôtellerie, l'emplit jusqu'au bord et le vida d'un seul trait. Les Allemands, voyant cette belle action, se repentirent de la mauvaise idée qu'ils avaient eue de son esprit; l'un d'eux but même à ses bonnes graces. Fargueil, qui n'était pas irréconciliable, accueillit ce toast de fort bon cœur; il voulut forcer ses compagnons et son antagoniste de joindre leur écot à celui des Allemands; mais le poëte et le soldat, qui n'étaient pas des plus faibles à la débauche, résistèrent pourtant, car ils prévirent un grand débordement. Brizailles se mit entre les deux tables et but des deux mains; Fargueil, dont l'esprit était déjà hors de gamme, flotta un moment entre les buveurs français et les buveurs d'au-delà du Rhin; mais, à la vue des grandes pintes de ces derniers, il délaissa ses compagnons de voyage.

Théophile entraîna bientôt Brizailles; tous deux se promenèrent par la ville, dans l'espoir d'y voir Charlotte. Au détour d'une petite rue, ils rencontrèrent le saint-sacrement qu'un prêtre portait à un malade : Théophile, converti à la religion catholique, se rangea tête nue contre un mur et s'inclina; Brizailles, entouré des fumées du vin, voulut insolemment traverser la rue où tout le monde était agenouillé; un homme du peuple, se laissant plutôt émouvoir à la colère qu'à la piété, lui sauta à la tête et se mit à crier au calviniste. Toute la foule se souleva, et, sans un homme de robe qui se trouvait là par

hasard, on l'eût sans doute lapidé. Ce brave homme fit semblant de se saisir du bouffon pour le mettre en prison; il le conduisit chez le magistrat, en jurant aux mutins qu'il serait sévèrement puni. Théophile accompagna son maître fou. La servante du juge vint ouvrir. — Charlotte! s'écria Brizailles. — Charlotte! répéta Théophile qui suivait toujours l'homme de robe et le bouffon.

Brizailles fut forcé d'accompagner l'homme de robe à la chambre du magistrat. Pendant la déposition, Théophile suivit Charlotte dans la cuisine. — Je suis ici, lui dit Charlotte, depuis que j'ai eu le malheur... Charlotte baissait la tête. — Le malheur de devenir veuve, car Mlle de Vertamond a quitté Paris pour revenir au couvent de Sainte-Gudule. — Qu'est-ce que le couvent de Sainte-Gudule? dit vivement Théophile. — Mais c'est le couvent dont vous voyez d'ici la flèche. — Marie est ici? — Oui, elle est revenue à Sainte-Gudule, et, comme c'est la seule personne que j'aime en ce monde, je me suis empressée d'accourir auprès d'elle; si j'étais assez riche, je me ferais religieuse; mais pour se marier au bon Dieu il faut une dot; or, Jacques ne m'a rien laissé. — Il faut que je revoie Marie. — Tout beau, monsieur! c'est une retraite inabordable aux hommes; nulles coutumes monastiques ne sont plus sévères; si vous voulez, j'avertirai Mlle Marie de votre arrivée. — Mais tout de suite: ne perdons pas une minute.

Brizailles reparut alors. — Sandious! que ces mutins sont charmans, puisqu'ils m'ont conduit ici! Je te salue, ma belle, ma reine, ma déesse, je dépose mon cœur à tes pieds.

Une voix aigre cria à Charlotte de ne pas oublier de plumer le faisan; la servante décrocha un oiseau tout sanglant et se mit à l'œuvre. — Ah! vous voilà donc! dit-elle en regardant Brizailles d'un air confus. — Oui, me voilà et plus amoureux que jamais; mon ame est un incendie éternel. — Tant pis pour vous. — Est-ce que je ne pourrai pas boire un peu? Mon ame jette feu et flammes.

Le bouffon avait les yeux sur une bouteille de vin blanc qu ne le séduisait pas moins que les regards de Charlotte. - Voilà tout ce que vous avez à me demander? dit la veuv inconsolée. — J'ai bien autre chose, ma sirène. Brizaille que sa colère contre les mutins avait singulièrement échauff s'approcha de la bouteille de vin blanc. — O ma divinité, qu vous êtes encore belle! D'autres marchent vers la vieillesse vous revenez sur vos pas. — C'est à la bouteille que vou parlez ainsi? — Ah! comme vos yeux pétillent. Brizaille se versa à boire. — Quelles perles! Je crois boire vos larmes Brizailles vida son verre. — Vénus au sortir de l'onde avai moins d'éclat que vous. Brizailles remplit son verre. — C maudit faisan saigne encore, dit Charlotte avec impatience je vais passer plus d'une heure à le plumer; il devrait être à la broche depuis midi. — Vous êtes la plus belle femme du monde. — Brizailles vida son verre. — Et vous êtes caus que mon ame est un incendie. — Votre ame, dit Charlotte, devrait bien allumer mon charbon. — O Charlotte! ne vous moquez pas ainsi de votre amant. Brizailles trébucha contre un seau et alla se heurter à Théophile, qui regardait par la fenêtre les tourelles du couvent de Sainte-Gudule.

Le bouffon revint vers Charlotte.—Le faisan est-il à la broche? cria la voix aigre de la maîtresse. — Oui, madame, répondit doucement Charlotte. — M'aimez-vous toujours un peu? lui demanda tendrement Brizailles. — Non, monsieur, répondit-elle sèchement. — Il faut écumer la soupe, Charlotte. — Oui, madame. — Puisque maître Jacques, dit Brizailles, est allé au diable, il faut venir à moi. — Non, monsieur. — Pensez au persil, Charlotte. — Oui, madame. — Pensez à moi, ma belle. — Non, monsieur.

Théophile fut distrait de sa contemplation par les *oui* et *non* de Charlotte. — Et quand verrai-je Marie? demanda-t-il. — Hélas! monsieur, je ne suis pas la maîtresse ici. — Vous n'êtes pas la maîtresse ici! s'écria Brizailles, qui s'appuyait

contre le mur dans la crainte de se laisser choir; corbacque! vous êtes la maîtresse du monde entier et surtout de votre serviteur. — Je ne puis sortir avant ce soir, reprit Charlotte; d'ailleurs, c'est vers ce temps-là que les religieuses sont visibles.

Théophile et Charlotte convinrent de se trouver ensemble à sept heures aux portes du couvent. — O Charlotte! ô ma reine! criait toujours Brizailles, vos dédains me feront mourir de douleur. — Le bouffon remplit encore son verre. — Dieu merci! dit Charlotte, le vin ne vous console pas. — C'est une dernière rasade, ô ma mie! car la bouteille est vide, ajouta le bouffon. Il leva le verre d'une main tremblante. — Vous voyez, ma mignonne, jusqu'où peut conduire la douleur d'être repoussé de vous. — Je vous plains beaucoup. — Je te pardonne, ma reine et je bois à l'accroissement de tes charmes.

Brizailles suivit Théophile qui l'attendait dans l'escalier. — Capédédious! dit-il en sortant, il me semble que ce clocher va se renverser sur nous; cet insolent! qu'il prenne garde à lui! Les astrologues sont des ânes; la terre tourne devant le soleil comme le faisan de Charlotte devant le feu.

Quand le poëte et le bouffon arrivèrent à l'hôtellerie, il y régnait un vacarme épouvantable : les Allemands et Fargueil hurlaient comme des démons; ils se croyaient dans un navire battu par la tempête; ils tremblaient tous de faire naufrage et jetaient les meubles par les fenêtres. — Que faites-vous donc? demanda Théophile à Fargueil. — O Théophile! ô mon ami! priez Dieu d'avoir pitié de mon ame, car nous sommes perdus. *Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri sedibus, atque adeo unà Eurusque...* Fargueil s'interrompit pour boire. — Nous sommes perdus, reprit-il en lançant une chaise par la porte.

Théophile voulut calmer les buveurs. — Il n'est point de salut pour nous, dit un des Allemands qui avait beaucoup

navigation tout est perdu si nous ne jetons des marchandises à la mer.

L'Allemand prit Fargueil dans ses bras et s'avança vers la fenêtre pour le précipiter; mais tous les deux roulèrent sur les dalles baignées de vin.

Brizailles s'approcha de Théophile et lui dit tout bas à l'oreille : — Je crois qu'ils sont ivres. — C'est impossible, dit Théophile en riant. — Quelle infamie ! reprit Brizailles, se débaucher en plein midi !

Le bouffon se coucha sur une table et s'endormit aussitôt. Fargueil et l'Allemand qui voulait le précipiter à la mer pour alléger le vaisseau, ronflaient sur les dalles; les autres Allemands chassaient les vapeurs du vin par celles du tabac; ils contemplaient dans une douce extase des lampes allumées devant eux comme devant les morts.

II.

Sur le soir, Théophile parvint à voir Marie à la porte du couvent. Elle se jeta ingénuement sur son cœur : C'en est fait, lui dit-elle dans son effusion, je ne puis plus vivre dans une cellule, je retourne avec vous au château de Pansy, si vous voulez m'y conduire. Je sais que mon père est à la cour, je sais que le château est en ruines et abandonné; mais je retrouverai là-bas l'ombre de ma jeunesse; d'ailleurs, si je ne respire pas un peu, ne fût-ce qu'un jour, le parfum du pays natal, je n'ai pas six mois à vivre ! J'étais revenue ici résignée à toutes les sombres voluptés de la prière, mais la couronne d'épines est trop dure à mon front. Il y a treize ans, reprit Marie, que j'arrivai au couvent de Sainte-Gudule, le surlendemain de la fuite scandaleuse de Dafné. J'arrivai dans l'espoir de la mort, mais la mort ne vint à moi que peu à peu,

comme elle fait pour les grandes douleurs. La mort commença par flétrir mes joues et mes lèvres; la cruelle ne voulut point toucher au cœur. En vain je recherchai toutes les austérités du cloître, les meurtrissures du cilice, les souffrances du jeûne, les fatigues de la prière; en vain j'appuyai mon front sur le marbre de l'autel, mon sein sur l'argent du crucifix: je ne pus glacer mes lèvres, je ne pus apaiser mon cœur. Tout en adorant Dieu, le dirai-je? je vous aimais; vous m'avez suivie dans ma cellule solitaire. Mais qui vous a donc amené ici? — Le ciel, répondit Théophile, puisque je vous y trouve!

Le lendemain, Théophile, Marie et Brizailles se trouvaient dans un mauvais carrosse qui roulait vers Pansy. Fargueil demeura ivre-mort à l'hôtellerie. Jamais voyage ne fut plus charmant que le voyage du poëte et de la religieuse; ils ne se parlaient guère, mais ils se regardaient souvent. L'avenir déroulait devant eux son monde brillant et varié, son monde de fées et de chimères. L'aspect du pays, changeant sans cesse, ranimait en eux des idées depuis long-temps assoupies; les roches des montagnes, les saules des prés, les flèches des églises, la fumée des chaumières, replongeaient leurs ames émues aux sources si rafraîchissantes du passé. De temps en temps, Brizailles les égayait à propos par ses aspirations vers Charlotte qui avait pris les devans.

Ils arrivèrent le soir sur la montagne d'Orsay. Le soleil à son coucher enflammait les vapeurs flottantes de l'horizon; de blonds nuages se dispersaient dans le ciel au gré d'un vent amoureux; on eût dit des anges errans qui veillaient sur la nature endormie. C'était une douce et calme soirée attristée par les notes plaintives des bocages. Ils descendirent du carrosse pour mieux respirer les premiers parfums du pays natal. La vierge Marie, qui accrochait à tous les sorbiers les franges de sa robe blanche, couronna la religieuse de ces fils dont la belle Mlle de Vertamond s'était couronnée en ses meilleurs jours.

Ils découvrirent du premier regard les chaumières qui dominent Pansy, le clocher silencieux, les ruines du monastère de Sainte-Austrude. Un bouquet de hêtres leur masquait la façade du château; ils traversèrent un trèfle en regain pour changer d'horizon. Le vent leur chassait à l'oreille une douce complainte d'oiseau délaissé, tout en secouant devant eux un parfum agreste de trèfle fané qu'ils respiraient avec délices. Ils aperçurent enfin cette façade orgueilleuse du château de Pansy où tant de fois en vain Théophile avait cherché la pauvre Marie. Le soleil, qui se couchait dans un lit de nuages, illuminait d'un dernier rayon les tuiles rouillées du toit. Marie vint s'appuyer en silence sur le cœur de Théophile : Pansy! Pansy! s'écria-t-elle. — Pansy! Pansy! s'écria-t-il aussi.

Ils se regardèrent en frémissant. Marie pleurait; Théophile baisa ses beaux yeux, et ces larmes si belles arrosèrent ses lèvres comme une rosée du ciel. Ah! s'écria-t-il, l'ame, en s'envolant d'ici-bas, doit emporter le souvenir de ces saintes joies de la terre qui nous élèvent jusqu'à Dieu. Quand mon ame, par la grace divine, sera dans les splendeurs du ciel, elle se rappellera cette heure toute solennelle!

Une gaze brune et transparente tombait dans le fond des vallées; les montagnes nues semblaient relever leur front pour voir plus long-temps le soleil et lui ravir un dernier rayon. Le soleil se coucha; un nuage pommelé glissa sur lui comme un rideau. La brume lointaine, venue des marais, toucha le ciel et la terre. Les amans voyaient tout, l'herbe qui tremblait à leurs pieds, comme les grands ormes perdus au loin; ils entendaient tout, le bourdonnement des moucherons comme les sons étouffés des cloches d'alentour; rien ne leur échappait. Ils auraient vécu cent ans, qu'ils se fussent rappelé les plus légères nuances du ciel et les formes les plus vagues de la terre à cette heure suprême. Quand ils arrivèrent à l'autre bord du champ de trèfle, le bouquet de chênes ne cachait plus le monastère ni le château de Pansy; ils y

plongèrent un regard avide. La poésie débordait de leurs ames qui rouvraient des ailes de feu pour s'élever au ciel; un saint transport effaçait en Théophile la trace de treize années de folies; il lui semblait qu'un bloc de marbre s'était détaché de son cœur, qu'un sang plus pur rafraîchissait ses veines brûlées. La religieuse oubliait les meurtrissures du cilice et s'abandonnait aux élans de son cœur.

Ils revinrent à leur carrosse; Brizailles dormait sur l'herbe et prenait un bain de rosée; le cheval mâchait les feuilles d'une branche de marronnier qui pendait devant lui.

Le bouffon partit en avant; les amans descendirent à pied la montagne d'Orsay. La poésie chantait toujours en leurs ames refleuries comme un oiseau dans un buisson d'aubépines; des rumeurs confuses s'éveillaient dans les champs sans interrompre le silence; çà et là des lumières s'allumaient dans la vallée.

Au bas de la montagne, Théophile et Marie rentrèrent une dernière fois dans le carrosse qui roula bientôt sur le chemin de Pansy. Le vent soufflait avec assez de violence; Marie se rapprochait involontairement de Théophile; l'épaule froide et tremblante de la frileuse fit doucement tressaillir le poëte. — Il y a treize ans, Marie, treize ans que nous sommes sortis de ce paradis de la terre, dit Théophile d'une voix émue. — Treize ans de perdus! murmura Marie. — Oui, perdus à jamais, car nous n'avons pas retrouvé, vous dans le cloître, moi dans le monde, un seul de ces jours heureux que Dieu nous prodiguait ici. Quelle déplorable folie de fuir le pays de ses amours! Nulle autre part le ciel n'est si doux, la terre n'est si belle.

Après un long silence : — Mais où allons-nous ? dit tout à coup Marie toute inquiète. — Sommes-nous dans le chemin de Pansy ? demanda le bouffon à une vieille mendiante attardée. — Oui, monseigneur, vous ne pouvez pas vous perdre, car ce chemin vous conduira sans détour devant la sainte église.

Marie reconnut la mendiante. — Ma chère vieille, lui dit elle en se penchant de son côté, qu'est devenu le château de Pansy? — Hélas! ma belle dame, c'est un repaire de diables et de fantômes. Je ne me trompe pas, c'est mademoiselle Marie; le ciel vous renvoie vers nous, Dieu soit loué! — Ainsi ma pauvre vieille, il n'y a personne au château? — Il n'y a que des diables et des revenans. — Mais en quelles mains sont les clés? — Les clés! il n'y a ni clés ni portes; les murailles sont en ruines. — Allons! allons! dit Théophile, repeuplons le château désert, chassons-en vite les fantômes.

Le cheval repartit au galop. A la sortie d'une allée de hêtres Théophile vit se dessiner sur le bleu verdâtre du ciel la haute façade du monastère de Sainte-Austrude et l'aile gauche du château. Le carrosse s'arrêta devant la porte gothique; le vent y passait en hurlant et courbait les grandes herbes qui s'élevaient au-dessus; des oiseaux de proie perchés dans les vieilles tours répondaient aux bruits du vent par des clameurs funèbres. Ils passèrent sous l'arcade où les débris de la porte étaient encore épars, et, pendant que Brizailles conduisait le cheval à l'hôtellerie, ils traversèrent la cour. Ô mon père! ô ma mère! ô Dafné! où êtes-vous à cette heure? pensait Marie. Est-ce donc pour des fantômes que ces arbres ont des ombrages, que ces herbes ont des parfums?

Ils arrivèrent au bas du perron; deux tilleuls centenaires frissonnaient de chaque côté comme des vieillards refroidis. Théophile mit un pied sur la première marche. Arrêtez! je vous en supplie, dit Marie; je ne veux pas entrer, il fait trop sombre là-haut. Attendons le retour de Brizailles qui doit revenir avec une lumière. — Vous êtes folle, Marie. Que craignez-vous donc? Ne serai-je pas avec vous? — Je ne me fie pas à vous, car vous avez aussi peur que moi. Marie essaya de sourire et poursuivit en regardant au ciel : Voyez comme la lune est belle!

Théophile leva la tête et vit la lune à travers les tilleuls

ont le feuillage semblait lui dérober mille paillettes d'argent. Hélas! dit-il, cette triste face qui regarde la nuit tant de misères humaines fut toujours un mauvais présage pour moi; c'est la face de la mort.

Une lumière soudaine brilla sous l'arcade et les pas du bouffon retentirent dans la cour. Marie courut au-devant de lui : Votre lanterne! dit-elle vivement. Elle prit la lanterne et revint à la hâte près du perron. Théophile s'était éloigné de quelques pas; elle arrivait au haut de la rampe qu'il était encore à la première marche; il la suivait en rêvant, quand tout d'un coup la lumière disparut comme si une porte se fût refermée sur Marie. — Marie! cria-t-il. Nulle réponse ne se fit entendre. Il s'aventura dans la première salle; la lune y glissait de pâles filets que l'ombre du tilleul arrêtait par intervalles; il ouvrit de grands yeux et de grandes oreilles, il ne vit que des lambeaux de tapisseries qui pendaient aux murailles humides, il n'entendit que la voix du vent et les battemens de son cœur.

Il poursuivit ses recherches au hasard; il entra dans une seconde salle plus sombre que la première. — Marie! cria-t-il encore. Marie ne répondit pas.

La frayeur posait sur lui ses mains glacées; il ressortit à la hâte. Brizailles, appuyé contre le perron, pensait à souper et tremblait à l'idée de coucher avec des esprits. — Capédédious! marmottait-il, j'aimerais mieux la plus chétive taverne que ce château du diable, car mon estomac ouvre ses cent gueules, et j'augure qu'elles se refermeront sur des chimères. — Brizailles, de la lumière! lui dit Théophile d'une voix brève. — Est-ce que les fantômes ont déjà soufflé la vôtre? — De la lumière! de la lumière! répéta Théophile qui frappait du pied. — Corbacque! ne bouffonnons pas! dit Brizailles en courant vers le village.

Il revint avec une lanterne; mais Théophile n'était plus à la rampe. — Voyons! voyons! dit-il, les esprits ne sont pas

très féroces. Il entra dans la salle et recula soudain de quelques pas. — Oh! oh! la vieille a dit que c'était un repaire de diables. Il recula jusqu'au perron. — Les diables sont capables de tout. Si ce n'étaient que des assassins, je ne tremblerais pas ainsi; mais des diables! Brizailles regarda autour de lui. Le grand calme qui régnait le raffermit un peu; il s'aguerrit contre la peur et rentra d'un air résolu. Comme il allait vers une porte, sa main effleura un lambeau de tapisserie que le vent agitait; il crut que c'était la robe d'un fantôme; il eut pourtant la force d'éclairer la tapisserie; mais, le reflet de la lanterne ayant passé sur une grande chasseresse qui poursuivait un cerf, il ne vit que la chasseresse, il laissa tomber sa lumière et s'enfuit en s'écriant : Château du diable!

Théophile chancelant, Théophile éperdu, cherchait toujours Marie. Impatient de la lenteur de Brizailles, il s'était hasardé dans plusieurs salles; mais, un nuage ayant voilé la lune qui l'éclairait un peu, il revint à la rampe du perron. Le bouffon, épouvanté par la chasseresse, s'enfuyait à toutes jambes. Il lui cria de revenir. Brizailles s'imagina qu'un démon l'appelait et courut plus vite encore. Théophile, plein d'épouvante, assailli d'idées lugubres, demeura un instant à la rampe; il claquait des dents et se demandait si Marie était morte de terreur ou si elle était tombée dans un gouffre.

A cet instant, un long cri de douleur vint le frapper; il rentra précipitamment; le délire l'éclairait, il allait partout sans obstacle. Tout à coup Marie vint tomber contre lui; il faillit s'évanouir sous elle. Un gémissement de la religieuse ranima ses forces; il la prit dans ses bras et la porta vivement sur le perron. — Marie! Marie! qu'y a-t-il dans ce château? Marie était d'une pâleur livide; sa tête pendait en arrière, et, sans quelques mouvemens convulsifs, Théophile eût pensé qu'elle était morte. Il l'appuya sur son cœur et marcha vers l'hôtellerie dont il avait vu l'enseigne flottante une demi-heure auparavant. Une servante sommeillait sur le pas de la porte; il passa

tre et s'arrêta devant Brizailles qui se chauffait paisiblement tout en dévorant une oreille de sanglier. — Maudit cochon! s'écria Théophile. — Je vous croyais morts tous deux, fit froidement Brizailles.

Théophile renversa le bouffon et saisit sa chaise pour y déposer Marie. — Du secours! du secours! cria-t-il. L'hôtesse, qui se couchait, remit sa jupe à la hâte et sortit de l'alcôve. — Avez-vous des sels à lui faire respirer? demanda Théophile. — O mon Dieu, non, monsieur! L'hôtesse réveilla sa servante. — Jeanne, allez couper du cerfeuil dans le jardin. Elle revint vers le foyer.—Si vous vouliez du vinaigre...—Corbacque! dit Brizailles, en voilà. Le bouffon présenta sa bouteille de vin.

Marie revenait à elle. Théophile, agenouillé sur les dalles, lui soutint la tête et l'interrogea du regard; mais les paupières de la religieuse s'abaissèrent aussitôt; elle murmura quelques mots sans suite et parut s'endormir profondément. Théophile la transporta dans l'alcôve, et, pendant que l'hôtesse et la servante allumaient du feu, il essaya de rompre le corset de la religieuse. Sur sa gorge émue, il saisit d'une main avide une petite croix de buis à figurines qui y laissait une violente empreinte. Comme il regardait cette relique devant la lumière d'une lampe, elle s'ouvrit et une corolle desséchée voltigea au feu; il l'arrêta au vol et se rappela la clochette neigeuse qu'il avait cueillie autrefois sous le platane du tertre.

Il renfermait la corolle dans le cœur de la croix avec une larme qui tomba de ses yeux, quand il découvrit, sur le revers, des lettres gravées en caractères presque imperceptibles; après avoir essayé mille fois en vain, il parvint à les déchiffrer et à lire ce vers si doux à Marie :

VOUS
ÊTES
LE SOLEIL ADORÉ
DE
MON
ÂME.

Hélas! dit Théophile, les douces caresses de Dafné n'ont peut-être pas eu pour moi le charme que cette fleur fanée et ce mauvais vers ont eu pour Marie. — Où donc est l'amour? L'amour est-il un souvenir ou une espérance? est-ce une volupté de l'âme ou des lèvres? Est-ce Marie? est-ce Dafné?

Le feu qui s'allumait tira Théophile de ses réflexions; il glissa la croix à son cou et se retourna vers Marie. Elle dormait toujours et d'un sommeil calme, car son haleine était faible et cadencée. Il pria l'hôtesse de la veiller comme sa fille et sortit dans le dessein de s'aventurer encore au château; il retrouva dans la salle d'entrée Brizailles qui s'était remis à table et qui dévorait à belles dents une seconde oreille de sanglier. — Que fais-tu donc là, maraud? lui cria-t-il en fureur. — Hélas! dit le bouffon, je n'ai d'autre distraction que d'ensevelir ces oreilles malsaines.

Théophile voulait se fâcher, mais il savait que Brizailles riait de ses colères; il se contint et lui dit de le suivre. Le bouffon fit la plus piteuse grimace du monde en laissant son souper, si souvent interrompu; il se promit bien d'interrompre Théophile la première fois que le poëte réciterait une ode ou un sonnet. Il alluma la dernière lanterne de l'hôtellerie et marcha devant son maître en sifflant un vieil air de chanson basque pour se rassurer lui-même; mais plus il approchait du château, plus son sifflement s'affaiblissait; près d'arriver sous

arcade, ses pieds s'arrêtèrent malgré lui; il ne songea plus à iffler, il attendit Théophile. — Eh bien! marche donc, lui fit poëte. — A vous les honneurs, mon cher maître! — Marche! marche! — Je ne me permettrai jamais cette impolisse.

Théophile, ennuyé, lui prit la lanterne et passa; il remonta perron et pénétra dans tous les recoins de la vaste solitude : mort et silence partout. Brizailles le suivait pas à pas, quoiqu'il fût peu catholique, il se signait à toute minute ne regardait que les aiguillettes de son maître, tant il avait eur de voir encore quelque terrible chasseresse.

Théophile ne trouva que son ombre dans le château de ansy. A son retour à l'auberge, Marie lui dit qu'elle avait vu pparaître l'ombre éplorée de Dafné : — Oui, j'ai vu Dafné. 'ai poussé un cri d'effroi; un pareil cri m'a répondu. Le vent éteint la lumière. Le vent jetait mille clameurs funèbres; je uis tombée évanouie, croyant voir passer la mort dans ce hâteau, qu'elle a dépeuplé, car, vous le savez, il y a vingt ns, ma mère comptait onze enfans. — En effet, dit Théophile rêveur, peut-être Dafné est-elle au château. — Non, non, c'était une apparition. Mais nous la verrons bientôt, car les visions sont comme les pressentimens.

Marie jura de ne plus rentrer au château de Pansy, et, le lendemain, Théophile l'emmena à Boussères; le soleil, tiède encore, buvait la rosée qui blanchissait les champs; de longues vapeurs traversaient l'espace et se perdaient dans un flot de nuages groupés au-dessus de la montagne. Marie, toute chancelante, s'appuyait sur le bras de Théophile et penchait sa tête abattue sur l'épaule de son amant. Ils prirent un détour pour échapper aux bénédictions des paysans; ils passèrent sur le bord du cimetière. Le regard errant de Théophile s'arrêta sur la maison de maître Jacques. — Chat angora, lévrier blanc, Isaure, où êtes-vous? dit-il tout haut. Tout

passe et s'enfuit. Et comme il voyait le Christ veillant toujou sur les morts : — Dieu seul reste!

Marie essuyait des larmes. — Vous pleurez, Marie? — pleure ma mère assassinée pas les huguenots. Passons vit

Ils descendirent la montagne par le Bois-aux-Grives; i cherchèrent en vain la mousse où dormait autrefois Marie le mûrier touffu qui l'ombrageait; un éboulement avait to recouvert. Ils traversèrent tristement la vallée; le platan n'y était plus, la charrue avait sillonné le promenoir des o meaux. — Hélas! dit Marie, que sommes-nous donc vent revoir ici?

A leur arrivée, les portes du château de Boussères s'ouvr rent à deux battans. — Enfant perdu, vous voilà donc enfin dit à Théophile sa vieille tante. — Mon père! mon frère! s'é cria Théophile.

La vieille tante montra le ciel du doigt. —Nous somme les débris de la famille! — Oui, l'ange destructeur a pass sur ce château. — Oui, mon enfant! Et tu seras bientôt seul je me sens mourir tous les jours! — Oh! s'écria Théophile la terre d'exil et la nuit du cachot étaient moins tristes pou moi que ce château dépeuplé. Quelle route fatale ai-je don suivie? Dafné, Dafné, ma vie fut un jouet pour vous! Je vous ai sacrifié les douces joie de famille; je vous ai sacrifié l poésie de ma jeunesse, car la poésie n'accompagne pas le cœurs perdus; elle reste au pays natal.

La tante de Théophile connaissait de longue date la famille de Vertamond. Elle accueillit la religieuse comme un de ses enfans ou comme une sœur de Théophile.

Les premiers jours se passèrent en promenades; le poëte revoyait les bois, les coteaux, les prairies qu'il aimait tant; les cerisiers avaient de beaux panaches rouges; les trembles secouaient leurs feuilles argentées; les pins balançaient leurs noires chevelures; mais ces riches variétés de couleurs échap-

paient à Théophile; ses yeux ne s'arrêtaient que sur les collines arides. — Où êtes-vous, ombrages de ma jeunesse, bruyères fleuries, mousses soyeuses, claires fontaines, où êtes-vous?

Un jour, il venait de s'asseoir avec Marie sur le bord d'un chemin sans verdure; il répétait le même cri de désespoir, quand sa vue s'arrêta sur la religieuse. C'était le matin, Marie n'avait guère dormi la nuit; une pâleur terne altérait ses joues, ses lèvres avaient perdu leur éclat pénétrant, quelques rides malveillantes coupaient son front. — Qu'est devenue sa beauté? murmura Théophile. Et le soir son cri fut plus long et plus triste; après les ombrages, les bruyères fleuries, les mousses soyeuses et les claires fontaines, il regretta Mlle de Vertamond, la jeune et adorable châtelaine de seize ans, car la religieuse était une autre femme.

Le lendemain, un voile tomba de ses yeux. — Hélas! s'écria-t-il, la nature est toujours belle, les ombrages sont toujours doux, les bruyères fleurissent encore, ces champs ne sont pas déserts, mais je n'aime plus!

III.

Un jour, la vieille tante se mit à raconter son histoire à Marie. Théophile, qui savait les plus légers détails de cette histoire assez vulgaire, sortit et les laissa seules. Depuis la veille, il désirait ardemment revoir la mystérieuse fontaine du Bois-aux-Grives; il avait soif de l'eau claire et glaciale qu'elle versait éternellement à travers l'herbe.

Il allait passer sous les grands chênes qu'il ombrageaient, quand il s'arrêta tout d'un coup à la vue d'une femme assise sur la roche et regardant tristement couler l'eau.

C'était Dafné.

La pécheresse était vêtue d'une robe fanée; les ronces du Bois-aux-Grives avaient déchiré ses souliers, les sorbiers avaient arraché sa coiffure. Sa tête rêveuse reposait dans sa main; ses joues pâlies accusaient de grands ravages : la volupté l'avait flétrie. — Dafné! s'écria Théophile, Dafné triste! Elle leva la tête, et vint se jeter dans les bras du poëte. — Que faites-vous ici, Dafné? — Je pleure. — Vous pleurez? — Oui, car je me souviens que j'ai été jeune... que j'ai été belle... je pleure ma jeunesse et ma beauté. — Vous êtes jeune encore, vous êtes belle toujours; mais pleurez, les larmes sont la parure des yeux. — Je ne suis pas vieille? je ne suis pas laide? — Vous êtes ravissante.

Dafné embrassa Théophile. — Au moins toi tu ne désenchantes pas. Dafné baissa la tête et demeura pensive. — Il y a donc des hommes assez méchans pour désenchanter une femme, Dafné surtout? — O mon Dieu, oui; ce marquis de Saint-Pierre m'avait reprise dans ses lacs, il m'a chassée ignominieusement en me criant, devant ses servantes et ses valets, qu'il y avait des femmes plus belles et plus jeunes que moi; n'est-ce point un affront sanglant? Mon cœur en saigne encore. — Consolez-vous, Dafné; quand on est si belle, on ne vieillit pas.

Dafné sourit; elle se rapprocha de la fontaine, elle pencha gracieusement sa tête et se mira long-temps — Est-ce que mes joues ont cette pâleur livide? — Tes joues sont toujours fraîches, mais l'eau les altère, l'eau décolore tout. Dafné parut douter. — Est-ce que mes yeux n'ont plus d'éclat? — Le feu s'éteint dans l'eau. La pécheresse se tourna vers le poëte. — Point de mensonge, point de pitié; suis-je laide? suis-je belle? Théophile cacha ses larmes. — Vous êtes belle, Dafné. — Je n'ai pas entendu. — Vous êtes belle! vous êtes belle! Dafné étreignit violemment Théophile. — La vie n'est donc pas fermée pour moi; il y a donc encore des roses à ma couronne! Depuis quelques jours les épines déchiraient mon

front. Je ne suis pas vieille, je puis aimer; je ne suis pas laide, je puis encore être aimée... Je t'aime, Théophile. — Je t'aime, Dafné. — Le premier amour ne s'éteint jamais. Dafné était radieuse.—Hélas! dit tristement Théophile, l'amour terrestre se réveille toujours.

Dafné se pencha encore au-dessus des eaux et demeura quelques minutes en contemplation devant elle-même.

Théophile alla s'asseoir à deux pas de la fontaine, sur des feuilles rougies que le vent avait balayées du versant de la montagne; l'amour qu'il croyait éteint à jamais le tourmentait encore; le regard pénétrant de Dafné le brûlait déjà; il lui semblait que la pécheresse n'avait pas cessé de l'étreindre. La volupté reparaissait à ses yeux avec tous ses prestiges; il ne pouvait se soustraire à sa fascination, il ne pouvait détourner la vue de ses charmes enivrans; il oublia Dafné qui se mirait dans ses yeux, il se souvint de leurs jours de joie, de leurs embrassemens, de leurs folies. Et quand Dafné vint s'asseoir près de lui, il l'embrassa avec frénésie. — C'était bien la peine de lisser mes cheveux. — Dafné, Dafné, ne me faites pas retomber sur la terre, ne m'arrêtez pas dans mon vol, ne courbez pas mon ivresse.

Les feuilles tremblèrent, le vent jeta un long soupir, les moucherons dansèrent aux roucoulemens des ramiers. Théophile et Dafné se regardèrent avec des yeux baignés d'amour. — Quelle étrange idée t'a conduite ici, Dafné? — La misère, le désespoir. Quand le malheur nous frappe, il s'éveille en nos ames un cher souvenir qui déploie à nos yeux toutes les beautés de notre pays et qui nous attire à la maison natale. La repentance aussi me poussait dans ma patrie; je voulais expier mes fautes aux pieds de la sainte de Pansy; je voulais prier où j'avais prié dans ma jeunesse; mais la repentance est une lâcheté, on ne doit pas rappeler Dieu dans une arme usée d'amours profanes.

Dafné glissait entre ses doigts une petite croix de buis toute

pareille à celle de Marie; elle la portait à ses lèvres avec insouciance, ses regards s'arrêtaient souvent sur le revers. Théophile suivait cette croix des yeux, avide de savoir ce qu'il y avait de mystérieux sur le revers; dans un mouvement involontaire, il la saisit et découvrit l'aimant qui attirait Dafné; c'était un petit miroir ovale incrusté dans le buis. Dafné demanda sa croix. — Voyons, dit Théophile, sans s'inquiéter de sa demande, voyons ce que renferme celle-ci. Hélas! ce ne sont sans doute pas des fleurs desséchées. — Ma croix! ma croix! murmura Dafné. Elle ne s'ouvre pas; c'est une croix taillée dans la sainte Beaume; je la porte sur mon cœur pour ne pas oublier que Dieu a beaucoup pardonné à Madeleine parce qu'elle a beaucoup aimé.

Théophile entraîna Dafné au château. A leur entrée, Brizailles, assis entre la vieille tante et Marie, leur racontait son histoire ou plutôt mille fanfaronnades imaginées; la vieille tante souriait aux gais récits de Brizailles, Marie semblait étrangère à ce qui se passait autour d'elle. Les deux sœurs furent moins heureuses que surprises de se revoir; elles s'embrassèrent avec une froideur qui révolta Théophile; après avoir échangé de vagues paroles, elles le regardèrent toutes deux à la fois; fatigué de cette scène, il frappa de la main sur l'épaule de Brizailles. — Maître fourbe, lui dit-il, raconte-nous ta vie de point en point. — Si la fortune me fut avare, la nature me fut prodigue, s'écria Brizailles; certes, il y a dix ans, j'étais un des plus beaux chevaliers français. — Brizailles, voilà les fables et les illusions qui reviennent déjà. — Le moulin de mes ancêtres... — Brizailles, n'oubliez pas que votre père... — Corbacque! c'est mal à vous, qui êtes poëte, de supprimer les beaux effets d'un récit : *le moulin de mes ancêtres* est d'un très haut goût; on dirait un héros d'Homère qui parle. — Les héros n'ont rien à débattre avec vous, Brizailles. — Ils ont grand tort, mais je reprends mon histoire : Le moulin où mes ancêtres ont vieilli se trou-

vait perché comme par hasard sur une petite colline ; l'eau qui tombait sur sa roue sortait en blanches cascades d'une masse de rochers, comme des flots de lait du sein d'une femme. — Brizailles, vous vous livrez avec trop d'abandon aux peintures descriptives ; je vous trouve bien hardi de vous permettre une métaphore... — Vous m'attachez un plomb à l'aile, mais je me soumets. Mon père faillit mourir de joie le jour suprême de ma naissance; mon père ne fut pas seul sensible à ce grand événement ; ce jour-là, la terre s'émut, le ciel gronda et l'âne de la maison leva la tête avec orgueil. Depuis dix ans, la pauvre bête n'avait été si radieuse, elle rompit son licol et vint s'ébattre devant la porte. — Brizailles, vous abusez des détails. — Mon enfance fut très fleurie et très musicale; je voyais sans cesse des touffes de jasmin et de chèvrefeuille suspendues à la fenêtre, au-dessus de mon berceau; j'entendais le chant des poules et des merles. Mon père aimait beaucoup ma mère ; aussi la battait-il tous les soirs, cela m'amusait...

Brizailles appuya tristement son front dans sa main. Le pauvre bouffon voulait faire rire, mais son cœur saignait au souvenir de sa mère battue. — Corbacque ! reprit-il, je crois que je deviens morose ; ô faiblesse humaine, où nous conduis-tu ? J'eus pour maître d'école un pédant, plus ennuyeux que Fargueil, car Fargueil parle une langue étrangère à mes oreilles, tandis que mon maître d'école parlait quelquefois la langue française; mais, un jour, je me révoltai contre sa femme et j'eus le bonheur d'être mis à la porte. Mon père, qui voulait que son descendant fût digne de lui, me revêtit d'un costume assez grotesque et me fit un pompeux éloge de notre famille, dont toutes les têtes avaient blanchi dans le moulin. Mon enthousiasme pour les hauts faits de mes aïeux ne fut pas aussi beau qu'il l'espérait; il eut de la patience, il me hissa sur notre âne et me dit d'aller par les villages faire une récolte de blé; ma mère, inquiète de ma course, me sui-

vit jusqu'au bas de la montée et m'embrassa à diverses reprises. L'âne marchait toujours, elle s'était arrêtée et je la perdis de vue à jamais.

Le bouffon ne put retenir une larme qui brûla sa joue. Il se rappela qu'il devait amuser. — Sandious! dit-il, je crois que je tombe dans la mélancolie. — Vous tombez dans la vérité, Brizailles, lui dit Théophile, vous jetez enfin votre masque de fanfaron.—Poursuivons mon épopée. J'étais donc hissé sur un âne qui allait à petits pas vers le village voisin, et je pensais vaguement à ma récolte de blé; j'avais pour horizon deux grandes oreilles grises que j'inclinais par distraction avec une jolie baguette d'osier, dont mon père m'avait solennellement armé à mon départ. L'âne trébucha, je faillis tomber en avant et je ne dus mon salut qu'à la crinière; mais, dans ma frayeur, la baguette d'osier m'échappa des mains et l'âne intelligent se mit à brouter l'herbe du sentier. Je perdais mon temps à l'insulter, l'âne riait dans sa barbe de mes menaces et promenait ses dents sur le gazon avec beaucoup de philosophie. J'étais sous un bouleau qui penchait devant moi de frêles rameaux; je réfléchis qu'un de ces rameaux remplacerait à merveille la baguette d'osier; je tendis la main, je saisis une petite branche qui résista à ma secousse; au lieu d'être arrachée par moi, ce fut moi qui fus arraché par elle. O destinée folâtre! l'âne me voyant suspendu s'enfuit au travers des champs et je me laissai choir sur l'herbe, à demi-mort. Une belle dame vint à passer; elle était juchée sur un âne qui semblait fier de la porter. Que faites-vous là, joli mignon? me dit-elle avec un doux sourire. — J'attends mon âne. La princesse fit un demi-tour et voulut fuir; mais j'avais reconnu mon âne, je saisis la queue du traître, qui m'entraîna au milieu d'une troupe de bohémiens, dont la belle dame était la reine; je fus fasciné par les robes pailletées, le velours des costumes, le clinquant des parures; j'oubliai le moulin, je me rappelai les remontrances paternelles, je re-

poussai le souvenir de ma mère et je devins un baladin fort séduisant. Corbacque! capédédious! je ne suis plus drôle, mon rire est lugubre. Oui, je devins un baladin fort séduisant, l'effroi des alcôves et des caves. Est-ce qu'il y a du vin dans ce pays?

La vieille tante fit servir une bouteille de claret; Britailles allait poursuivre son histoire, quand Dafné dit à Théophile : — Vous oubliez que je meurs de faim! — Hélas! dit Théophile qui regardait Marie, j'oubliais déjà qu'elle fut là.

Les deux sœurs, le poëte, la vieille tante et le bouffon passèrent quelques jours en famille; tous avaient l'air calme; nul n'était en paix avec lui-même. Théophile sortait tantôt avec Marie, tantôt avec Dafné : la religieuse l'attirait toujours dans des champs arides ou dépouillés; la pécheresse l'entraînait au fond des bois sous de mystérieux ombrages; Marie aimait les froides matinées sur le sommet des coteaux, sur le bord des grands chemins : Dafné aimait les tièdes soirées dans les détours des vallons, sur les sentiers parfumés. Un jour, Théophile allait avec Marie voir la sainte de Pansy : c'était une grande statue en pierre, dont la longue robe ébréchée se voilait de plantes grimpantes et de mousses pâlies. Le lendemain, il allait avec Dafné voir une Vénus antique, oubliée à deux pas du château dans une léproserie en ruines du XIIe siècle. Marie ne voyait que la religieuse attitude de la sainte, Dafné voyait toutes les formes ravissantes de la Vénus.

Théophile était toujours le reflet des deux sœurs; avec l'une, il puisait ses pensées dans des choses saintes et pures; avec l'autre, il songeait au plaisir. S'il n'aimait plus la religieuse, au moins était-elle un vivant souvenir de son amour; près de Dafné son corps, qui reprenait de la sève, éprouvait encore de violentes secousses, de grands élans de volupté. La vue de Marie le détournait de Dafné; mais bientôt, las du

ciel, il retombait sur la terre. — Si j'étais riche, disait-il à la pécheresse, j'aurais un superbe palais de marbre dans *l'Isola Bella*. Je serais roi de ce palais, puisque tu en serais la reine; nous aurions de belles esclaves, de belles statues et de belles fleurs. Tu marcherais sur des tapis de velours, tu verrais toujours des choses charmantes, tu respirerais d'enivrans parfums, ô la plus voluptueuse des temps modernes! — Si j'étais libre, disait-il à la religieuse, nous irions dans quelque gorge déserte des Pyrénées; nous aurions pour horizon les têtes neigeuses des montagnes, nous n'aimerions que Dieu et nous attendrions là solitairement la mort.

Mais la fortune, mais la liberté n'arrivaient point, et, un matin, avant l'aube, les deux sœurs prirent la fuite du château.

Marie avait écrit cet adieu sur le livre d'heures de la vieille tante : *Dieu me rappelle, à Dieu!*

Dafné avait tracé ces mots sur un miroir : *Je m'ennuyais trop, à revoir!*

IV.

Quand Théophile s'éveilla, les deux sœurs étaient sur la montagne d'Orsay. La vieille tante vint l'avertir de leur fuite. — Que le ciel les conduise! je ne veux plus les revoir, s'écria-t-il avec désespoir. La vieille tante eut un mouvement de joie, elle crut que Théophile demeurerait. — Oui, mon enfant, que le ciel les conduise et veille sur nous! — Où est Brizailles? — Avec elles sans doute. — Et le cheval? et le carrosse? — Tout est parti. — Je les suivrai! — Tu me laisseras seule, mon enfant! Oh! non, tu ne seras pas assez barbare pour cela; j'ai soigné ton père mourant, j'ai fermé les yeux de ton frère. Aie pitié de moi, ma mort ne peut tarder, ton esclavage ne sera pas long. O Théophile! ô mon enfant! reste encore quelques jours!

La pauvre vieille caressait les mains de Théophile. — Je aime comme mon enfant; ne suis-je pas ta seconde mère? aste encore, la vie est ici comme ailleurs; nulle part tu ne ouveras plus de calme et de solitude. — Mais je retrouverai arie.

Le soleil était levé, quand Théophile, monté sur un petit heval andalou, sortit pour la dernière fois du château natal; il fit solennellement vœu d'y revenir, mais la volupté et a sœur, la mort, ne lui laissèrent point accomplir ce vœu.

Quand il eut marché pendant une demi-heure, il rencontra une femme qui revenait d'Aiguillon. — Avez-vous vu des dames sur votre chemin? lui demanda-t-il. — Je n'ai vu qu'un grand maigrelet au bas de la montagne et deux enfans à la croix de Saint-Jacques. — Mais le grand maigrelet conduisait un carrosse? — Oui, un carrosse moucheté de boue.

Théophile jeta un écu à cette femme, qui ne le ramassa point, dans la crainte que ce ne fût un écu du diable. Sur la montagne d'Orsay, il s'arrêta devant le château de Fargueil. — Si le pédant était là! dit-il.

Il s'enfonça dans l'avenue et frappa à grands coups à la grille. — Où est ton maître? demanda-t-il au valet qui ouvrit. — Il dort, car il n'est arrivé que d'hier. Théophile courut à Fargueil. Il le trouva assis sur son lit. A la vue de Théophile, il s'écria : — Et Dafné? — Je la poursuis; si vous voulez être du jeu? — Non, ma fortune s'altère et je songe à quelque châtelaine nubile des alentours. — Adieu, Fargueil. — Baste! je ne veux plus me marier, car je me souviens de vos deux vers :

En des baisers permis l'amour souvent s'endort,
Et le lit de l'hymen est le lit de sa mort.

Fargueil fit préparer son cheval et suivit Théophile. Jamais cavaliers impatiens n'eurent de coursiers plus alertes; les

arbres, les buissons, les champs rayés fuyaient derrière eu comme par magie. — Nous dépassons la vitesse du vent, mo cher Théophile, disait Fargueil; le pâle cheval de la mort n'e qu'un cheval de plomb. Dafné ne peut m'échapper. Il est bie entendu que je cours après Dafné, et vous après Marie : poi de chicanes futures.

Le poëte ne répondait pas, il baissait la tête, plongé dans se rêves.

Déjà les clochers d'Aiguillon accouraient à eux; Fargue admirait leurs formes sveltes, leurs grands yeux noirs, leu mille colonnettes; Théophile ne voyait que la poussière qu sortait des sabots de son cheval. Ils s'arrêtèrent à la taver où Brizailles et le vieux Robert de Saint-Pierre s'étaient gravement querellés, en trinquant ensemble; sur la mesure d'u vers et sur un titre de grandesse espagnole; le tavernier fu mait sur le pas de sa porte et souriait aux enfantillages d'u marmot qui se roulait à ses pieds. — Tavernier du diable lui cria Fargueil. — Je suis votre serviteur très humble monseigneur. — Une bouteille du fond de la cave! — Mai vous ne descendez pas, messeigneurs? — Deux bouteilles! — Mais vos pauvres montures? — Trois bouteilles! Et, si tu di trois mots, trois coups d'épée pour toi. — Je suis sûr qu'il courent après la carrossée, marmotta l'hôte entre ses dents. — Que dis-tu, roi des ivrognes? — Vos trois coups d'épé glacent ma langue. — Parle, ou je t'en donne six! — Je me disais que vos seigneuries poursuivaient sans doute les deu voyageuses... — Où sont-elles? où allaient-elles? — Ah! par Dieu! je ne suis pas sorcier; je sais seulement qu'elles étaient conduites par un drôle qui buvait à deux mains et qui oubliait de payer. Quel buveur, sainte Vierge!

L'hôte descendit à la cave. Théophile, impatient, secoua les guides de son cheval, qui reprit soudain sa course; Fargueil avait soif; mais, dans la crainte de ne plus rejoindre Théophile, il partit aussi. L'hôte remonta en caressant déjà

dans sa pensée les trois écus du pédant; mais le devant de la porte était désert. — Hélas! dit-il en soupirant, être volé par les gens qu'on voulait voler! Dieu est injuste! Après ce blasphème, le tavernier se mit à courir de toutes ses forces après les fugitifs. Un embarras de charrettes avait arrêté Théophile et Fargueil, qui n'étaient pas encore loin. — Messeigneurs! messeigneurs! cria à tue-tête le tavernier, aussitôt qu'il les vit. Le pédant fit un demi-tour.— J'ai oublié de vous dire quelque chose. — Accours, *propera, furcifer, ganeo, flagellibulum, ut plautiano verbo utar, et testudineis pedibus talaria adde plumas, Mercurii æmule.* — Vous avez oublié de boire, messeigneurs, et voilà vos trois bouteilles.

Le tavernier arrivait près de Fargueil. — Quoi! rustre, c'est pour cela que tu nous poursuis? — Pendant que vous boirez, je vous dirai ce que j'ai oublié de vous dire à propos des voyageuses.

Théophile s'était arrêté à quelque distance; il revint sur ses pas. — Raconte ce que tu sais, dit-il au tavernier. — Je vous jure que j'ai pris ces trois bouteilles au fond de ma cave, dans la plus belle couche de sable... — Ne plaisante pas, coquin, ou je t'étends à mes pieds! Le tavernier présenta une bouteille à Théophile et une à Fargueil; le poëte prit la bouteille et la jeta contre le mur; le pédant essuya le goulot de la sienne et prouva beaucoup plus de philosophie. — Parleras-tu, buffle! Le tavernier commença à trembler. — J'avais donc oublié de vous dire que l'ivrogne qui conduisait les voyageuses avait les cheveux crépus et les yeux verts.

Théophile voulut assommer le tavernier; Fargueil le paya de fort bon cœur.

Les deux amis suivaient la route de Paris; mais, arrivés à l'embranchement de deux chemins, ils s'arrêtèrent et se demandèrent en même temps lequel il fallait prendre; un prêtre priait au pied d'une grande croix rouge à demi perdue dans les ronces. Théophile l'entrevit et s'avança vers lui. —

N'avez-vous pas vu passer deux femmes et un laquais? — Oui un carrosse s'est arrêté là, deux femmes en sont descendues l'une, vêtue en religieuse, a prié devant cette croix; l'autre vêtue en femme du monde, s'est assise sur cette touffe d'herb et m'a demandé l'heure qu'il était en lissant ses cheveux. L coche d'Aiguillon passa bientôt; la religieuse se jeta dans le bras de la femme du monde, et, après leurs embrassemens l'une monta dans le coche, l'autre rentra dans le carrosse Vous savez sans doute que le coche prend le chemin qui es à droite de la croix, le carrosse prit à gauche. Voilà ce que j puis vous dire, messieurs. — Mais, s'écria Théophile, est-c la religieuse qui est remontée dans le carrosse? — Non, mon sieur, c'est la femme du monde; la religieuse va sans doute à Paris.

En deux bonds le cheval de Théophile fut à droite de l croix. Fargueil demeura à gauche. — Adieu, dit-il à Théophile. A vous Marie, à moi Dafné! Le prêtre se ravisa et rappela les cavaliers. — Messieurs, je vous trompais sans l vouloir : la religieuse est dans le carrosse, il m'en souvien maintenant; peut-être va-t-elle dans un couvent voisin; l carrosse en a bien pris le chemin. — Et vous êtes bien sûr dit Fargueil, que la profane est dans le coche? — Oui, monsieur.

Le prêtre se signa et disparut bientôt dans les ormes d la route. — Voilà qui n'est pas drôle pour nous, dit Théophile. — Changeons-nous de chemin? — Oui, car je suis sûr que Marie est dans le carrosse. — Je n'ai pas votre assurance. — Eh bien! restons où nous sommes. — Non, si vous croyez que Dafné soit dans le coche.

Après bien des paroles perdues, les deux amis, incertains, changèrent de chemin et firent caracoler leurs chevaux. Oh! disait Théophile, je ne verrai plus Dafné; je veux m'enfermer avec Marie, et le mauvais amour n'aura plus de prise sur moi; la religion sera mon refuge. Une fois isolé du

monde, une fois dans la retraite, j'expierai les débordemens de ma jeunesse.

Oh! disait Fargueil emporté dans les airs par son cheval, je vais te revoir, belle Dafné; sœur de Cléopâtre et de Diane de Poitiers, je vais revoir tes grands yeux noirs qui ravissent, ta bouche qui enivre, tes mains si douces à mes lèvres! Je vais revoir ta longue chevelure et ton pied mignon, ta jambe ronde et ta gorge d'albâtre!

V.

A la tombée de la nuit, Théophile chevauchait lentement dans un chemin de traverse, à quelques lieues d'Aiguillon; son cheval harassé reprenait haleine; il lui donnait toute liberté : la bride s'était échappée de ses mains et flottait sur la crinière. Il faisait un temps calme et déjà froid; le ciel était d'une grande tristesse : de lourds nuages gris marchaient à petits pas et masquaient tout. L'horizon était vaste et varié; mais la brume le couvrait de ses mille écharpes. Le ciel vêtu de deuil et le paysage désert parlaient à l'ame de Théophile : il se sentait entraîné vers un sentiment indéfini de mélancolie; il se jetait à corps perdu dans un océan de tristesse et c'était avec une joie farouche qu'il reposait la vue sur le cimetière du village voisin. De temps en temps, il s'assurait du regard si les ornières offraient l'empreinte des roues. Un mendiant vint à passer. — Vous avez sans doute rencontré un carrosse traîné par un cheval brun? — Oui, monseigneur; celui qui le conduisait m'a rudoyé; mais la jolie dame du carrosse m'a donné un écu. — Comment cette dame était-elle mise? — Je ne sais pas, monseigneur; je n'ai vu que sa main et je l'ai baisée, ne vous en déplaise.— Mais vous la dites jolie? — Oh! par saint Jacques! oui, c'est une jolie femme; car les laides ne sont pas si humaines. — Est-ce que le carrosse était ar-

rêté? — Oui, monseigneur; à la porte d'une hôtellerie. Théophile reprit la bride; l'andalou leva la tête et repartit au galop; il côtoya une longue fougeraie, une prairie noyée par les premières pluies d'automne et se précipita dans le village.

Théophile dévora du regard le devant de l'hôtellerie : le carrosse n'y était plus. Comme il n'y avait qu'une seule rue dans le village et que le chemin se poursuivait sans détours, il le traversa sans s'arrêter et chevaucha au clair de la lune, dont la corne argentée perçait les lourdes vapeurs et répandait une grande nappe de lumière.

Il entrait dans un autre village, quand de grands cris sortirent d'une petite maison; la porte s'ouvrit, une femme à moitié nue vint se jeter éperdument devant son cheval. — Oh! monsieur! prenez ma défense; voilà la troisième fois que je suis battue aujourd'hui! — Ma pauvre femme, je ne sais qu'un remède à ce mal, c'est de frapper à votre tour, et plus fort, et plus long-temps.

Le mari qui battait sa femme entendit le conseil de Théophile. — Vous êtes un bon diable, dit-il au poëte en l'abordant; je vous prends pour juge de nos querelles. — C'est un monstre, monsieur! — C'est une lionne, monsieur! — Un tigre! — Une louve! — Il s'est éveillé ce matin pour me battre! — Je me suis éveillé aux cris de notre enfant qu'elle battait. — A midi, il s'est étouffé en mangeant sa soupe, tant il était furieux! Et ce soir il me bat encore comme un chien. — Oui; car il est temps de dormir et non pas d'aller jacasser avec les servantes de l'hôtellerie pour voir les voyageurs. Elle voit passer un carrosse et vite il faut qu'elle sache si c'est un duc ou un marquis; elle aime beaucoup ces gens-là. Consolez-vous, ma femme, ce n'est ni un marquis ni un duc qui vient de passer, c'est une religieuse. — Une religieuse! s'écria Théophile. — Oui, monsieur, j'ai vu une croix sur sa bouche. Le cheval du poëte fit un bond et partit au galop. Théophile descendit dans la cour de l'hôtellerie; l'hôtelier vint prendre

son cheval. — Vous serez servi comme un prince, monseigneur. — Vous avez deux voyageurs? — J'ai du vin de Bordeaux, j'ai du vin d'Espagne. — Un ivrogne et une religieuse? — J'ai du jambon, des oies, des dindes. Que vous mettrai-je à la broche? Théophile frappait du pied avec impatience. — Vous-même! Je vous demande où sont vos voyageurs? — Ils sont couchés, monseigneur; j'en ai beaucoup, comme toujours; j'ai aussi des figues, des amandes, des raisins secs...

Théophile laissa le catalogue vivant de l'hôtellerie et courut à la recherche de Marie : il traversa d'abord plusieurs salles dont les lits étaient déserts et pénétra dans une petite chambre noire où la lumière ne jetait que de pâles sillons; il vit les rideaux du lit, et, devant les rideaux, des vêtemens de femme. — Marie! s'écria-t-il. Une grande femme se leva sur le lit. — Vous voilà donc, mon cher Clitiphon? Je désespérais de vous revoir. Approchez, je suis seule; ne craignez rien, mon tyran est loin et nous avons quelques jours à passer ensemble. — Et sans doute quelques nuits, marmotta Théophile en voulant sortir. — Eh bien! volage, vous me fuyez déjà? Vous allez folâtrer ailleurs? Je ne souffrirai pas cela, monsieur!

Théophile sortait; mais tout à coup une main quelque peu caressante lui saisit le bras. — Vous êtes un traître, monsieur! Je ne vous lâcherai point; vous allez vous coucher tout de suite. Théophile se débattit en riant. — Vous seriez fâchée de me faire violence, madame, car je ne suis pas Clitiphon. — C'est une feinte, c'est pour m'échapper; mais je vous répète que je ne vous lâcherai point. Allons, mon doux Clitiphon, laissez-vous conduire. Clitiphon! Clitiphon! cette résistance est indigne! La dame embrassa Théophile. — Vous êtes amoureuse, madame, c'est fort bien; je ne condamne pas votre cœur, mais je condamne votre acharnement à me poursuivre. Si votre véritable amant arrivait! — Monstre! peut-on

feindre ainsi! Clitiphon! Clitiphon! redevenez mon Clitiphon d'avant-hier. La dame fit tous ses efforts pour entraîner Théophile vers son lit. — Vous avez perdu votre amant et votre raison, ma chère, dit Théophile en se débattant toujours. Il eut toutes les peines du monde à convaincre la dame qu'il n'était pas Clitiphon; la pauvre amoureuse, à demi morte de confusion, alla tomber sur son lit, en se promettant de se venger de sa méprise sur le véritable Clitiphon.

Théophile revint sur ses pas et demanda à l'hôtelier dans quelle chambre était couchée la religieuse. L'hôte, qui avait un canard à la main, l'éleva sous le nez de Théophile. — Par saint Roch! ce canard-là est digne du pape et de vous, monseigneur! Théophile jeta le canard au feu et monta un escalier qui venait d'attirer son regard. Il traversa une chambre nue, il arriva dans une seconde, éclairée par une lampe mourante; il s'approcha de l'alcôve, dont les rideaux étaient tendus et souleva ces rideaux en s'écriant encore : Marie! Marie!

Dafné, car c'était Dafné, ouvrit ses yeux noirs et tendit ses blanches mains à Théophile. — Je croyais dormir cette nuit, dit-elle d'une voix charmeresse.

Le prêtre avait trompé Théophile et Fargueil; dans son adieu au poëte, le pédant s'était écrié : — A vous Marie, à moi Dafné! Le prêtre avait pensé que c'étaient deux démons qui poursuivaient deux anges; et, regrettant ce qu'il venait de dire, il crut faire une bonne œuvre en faisant un mensonge; il espéra sauver les deux sœurs en trompant leurs amans.

Théophile avait soulevé le rideau dans l'assurance de voir Marie. A la vue de Dafné, les bras lui tombèrent de surprise. — Toi! dit-il d'un air désenchanté. — Je suis désolée de n'être point une autre. Adieu, monsieur; je vais dormir. — Ma destinée doit s'accomplir, dit Théophile. Passions infernales! je suis las de lutter contre vous; je suis las d'appeler le calme et la chasteté; je suis las de repousser le plaisir. Passions! passions! je vous rouvre mes bras! je suis à vous jusqu'à la

mort! Oui, Dafné, le plaisir n'aura pas un fruit, pas une liqueur, pas un parfum, pas une musique dont je ne m'enivrerai; je dessécherai sa coupe sous mon souffle! — Enfin, dit Dafné, te voilà presque raisonnable et je ne désespère plus de toi. — Si j'avais retrouvé Marie, j'aurais dit adieu aux voluptés de la terre; mais la destinée ne l'a pas voulu. — Pauvre homme faible! qui suit les caprices du sort; tu es bien à plaindre, ô poëte, tu n'as jamais eu la force de vivre à ta guise. — Et toi, belle insouciante? — J'ai choisi la route et je l'ai suivie sans détour; j'ai marché franchement au plaisir; je me suis fait un sceptre de ma beauté, j'ai voulu asservir tout ce qui levait noblement la tête. Et vous savez si j'eus des esclaves! Mais ce n'est point l'heure de vous raconter ma vie, vous la saurez pourtant un jour, je ne veux pas mourir sans vous faire la confession de mes misères et de mes gloires, de mes amours et de mes haines, sans vous dévoiler des mystères que vous n'avez pu deviner, sans vous dire des choses qui vous feront rire ou trembler; mais vous êtes d'une morosité trop élégiaque, vous savez que je n'aime guère les élégies; rêvez un peu moins et parlez un peu plus. Dafné se retourna. — Dafné, vous êtes une femme étrange, il faudrait vivre mille ans pour vous comprendre; mais où alliez-vous seule, sans défense, sans argent? — Où j'allais? L'amour est un dieu : il est partout. — Mais sans défense? — Quelle ironie! Est-ce que je suis une des onze mille vierges? — Et sans argent? — Vous me faites souvenir que je n'en ai pas, mais je ne m'en soucie guère et cela ne m'empêche pas de dormir. La fortune est aveugle, et, demain à mon réveil, qui sait si sa pluie d'or ne tombera pas pour moi? Mais la fée du sommeil abaisse mes paupières et verse à mes yeux sa poudre brune; allez rêver un peu plus loin. Comme je suis miséricordieuse, je vous permets de revenir quand vous serez las de rêver.

Dafné tendit ses bras et parut s'endormir. Théophile se promena dans la chambre et réfléchit à la bizarrerie de leurs des-

tinées. — Nous sommes unis par un fatal lien, dit-il en se frappant le front; j'ai fait des efforts gigantesques pour le briser; je ne résisterai plus. La vie, c'est une lutte éternelle pour les fous; je trouve le combat trop fatigant et je dépose les armes. A toi ma vie, Dafné! prends-la, caresse-la, rejette-la comme une parure qui te plaît où qui te messied. A toi ma vie! c'est une flamme qui, près de toi, s'éteindra plus vite; mais qui sera plus rayonnante.

Théophile se rapprocha du lit; la respiration lente et cadencée de Dafné l'avertit qu'elle dormait; à la vue de ses longs cheveux caressans, tout son amour se réveilla; il se pencha au-dessus d'elle et appuya ses lèvres avides sur ce cou à la Diane chasseresse. — Il y a deux choses ravissantes, dit Dafné, l'une est de baiser une épaule froide, l'autre est d'avoir l'épaule froide et de ressentir le baiser.

VI.

Le lendemain, vers midi, le carrosse sortait de la cour de l'hôtellerie; Dafné rajustait son chaperon, Théophile la regardait et Brizailles lançait ses grands mots au cheval, qui ne s'effarouchait guère et qui marchait au pas, en dépit du bouffon. Le chemin se déroulait dans une plaine uniforme et dépouillée qui ne promettait guère de paysages changeans : c'étaient toujours des champs sillonnés, de maigres buissons épars, quelques hêtres dans le lointain; c'étaient toujours les mêmes nuances, un horizon brumeux, un ciel chargé, un vent lourd. Quelquefois un troupeau frileux se trouvait tapi contre les bords du chemin; quelquefois une volée de ramiers s'abattait sur l'éteule. Dafné, bientôt lasse de voir les mêmes horizons, regarda son amant; une mélancolie profonde le dévorait, ses yeux battus s'ouvraient sur les champs, de grandes raies bleues coupaient ses joues, un souffle ardent

desséchait ses lèvres pâlies. — Les pécheurs et les pécheresses meurent jeunes, dit-elle avec une joie amère, le chemin du plaisir est le chemin de traverse dans la vie. Théophile lui prit la main. — Oui, Dafné, c'est le chemin de traverse dans la vie; j'aurais dû balayer à ton passage les pierres et les ronces de ce chemin, j'aurais dû en adoucir toutes les aspérités; j'aurais dû te couvrir d'éclatantes parures, t'entourer de fleurs et de parfums, te servir en esclave; j'aurais dû dépenser mes heures à effeuiller des roses à tes pieds, à t'enivrer de musique et de paroles d'amour; j'ai stérilement usé ma jeunesse, j'ai perdu mon temps. — Oui, tu as perdu ta jeunesse, tu as tout poursuivi sans rien atteindre. Tu voulais trop embrasser, ignorant la longueur de tes bras; courir après la gloire, c'est courir après une poussière insaisissable. N'a-t-on pas assez de gloire, d'ailleurs, quand on a l'amour d'une belle femme? Un doux regard tombé d'un œil de flamme ne vaut-il pas tous les lauriers du monde? Moi, je n'ai pas perdu mon temps, j'ai trouvé ce que je cherchais, je suis arrivée où je voulais...

Dafné s'arrêta tout d'un coup; Brizailles, ennuyé de crier, s'était mis à chanter :

Blanche dormait sur le rivage.
Un chevalier passa par là...

Brizailles chantait fort mal, mais il chantait et Dafné muette, immobile, était dans le ravissement; ses beaux yeux jetaient des éclairs et versaient des larmes. Théophile la voyait pleurer avec enthousiasme. — Dafné, Dafné! lui dit-il, pardonnez-moi, je vous accusais de ne pas avoir d'ame. — Vous accusiez le ciel d'être sans soleil, quand le soleil vous éclairait et que ses rayons vous brûlaient. Brizailles finit sa chanson. — Les hommes sont ainsi, reprit Dafné; ils ne veulent pas comprendre qu'une femme qui aime par les yeux et

par les lèvres puisse avoir le sentiment des choses saintes et pures; les passions n'étouffent pas l'ame : ce sont des nuages sur le soleil, les nuages se dissipent et le soleil rayonne encore.

Tous les matins, Théophile s'éveillait plus pâle et plus souffrant; un feu ardent lui dévorait la poitrine et le ravageait tous les matins il se découvrait une nouvelle ride. Dafné cachait coquettement les désastres des années et s'aveuglait sur le mal brûlant qui lui déchirait le sein; il y avait toujours de l'amour dans ses yeux et la trace d'un sourire sur sa bouche.

La carrossée passait dans Chartres; le prévôt de la province était à la fenêtre et il reconnut Théophile, qu'il avait vu juger. Il se souvint que le poëte était condamné au bannissement, il donna ordre de l'arrêter. Comme c'était un homme de marque, le prévôt ne souffrit pas qu'on le conduisît en prison : il lui fit les honneurs de son hôtel. — Monsieur, lui dit-il en regardant Dafné, vous oubliez sans doute que vous êtes banni, que vous n'avez que Chantilly pour refuge. — Je ne l'oublie pas, répondit le poëte, et, si vous le permettez, avant quelques jours je serai chez le duc de Montmorency. — Comment osez-vous voyager en ce pays! Je ne suis pas sévère, monsieur, mais le devoir me force de vous arrêter. Dafné jeta ses yeux vers le prévôt. — Arrêter un poëte qui a voulu revoir son pays! murmura-t-elle. — Du reste, reprit le prévôt, on aura pour vous tous les égards dûs à votre rang, et, si madame veut rester près de vous, elle restera. Le prévôt était troublé. — Quelle femme! quels yeux! se disait-il à la vue de Dafné. Il fit passer les amans dans une grande salle déserte où une servante vint allumer du feu. On était à la chute du jour; l'hiver se faisait violemment sentir et Dafné s'approcha de l'âtre pour se chauffer les pieds. Le prévôt la suivit avec empressement, et, glissant une chaise près d'elle, il la pria de s'asseoir. Dafné dégrafa sa mante et la remit au prévôt, qui ne songea même pas à s'offenser et

qui la déposa sur une autre chaise. Il tombait quelques flocons de neige et Théophile regardait tristement tomber la neige à travers les vitres; le prévôt, charmé de cette distraction, rejeta son masque sévère et prit joyeux visage. Dafné se mirait dans une grande glace à biseaux qui ornait la cheminée; il lui dit en souriant: — Il est fâcheux que les miroirs n'aient pas la vertu de garder le reflet des belles femmes. — Que de reflets, monsieur! Les pauvres glaces seraient à plaindre! — Les belles femmes ne sont pas si communes, madame. — Vous parlez avec un ton qui me fait croire que vous avez trop vu de femmes laides. — Vous m'ouvrez les yeux sur le passé : vous enlaidissez toutes les femmes que je voyais belles. — C'est à ne plus oser paraître au grand jour! Théophile, qui vint au foyer, interrompit le prévôt. — Il neige, il neige! dit-il en pensant à Isaure. — Chauffez-vous, mes chers hôtes, dit le prévôt. Je vais prier ma femme de penser au souper. Vous tombez à merveille : mon fils vient de tuer un magnifique chevreuil et les métayers de Landrecy m'ont apporté ce matin une belle guirlande de cailles. Le prévôt salua et sortit. — Cet homme est aussi laid que ridicule, dit Dafné en s'asseyant enfin. Le feu flambait joyeusement. — Du reste, reprit-elle, ce gîte vaut bien une mauvaise hôtellerie. Le prévôt n'a pas l'air méchant; il t'a fait saisir pour se désennuyer et pour avoir le plaisir de te gracier. Théophile hocha la tête. — Le prévôt, dit-il, est quelque lointain ami du père Garasse et j'aimerais mieux me trouver à minuit devant une misérable taverne que d'être tombé dans ses lacs. Dafné attisait le feu. — Demain tu seras libre; les révérends pères ne songent plus à toi; Garassus est las de te poursuivre; il t'a rayé de ses libelles.

Un bruit de pas se fit entendre. Un jeune homme entra et s'inclina. — Il est charmant! se dit Dafné. — Le jeune homme regarda Théophile. — Quelle mine lugubre! quel teint élégiaque! Théophile, que faites-vous donc? Théophile leva la tête.

— De Lépinaye! s'écria-t-il. Le poëte avait reconnu un jeune seigneur de la cour qu'il voyait souvent autrefois. — Eh mon Dieu, oui, en chair et en os; je n'ai pas subi la plus légère métamorphose. Il n'en est pas ainsi de vous : il semble que vous sortiez du royaume des trépassés. Que faites-vous donc, ô mon funèbre ami? De Lépinaye regarda malicieusement Dafné. — A Paris, reprit-il, vous avez toujours une renommée du diable! Vos élégies ne passent point de mode et ma maîtresse m'endort avec vos stances. Malherbe vous jalouse toujours et vous condamne, la grammaire en main. On raconte mille choses occultes sur Balzac. On a répandu une nouvelle édition du *Parnasse satirique*. Voilà les nouvelles. — Vous n'êtes donc plus à la cour? — La cour est morose : Marie de Médicis rêve à quelque sombre complot, j'aime mieux chasser dans la forêt de Chartres. Vous me voyez ici dans la maison paternelle : ce vieux fou, qui vous a arrêté, n'est rien autre chose que mon père. Par Dieu! il a bien fait de vous arrêter, la rencontre est merveilleuse! — Il est moins galant que son père, pensait Dafné. De Lépinaye prit une chaise. — Et vous marchez toujours dans la vie une main tendue à la poésie, l'autre à l'amour? Heureux poëte! heureux amant! Le gentilhomme jeta à la dérobée un regard à Dafné. — Pour moi, j'avoue que la muse s'effarouche à ma voix : il me semble aussi pénible de faire des vers que d'égrener un rosaire. Vive, vive à jamais la chasse! J'aime l'aboiement des chiens, le son du cor, le cri des cerfs aux abois, le battement d'ailes des faisans. Les yeux de Lépinaye s'animaient. — Vivent à jamais les femmes! J'aime les voix mourantes, les yeux languissans, les chevelures éparses, les gorges soulevées! Voyons, voyons! la mélancolie messied à des fronts de trente ans! Égayons-nous, mon cher : le vin de mon père est aussi vieux que lui, buvons! Le prévôt reparut sur le seuil de la porte. — Je vous l'avais dit, mon père, l'homme que vous avez eu la bienveillance d'arrêter est un de mes chers amis : une mau-

vaise action peut avoir de bonnes suites, vous le voyez. Le prévôt fit la grimace. — Du reste, mon pauvre Théophile, votre punition sera légère; mon père m'accorde son droit prévôtal et je vous condamne à passer seulement une nuit avec nous : nous ne sommes pas dans le cachot de Ravaillac! Le prévôt s'était assis près de Dafné. — Et, pendant que ce vieux fat essaie d'être galant auprès de votre maîtresse, parlons du temps passé : vous souvient-il de nos orgies chez Du Bosquet? Que de vin répandu ! que de femmes fanées! Du diable si d'autres avaient des belles alors : toutes étaient pour nous!

On servit à souper. — A table! à table! soyons verts et gais! Le souper fut plus bruyant que joyeux; au dessert pourtant, les visages s'animèrent et la mélancolie du poëte s'envola. Le prévôt disait toujours des galanteries à Dafné, qui riait sous cape; le fils du prévôt, ennuyé de voir un vieillard aux prises avec une si belle fille, fit naître à propos une querelle entre son père et Théophile; et, pendant que le poëte et le prévôt discouraient chaleureusement, il jeta à l'oreille de Dafné cette déclaration burlesque, mais dans le goût du temps: — J'avais le dessein d'assiéger votre cœur, madame; mais je craignais de mourir avant la conquête, foudroyé par vos regards! — Je vous fais grace du reste, dit Dafné. Le lendemain, la pécheresse glissa son bras au cou de Théophile et murmura d'une voix faible : — Tu partiras seul...

LIVRE VIII.

AUBÉPINE.

I.

Comme Dafné, le bouffon délaissa Théophile, qui partit seul de Chartres pour Chantilly, plus irrité que jaloux. Quand il arriva à Chantilly, le château était désert : le duc de Montmorency faisait la guerre aux Anglais et la duchesse passait l'hiver à Paris.

Il se réfugia dans un pavillon perdu au milieu des grands arbres du parc. C'était une charmante retraite toujours silencieuse, toujours ombragée; on y arrivait par des sentiers bordés de myrtes, de grenadiers, d'épines blanches et de jasmins touffus; de vieux ormes se balançaient au-dessus du toit aigu; les fenêtres, encadrées dans des sculptures mauresques, s'ouvraient sur un balcon orné d'une balustrade et regardaient le majestueux étang du parc à travers le feuillage varié. Une gueule de loup grimaçait au-dessus de la porte en ogive; le lierre, qui tapissait la muraille, lui formait une chevelure tou-

jours verte. Rien n'était plus romantique que les alentours de ce pavillon, qui semblait oublié de tous. L'herbe, étoilée de mille fleurettes sauvages, revêtait le parterre d'une couleur éclatante qui ne s'altérait qu'au milieu de l'hiver; une petite source s'échappait des jasmins et courait en toute hâte vers l'étang : la pauvre vagabonde se plaignait de sa course éternelle et semblait se jeter avec désespoir dans le grand lit humide. Un escalier en spirale conduisait à la chambre du pavillon, dont l'ameublement était fort simple : on n'y voyait qu'un lit de chêne recouvert d'une courtine de velours rouge à grandes franges, deux chaises à dosserets, une table gothique soutenue par quatre colonnettes torses, enfin quelques ornemens; divers livres étaient sur la table : les *Confessions de saint Augustin*, les *Psaumes de David*, les *Amours de Pétrarque* et les poëtes du temps. L'aspect de cette chambre était austère et froid. Point de tableaux sur les murailles à noires tentures, point de fleurs sur le balcon. Une sainte mélancolie semblait répandue partout et la lumière ne jetait qu'un pâle reflet à travers les vitraux peints.

Isolé dans cette retraite, Théophile voyait tristement passer sa vie, lac limpide, troublé par l'orage, qui avait retrouvé son calme, mais qui avait perdu sa transparence. Le soleil levant le voyait appuyé sur la balustrade du balcon; le soleil couchant le voyait dans les sentiers perdus ou sur les bords de l'eau. Il n'allait guère au château qu'à l'heure des repas; il vivait le plus solitairement du monde et n'entrait jamais dans Chantilly. Tous les matins il lisait ses poëtes aimés, il rouvrait ses œuvres, il en effaçait les images trop vives, les teintes trop ardentes; tous les soirs il ajoutait une strophe à son poëme : *le Bosquet de Sylvie.* C'est une belle peinture descriptive, pleine d'éclat et de couleur, tout embaumée des senteurs d'avril et de septembre. Le nom est resté au bocage célébré par le poëte. Il lui arrivait souvent de suivre la source qui courait devant le pavillon et qui se perdait sous les roseaux;

dans ses rêves poétiques, quand il oubliait le monde, il croyait voir un flot de larmes. C'est, disait-il, quelque amante qui pleure son délaissement. Et il se demandait si les fleuves n'étaient pas les larmes répandues par les malheureux depuis la création. La pure image de Marie, les formes ravissantes de Dafné, passaient et repassaient devant lui; il fermait les yeux sur l'une, il ouvrait de grands yeux sur l'autre, mais il voyait plus long-temps la pécheresse que la religieuse. Le mal empirait tous les jours, son sang lui brûlait les veines; souvent il descendait du pavillon, il se jetait sous le jasmin et plongeait ses lèvres desséchées dans le cristal de la source; mais l'eau n'éteignait sa fièvre que pour un instant, car, à peine de retour dans sa chambre, le feu le dévorait encore. Pareil à tous les mourans, il s'aveuglait sur sa fin prochaine; plus il avançait vers la tombe, plus il se rattachait à la vie. L'espérance l'endormait tous les soirs et le réveillait tous les matins.

La fin de l'automne, l'hiver entier, les premiers jours du printemps, s'écoulèrent sans qu'il advînt nul changement au château de Chantilly.

Un soir d'avril, le poëte, penché à son balcon, regardait la face brunie de l'étang, quand il entrevit une robe flottante dans le feuillage transparent d'un saule; il descendit à la hâte, il marcha sans bruit vers le saule et s'arrêta à une distance de quelques pas. Une femme bizarrement vêtue s'inclinait au-dessus de l'eau et regardait autour d'elle avec des yeux égarés; il essaya de saisir les traits de cette femme, mais ce fut en vain, car une branche pendante tremblait devant elle et lui formait un voile. Elle murmurait quelques paroles confuses qui se perdaient dans le souffle du vent.

Cette apparition romanesque frappa Théophile et l'émut violemment; il s'avança en silence vers l'étang, mais la femme qu'il entrevoyait s'enfuit tout à coup; il la suivit: elle courut jusqu'à la sortie du parc, qui n'était séparé des champs

voisins que par un ruisseau bordé de mûriers sauvages; deux vieilles planches recouvertes de mousses formaient là un pont chancelant où elle s'aventura sans crainte; en abordant à l'autre rive, elle se déchira les pieds aux épines; Théophile entendit un cri de douleur. Après s'être éloignée de quelques pas, elle revint et glissa ses mains dans les ronces, et, quand elle vit jaillir le sang, elle se mit à rire, mais du rire sec et terrible des agonisans et des fous. Elle reprit sa marche rapide à travers les champs en fleurs, elle arriva bientôt à l'entrée de Chantilly et s'arrêta devant une chétive maison, qui semblait demander l'aumône aux passans.

La vision mystérieuse franchit précipitamment le seuil de la chétive maison; Théophile, qui l'avait toujours suivie, vit se fermer la porte; il écouta long-temps et long-temps une plainte étouffée déchira son cœur. Il reprit le chemin du château, ne voyant que cette femme étrange qui se glissait dans le parc, pour contempler l'étang et qui se déchirait les mains aux épines.

La nuit se passa sans qu'il pût dormir; ses oreilles étaient toujours ouvertes aux plaintes de cette femme; le jour suivant lui parut d'une morne lenteur. Plein d'impatience et d'agitation, il vit passer les heures; dès que les teintes brunes du soir se répandirent dans le parc, il s'appuya comme la veille sur la balustrade du pavillon; le soleil disparut, l'horizon enflammé s'éteignit, la nuit couvrit la terre et le ciel, mais les bords de l'étang étaient toujours déserts. Il les côtoya, il secoua de ses pieds les gouttes de rosée suspendues aux herbes. Un bruit de feuilles le fit tressaillir, il se retourna et vit flotter une robe; esclave de sa curiosité, il se jeta étourdiment à la rencontre de celle qui la veille l'avait tant tourmenté. Il l'atteignit bientôt. — Qui êtes-vous, madame, qui êtes-vous? — Une folle! — Hélène! s'écria-t-il. C'était Hélène. — J'ai peur de vous. — Je la croyais morte, dit Théophile. — Ne regardez pas, ne regardez pas dans l'étang! Hélène

ferma les yeux. — Sauvez-vous, car vous n'avez pas le droit de me troubler ainsi. — Elle est folle! dit-il. Il lui prit les mains. — Hélène, n'ayez pas peur de moi, je suis votre ami, je sais vos malheurs. La folle regarda Théophile avec des yeux hagards. — C'est mon sauveur! dit-elle. Elle se jeta dans ses bras. — Vous pensez toujours à moi; vous n'oubliez pas Hélène; vous êtes le seul. Hélène regarda encore autour d'elle. — Nous sommes dans un désert; asseyons-nous sur l'herbe et je vous finirai ma confession.

Après un silence : — On dit que je suis folle, ne le croyez pas; on dit que je suis folle, parce que je viens souvent la nuit regarder dans cet étang. Hélène se pencha au-dessus de l'eau. — Il n'est pas encore l'heure! — Mais que voyez-vous dans cet étang, Hélène? La folle sourit. — Vous ne devinez donc pas? — Vous voyez des roseaux? Hélène prit un air moqueur. — Vous voyez, comme autrefois, de grandes fleurs d'or se couchant dans l'eau? La folle se rapprocha de Théophile et lui dit à l'oreille : — Je vois mon amant, je vois mon enfant; tous deux sont ensemble au ciel et le ciel n'est-il pas dans cet étang? Quand ce grand nuage sera passé, quand les trois étoiles trembleront sous les osiers, ils reparaîtront comme hier; ils me tendront les bras; ils m'appelleront à eux. Je suis bien lâche! je n'ose pas me lancer à leur rencontre; car il faut traverser l'étang et l'eau est si froide encore!

Hélène s'étendit sur le bord de l'étang et trempa sa main dans l'eau. — Toujours froide! Mais le soleil sera plus ardent demain qu'aujourd'hui. Théophile releva Hélène. — Vous ne vous doutez pas des extases qu'ils ont au ciel : c'est une joie éternelle qui ne s'altère pas! De ravissantes symphonies, des vapeurs d'encens! Le nuage est passé, les trois étoiles brillent sous les osiers! La folle se tut et jeta un regard avide dans l'étang. — Voyez-vous! voyez-vous! Qu'il est beau, mon enfant! Quel ange charmant dans son écharpe blanche! Hélène recula avec épouvante. — Ne regardez plus! ne regar-

dez plus! Elle se mit devant Théophile. — Fermez les yeux, je vous en supplie! Par pitié, n'écoutez pas! Vous verriez deux cadavres, vous entendriez les plaintes d'un enfant qu'on étouffe et d'un homme qui meurt de faim! La folle tomba agenouillée, se releva, se suspendit aux branches d'un saule et s'enfuit tout à coup. — A demain, dit-elle à Théophile. Le poëte la suivit. — Hélène, laissez-moi vous conduire au village. — Oui, car j'ai peur quand je traverse cet enclos; j'ai peur quand je vois la masure. Cette masure me rappelle des choses lugubres!

Quand Théophile et Hélène arrivèrent devant la masure, une vieille en sortit avec un balai. — C'est mon amie, dit la folle. La vieille s'inclina et les laissa passer. — Voilà notre palais! s'écria Hélène. Théophile fut frappé de l'étrange aspect de ce misérable réduit. Quelques racines de vignes se consumant dans le foyer jetaient par intervalles une lumière qui blanchissait les murailles et qui glissait en tremblant sur des ailes de chauves-souris, sur des carcasses de hiboux et d'orfraies pendues au plancher en forme de cercle cabalistique. — C'est une vieille sorcière, dit Hélène, elle a fait un pacte avec le diable : toutes les nuits elle va dans le bois voisin, elle cueille des feuilles de chêne, elle y imprime la marque du sabbat, elle conjure Satan de souffler dessus et les feuilles de chêne se changent en feuilles d'or ou d'argent. Hélène pria Théophile de s'asseoir sur un banc de bois renversé au coin du feu. — Oui, c'est une vieille sorcière, reprit-elle; tous les soirs c'est elle qui m'envoie à l'étang du parc et qui fait apparaître mon enfant. Autrefois elle était au service du duc de Montmorency, qui ne pense guère à nous au milieu des fumées de la guerre. Nous sommes délaissées, nous mourrons de misère! La vieille rentra. — Sainte mère de Dieu, que la nuit est froide! dit-elle en se signant. Et ma pauvre Aubépine qui ne revient pas! Elle s'approcha de l'âtre et déposa d'autres racines sur le brasier. — Chauffez-vous, monsieur,

cascatelle qui bondissait dans un bassin de pierre; il s'approcha d'elle, il lui parla de la jolie blonde au chaperon bleu. — C'est Isaure, c'est Aubépine, lui dit la servante. — Isaure, s'écria-t-il. La servante fut surprise de l'animation de ses traits. — Ce nom-là n'a rien d'étrange, reprit-elle. On l'a surnommée Aubépine parce que la vieille sorcière de la masure l'a baptisée hors l'église avec une belle branche d'aubépine; mais son nom de chrétienne est Isaure. Théophile s'éloigna de la cascatelle, et, quand il se retrouva dans la solitude, quand son agitation fut calmée, il se replongea dans sa vie passée; son ame reprit son vol vers Pansy; il revit les nappes de neige étendues sur la montagne, il revit le cercueil de la trépassée, il entendit la voix funèbre des cloches, les chants lugubres des psaumes, et s'écria comme inspiré : Isaure, je t'ai retrouvée; cette angélique enfant, c'est toi; ton ame a passé dans son corps.

II.

Isaure était morte dans l'hiver de 1610; on était au printemps de 1626 et Aubépine avait quinze ans. D'après les peintures de Charlotte, Isaure était d'un blond tendre et délicat; le bleu pâle de ses yeux leur donnait une douceur ineffable; ses traits avaient une ravissante pureté; or, l'enfant n'était-elle pas le reflet d'Isaure? La trépassée semblait toujours plongée dans d'insouciantes rêveries : Théophile n'avait-il pas vu l'enfant insouciante et rêveuse?

Cette étrange pensée s'enracina dans l'ame ardente du poëte.

La nuit, la trépassée lui apparut en songe. Voici l'heure de m'aimer, lui dit-elle en secouant les lambeaux de son linceul. Théophile reconnut la jolie enfant qu'il avait vue cherchant des coquillages. Il s'élança vers elle, mais ce n'était qu'un fantôme. J'ai retrouvé mes premières amours, dit-il en s'éveil-

lant; la vie est éternelle; les fleurs sortent de leur tombe, et l'ame d'Isaure, au lieu de s'envoler au ciel, s'est envolée au corps de cette charmante enfant. Aubépine, Aubépine! tu seras mon premier et mon dernier amour. Je t'ai aimée il y a quinze ans quand tu te nommais Isaure, je t'aime aujourd'hui avec la même candeur. Te me parles du ciel où tu es allée, mon ame ira bientôt là-haut emportant ton souvenir si pur et si doux!

Le matin, Théophile descendait au château, quand il rencontra la servante qui lavait sa jupe la veille. — Un beau jour de printemps, Ursule? — Oui, monsieur; les fleurs vont bellement s'épanouir. — Les enfans vont cueillir des violettes dans le parc. Est-ce que la jolie blonde d'hier ne cherchait pas des coquillages tout à l'heure? J'ai cru voir cette adorable enfant au travers des grands chênes. — Vous vous êtes trompé, monsieur; l'intendante a chassé hier Aubépine.

Théophile tressaillit. — Chassée! — Oui, monsieur; l'intendante n'ose la regarder en face, car sa grand'mère est sorcière, et tout le monde craint ses maléfices. — La grand'mère d'Aubépine est cette vieille qui a recueilli Hélène? — O mon Dieu oui! La vieille harpie fait bien du mal au village, et le Seigneur nous ferait une belle grace, s'il l'envoyait au diable.

Théophile courut à la masure de la vieille. C'était le dimanche, l'enfant jouait au volant sur le devant de la porte; elle se mettait dans de charmantes petites colères contre le vent, qui la lutinait. La vue de Théophile ne la troubla nullement et ne lui fit pas perdre un seul coup de raquette. Elle avait l'air de danser en courant; son joli bras lançait dans les airs, avec une grace infinie, son volant dont les plumes teintes ressemblaient à des fleurs mises en bouquet.

Théophile entra dans la masure: la vieille, seule au coin du feu, suivait la forme des flammes qui s'élevaient, par intervalles, d'un monceau de feuilles de chêne et de buis bénit. A chaque transformation, elle s'agitait singulièrement, elle pas-

sait tout d'un coup de la joie à la tristesse et de la tristesse à la joie.

Quand elle vit Théophile, elle fit une petite grimace qu'elle s'empressa de cacher sous un sourire. — Je vous salue, monseigneur! Hélène n'est pas là : la pauvre femme prie Dieu. Elle s'est hasardée d'aller à la messe; elle s'est jetée dans la procession qui passait là-bas devant la croix d'en face. Mais asseyez-vous sur ce banc et attendez-la. Elle ne peut tarder, car la messe va finir.

Théophile, ne sachant que dire, retourna vers la porte et regarda Aubépine qui bravait la fatigue et l'ardeur du soleil.

La vieille, troublée dans ses sortiléges, sépara le buis des feuilles de chêne et vint bientôt à lui. — N'est-ce pas, monseigneur, qu'elle est belle, ma fille, qu'elle est fraîche, qu'elle est gracieuse? — C'est la plus adorable enfant que j'aie vue!

La vieille s'approcha d'Aubépine. — Aubépine, il faut vous reposer. Elle saisit le bras de l'enfant qui fit un bond et s'enfuit en riant avec tant de légèreté, qu'elle semblait mollement soulevée par le vent. — Aubépine, si vous êtes méchante, vous n'aurez plus d'images. L'enfant accourut à sa grand'mère et lui fit des caresses. La vieille, attendrie, s'assit sur le pas de la porte. — C'est ma seule joie dans ce monde, dit-elle à Théophile; aussi, voyez comme je la pare de la tête aux pieds. Voyez quel joli chaperon, quel joli corselet! Je vendrais mon ame pour l'embellir! — Sa mère est morte? dit Théophile. — Oui, morte! il y a quinze ans, morte le jour de la naissance de son enfant. Je m'en souviendrai toujours : c'était pendant les neiges de l'hiver. — Pendant les neiges! s'écria Théophile. Et s'éloignant pour cacher son émotion : — Je ne doute plus, reprit-il; cette enfant, c'est l'Isaure de Pansy. *Voici l'heure d'aimer*, m'a-t-elle dit en songe. Aimer! je suis épuisé de mauvaises passions, ce serait un crime. Mon ame est dévastée par l'orage, l'ame de cette enfant est calme : ma vie a été le miroir de toutes les impuretés, son existence n'a réflé-

chi que l'azur des cieux. Nos ames ne sont pas sœurs, et Dieu verrait avec horreur l'union d'une ame vierge et d'un cœur perdu. Pourtant, l'orage n'a pas tout dévasté : un autre printemps passe en moi; mon ame n'est pas aride; des fleurs s'épanouissent dans les replis les plus cachés; leurs chastes parfums me plongent dans d'ineffables extases. Le noir torrent n'a pas troublé toutes les sources; leurs vagues murmures me bercent toujours. Je puis aimer encore!

Théophile arrivait à son pavillon; et, comme il suivait des yeux un corbeau qui lui jetait à l'oreille son cri funèbre, il vit Dafné indolemment penchée sur le balcon. — Le corbeau m'avait averti : je ne m'étonne plus de l'apparition de l'oiseau le mauvais augure.

Théophile fit semblant de ne pas voir Dafné, il rebroussa chemin et se perdit dans le parc.

La pécheresse le suivit et l'atteignit dans un bosquet. — Théophile, lui dit-elle en l'enlaçant, je viens mourir près de toi. — Avec moi? répondit le poëte en se déchaînant.

Plus que jamais il fut effrayé de la pâleur de Dafné. — Vous me repoussez, maintenant que je suis vieille, que je suis laide.

Dafné pleurait; Théophile l'appuya sur lui et but ses larmes dans un baiser. — Voilà la plus douce caresse que mes yeux aient sentie! s'écria Dafné. — C'est le marquis de Saint-Pierre qui vous a dit mon refuge? — Le marquis de Saint-Pierre est ici : il vous cherche, il cherche sa sœur. Le voilà.

Le marquis allait entrer dans le pavillon. Théophile alla à sa rencontre. — Vous êtes introuvable, mon cher; il y a deux heures que je cours partout. Vous voyez que je fais œuvre d'amour fraternel; que je me souviens de ma sœur. Où est Hélène? Je commets aujourd'hui deux bonnes œuvres : je rends à autrui ce qui est à autrui.

Le marquis prit la main de Dafné et l'offrit à Théophile : — Et je viens arracher Hélène des griffes de la vieille sor-

cière. — Dites plutôt des griffes de la misère. — Des griff du diable si vous voulez; mais courons au repaire de la vieill

Tous trois prirent le chemin du village. Ils arrivèrent à masure en même temps qu'Hélène qui feuilletait son livr d'heures, trébuchant à chaque pas.

Le frère s'approcha de la sœur. Hélène pâlit et recula — Ne nous étranglons pas, ma chère; vous avez des ongle qui me font peur.

Théophile s'avança vers la folle. — Ne craignez plus rie de votre frère : il a expié ses fautes par le remords, le temp a effacé jusqu'à la trace du mauvais désir dont vous fûtes vic time; oubliez tout comme lui; retournez au château de Saint Pierre; échappez à la misère qui vous tue. — Et si le mauvai désir revient, qui me défendra de mon frère? dit Hélène — Moi; car j'irai souvent vous voir, vous consoler, vous dir d'espérer.

La folle retomba dans cette somnolente torpeur qui l'affais sait souvent. La vieille accourut et fit le signe de la croix au dessus de sa tête. — Aubépine, cria-t-elle à l'enfant qui tres sait des primevères de l'autre côté du chemin, apporte-mo la tasse brune et des cendres de buis bénit.

Aubépine se mit à sautiller vers la masure.

La vieille dit à Théophile et au marquis qu'Hélène était dans le sommeil de la folie et que, grace à ses philtres et à ses sortiléges, elle se réveillerait peut-être à la raison. Théophile regardait Aubépine à la dérobée. L'enfant sortit de la masure et passa devant Dafné; le regard du poëte rencontra celui de la pécheresse : il y eut pour tous deux une révélation. — Elle est jalouse de sa beauté, dit Théophile. — Elle est belle, il l'aime! dit Dafné.

Aubépine, étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle déposa la tasse brune et les cendres de buis bénit aux pieds de sa grand'mère, et, en deux bonds, elle franchit le chemin qui la séparait de ses primevères.

Le marquis de Saint-Pierre riait de pitié à la vue de la vieille, qui marmottait des oraisons et qui semait des cendres devant les yeux à demi clos d'Hélène. Bientôt las de ce tableau, il repoussa la sorcière, il lui jeta quelques pièces d'or et prit le bras de la folle.

Toujours plongée dans la torpeur, elle ne fit nulle résistance.

Et, le même jour, le frère et la sœur partirent pour le château de Saint-Pierre.

III.

On touchait au mois de mai; dans les alentours de Chantilly, c'étaient des neiges de fleurs, des ombrages rafraîchissans, des brises odorantes, des nappes de verdure emperlées de rosée. Tous les soirs, Théophile s'appuyant sur Dafné, Dafné s'appuyant sur Théophile, faisaient de tristes et lentes promenades dans les champs. Ils se reposaient souvent; les paysans qui les voyaient passer si pâles, si frêles, si chancelans, se disaient entre eux que ce n'étaient plus que des fantômes.

Un soir les amans gravissaient la pente escarpée de la montagne pour s'asseoir sur une roche à demi cachée dans les grandes herbes. — Il semble que nous allons au cimetière, dit Théophile qui perdait le souffle. Dafné, haletante, tomba près d'une épine blanche et fit tomber Théophile. — Ne me parle jamais ainsi, dit-elle en tressaillant. — Non, ma belle Dafné, la mort est loin, la vie nous entoure, les arbres sont verts, les blés grandissent, la sève est partout; il nous reste encore de beaux jours.

Dafné pressait la main de Théophile, qui frémissait au souvenir de leurs jeunes embrassemens. — Dafné, dit-il avec feu, je mourrais pour un de tes baisers. Ses bras, esclaves d'un

désir ardent, s'ouvrirent pour étreindre Dafné. La pécheresse penchait avec amour son beau cou de cygne, mais elle pâlit tout à coup : elle avait vu le cimetière de Chantilly. — Quels yeux effarouchés, ma belle? — Oui, des yeux effarouchés, c'est en vain que je les ferme sur les objets funèbres; ce matin j'ai vu un hibou, ce soir je vois un cimetière. Je ne puis détacher mon regard de ces croix lugubres; ô mon Dieu, ai-je donc perdu sans retour mon insouciante gaieté?

Dafné sourit. — Folle! je ne suis pas changée, mais ta tristesse éternelle rejaillit sur moi et par instans je ne songe pas à m'en défendre. Voilà un tableau qui n'est pas si lugubre que ces tombes blanches; voilà Aubépine qui cherche des fleurs. — Isaure! s'écria Théophile. Dafné n'entendit pas, elle appelait Aubépine. A la voix de Dafné l'enfant se retourna. — Viens, mon petit lutin, tes cheveux t'aveuglent, je les tresserai. Aubépine se pencha en arrière et secoua sa chevelure sur son cou. — Je tresserai tes cheveux, et je les attacherai par un nœud de rubans. Le nœud de rubans fit sourire Aubépine, qui s'approcha.

Théophile et Dafné la dévorèrent du regard. — Tu es charmante, Aubépine! tes cheveux ressemblent à des rayons de soleil, tes yeux sont d'un bleu plus beau que le ciel. L'enfant abandonnait sa chevelure à Dafné et effleurait capricieusement un bouquet de violettes qu'elle avait cueilli sur la colline. Dafné arracha un ruban rose à son corsage et lui noua les cheveux. — Que me donneras-tu pour récompense, mon petit lutin? Aubépine offrit les restes de son bouquet. — Et puis?... L'enfant pencha sa joue vers Dafné; Théophile se sentit jaloux.

Dalné appuya ses lèvres sur la joue d'Aubépine, qui bondit et disparut dans les buissons. — Elle est belle, dit Dafné en grinçant des dents. Le poëte, qui regardait sa maîtresse, fut effrayé de son aspect farouche.

Pour complaire à Théophile, la femme de l'intendant per-

mit à Aubépine de jouer dans le parc; tous les jours la svelte enfant accourait joyeuse et folâtre; elle poursuivait les papillons, elle cueillait des marguerites, elle cherchait des coquillages. Théophile savait l'heure de son arrivée, il ne la quittait pas des yeux; souvent il était distrait de sa contemplation par Dafné, qui errait aux alentours et qui jetait à Aubépine des regards étranges.

Quand le soir revêtait sa robe toute mystérieuse et que le vent secouait l'arome des fleurs, Théophile pensait à Dafné et le corps étouffait l'ame; mais la nuit passée, le corps s'endormait et l'ame s'éveillait; la nuit passée, Théophile fuyait Dafné, et rêvait aux yeux bleus d'Aubépine. Le joie de l'ame suivait la joie du corps.

Il ne se passait pas de jour qu'il ne fît quelque lointaine promenade avec Dafné; il semblait chercher la vie dans le souffle de la jeune nature, qui déployait dans la vallée de Chantilly tout son éclat, toute sa verdeur, toutes ses richesses. Ce fut en ce temps-là, ce fut au milieu de ces promenades, qu'une muse amoureuse lui inspira ces stances où l'amour a des soupiers ardens; — ces stances si belles, si pleines d'harmonies sauvages et de parfums agrestes; — tableau digne de la galerie de l'Albane et de Giorgione.

LA SOLITUDE.

Dans ce val solitaire et sombre,
Le cerf qui brame au bruit de l'eau,
Penchant ses yeux dans un ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre.

De cette source une Naïade
Tous les soirs ouvre le portal
De sa demeure de cristal,
Et nous chante une sérénade.

Les Nymphes, que la chasse attire
A l'ombrage de ces forêts,
Cherchent les cabinets secrets
Loin de l'embûche du Satyre.

Un froid et ténébreux silence
Dort à l'ombre de ces ormeaux
Et les vents battent les rameaux
D'une amoureuse violence.

Ma Dafné, je te prie, approche,
Couchons-nous sur ce tapis vert;
Et, pour être mieux à couvert,
Entrons au creux de cette roche.

Mon Dieu! que tes cheveux me plaisent!
Ils s'abattent dessus ton front;
Et, les voyant beaux comme ils sont,
Je suis jaloux quand ils te baisent.

Belle bouche d'ambre et de rose,
Tout entretien est déplaisant,
Si tu ne dis en me baisant
Qu'aimer est une douce chose.

D'un air plein d'amoureuse flamme,
Aux accens de ta douce voix,
Je vois les fleuves et les bois,
S'embraser comme a fait mon ame.

Si tu mouilles tes doigts d'ivoire
Dans le cristal de ce ruisseau,
Le Dieu qui loge dans cette eau
Aimera s'il en ose boire.

Présente-lui ta face nue,
Et tes yeux avec l'eau riront,
Et dans ce miroir écriront
Que Vénus est ici venue.

Vois-tu ce tronc et cette pierre?
Je crois qu'ils prennent garde à nous,
Et mon amour devient jaloux
De ce myrte et de ce lierre.

Viens, ma charmante, que je cueille
Tes baisers du matin au soir.
Vois comment, pour nous faire asseoir,
Ce myrte a laissé choir sa feuille.

Vois le pinson et la linote
Sur la branche de ce rosier;
Vois trembler leur petit gosier,
Vois comme ils ont changé de note.

Approche, approche, ma Dryade,
Ici murmureront les eaux,
Ici les amoureux oiseaux
Chanteront une sérénade.

Prête-moi ton sein pour y boire
Des odeurs qui m'embaumeront:
Ainsi mes sens se pâmeront
Dans les lacs de tes bras d'ivoire.

Je baignerai mes mains folâtres
Dans les ondes de tes cheveux,
Et ta beauté prendra les vœux
De mes œillades idolâtres.

IV.

A la chute d'un beau jour, Théophile et Dafné étaient assis devant la source du pavillon; ils écoutaient en silence la voix roucoulante d'un ramier perché au-dessus d'eux et suivaient des yeux le cours plaintif de l'eau, quand Aubépine vint se jeter à leurs pieds; la pauvre enfant était tout effarée; elle fuyait un dogue qui avait brisé sa chaîne et qui sautait

joyeusement autour d'elle. — Qu'as-tu donc, ma belle? d Dafné en asseyant Aubépine sur elle. — J'ai peur du chi qui m'a renversée dans l'herbe.

Le dogue caressait Théophile. — Le chien n'est pas dang reux, mon petit lutin, il t'a fait la guerre en riant. Aubépi s'échappa des bras de Dafné et s'agenouilla près de la touf de jasmin. — Vous me fuyez, Aubépine?

L'enfant essoufflée s'appuya sur ses mains et trempa bouche vermeille dans la source; mais ses mains glissère sur l'herbe, elle tomba dans l'eau. Théophile s'élança vers el et la releva. Dafné, qui vit la soudaine agitation de son aman voulut lui arracher Aubépine des bras; Théophile résista et survint une lutte étrange.

Pendant la lutte l'insouciante Aubépine regardait passer l nuages.

La nuit, la pécheresse croyant que Théophile dormait m sa robe à la hâte et sortit. Théophile, qui ne dormait pas, l vit disparaître dans l'escalier. Cette fuite soudaine, au milie de la nuit, le jeta dans une grande surprise; il en chercha l cause, mais ce fut en vain. Dans son tourment, il courut su le balcon pour voir quelle route suivrait Dafné; il vit s forme blanche dans les saules de l'étang; une sinistre idée l frappa; mais la forme prit un détour et s'éloigna précipitam ment de la nappe d'eau que la lune argentait. Toujours in quiet, il descendit du pavillon et marcha sur les traces d Dafné qu'il entrevoyait toujours; elle s'avançait à grands pa vers le village; le ruisseau qui servait de limites au parc l'ar rêta quelques secondes, elle le franchit et s'enfonça dans u sentier qui traversait un immense champ de seigle en fleur — Où va-t-elle? où va-t-elle? disait Théophile, qui couchai les épis d'une main agitée. Il la suivait sans cesse du regard A travers les cerisiers et les pommiers, il entrevit la masur de la vieille : ce fut un éclair pour lui. — Dafné croit aux sortiléges, pensa-t-il; elle va voir la sorcière.

Quand Dafné arriva devant la masure, la vieille en sortait; Théophile se cacha derrière un sorbier et écouta avidement; mais il ne put saisir que des lambeaux de phrases. — Vous sortez si tard, ma chère vieille ? — Sainte Marie mère de Dieu, que vous m'avez fait peur! Ah! je vous reconnais, vous êtes la belle dame du château. — Où allez-vous donc à cette heure? — Où je vais ? où je vais? ne me le demandez plus, ma belle dame; sachez seulement que je ne suis jamais là, quand sonne minuit.

Aux clartés de la lune, Théophile découvrit une joie farouche dans les traits de Dafné. — Et vous laissez Aubépine seule? la vieille montra la clé de la masure. — S'il arrivait malheur à cette pauvre enfant? — Dieu veille sur les anges et je ne crains pas le démon.

La sorcière était radieuse. — Non, je ne crains pas le démon! Mais vous-même, ma belle dame, d'où vient que vous êtes ici à cette heure? — Je viens la nuit, je n'osais venir le jour; j'ai recours à vous, il me faut un philtre. — Demain, si la rosée est abondante, j'irai cueillir des herbes, et avant midi...

Un bruissement de feuilles empêcha Théophile d'entendre les autres paroles de la vieille, qui s'inclina bientôt devant Dafné et qui disparut dans un enclos.

La pécheresse regarda long-temps la masure et revint sur ses pas en s'écriant d'une voix sourde : — Elle est belle! elle est belle!

Théophile prit un détour et se mit à courir ponr arriver avant elle au pavillon. Quand elle rentra, il fit semblant de dormir et glissa sa main sur ses yeux afin d'être spectateur ignoré.

Dafné s'avança silencieusement vers le lit et s'assura du sommeil de Théophile. — Elle est belle! dit-elle encore avec un grincement de dents.

Elle jeta son mantelet sur le dosseret d'une chaise et s'ap-

procha du miroir avec la lampe. — Et je suis laide, moi ! Elle contempla son image avec une angoisse infinie. — O mes beaux yeux nacrés, vous ne rayonnez plus ! Elle essuya ses paupières baignées. — O ma bouche, quel sourire funèbre tes formes ! ô mes joues, quelles teintes livides ont voilé vos roses ! ô mon front, quelles rides fatales ont coupé ta surface de marbre !

Dafné changea de pose. — Laide ! toujours laide ! dit-elle avec fureur. — Elle saisit avec désespoir le cadre de la glace. — Pourquoi me mirer encore ? Elle jeta la glace par la fenêtre. — Je ne me verrai plus. Elle revint près du lit. — O mon Dieu ! pour devenir pendant une heure belle comme cette enfant que j'aime et que je maudis, j'irais aux enfers pendant un siècle.

Elle se coucha et Théophile l'entendit encore murmurer : Elle est belle ! elle est belle !

La souffrance de Dafné passa dans l'ame de Théophile; il plaignit la pécheresse. — Mais moi, dit-il, n'ai-je pas perdu ma poésie comme elle a perdu sa beauté ?

Quelques jours après, Théophile vit Aubépine qui sommeillait dans le parc, à l'ombre des grands ormes; elle avait auprès d'elle une couronne de fleurs sauvages et un volant presque déplumé qu'elle regardait à travers les blondes franges de ses paupières. Un rayon de soleil, glissant entre deux branches qui formaient l'ovale, tremblait amoureusement sur elle et changeait la couleur de ses habits. Théophile fut frappé de sa pâleur. — Aubépine, vous dormez si matin ? L'enfant leva ses paupières, mais le sommeil les baissa au même instant. — Je ne dors pas, dit-elle de sa voix si douce et si perlée.

Sa main blanche et transparente saisit la couronne de fleurs sauvages et la passa devant les yeux de Théophile. — Je tresse une couronne pour Léa. Aubépine laissa retomber sa main. — C'est une de vos amies, Léa ? Aubépine sourit d'un air

oqueur. — Quelle est cette Léa? L'enfant parut chercher sa ponse. — C'est Dafné. C'est que je n'ai guère dormi la nuit ssée.

Le visage de l'enfant devint couleur de pourpre. — Vous avez guère dormi? Qui vous en a donc empêchée? — Je e sais pas, dit Aubépine toute confuse et se cachant la tête e ses petits bras.

Théophile pensa à la vieille, et crut qu'Aubépine avait assisté à quelque sortilége nocturne.

Dafné survint. — Dafné! voyez donc la pâleur de cette enfant.

Quelque chose d'étrange se répandit sur les traits de Dafné, qui dit à Aubépine : — Mon lutin, ne soyez pas si nonchalante; allez me cueillir des violettes sur les bords de l'étang; courez vite.

L'enfant, charmée d'échapper aux regards scrutateurs de Théophile, se suspendit à la robe de Dafné et se mit à sautiller vers l'étang; mais elle s'arrêta bientôt haletante, étourdie, et se soutint contre le tronc rocailleux d'un saule. Théophile devina les palpitations de son cœur au flux et au reflux de ses épaules; il voulut aller à elle, mais Dafné le retint. — C'est effrayant comme cette enfant est changée depuis hier! — Tu perds la tête, tu deviens fou! Aubépine est toujours pleine de fraîcheur et d'éclat; le soleil t'éblouissait. Dafné s'étendit près de Théophile et s'accoudant sur lui : — Je dois te dévoiler ma vie; si tes yeux ne sont pas pleins de ces vierges diaphanes que ton ame pourchasse, de ces blondes chimères qui voltigent par essaims dans le ciel où tu rêves; si tes yeux ne voient rien, ouvre-les sur moi; si tes oreilles ne sont pas pleines de célestes symphonies, ouvre-les à ma voix.

Dafné sourit : — Voilà un début merveilleusement lyrique, mon poëte, on sent que ton souffle a passé par là.

Théophile regardait le saule rocailleux qui avait servi d'appui à Aubépine. — Ce n'est pas Aubépine qu'il faut regarder.

Dafné devint rêveuse. — Aubépine, c'est une de tes blondes chimères; tu n'as rien rêvé de plus beau, de plus svelte, de plus divin; tu n'as jamais vu d'yeux si angéliquement bleus de bouche si célestement amoureuse; tu n'as jamais vu de chair si transparente et si délicatement rosée, de formes si pures et si ondoyantes; dans tes courses poétiques à travers le ciel de ton imagination, rien ne t'a plus charmé que ses pieds légers comme des ailes et que sa chevelure d'or à reflets d'argent.

Cette peinture avait singulièrement enthousiasmé Théophile — O Dafné, que tu sens bien la beauté corporelle! — Tu veux dire que la beauté de l'ame m'est étrangère. La beauté de l'ame! qu'est-ce donc? crois-tu que ton ame soit plus belle que la mienne, parce que tu es un poëte? Te crois-tu plus poëte que moi parce que tu as soupiré des élégies? Il y a dans mon ame des élégies plus brûlantes et plus tristes que toutes celles que j'ai ouïes; la poésie est dans l'ame comme un jeune ramier dans son nid, sous les ailes de sa mère...

Théophile voulut interrompre Dafné, qui lui glissa la main sur la bouche. — Je veux n'entendre que des baisers.

Théophile baisa sa main. — Je ris de pitié, quand je vois de misérables faiseurs de vers qui se croient les seuls poëtes du monde. Si la paresse n'était une des grandes voluptés de l'ame, si je n'aimais par-dessus tout les nonchalantes rêveries, je ferais des vers aussi, des vers plus beaux et plus harmonieux que les vôtres, des vers si palpitans, qu'ils éveilleraient des désirs inconnus. Je craindrais d'ailleurs, en touchant une corde de mon ame, de la rompre et de la perdre à jamais. O Théophile, j'ai l'ame grande et belle, les plus violentes passions ne l'ont pas endormie un seul instant; rien n'a pu troubler ses extases infinies : elle a toujours nagé dans des flots d'ineffables délices. Que de cieux, que de mondes n'a-t-elle pas vus! Que de palais de marbre et d'or n'a-t-elle pas élevés! Elle m'a couronnée reine du ciel et reine du

monde; elle a secoué sous mes pieds plus de roses que le vent n'en effeuilla depuis un siècle; elle a brodé ma robe de diamans qu'eût enviés Cléopâtre; elle a plongé dans les mers, et m'en a recueilli les plus belles perles. Mon ame n'était pas une sœur ennemie de mon corps, et mon corps, qui sentait jaillir ses ravissemens, ne l'étouffait pas. Je ris aussi de pitié quand j'entends condamner la créature visible, quand on me prêche que l'ame doit déborder sur le corps, quand on me dit qu'il faut se meurtrir pour éteindre ses désirs, ou se laisser stoïquement dévorer par leurs mille aiguillons. Ce sont d'étranges sottises rêvées par je ne sais quel philosophe qui n'avait plus de sens. — O Dafné! s'écria Théophile, le corps c'est le démon, l'ame c'est Dieu. — Ignorant! parle-moi d'amour et ne me parle pas de Dieu, car tu ne sens pas Dieu comme moi; Dieu n'est à tes yeux qu'un digne vieillard penché sur la terre et contemplant le bien et le mal; moi, je sens que Dieu est l'ame des plus belles choses du monde; je sens qu'il est toutes ces belles choses.

Dafné prit la couronne de fleurs sauvages. — Ce parfum, c'est Dieu; ces fleurs, c'est Dieu. D'après ce que vous en dites, vous autres, ce n'est qu'un envieux qui réprime tous nos mouvemens de joie, qui punit horriblement tous nos plaisirs. Vous êtes insensés! Dieu nous ressemble, puisque nous lui ressemblons; Dieu doit mieux aimer les scènes de bonheur que les scènes d'angoisses : je suis sûre qu'il ne voit pas les gens qui souffrent.

Théophile voulut encore interrompre. — Tu vas me répéter que les larmes sont la parure des yeux, et que tu aimes mieux voir pleurer que sourire? Il faut des joies à l'ame, il faut des joies au corps; l'ame descend dans le corps comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur; le corps n'est pas plus indigne de l'ame que la fleur de la rosée.

Théophile saisit la main de Dafné : — O Dafné! pouvez-vous profaner ainsi les saintes délices dans les voluptés impu-

res? Vous ne comprenez rien aux ravissemens de l'am
Écoutez-moi : J'ai passé ma vie sans une heure de joie pais
ble, entraîné en même temps par des rêves fuyant dans l'azu
et par des désirs furieux et indomptés. Je t'ai aimée, Dafn
mais j'ai aimé Marie; j'ai abandonné mon cœur à la lou
aux dents blanches comme à la colombe aux ailes de neig
Je n'ai pu m'arrêter ni à l'une ni à l'autre. Quand j'étais av
Dafné, je songeais à Marie; quand je contemplais Marie, je n
voyais que Dafné. Ah! puisque Dieu, en nous jetant sur l
terre, nous semait dans le cœur un souvenir du ciel, pour
quoi n'a-t-il pas permis que sa créature s'enivrât d'un amou
à la fois terrestre et céleste, par la lèvre qui frémit comm
par l'ame qui voyage dans les nues. Il m'est arrivé çà et là d
croire en vous voyant, ô Dafné! que vous étiez la femm
cherchée par le poëte, que je cueillerais des lys dans vot
ame comme des roses sur votre bouche; mais vous êtes n
pour la terre, pour les joies de la terre, pour les passions d
la terre. Toute votre beauté, vous la portez sur la figure. Vou
n'avez pas ce rayonnement intérieur qui donne à Marie u
charme si doux et si pur, qui la fait belle comme ces vierge
des vieux tableaux dont on ne voit que les yeux, tant ils so
baignés de lumière surnaturelle. Vous le dirai-je, Dafné? quan
j'ai vu apparaître Aubépine si belle par le contour et par l'ine
fable douceur du regard, j'ai senti que j'allais l'aimer comm
j'aime Marie et comme j'aime... Dafné. Dafné regarda Théo
phile avec amertume. — Tu ne me comprends pas, lui dit-ell
ma pensée s'enveloppe d'un nuage qui l'emporte je ne sai
où. Je vais devenir plus simple, et te raconter, sans rie
omettre, tout ce qui m'advint sur cette terre d'amour. — T
serais charmante si tu voulais commencer par la fin, di
Théophile.—Non, car je ne confesserai jamais la fin de ma vie

La physionomie douce de Dafné changea singulièremen
— Voilà Aubépine, dit-elle; à demain mon histoire. Elle s'en
fuit vers l'enfant; Théophile tendit en vain les bras pour l

retenir. — Étrange mystère! pensa-t-il; une sorcière, un philtre, une vierge, une femme perdue...

V.

Théophile vit dans le lointain la pécheresse et l'enfant qui disparurent dans les bosquets du parc; il voulait les suivre, quand Fargueil accourut vers lui de l'air du monde le plus joyeux. — Quel charmant refuge! s'écria le pédant; vous êtes dans un palais! — La rencontre est merveilleuse! dit Théophile; est-ce un lutin couleur de rose qui vous amène en ce pays? — C'est un lutin plus funèbre : je croyais venir à votre enterrement; mais, à ce qu'il me paraît, vous n'êtes pas mort. Le révérend père Garasse m'avait dit avant-hier que vous trépassiez dans les bras de la belle pécheresse; le révérend père m'a trompé. Marie aussi vous croit aux portes du trépas.

Au nom de Marie, Théophile tressaillit; il avait presque oublié la religieuse. — Marie! Marie! dit-il en saisissant le bras de Fargueil, vous l'avez vue? — Si vous n'avez pas perdu la souvenance, vous vous rappelez ce maudit embranchement de chemins, ce fatal Y, cette croix de Dieu, ce prêtre du diable... — Après! après! — Vous avez suivi le carrosse, j'ai suivi le coche; vous avez trouvé la femme que je cherchais, j'ai trouvé la femme que vous cherchiez; le diable sait vos aventures en route, Dieu sait les miennes: j'espérais voir Dafné joyeuse dans le coche, j'ai vu Marie éplorée, Marie qui vous fuyait, qui recourait à Paris, où elle attend la mort dans un tombeau, dans un cloître. Moi, je me suis distrait avec les femmes perdues; j'ai souffleté Malherbe qui me reprochait d'être pédant; j'ai bataillé avec les fats de la cour; je me suis enivré avec les beaux-esprits du temps: voilà mes aventures. — Mais vous avez vu Marie à votre départ de Paris. — Oui; ma cousine d'Orsay est au même couvent que la châtelaine de

Pansy... — Je devine. Et qui donc lui a dit que j'étais mou rant? — Mais le révérend père, qui prêche à son couvent qui est monté en chaire il y a deux jours pour apprendre au recluses que les voluptés perdaient l'ame en dévorant le corp et que le poëte Théophile, le fléau du siècle, se mourait d débauche. — Garasse ne se trompait pas : oui, la débauch perd mon ame et brûle mon corps; il y a du feu dans mes o et mon ame est une proie pour l'enfer. O Fargueil! quell misérable existence que la mienne! On ne suivrait pas m route dans ce monde sans rencontrer à chaque pas des trace de ma honte. La débauche est la tombe des belles et grande choses; la débauche est un monstre hideux, craignez se griffes enflammées, Fargueil! ses griffes qui plongent e nous, ses griffes impitoyables qui nous déchirent sans cesse Une heure de délire vous raviraît un trésor de fraîcheur; un caresse aveugle vous fanerait une douce fleur de la vie Que de pures délices j'ai perdues à jamais dans un embrasse ment! Que de chimères roses se sont envolées au bruit d mes baisers! Que de tableaux affreux la débauche m'a dé voilés! J'avais dans mon ame un si beau monde et ce mond est devenu si laid! Mes pensées étaient des vierges charmantes, voltigeant dans les cieux, se mirant dans les lacs, s'endormant sur les roses; leurs blanches écharpes ondulaient autour de moi et caressaient mon front rayonnant. Ce ne sont plus à cette heure que des vieilles édentées, se traînant péniblement sur la terre, ne trouvant plus de lacs pour s'y mirer, plus de roses pour y dormir et déchirant mon front brûlé. Je voyais des nymphes de l'air, des sylphes, des anges, je ne vois plus que des filles perdues. Et ne croyez pas qu'il y ait de l'amour dans la débauche! L'amour est une pure et sainte larme tombée du ciel dans le cœur humain : quand la débauche nous touche, cette larme est séchée! Je n'aime pas Dafné, mais les mauvais désirs me poussent vers elle. Je la hais, mais je ne puis briser l'infernale chaîne qui nous atta-

che. Il y a de l'aimant entre nous : sa main attire ma main, mes lèvres attirent ses lèvres. — *Amen!* cria Dafné, qui venait de s'approcher. Elle fit une pirouette charmante et pencha sa bouche vers Théophile en donnant à baiser sa main à Fargueil.

Elle était belle encore par l'amour et par l'attitude comme un rêve de Praxitèle.

VI.

Théophile, craignant le retour en son château de la duchesse de Montmorency, n'offrit point de gîte à Fargueil, qui prit ses repas et son sommeil dans la mauvaise hôtellerie du village.

Fargueil passait une grande partie du temps avec Théophile; il arrivait au pavillon tous les matins dans l'espérance d'y voir Dafné; mais la pécheresse fuyait Fargueil et même son amant; elle errait aux lieux les plus solitaires du parc, toujours plongée dans d'amères rêveries; les jardiniers racontaient qu'ils l'entendaient s'écrier souvent : Laide et vieille!

Une nuit, Dafné se leva en soupirant, mit ses pantoufles, passa sa robe et s'avança avec la lumière vers un miroir appendu au-dessus d'une console. Elle déposa le chandelier et regarda son image d'un air abattu. Ah! si seulement, dit-elle, je redevenais belle pendant une heure!

Théophile comprit trop tard ces paroles. Elle passa dans le cabinet voisin et revint bientôt avec une plume, de l'encre et du papier. S'étant assise devant la console, elle se mit à écrire. Elle écrivit pendant plus d'une heure, ne s'arrêtant que pour regarder dans le miroir où elle voyait Théophile et où elle se voyait. Il avait l'air de dormir et elle y fut trompée. Quand elle eut fini d'écrire, elle lui parut tout étourdie; elle vint à lui en chancelant, elle le contempla avec un soupir, elle l'embrassa avec un soupir, elle partit avec un soupir.

Il était si loin de prévoir *où elle allait*, qu'il n'eut même pas un pressentiment. Dafné avait coutume d'écrire certaines choses que ses lèvres ne voulaient pas dire. Il croyait trouver quelque enfantillage du cœur dans sa lettre. Il se leva pour l'aller prendre. Au lieu d'une, il en trouva deux. La première était pour sa sœur.

« Je t'embrasse; adieu, Marie! Prie pour moi; tes prières vont là-haut.

« DAFNÉ. »

Il voulut appeler Dafné, il avait perdu la voix; il voulut courir à elle, mais où courir? Il était tout chancelant du coup terrible qui venait de frapper son cœur. On a vu d'ailleurs qu'il était mortellement atteint depuis long-temps déjà. Il saisit la seconde lettre, qui était pour lui : il la dévora d'un seul regard.

« Prends patience, mon cher amour, c'est la dernière fois que je suis infidèle. Tu ne devinerais jamais avec qui? c'est avec la mort; est-ce la peine d'être infidèle? Tu seras moins jaloux que de coutume; pourtant, quand on part avec la mort, on ne revient pas. Ce qui me console, c'est que tu ne lui as pas laissé grand'chose à faire. Si je t'avais trouvé un peu plus mauvais chrétien, j'aurais joué de mon reste avec toi; j'aurais fini la vie et commencé la mort par un baiser. Mon ame fût restée sur tes lèvres; mais n'en parlons plus. Tu vas te récrier, tu vas me demander pourquoi je me dépêche tant d'en venir là? Je n'avais d'autre asile que l'ennui et le regret, c'est-à-dire le couvent. Les belles femmes sont faites pour l'amour comme le soleil est fait pour la lumière. J'étais belle, j'ai fait l'amour. Pardonne-moi, mon pauvre poëte, si j'ai lui pour tout le monde; pardonne à mes yeux qui pleurent s'ils ont jeté des rayons par-ci par-là dans des cœurs profanes. Que voulez-vous? Aussitôt que je m'ennuyais, je m'i-

maginais perdre mon temps. Et vous savez comme le temps de la beauté passe vite. Pardonnez-moi tous mes péchés. Je t'assure, mon cher Théophile, que, si le bon Dieu me faisait meilleurir, je recommencerais de la même façon; je te l'ai dit déjà, le chemin du plaisir est le chemin de traverse dans la vie, un chemin touffu où les oiseaux chantent, où les fontaines murmurent, où les buissons parfument le vent. Il faut être bien malavisé pour suivre l'autre chemin. Mais voilà que je ne sais plus ce que je dis. J'ai beau faire, je ne suis pas si calme que j'en ai l'air. Mon pauvre cœur, qui ne voudrait pas en finir si tôt, s'agite de toutes ses forces. Ah! mon cœur, pourquoi s'abuser encore? est-ce qu'on va respirer le parfum de la rose flétrie? Taisez-vous, mon cœur!

« Donc, mon cher amour, quand un nuage passe sur le soleil, le ciel est dans l'ombre. Eh bien! un nuage a passé sur ma beauté, l'ombre se répand autour de moi, l'ennui revient avec plus d'acharnement. Pourquoi assister à l'agonie de mon amour? Je n'aurais plus qu'à baisser les yeux sur ces cimetières où les souvenirs et les regrets s'agitent comme des ombres. Pouvais-je voir encore ce beau ciel de l'espérance? Non! non, mes regards ne s'élèvent plus si haut. Tu comprends bien que je ne pouvais aller m'éteindre sous les pierres du couvent. Qu'aurais-je offert à Dieu? Mon ame? mais, moi, j'ai l'ame dans le cœur : bien des jours se fussent passés avant que l'ange du Seigneur eût effacé *les iniquités de mon cœur* pour rendre la liberté à mon ame. Le repentir est sans doute une belle œuvre; j'admire Madeleine au pied de la croix et je te jure que, s'il te prenait la fantaisie de te faire crucifier, j'irais mourir au pied de ta croix dans un grand cri de douleur... Mais où en suis-je donc? je babille comme si je n'avais rien à faire...

« Je te regarde dormir, mon pauvre amoureux; dans sa pâleur, ta tête est si belle sur l'oreiller, qu'il me vient le désir d'aller me coucher auprès de toi; je serais mieux là qu'où je

vais. Je me réveillerais demain sous tes baisers. Mais non, le miroir est là qui me conseille de partir; d'ailleurs, savez-vous, méchant, que vous ne m'embrassez plus guère? on dirait que c'est pour l'amour de Dieu. Vous me parliez si peu, que j'avais le temps de compter vos baisers. Hélas! j'en perdais un tous les jours. Mais ce soir vous m'avez embrassée du bout des lèvres. Mon cœur en gémit encore; je vous pardonne. Cela n'empêche pas que tout à l'heure, avant de partir, je vous embrasserai de tout mon cœur et de toute mon ame. Que te dirai-je encore après cela? Adieu donc! Si l'ame revient çà et là, mon ame reviendra sur ton cœur pour veiller sur lui. Va, mon cher Théophile, laisse aller ton cœur où il voudra, je ne veux pas que mon souvenir l'enchaîne. Fais comme moi, voyage toujours dans le pays de l'amour; seulement n'oublie pas que je t'ai aimé par-dessus tout. Si une petite fleur pousse parmi les herbes de ma fosse, sois sûr qu'elle sera sortie de mon cœur. Adieu! mon cher amour. Va quelquefois rêver dans le cimetière.

« DAFNÉ. »

Après avoir d'un seul regard dévoré ces lignes arrosées de larmes, Théophile s'habilla en toute hâte, descendit d'un bond l'escalier et courut au hasard. En moins d'une minute, il fut au bout du jardin, il eut franchi la haie et le ruisseau, il arriva devant l'étang. La nuit était sombre; il ne vit d'abord que les vieux saules frissonnans et la morne surface de l'eau. Dafné! murmura-t-il d'une voix funèbre. Il entendit un sanglot, un soupir, un gémissement. Bientôt, au bord de l'eau, à demi cachée dans une touffe d'oseraie, Dafné lui apparut blanche comme une ombre. Il alla tomber à ses pieds, dans ses bras, sur son cœur. — Plaignez-moi, lui dit-elle d'une voix éteinte, je n'ai pas la force de mourir. J'ai peur de la mort comme un enfant. Et pourtant j'ai bien plus peur de la vie. — Vous êtes folle, ma pauvre amie, lui dit-il en se rani-

mant; comment avez-vous de pareilles idées? — Ne parlons pas de cela, de grace... j'ai froid... j'ai froid jusqu'au cœur.

Il la prit tendrement dans ses bras et l'emporta jusqu'au pavillon. Quand elle fut recouchée, elle murmura : — Après tout, il vaut mieux mourir ici que là-bas. Elle essaya de sourire. Je voulais me coucher au fond de l'étang, reprit-elle; j'ai regardé l'eau, j'ai vu le ciel, j'ai eu peur. Ah! quel maudit pas à faire! comme le cœur empêche la tête! Je suis tombée sur l'herbe au lieu de tomber dans l'eau. Et pourtant Dieu m'est témoin que j'ai fait de mon mieux pour la mort. Tu te souviens, mon cher Théophile, qu'autrefois je ne faisais pas tant de façons avec l'amour. Comme j'y allais vite et de bon cœur! C'est égal, je n'ai pas perdu mon temps et je n'en serai point pour ma peine : je sens que je suis revenue avec la mort; la mort m'a glacée là-bas.

Théophile la reprit dans ses bras et l'appuya sur son cœur. Tu ne mourras jamais par là, lui dit-il. Elle avait déjà une fièvre assez violente qui commença à l'inquiéter. Au bout de quelques heures, la fièvre prit un mauvais symptôme; la pauvre Dafné eut le délire, ses beaux yeux s'allumèrent à cet éclat fatal qui est le feu de la mort. Il la veilla avec toute la tendresse d'un frère et d'un amant.

Le lendemain, après un sommeil assez calme, elle se réveilla presque gaie, tant elle était née pour la joie.

Le matin, Théophile allait à l'hôtellerie de Fargueil, quand il vit Aubépine agenouillée au bord d'un seigle et cueillant des bluets. Il y avait deux jours qu'elle n'était venue au château; Théophile, inquiet, pensait à visiter la vieille. Il s'approcha de l'enfant, qui lui tournait le dos; il la contempla avec amour. Il avait oublié sa pâleur; mais quand il fut en face d'elle, quand la pauvre fille leva vers lui ses regards mornes et son pâle visage, il ressentit une douleur infinie. Aubépine était flétrie; sa bouche, si rose et si fraîche, s'était fanée en quelques heures.

Théophile, effrayé de cette affreuse métamorphose, s'éloi gna rapidement. Si belle ces jours passés et déjà si laide dit-il avec une horrible agitation. Il chercha à dévoiler ce affreux mystère : sa pensée flotta autour de la sorcière et d Dafné; mais, toute pénétrante qu'elle fût, elle ne découvri rien; elle ne put voir dans les replis du cœur de la pécheresse elle se perdit en vain au milieu des sortiléges de la vieille.

Fargueil n'était point à l'hôtellerie, Théophile rentra dan le parc.

Dafné marchait tristement vers le pavillon; il allait l'at teindre, quand il s'arrêta, étrangement surpris, en la voyan effeuiller les fleurs qui bordaient son passage et les fouler d pied avec un singulier plaisir; elle attaquait surtout les plu jeunes et les plus belles. En traversant une pelouse ombra gée de myrtes et de grenadiers, elle se détourna de son che min à la vue d'une cascatelle qui bondissait dans un bassi de marbre sculpté. Elle alla s'incliner au-dessus de l'eau e recula soudain avec un mouvement de colère. Elle prit un petite branche qui gisait à ses pieds et la trempa dans l'eau qu'elle agita long-temps, pour en troubler la belle limpidité Théophile aborda Dafné. — Vous fanez les fleurs, ma bell profane; vous altérez la transparence des eaux.

Dafné avait les yeux errans comme un meurtrier en fac de sa victime. — Oui, dit-elle, je fane les fleurs parce que le fleurs sont belles; je trouble les eaux parce que les eaux son pures...

Théophile trembla. Ces paroles n'étaient-elles pas une révé lation; le corps d'Aubépine n'était peut-être qu'une fleu pour Dafné... et son ame une eau limpide... — Puisque tu a tant de plaisir à faner des fleurs, dit Théophile en glissan son bras au corsage de Dafné, je veux t'en faire une couche — Une couche? dit-elle en tressaillant. Ce sera le lit nuptia de la mort. — Puisque le mal est fait, pensait Théophile, qu'a moins Dafné meure dans la joie et l'oubli.

Le soir, les mille facettes prismatiques d'un candélabre étincelaient dans le pavillon; toutes les fleurs du monde semblaient y avoir secoué leurs corolles; les roses, les œillets, la marjolaine, le muguet, le jasmin et le chèvrefeuille s'y trouvaient assemblés comme des cavaliers et des jeunes filles au milieu d'une fête; c'étaient de toutes parts les plus belles couleurs et les plus doux parfums.

Théophile et Dafné étaient assis nonchalamment devant une table de mosaïque chargée des débris d'un splendide souper; ils écoutaient avec ravissement les sérénades des rossignols et les plaintes amoureuses des ramiers; ils rompaient souvent cette harmonie roucoulante et perlée par un bruit de baisers qui résonnaient long-temps à leurs oreilles; ils aspiraient avec délices les senteurs mêlées des fleurs où se perdaient leurs pieds.

Cependant Théophile ne pensait qu'à la mort. — La mort! la mort! s'écria-t-il tout à coup. — Quel cri funèbre! — Dans ces roses il y a des asphodèles; nous nous sommes couchés sur les fleurs de la mort. — Oui, peut-être demain nous serons étendus dans la couche des trépassés; mais nous ne sommes pas à demain.

La pécheresse répandit sa longue chevelure sur le front attristé du poëte; elle l'endormit bientôt comme un enfant.

Quand Théophile s'éveilla, il était seul dans le pavillon; il étendit les bras, il chercha dans le lit de fleurs, Dafné n'y était plus...

Il descendit à la hâte du pavillon.

La nuit était belle et pure; les mille paillettes de sa robe tremblaient au ciel.

Les brises, enivrées de l'arome des fleurs, sommeillaient sur le jeune feuillage, qui frissonnait d'amour.

La lune, qui se reposait de sa course sur la montagne, couvrait la vallée d'une blanche nappe de lumière.

Les rossignols du parc chantaient leurs amours sous les verts balcons de leurs maîtresses éveillées.

C'était une belle et poétique nuit; mais Théophile n'en voyait pas la splendeur.

Il n'entendait ni les voix mourantes du vent, ni les chansons des oiseaux.

Il allait, il allait, pâle, tremblant, égaré. Il ne sentait pas les ronces qui lui déchiraient les pieds, les branches qui lui battaient la figure.

Il s'arrêta tout à coup avec angoisse.

Ses regards errans avaient passé sur les roseaux de l'étang et s'étaient reposés sur une robe blanche. Il chancela; pendant quelques secondes il ne put avancer. — Noyée! dit-il d'une voix sourde.

Il fit quelques pas vers les roseaux. Les roseaux ne touchaient pas le bord de l'étang; il franchit la distance qui le séparait de l'îlot où ils étaient.—Noyée! répéta-t-il en tombant à genoux.

Il voulut regarder la morte, mais ses longs cheveux étaient épars autour de sa tête et la lune se couvrit d'un voile noir.

VII.

La même nuit et à la même heure, Marie descendait de carrosse devant une hôtellerie de Chantilly. La religieuse, qui savait le poëte mourant, voulait le revoir une dernière fois. L'amour mettait le pied sur le devoir. Et d'ailleurs n'était-ce pas encore une des austérités du cloître que le spectacle de l'agonie d'un homme aimé?

A son arrivée, Fargueil, accoudé sur la pierre de sa fenêtre, regardait les scintillantes étoiles et s'abandonnait à quelque rêve couleur de rose. En voyant un vêtement de recluse, il

reconnut Marie, ou plutôt il devina que c'était elle. Il courut à sa rencontre et lui offrit ses services. — Je rends grace à Dieu de vous trouver à cette heure, lui dit Marie; un affreux pressentiment me poursuit depuis hier; je veux revoir Théophile et j'ai peur d'arriver trop tard. — Il est temps encore, madame; un pèlerinage au château voisin m'a empêché de passer avec lui ce dernier jour; mais calmez vos frayeurs, il n'est pas si mal et j'espère bien mourir avant lui. — Mais vous ne l'avez pas vu depuis hier; un jour est un siècle pour les malades. Ayez pitié de mon tourment, monsieur; courons ensemble au château.

Fargueil s'empressa d'accompagner la religieuse. Comme il était fort tard et qu'il connaissait la sortie du parc, il aima mieux ne point éveiller les valets et passer par là.

Avant de voir le pavillon, Fargueil et Marie furent éblouis par les lumières resplendissantes du candélabre. — Voilà qui m'étonne beaucoup, dit Fargueil. Il semble qu'on vous attende et qu'on vous prépare une fête, à moins que ce ne soit une galanterie de Théophile à Dafné. — Théophile n'est pas seul! dit Marie d'une voix émue. — Vous ignorez que la Dafné... — Je sais tout maintenant.

Marie chancelait. — N'allons pas plus loin, monsieur. — Mais Dafné, c'est votre sœur, dit étourdiment Fargueil.

Marie se troubla. — Oui... ma sœur... marchons, marchons.

Ils montèrent au pavillon. — Désert! voilà qui m'étonne davantage, dit Fargueil.

Marie, haletante, tomba sur la molle couche de fleurs. — Où sont-ils donc? — Je ne devine pas. Fargueil se reprit aussitôt : — Je crois pourtant qu'ils se promènent dans le parc; les nuits de mai sont douces aux malades; si vous le permettez, madame, j'irai les avertir que vous êtes là. — Allez, allez, monsieur, et dites-leur qu'ils se hâtent.

Quand Marie fut seule dans le pavillon, elle se releva et contempla avec égarement les lumières et les fleurs.

Elle fit quelques pas en rêvant. — Les amantes des hommes s'endorment sur des roses, dit-elle; les amantes du Seigneur veillent sur des lits de fer.

Après un silence : — O ma sœur! nous avons changé de route dans la vie : tu as aimé, j'ai prié. Les femmes sont faibles, il leur faut un appui : ô Dafné! tu t'es appuyée sur les hommes, je me suis appuyée sur la croix; un bras caressant t'a fait une ceinture, le cilice m'a meurtrie. Nous étions belles toutes les deux : ta beauté a ébloui les hommes, ma beauté a pâli sous un voile de plomb; tu mourras dévorée de voluptés, je mourrai dévorée de rêves coupables. Dieu nous a donné à toutes la robe du plaisir; tu l'as revêtue, ô Dafné! moi, je l'ai rejetée... Il y a dans toutes les ames une source d'amour : tes yeux enivrés l'ont vue couler; mes yeux éplorés n'ont regardé qu'avec effroi...

Marie avait passé sur le balcon. Les ramiers chantaient leurs dernières élégies. — A toi la musique, Dafné, à toi les promenades par les nuits de mai, à toi les lits de fleurs, à toi toutes les ivresses!

VII.

Quand se dissipa le nuage qui voilait la lune, Théophile tout palpitant, tout éperdu, détourna la longue chevelure de la morte et regarda. Hélène! s'écria-t-il, Hélène!

En effet, c'était la pauvre folle qui était revenue à l'étang de Chantilly pour mourir là où elle voyait son enfant.

Il prit une main de la morte; cette main raidie lui échappa. — O criminelle, vous voilà donc morte! Comme vous l'aviez dit, vous avez couru au-devant de la mort; moi, je l'attends toujours. Hélas! je n'attendrai pas long-temps. Mais Dafné! où est Dafné?

Théophile laissa Hélène et courut à la masure.

Un solennel silence régnait alentour; la lune regardait avec mélancolie le vieux toit de chaume.

Il s'approcha de la porte qui était close; tremblant de la tête aux pieds, il écouta avec angoisse.

Il n'entendit rien.

Il essaya de voir à travers les interstices de la porte et du contrevent.

Il ne vit rien. — Dafné! Dafné! où es-tu?

Il fit le tour de la masure, les yeux errans, le cœur oppressé.

La sorcière, tapie sous la haie d'épines de son jardin, se jeta devant lui. — Silence! lui dit-elle en appuyant sa main sur la bouche. — Qu'y a-t-il? dit le poëte. — Silence! silence! parlez bas et baissez la tête.

Un feu étrange brillait dans les yeux de la vieille. — Ne l'effarouchez pas, elle est là dans les bruyères; voyez plutôt flotter sa robe. — Mais où donc? — Sous la croix; elle s'avance! elle s'avance! Il y a plus d'une heure qu'elle est là, attendant qu'Aubépine soit seule — Et quelle est cette femme? — Une vampire qui boit le sang de ma pauvre Aubépine.

Théophile fut épouvanté. — O Dafné! dit-il entre ses dents.

La vieille se signa. — Un pacte fatal, poursuivit-elle, m'attire toujours à minuit dans les bois, or c'est à minuit...

La vieille leva les yeux au ciel. — La fille de Berthe qui veille toutes les nuits, là-bas où vous voyez de la lumière, la fille de Berthe m'a crié hier en ricanant que Dieu punissait mes maléfices, qu'une vampire entrait la nuit dans ma maison. Il y a deux heures que je suis là. O seigneur Dieu! protégez-moi.

Théophile écoutait la vieille avec une violente agitation. — C'est Dieu qui vous envoie. Vous savez que je suis maudite et délaissée de tous; ne me maudissez pas, ne me délaissez pas!

Jetez-vous avec moi sur la vampire; délivrons-en ma chère Aubépine.

La vieille regardait toujours vers la croix. — Voyez! voyez la voilà qui vient; silence surtout!

Théophile reconnut la nonchalante démarche de Dafné. Sa première pensée fut de courir à elle; mais il se contint, il eut la force d'attendre une nouvelle scène du drame, il eut la force de retenir la vieille.

Dafné s'avança jusqu'à la porte de la masure et tourna la tête pour s'assurer si nul ne la voyait.

Le grand chemin était désert; elle n'entendit que le bruissement des feuilles.

Elle avait une clé; elle entra furtivement. Théophile n'eut plus la force de retenir la vieille qui se précipita sur Dafné.

A peine Théophile fut-il entré à son tour dans la masure que la pécheresse s'enfuit en repoussant la vieille qui se mit à courir après sa proie avec une légèreté d'oiseau. Elle l'atteignit dans les bruyères et la renversa en glapissant.

Quand Aubépine, à peine éveillée, se vit seule avec Théophile dans la masure, elle courut à la porte, aveuglée par ses cheveux, qui lui formaient un voile d'or.

Théophile appuya la main sur son épaule de nacre; mais, dès qu'elle vit dans les bruyères les ombres gigantesques de la vieille et de Dafné, elle se détacha de Théophile et prit son vol vers le lieu du combat.

Le poëte, éperdu, brisé par tant de secousses, tenta aussi un effort; mais il fut plus faible que la faible enfant: il tomba sur le seuil, ses yeux éblouis se fermèrent soudain. Plus d'une minute se passa; des bruits confus remplissaient ses oreilles, de vagues souvenirs se pressaient dans son ame.

Tout à coup un grand cri de douleur vint le frapper; il se sentit renaître, il rouvrit les yeux et s'élança vers les bruyères. Les ombres gigantesques s'étaient évanouies; la vieille

aux mains crochues n'était plus là, ni la pécheresse, ni l'enfant.

Il retourna au pavillon, déchiré par les mille griffes de la souffrance; une fièvre ardente le brûlait. Il chancelait à chaque pas, tous les arbres du chemin lui servaient d'appui.

Quand il repassa sur le bord de l'étang, ses yeux s'arrêtèrent encore sur le cadavre d'Hélène. — O Robert de Saint-Pierre! s'écria-t-il, voilà donc les fruits de la débauche!

Et, comme son regard s'élevait au ciel, il entrevit Marie penchée sur la balustrade du balcon, mollement éclairée par la lumière pâlie du candélabre.—Dafné! toujours Dafné! dit-il.

La distance et l'agitation du feuillage l'empêchaient de reconnaître la religieuse. Il arriva sous le pavillon sans que Marie l'aperçût. Plongée dans une extase profonde, elle avait les yeux au ciel. Il monta rapidement la spirale; dès qu'il fut dans la chambre, il saisit le dosseret d'une des chaises, qu'il voulut lancer au candélabre.

La voix de Marie arrêta sa main. — Est-ce un songe? dit-il en regardant la silhouette de Marie sur le balcon.

Une joie du ciel illumina son front chargé d'orages; sa bouche si sombre s'épanouit. — Marie! Marie! dit-il encore.

Il allait se jeter sur le balcon, mais des paroles de regret s'échappaient toujours du sein de la religieuse. Il écouta. — Oui, ma sœur, disait-elle, les hommes se sont agenouillés devant toi; je me suis agenouillée devant Dieu.

Théophile alla tomber aux pieds de Marie. — Ne regrettez pas, ne regrettez pas d'avoir été un ange; n'enviez pas le mauvais chemin et priez Dieu qui vous en a détournée.

Marie, effrayée par l'apparition de Théophile, rentra précipitamment dans la chambre. — Est-ce vous? est-ce bien vous? dit-elle en tressaillant. — Oui, c'est moi, ou, plutôt, c'est l'ombre de moi-même; je ne suis pas mort et je me demande si je suis vivant. N'ayez plus de regrets, Marie! les joies mondaines sont les sources des plus grands maux! Vous ne sa-

vez donc pas où mène la volupté? Vous ne savez donc pas... Oh! je ne vous dirai rien...

Théophile tomba agenouillé devant Marie. — Vous avez bien fait de venir; au moins, avant ma mort, je reposerai ma vue sur une femme du ciel, sur une blanche colombe qui n'a pas terni ses ailes ici-bas. Mes yeux sont las de Dafné, la comme d'un ciel toujours noir, comme d'un torrent qui roule éternellement des ruines et des débris; près d'elle, mon ame ouvre ses mauvaises portes et je suis entraîné par les flots impétueux qui débordent en moi.

Théophile appuyait sa bouche sur la main de Marie. — O mon Dieu! je mourrai en te rendant grace, puisque Marie sera là.

Egaré par sa joie et par le souvenir de Dafné, le poëte semblait fou. — Il faut pourtant que je vous dise tout; il faut que je vous dévoile cet horrible mystère; il faut que je vous éclaire jusqu'au fond du gouffre! Il y a dans ce village, ou plutôt il y avait une charmante enfant, si frêle qu'un souffle l'eût brisée! Jamais je n'avais vu si belle et si douce fille. Après vos yeux adorables, ô Marie! je n'avais pas vu d'yeux si ravissans. Un regard de ces beaux yeux donnerait des ailes à l'ame la plus terrestre. Cette charmante enfant venait souvent cueillir des fleurs et jouer dans le parc; je la contemplais avec délices; je suivais du regard toutes ses folâtreries; c'était une gracieuse chimère que je croyais animée par une ame chérie. Un jour, je vis ses joues pâlies; le lendemain, les joues furent plus pâles; quelques jours après elle chancelait, ses yeux s'étaient éteints... Et vous ne devinez pas pourquoi cette triste métamorphose? Ce fut parce qu'elle était belle et que Dafné ne l'était plus... Voilà les folles passions, Marie, voilà les folles passions! Elles se couchent sur des roses, mais les roses sont de la couleur du sang et du feu. Ne regrettez pas leur lit, c'est une fournaise ardente; ne regrettez pas leur sommeil, c'est une mort qui ne repose pas de la vie.

Disant ces mots avec exaltation, Théophile était tombé mourant sur les fleurs.

Marie, glacée d'épouvante, le regardait d'un œil hagard; elle demeurait immobile devant lui, comme une blanche statue.

Fargueil rentra. — Secourez-le, lui dit-elle, car je suis plus morte que lui.

Fargueil effaré prit Théophile dans ses bras et le transporta sur le lit qui était à demi caché dans les fleurs.

Le poëte se ranima. — Fargueil! Fargueil! je ne puis rester là! emportez-moi loin d'ici, sur l'herbe du parc : le grand air me rapprochera des montagnes du ciel...

Théophile voulut se relever, mais ce fut en vain. — Au moins, reprit-il d'une voix sourde, brisez ce candélabre, balayez ces fleurs maudites, effacez jusqu'à la trace de Dafné; donnez-moi un crucifix, donnez-moi mes livres saints et faites venir un prêtre.

Marie s'approcha du poëte. — Oui, oui, Marie, vous serez mon confesseur; la bénédiction d'un ange comme vous doit m'absoudre auprès de Dieu, car vous êtes un messager du ciel. Priez pour moi, Marie, je tremble.. J'ai été faible dans la vie, je suis plus faible à la mort. Oui, je tremble; priez pour moi... — Mais ma sœur? où est ma sœur? demanda Marie. — Priez pour elle, répondit funèbrement Théophile. — Ma sœur est morte! s'écria la religieuse. — Dafné morte! répéta Fargueil avec angoisse. — Quelle indigne lâcheté! dit le poëte en se frappant le front. O Dafné, vous êtes toujours restée au-dessus de moi. — Mais vous l'avez donc tuée? demanda Marie avec terreur. — Je l'ai abandonnée à la fureur d'une mère qui voulait venger sa fille. Maudissez-moi, Marie! maudissez-moi, Dafné!

Marie recula avec épouvante. — Il est peut-être encore temps de la sauver. Courez, Marie; courez, Fargueil! A l'entrée du village, vous verrez une vieille masure; c'est là... et,

si la masure est déserte, allez en face dans les bruyères... J cours avec vous....

Théophile s'évanouit.

Fargueil voulut entraîner Marie à la masure. — Mais nou ne pouvons le laisser seul. — Et votre sœur, madame, votr sœur que peut-être on déchire, on étrangle, on étouffe!

Marie courut à l'escalier; mais cet élan n'était qu'une feinte — Courez à elle, monsieur, dit-elle en s'appuyant sur un chaise; je suis brisée, je chancelle... je ne puis aller...

Fargueil s'enfuit, laissant la religieuse.

Marie se rapprocha du lit; elle contempla la figure défait de Théophile. — Est-ce que je ne vais pas mourir, moi? C mon Dieu, faites-moi cette grace de m'appeler à vous!

Le poëte se souleva; il ouvrit ses yeux éteints.—Dafné! s'écria-t-il, qu'est-elle devenue, la pauvre femme? Et Aubépine! et la vieille? Morte! morte! morte! n'est-ce pas? Je suis un lâche!

Marie, qui croyait Théophile en proie au délire, essaya de le calmer. — Ma sœur n'est pas morte et vous la verrez bientôt. — Non, non, je ne veux plus la voir; c'est une fatale sirène qui souillerait mon lit de mort. Un son de sa voix, un regard de ses yeux me fascine et me perd; je l'entendrais chanter dans les enfers, que je me damnerais pour courir à elle.

Fargueil vint se précipiter comme un fou dans le pavillon. — Le bruit se répand que la vieille sorcière a tué Dafné.

Théophile se leva soudainement; Marie poussa un cri. — Vous ne savez pas que j'aime Dafné! reprit Fargueil; vous croyez que mon amour est une fantaisie? toute mon ame est dans ses yeux.

Fargueil, à moitié ivre comme toujours, pleurait comme un enfant.

Et, comme Théophile et Marie le regardaient sans lui répondre, il sortit en éclatant dans sa douleur.

La violente agitation et la fièvre ardente endormirent bientôt Théophile.

La religieuse veilla au pied du lit. Le sommeil de Théophile fut lourd et fatigant; il faisait de grands efforts pour s'en délivrer, il levait la tête, il tendait les bras, il criait comme un fou.

Marie suivait tous ses mouvemens avec terreur; elle tremblait qu'il ne se réveillât plus.

LIVRE IX.

LES BOHÉMIENS.

I.

La nuit et le jour se passèrent sans qu'il survînt de changement; la fièvre poursuivait ses ravages, Théophile souffrait comme un martyr païen, n'osant regarder le ciel pour horizon.

Le soir, le soleil couchant glissa ses rayons sur lui à travers les grands arbres et les vitres bleues. — Quel beau soleil dit-il avec admiration.—Hélas! reprit-il, c'est la dernière fois qu'il rayonne pour moi, c'est un regard d'adieu!

Il tendit son bras vers Marie. — Ta main? murmura-t-il d'une voix affaiblie.

Comme il caressait la blanche main d'un œil éteint et d'une bouche déjà morte, une musique lointaine et des cris joyeux lui vinrent à l'oreille. — De la musique! de la joie! Dieu ne veut donc pas que ma mort soit pieuse? voilà les bruits de la terre qui ressaisissent mon pauvre cœur.

La musique s'approchait. — La musique! la poésie du souvenir!

Un éclair brilla dans l'œil du poëte. — Marie! Marie! entendez-vous? des chansons de notre pays!

Le même éclair passa dans les yeux de la religieuse.

Cependant la musique s'approchait toujours. — Mais c'est un songe! reprit Théophile; on vient à ce pavillon!

Une voix claire et voilée par les sons d'un hautbois et d'un tambour de basque chantait *les Roses de la belle.*

Le malade écouta avec ivresse:

Blanche dormait sur le rivage,
Un chevalier passa par là :
« La belle, monte ma sauvage.
— Chevalier, nenni pour cela. »

Mais Blanche n'était pas farouche,
Le chevalier lui dit tout bas :
« La belle, un baiser sur ta bouche?
— Beau chevalier, je ne veux pas. »

Le chevalier, sur le passage,
La fit descendre dans ses bras.
« La belle, quel joli corsage!
— Beau chevalier, tu me perdras. »

La plus fraîche rose du monde
De Blanche embaumait les appas.
« Je m'en vais la cueillir, la blonde.
— Beau chevalier, je ne veux pas. »

Il prit la rose un peu rebelle;
Blanche, en pleurant, fit un faux pas.
« Il t'en reste une encor, ma belle.
— Mon chevalier, je ne crois pas. »

Théophile, qui avait oublié cette ballade, crut sortir d'une extase profonde.

Il se jeta hors du lit et se couvrit d'un manteau en courant sur le balcon. — Suis-je donc au ciel? dit-il dans le ravissement.

Marie n'eut pas la force de le suivre.

Une troupe de bohémiens s'ébattait gaiement sur l'herbe verdoyante du parc. Des jeunes filles charmantes, dont les jupes pailletées miroitaient au soleil, chantaient en folâtrant autour des myrtes et cueillaient des étoiles de jasmin qu'elles glissaient dans leurs corsets. Les galans de la troupe les pourchassaient, en essayant de leur ravir ces fleurs dans un baiser. Les enfans délaissaient leurs triangles pour se lutiner sur la verdure. C'étaient des cabrioles à faire envie aux chiens les plus alertes. Jamais tableau ne fut plus animé: Toutes figures riantes mollement caressées par le soleil couchant; de la jeunesse, de la fraîcheur, de la gaieté partout; un paysage aussi éclatant que varié; des chansons d'oiseaux perdues dans des chansons humaines; de beaux nuages dorés errant dans le ciel; des panaches de verdure se balançant au-dessus des danseuses; un capricieux filet d'eau gazouillant à leurs pieds. Le pauvre poëte, qui se sentait mourir, plongeait, avec un profond désespoir, un regard jaloux sur toutes ces choses si vivantes. Il tressaillit tout à coup à la vue de la femme au tambour de basque. — Charlotte! Charlotte! s'écria-t-il en tendant les bras. — Tout beau! dit Brizailles qui jouait du sistre; je suis presque maître Jacques maintenant. — Brizailles! s'écria Théophile. Charlotte! Brizailles! ô mes joyeux amis, je ne mourrai donc pas sans vous revoir! Dansez, chantez, que je rie, que je pleure encore!

Le pauvre poëte riait, mais il y avait des larmes dans ce rire. — Mourir! dit Brizailles, voilà une idée lugubre, je crois que vous ferez une sottise. — Non, non, s'écria Théophile, je ne puis pas mourir, je ne veux pas mourir.

Théophile s'attachait à la balustrade, comme s'il eût craint l'approche de la mort. — La vie est trop douce pour la quitter si tôt. Chantez, chantez, Charlotte! Quel beau soleil! O mon Dieu! faites que le soleil rayonne encore long-temps pour moi! A cette heure suprême tout est beau! — Hormis vous, mon cher maître, dit Brizailles en se penchant vers Charlotte pour lui baiser le cou.

Théophile sourit de la galanterie de Brizailles. — Enfin, dit-il à Charlotte, vous voilà consolée?

Charlotte baissa la tête. — Pas encore, murmura-t-elle. — O mon cher maître! dit Brizailles d'un ton pathétique, vous voyez que votre bouffon se souvient éternellement de vous. Ma troupe a fait un immense détour pour égayer votre seigneurie. Nous étions aux Pyrénées et nous allons à mon grand-duché de Brizailles. — Vous n'avez fait aucun détour, dit Théophile, qui s'efforçait d'être gai; ton duché n'est-il pas partout? — O mon cher maître! je ne pensais pas vous revoir ainsi. Quelle pâleur! Atropos est-elle donc jalouse de vos conquêtes? Par ma flamberge! je lui défends d'approcher! — Tu m'avais fait oublier la mort et tu me rappelles déjà que je vais mourir. O mes vieux amis! allez, courez le monde, soyez toujours ivres de chants, de danses et d'amours; souvenez-vous quelquefois d'un bohémien comme vous, d'un jongleur en poésie qui est mort à trente-trois ans, pour avoir trop aimé ce qui fleurit sur la terre.

Le poëte, épuisé par cette dernière secousse du cœur, refroidi par le vent humide de la soirée, se détacha de la balustrade, rentra précipitamment dans le pavillon et tomba mourant sur son lit.

II.

Théophile rouvrit une dernière fois les yeux ; la nuit tombait et une petite lampe d'argent éclairait vaguement la chambre du pavillon, encore toute jonchée de fleurs.

Marie, agenouillée devant le lit, priait et baignait de larmes les mains du moribond.

Il y avait quelque chose de solennel dans les traits du poëte; ses cheveux découvraient son front vaste et retombaient en arrière ; ses yeux levés nageaient dans l'extase ; ses lèvres s'entr'ouvraient pour aspirer les joies du ciel.

Les bohémiens jouaient à la porte du château ; ils n'étaient pas encore loin et Théophile entendait toujours leur musique; leurs chants et leurs joyeux cris. C'était une ravissante harmonie mélancoliquement adoucie par la distance et par les rumeurs confuses du soir.— Mourir ! dit Théophile en proie au délire.

Il regarda Marie. — Aller au ciel quand vous êtes sur la terre ! — Je vous suivrai bientôt, dit la religieuse. — Mais vous irez près de Dieu, Marie, et j'irai près du démon. — Je vous suivrai... partout...

Les chants des bohémiens arrivaient toujours au pavillon. — En enfer ! en enfer ! dit Théophile avec un tremblement horrible.

Il entendit un bruit de pas. — Nous irons ensemble en enfer ! cria, d'une voix glaciale, Dafné, qui se dessina dans l'ombre au fond de la chambre. — La mort ! c'est la mort qui vient ! dit Théophile.

Il pressa dans ses mains les mains de Marie. — Défends-moi de la mort ! La voilà !

La religieuse voulut courir à sa sœur; mais elle était anéantie.

Dafné fit un pas vers le lit. Théophile, qui la regardait d'un œil errant, recula avec terreur. — O mort! laisse-moi prier, et ma vie est à toi! Ma vie! pourquoi la prendre si tôt? Je n'en suis point las. Aie pitié de moi, vieille reine du monde! Hélas! la mort est sourde aux prières; quand elle ouvre ses bras noirs, il lui faut une proie! Attends! attends encore! je n'ai point assez vu la joie de mon ame!

Le mourant contempla Marie. — Je n'ai point assez vu ses yeux, qui furent mon ciel! Attends que j'aie baisé l'or de ses cheveux; attends que j'aie laissé mon ame sur sa bouche.

La pécheresse fit un second pas vers le lit. — N'approche plus, laisse-moi ressouvenir du temps de mes amours. J'ai tant aimé! Isaure, ma blanche colombe, reparais! tu fus mon amour le plus pur! Marie, ma blonde vierge, reparais! tu fus mon amour le plus chaste! Image ardente de Dafné, efface-toi; ne me poursuis plus, je te crains encore.

Le regard fauve du poëte s'arrêta sur la pâle figure de Dafné. — Ce n'est point la mort, c'est la folle passion... C'est Dafné. Marie! Marie! défendez-moi de la fée, de la sirène, de la charmeresse...

Involontairement la religieuse se pencha au-dessus de son amant. — Je la vois toujours, ô Marie! je suis perdu.

Théophile cacha sa tête dans le sein de Marie.

Dafné, qui n'avait plus qu'un souffle, roula sur les fleurs. — Oh! dit-elle d'une voix sombre, je n'arriverai donc pas jusqu'à lui!

La pauvre fille se traîna péniblement. Quand elle fut devant sa sœur, elle ressaisit la vie qui lui échappait, elle se leva tout d'un coup, elle renversa Marie, elle la jeta à ses pieds et se lança comme une lionne sur Théophile.

Le poëte, égaré et délirant, lui rouvrit ses bras. — A toi mon dernier souffle! lui cria-t-il. — Puisqu'il faut mourir, mourons d'amour! dit Dafné.

Théophile se souleva pour tendre les bras à Dafné; mais tout à coup leurs bras se détachèrent; ils se regardèrent avec effroi; un sanglot brisa leur cœur, une larme de sang tomba de leurs yeux. — O Dafné! dit Théophile, nous sommes aux portes de l'enfer.

Dafné leva les yeux avec repentir et joignit les mains avec dévotion. — Le ciel est si beau! dit-elle. Son front retomba sous une douleur profonde. — Mourir si mal! dit Théophile avec désespoir.

Son regard errant passa sur Marie qui priait toujours. — O Marie! murmura-t-il, vous êtes l'ange du Seigneur; priez pour nous. *J'ai aimé le ciel et la terre... Dieu et l'œuvre de Dieu...*

Il dit et son ame s'envola.

Dafné cacha son front et murmura : — O ma sœur! priez pour nous.

Et sa bouche flétrie sous l'amour se ferma sous la mort.

Au même instant, le vent emporta les derniers chants des bohémiens.

Marie pria pour les pécheurs.

III.

Le même linceul ensevelit Théophile et Dafné, comme si l'amour pouvait braver la mort. Le même tombeau les renferma.

Les paysans de Chantilly s'ameutèrent pour empêcher que le huguenot et la pécheresse fussent inhumés en la terre sainte de leur cimetière; mais le prêtre était un saint homme, qui leur ouvrit ce dernier refuge.

Le convoi avait un étrange aspect; on n'y voyait pas les dévotes de Chantilly, ni les gens du château, ni les desservans de l'église; hormis Fargueil et Marie, on n'y voyait que des bohémiens.

Le cercueil était porté par Fargueil, Brizailles et deux gitanos.

Quand le convoi passa devant la masure, la sorcière se jeta sur le chemin et ramassa de la boue pour en jeter sur le cercueil; mais le prêtre la chassa en secouant l'aspersoir au-dessus de sa tête.

En ce moment, la pâle Aubépine sortit tout éplorée de la masure et se glissa parmi les bohémiens. Elle était née pour la vie changeante, aventureuse, vagabonde; elle délaissa sa vieille mère et devint la plus jolie danseuse de la troupe de Brizailles, qui la surnomma la Perle.

Le soir du convoi, la religieuse, qui retournait dans l'austère solitude du cloître, s'arrêta au sommet de la montagne de Chantilly, auprès d'une roche où Théophile et Dafné s'étaient souvent reposés dans leurs promenades.

Son œil humide erra dans la vallée.

Elle vit au loin, sur la lisière du bois, un cavalier qui plongeait un dernier regard sur le cimetière.

C'était Fargueil.

Elle vit au loin, sur l'autre montagne, Brizailles, Charlotte et Aubépine, isolés de leur troupe pour voir encore la tombe du poëte et de la pécheresse.

Elle contempla long-temps ce grain de sable qui couvrait à jamais l'amour de toute sa vie.

La nuit jetait sur la terre son crêpe funèbre; il fallait partir.

Elle songea que, dans la tombe du cloître, il lui faudrait prier et attendre long-temps la mort; elle détacha son regard du cimetière et s'écria en sanglotant : — Seule!

L'année qui suivit, au milieu d'une nuit d'automne, pleine de mélancolie et de calme, il se fit une grande rumeur à Chantilly; les paysans attardés éveillèrent ceux qui dormaient et leur racontèrent qu'ils avaient vu, aux pâles lumières des étoiles, trois fantômes chantant dans le cimetière.

Or, ces trois fantômes, qui jetèrent l'épouvante à Chantilly,

c'étaient Brizailles, Charlotte et la blonde Aubépine; ils n'avaient oublié ni Théophile ni Dafné; ils étaient revenus sur leur tombe, non pour dire des prières, mais pour chanter cette ballade que tant de fois, en leur verte jeunesse, les trépassés avaient chantée avec amour :

Blanche dormait sur le rivage.
Un chevalier passa par là...

APPENDICE.

Théophile de Viau, mort en plein soleil de la vie, ne fut pas seulement un poëte, il fut un des plus profonds penseurs de son temps. Il avait tour à tour étudié les philosophes et son cœur, les voix mystérieuses du ciel et les images visibles de la terre. Son esprit, né libre, a toujours protesté contre tous les systèmes absolus qui enchaînent la pensée humaine. Poussé en avant par la poésie, emporté par les passions, coursiers indomptés qui vont bride abattue et font jaillir l'éclair dans la nuit sous leurs pieds au choc des cailloux, il voyait plus loin que les poëtes des XVIe et XVIIe siècles. On peut affirmer que l'aube nouvelle, qui luit sur nous, avait frappé son regard d'aigle. Il adorait le ciel qui lui cachait Dieu; mais, sous la lumière du ciel, sur la terre où vivent les hommes, les forêts et les fleurs, les œuvres visibles de Dieu, il répandait son cœur à longs flots. Il élevait l'ame sans comprimer le corps.

Il ne disait pas comme Moïse : « Prenez garde à vos yeux. » Il ne disait pas comme Job: « J'ai fait un pacte avec mes yeux pour ne pas même penser à une fille. » Il ne disait pas comme plus tard Bossuet : « Malheur à la terre! Malheur à la terre! Encore une fois malheur à la terre d'où sort une si épaisse

fumée, des vapeurs si noires qui s'élèvent de ces passions ténébreuses qui nous cachent le ciel et la lumière! » En ses derniers jours seulement, il admit que le corps rabat la sublimité de nos pensées et nous attache à la terre, nous qui ne devrions respirer que le ciel; mais jusque-là, tant que les visions de la mort ne glacèrent pas son esprit, il crut que Dieu, le maître souverain, nous avait semés sur la terre comme les arbres de la montagne pour verdoyer et fleurir à tous les vents et à tous les rayons, enracinés dans la terre, mais le front balancé dans les nues, disant comme saint Augustin : « Les hommes sont des arbres qui se jouent avec les vents; poussés tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ils semblent promener çà et là leurs vagues désirs. » Mais il croyait que l'ame s'enfuyait plus radieuse de notre périssable corps; comme Socrate, il croyait que le tombeau n'est que le sombre chemin d'un monde éblouissant. Voyez cette image poétique : « Je crois pour moi que c'est d'aise qu'à leur mort les cygnes chantent; ayant comme une inspiration du dieu Apollon, à qui ils sont consacrés, ils brûlent du désir d'approcher de leur maître et en font des chants de joie. » Et ces derniers vers d'une belle strophe :

Et sans doute alors que nos yeux
Laissent leur clarté coutumière
Et trouvent en de plus beaux lieux
De plus beaux éclats de lumière,
Et notre esprit qui voit d'ici
La vérité dans une nue,
Après la mort mieux éclairci,
La voit entière et toute nue.

Si nous laissons passer le philosophe, toujours incompris, pour n'étudier que le poëte, nous trouvons que Boileau le grammairien, dédaignant Théophile, n'entendait rien à la poésie, si la poésie est la voix de Dieu, la voix de l'ame, la voix

de la nature, si la poésie est le rêve des hommes et le triomphe de l'art. Théophile fut un vrai poëte, on a pu le voir déjà dans ce récit où nous avons reproduit quelques strophes, prises çà et là dans son livre, pour expliquer sa vie. On l'a accusé d'être un peu trop Castillan dans sa poésie : voici un petit tableau d'une simplicité rustique, dont le parfum agreste eût saisi Claude Lorrain lui-même. Quel poëte français serait plus naïf et plus simple aujourd'hui que nous avons dans les arts salué la Vérité sur la margelle du puits :

Maintenant que le roi s'éloigne de Paris,
Suivi de tant de gens au carnage nourris,
Qui dans ces chauds climats vont requérir les restes
Du danger des combats et de celui des pestes,
Il faut que je le suive, et Dieu, sans me punir,
Ne te saurait, Marie, empêcher d'y venir;
Si tu fais ce voyage, et mon amour te prie
D'y ramener tes yeux, car c'est là ma patrie,
Tu verras la Garonne où de petits ruisseaux
Au travers de mes prés vont apporter leurs eaux,
Où des saules épais leurs rameaux verts abaissent,
Pleins d'ombre et de fraîcheur, sur mes troupeaux qui paissent.
Si tu venais, Marie, en ce petit logis,
Combien qu'à te l'offrir de si loin je rougis,
Si cette occasion permet que tu l'approches,
Tu le verras assis entre un fleuve et des roches,
Où sans doute il fallait que l'amour habitât,
Avant que pour le ciel la terre il ne quittât.
Dans ce petit espace une assez bonne terre,
Si je la puis sauver du butin de la guerre,
Nous fournira des fruits aussi délicieux,
Qui sauraient contenter ou ton goût ou tes yeux.
Mais, afin que mon bien d'aucun fard ne se voile,
Mes plats y sont d'étain, et mes rideaux de toile;
Un petit pavillon, dont le vieux bâtiment
Fut maçonné de brique et de mauvais ciment,

Et que leur renommée est franche du tombeau,
Sans autre fondement, sinon que tout leur âge
S'est laissé consumer en un petit ouvrage,
Que leurs vers dureront au monde précieux,
Parce qu'en les faisant ils sont devenus vieux:
De même l'araignée, en filant son ordure,
Use toute sa vie et ne fait rien qui dure.

Ne quittons point Théophile sans détacher cette autre page de son livre; il y a là plus de sages conseils en poésie que dans tout l'*Art poétique* de Boileau, son ennemi posthume. « Ce que l'on appelle imitation des auteurs anciens se doit dire des ornemens qui ne sont plus à notre mode. Il faut écrire à la moderne. Démosthène et Virgile n'ont point écrit en notre temps, et nous ne saurions écrire en leur siècle. Leurs livres, quand ils les firent, étaient nouveaux et nous en faisons tous les jours de vieux. Ronsard, pour la vigueur de l'esprit et la nue imagination, a mille choses comparables à la magnificence des anciens, et a mieux réussi à leur ressembler qu'alors qu'il les a voulu traduire. Il faut, comme Homère, faire bien une description, mais non point par ses termes ni avec ses épithètes. Il faut écrire comme il a écrit, mais non point ce qu'il a écrit. »

Un dernier mot. Notre livre est un rêve écrit à vingt ans. A dix ans d'intervalle, nous trouvons que c'est encore un rêve. Nous recherchions pieusement l'hymen du cœur qui bat sur la terre et de l'ame qui vole au-delà des nues. La figure rêveuse et passionnée de Théophile nous était apparue comme un symbole; nous avons ranimé le tableau de la vie, nous avons placé sa noble tête entre ces deux images charmantes, l'amour et la volupté, le souvenir du ciel et la joie épanouie, Marie et Dafné.

FIN DE L'HISTOIRE PANTHÉISTE.

POURQUOI ELLE ALLAIT

DANS

CETTE CHAMBRE A COUCHER.

I.

Par une de ces fraîches matinées qui sont faites d'azur, de rayons et de fleurs, Frédéric de Marvilliers, monté sur un beau cheval anglais, suivi d'un jockey d'un assez bon style, se promenait dans le bois de Boulogne au voisinage d'Auteuil. Il s'était levé de bonne heure, il avait voulu ce jour-là se promener pour lui et non pour les autres, car il était à peine midi, et il est bien entendu qu'un homme du beau monde ne se promène pas si matin; il ne va au bois pour y respirer l'agreste parfum que quand son jockey ou son palefrenier a fait lever la poussière des allées tout en fatiguant son cheval. Quoique Frédéric de Marvilliers se promenât pour se promener, il s'inquiétait beaucoup de tout ce qu'il voyait au passage, il s'occupait bien plus des rares promeneurs qui traversaient le bois que de la fraîcheur matinale si pénétrante et si poétique à la fin d'avril, quand les fleurs et les chansons peuplent les

bois, quand la nature tout entière est une féerie, un enchantement, un jardin d'Armide. Tout à coup un élégant coupé passa rapidement auprès de lui; il eut à peine le temps de distinguer qu'il y avait une femme dans ce coupé.

« Si vite et si matin, dit-il en ranimant l'allure de son cheval; il faut que je sache pourquoi. »

Durant quelques secondes il suivit le coupé à distance. Au détour d'une allée le cocher arrêta ses chevaux presque subitement. « Est-ce ici? dit cet homme en descendant de son siége. — Oui, » lui répondit une voix légèrement voilée.

Il baissa le marchepied; une jeune femme descendit avec la légèreté d'une fée. « Vous m'attendrez dans cette allée, Guillaume, je vais marcher un peu. » Le cocher s'inclina respectueusement. La jeune femme s'éloigna non pas tout-à-fait en femme qui se promène. Frédéric avait remis son cheval aux mains de son jockey; il s'approcha du coupé.

« Est-ce que ce ne sont pas là les chevaux du comte de Verneuil? Il me semble que je reconnais ces armes. » Frédéric étudiait les armes peintes sur le coupé. « A merveille, dit-il, voilà un nouveau livre; je ne perdrai pas ma journée. »

Il n'avait jamais été présenté au comte ni à la comtesse de Verneuil, mais il les connaissait comme on connaît tout le monde à Paris.

Frédéric de Marvilliers était un homme de trente-cinq ans, qui avait traversé avec ferveur toutes les folles et charmantes passions de la jeunesse. Il avait long-temps vécu selon son cœur; mais, comme il arrive toujours, l'esprit avait peu à peu tué le cœur. Un beau jour, Frédéric s'était réveillé philosophe, c'est-à-dire n'ayant plus la force de vivre de sa vie, avec le triste privilége de vivre de la vie des autres. De tout temps il avait aimé la science; à vingt ans il la cherchait dans les livres, à vingt-huit ans il la trouvait dans son cœur, mais sans s'en douter; à trente-cinq ans il la cherchait dans le grand livre toujours ouvert qui s'appelle le monde, — où si peu

d'entre nous savent bien lire. — Frédéric était du petit nombre des oisifs intelligens qui vivent par curiosité. Il était de la famille de cet esprit bien trempé qui, n'ayant plus rien à apprendre ici-bas, se brûla fièrement la cervelle pour voir dans la mort. Frédéric n'en était pas encore là. Il trouvait que la comédie humaine est inépuisable dans ses folies; chaque jour il y découvrait des scènes inattendues. Comme un voyageur intrépide, il voulait faire le tour du monde moral. Ce qui l'amusait surtout, c'étaient les faiblesses, d'autres diraient les héroïsmes du cœur. Il prenait un grand charme à suivre une aventure galante dans toutes ses phases singulières et imprévues. Il prenait en pitié nos romanciers les plus féconds, lui qui voyait chaque jour se nouer et se dénouer des romans admirables. Il ne se contentait pas d'étudier les passions de la terrre dans ce qu'elles ont de plus terrible et de plus doux, de plus désolé et de plus charmant, il étudiait toutes les passions, il suivait le député à un steeple-chase du ministère, le poëte à une course au clocher académique, riant beaucoup des coups du hasard qui renverse si bien nos châteaux de cartes et nos châteaux en Espagne. Il en était arrivé au point de vue d'Érasme, qui voyait partout le spectacle de la folie et qui voulait rester sage en dehors de la scène. Frédéric était merveilleusement placé pour assister à ce spectacle de la folie humaine. Il avait trente mille livres de rentes; il était très répandu dans le faubourg Saint-Germain et dans le faubourg Saint-Honoré; il était très à son aise à l'Opéra et dans les parages de l'Opéra; il avait couru les eaux et les ruines; en un mot, il s'était promené partout où fleurit l'aristocratie française : l'aristocratie du nom, du titre, de l'esprit, de l'argent. Frédéric avait un goût distingué; il aimait les chiens de race, les chevaux pur sang, les fleurs rares, les belles femmes et les tableaux de maîtres. Il savait bien porter une épée. On le citait au club pour la coupe de son habit et la vivacité de ses reparties. Toutes les femmes parlaient de sa

bonne grace, de ses nobles allures, de son air spirituel et profond. Plus d'une fois on lui avait reproché sa misanthropie. « On ne me comprend pas, disait-il; je vis plus que tout autre au milieu du tourbillon. Je n'ai pas comme tant d'autres une passion qui court le monde; j'ai mille passions à la fois, la curiosité centuple la vie. Ne met-on pas son cœur dans le livre qu'on lit? pour moi le monde est un livre toujours ouvert à la belle page. »

Pour le bien peindre par un trait, disons que Frédéric ne dormait pas pour un rendez-vous accordé à un autre.

Frédéric passait pour avoir une belle figure, pourtant son profil n'était pas irréprochable; il avait plutôt du charme par son air doux et spirituel que par la pureté de ses traits; il portait avec autant de grace que de fierté de longues moustaches brunes, qu'il tourmentait avec fureur dans ses méditations philosophiques.

Cependant Frédéric suivait Mme de Verneuil, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Il avait pris un petit sentier peu fréquenté côtoyant l'allée où la comtesse marchait rapidement. Au bout de l'allée elle se retourna, peut-être pour voir si on la suivait; comme Frédéric marchait sous les arbres, elle ne le découvrit pas; elle s'arrêta un instant et porta un regard surpris sur cinq ou six maisons éparses à la lisière du bois : elle avait l'air de chercher un peu son chemin; elle sembla bientôt guidée par un souvenir. Elle prit un petit sentier serpentant dans les vignes et aboutissant à la grille assez modeste d'une villa fraîche et pimpante. En s'approchant de la grille, Mme de Verneuil ralentit peu à peu sa marche; elle s'arrêtait à chaque instant pour regarder en arrière. Frédéric, qui s'était caché au bord du bois dans une touffe de noisetiers, étudiait avec une vive curiosité tous les mouvemens de la comtesse. La voyant regarder ainsi en arrière, il jugea d'abord qu'elle craignait d'être suivie, ensuite qu'elle attendait quelqu'un, enfin qu'elle ne savait pas ce qu'elle devait faire. Quand elle

arriva à la grille, elle appuya sa main fraîchement gantée sur un des deux acacias qui semblaient plantés en sentinelles de chaque côté de la porte. Frédéric attendait avec impatience que la grille s'ouvrît. « Sans doute, se disait-il, Mme de Verneuil a sonné; comment se fait-il qu'on laisse à la porte une jolie femme d'aussi bonne volonté? » Cependant la grille ne s'ouvrait pas. Mme de Verneuil regardait tour à tour la porte de la maison, le sentier des vignes et le ciel. « C'est cela, dit Frédéric, elle demande un conseil là-haut; c'est toujours le ciel qu'on invoque, mais c'est toujours le diable qui répond. » Il entendit alors le cri aigu d'une clé qui entre dans une serrure : c'était Mme de Verneuil elle-même qui ouvrait la grille; mais tout à coup, comme par un mouvement involontaire, elle la referma, reprit la clé et s'éloigna vivement. Frédéric crut entendre à diverses reprises : — Jamais! jamais! « C'est bien, dit-il, voilà un roman qui ne commence pas comme les autres, c'est une bonne fortune pour moi.»

Mme de Verneuil passa bientôt à dix pas de la touffe de noisetiers où il s'était mis en embuscade; il admira au passage sa beauté pâle et harmonieuse, sa grace nonchalante et délicate. Elle penchait languissamment la tête avec la souplesse du cygne. Frédéric remarqua dans sa figure un certain air de mélancolie rêveuse qui le toucha au cœur. « C'est une passion sérieuse, dit-il gravement. Il y a là un cœur qui doit palpiter sous une pensée ardente. » Dès que Mme de Verneuil se retrouva à l'ombre des grands arbres, elle ouvrit une petite bourse algérienne brodée d'or d'où elle tira une lettre. Frédéric jugea que ce n'était pas la première fois que la comtesse lisait cette lettre à la manière dont elle y jeta les yeux. Elle alla s'asseoir sur le tronc d'un arbre renversé au bord du chemin pour relire cette lettre tout à son aise dans la solitude amoureuse du bois. « Ainsi, dit Frédéric, elle se console de ne pas être entrée là-bas. »

Un garde ayant tout à coup débusqué presque en face d'elle,

Mme de Verneuil plia la lettre et regagna sa voiture en toute hâte. Le cocher n'avait pas encore fumé sa première pipe. Elle monta dans son coupé tout en lui recommandant d'aller bon train. La voiture disparut bientôt sous un nuage de poussière. Frédéric ne jugea pas à propos de suivre plus long-temps Mme de Verneuil. Il remonta à cheval et continua sa promenade tout en cherchant à deviner pourquoi la comtesse s'était levée si matin, — pourquoi elle avait ouvert la grille, — pourquoi elle n'avait pas franchi le seuil redoutable de la villa, — pourquoi elle s'était mélancoliquement assise pour relire une lettre. « Il est hors de doute, se disait-il, qu'elle allait à un rendez-vous, car elle était vêtue des couleurs les plus tendres. » Il voyait encore flotter sous ses yeux une robe de soie bleu de pervenche et une écharpe orientale. Il n'avait pas encore perdu de vue la fraîche capote blanche encadrant avec tant de grace la figure si douce, si pâle et si belle de Mme de Verneuil. Il retourna à Paris bien décidé à ne pas s'en tenir à cette première page du roman. « C'est bien, disait-il en retournant à Paris; j'étais un peu fatigué des aventures mesquines et monotones des coulisses de l'Opéra; le plus souvent, dans ces aventures, qui sait le commencement sait la fin. Ici je ne sais ni la fin ni le commencement. »

Le soir, Frédéric de Marvilliers rencontra à la Comédie-Française (c'était un jour de première représentation) un de ses vieux camarades de philosophie et de cigares, le jeune marquis de Verviers, qui était très répandu dans la haute et moyenne noblesse. « Mon cher, lui dit Frédéric après avoir parlé de la décadence du théâtre, il n'y a à cette heure de beaux spectacles que ceux de la nature. » Le marquis de Verviers éclata de rire. « La nature, vous avez étudié celle de MM. Cicéri et autres créateurs de cette force. — Vous ne savez pas ce que vous dites, mon cher; j'ai, à l'heure où je vous parle, un appartement à Auteuil; je commençais à me fatiguer de voir toujours le même homme sous diverses

faces, j'aime mieux voir des arbres, des nuages, des ruisseaux qui coulent et des oiseaux qui chantent. — Céladon! murmura le marquis de Verviers. — J'y pense, poursuivit M. de Marvilliers; vous qui connaissez tout le monde, vous allez sans doute chez le comte de Verneuil? — Oui, beaucoup; pourquoi? — Mme de Verneuil est sans doute une vertu austère? — Mais oui. — Je n'en doute pas. Je crois bien l'avoir rencontrée ce matin, si je ne me trompe, à Auteuil. Est-ce qu'elle a une maison de campagne par là? — Je ne crois pas, car M. de Verneuil est propriétaire d'un des plus beaux châteaux de la Normandie. — Comme Mme de Verneuil ressemble prodigieusement à une femme de ma connaisance que je ne puis interroger à ce sujet, faites-moi donc le plaisir de demander à la comtesse si elle se promène quelquefois vers Auteuil. — Rien n'est plus simple, » dit M. de Verviers, sans se soucier de l'intention de Frédéric, et sans réfléchir que, malgré toutes les réserves qu'il y mettrait, sa demande aurait toujours quelque chose d'indiscret.

Ils se promenaient au foyer; ils rentrèrent bientôt dans la salle. Frédéric était au balcon, le marquis était dans une loge des galeries. On connaît assez Frédéric pour savoir qu'il était bien plus préoccupé de la comédie de la salle que de celle du théâtre; aussi fut-il le premier à remarquer l'arrivée d'une très jolie femme, peut-être un peu pâle, mais d'un attrait plus doux par la pâleur même. C'était la comtesse de Verneuil. Quoiqu'elle fût sur le devant de la loge, elle se cachait à moitié, jouant de son éventail avec beaucoup de grace; elle avait la pudeur de la beauté qui craint de se laisser voir.

Dans l'entr'acte, le marquis de Verviers entra dans la loge de Mme de Verneuil. Frédéric, on le pense bien, ne songea pas à faire un tour au foyer. Il s'aperçut bientôt que, sur les questions du marquis, la jeune femme se détourna en rougissant et en respirant son bouquet avec inquiétude.

Sur la fin de l'entr'acte, Frédéric retrouva M. de Verviers. « Eh bien ! lui dit-il, vous avez bien à propos rencontré Mme de Verneuil ; peut-être n'avez-vous pas songé à lui parler d'Auteuil. — Je n'ai pensé qu'à cela, mon cher Frédéric ; vous avez touché une corde vibrante, car, tout en ayant l'air de ne pas comprendre ce que je voulais dire, au seul mot d'Auteuil Mme de Verneuil s'est troublée ; elle n'a pas répondu et s'est tournée vers la salle. » Frédéric ne put comprimer un mouvement de joie. « Un vrai roman, se dit-il, en tourmentant sa moustache, — un roman que je vais lire tout seul, — un roman fait pour moi. »

Le lendemain, vers midi, Frédéric traversait encore le bois de Boulogne dans le vague espoir d'y rencontrer la voiture de Mme de Verneuil. Après une promenade rapide, il revenait vers l'Arc-de-Triomphe, ne comptant plus guère retrouver la mystérieuse comtesse, quand il fut saisi de cette idée, que Mme de Verneuil avait peut-être changé de route pour arriver à la villa. Aussitôt il dirigea son cheval vers ce point. Au débouché du bois, il tressaillit à la vue d'un certain voile vert qui flottait au vent dans le sentier des vignes. Pour un curieux, il avait du bonheur. Il retrouvait la comtesse au moment décisif où il l'avait vue chanceler la veille. Quoiqu'elle eût changé de toilette, quoiqu'un léger chapeau de paille d'Italie couvert d'un voile eût remplacé la fraîche capote blanche, il la reconnut du premier regard, soit à sa démarche inquiète, mais toujours nonchalante et gracieuse, soit parce qu'il jugeait qu'elle seule devait être à pareille heure dans le sentier des vignes. Il se tint, comme la veille, à la lisière du bois, immobile et silencieux, le cœur ému comme un spectateur de la Gaieté au cinquième acte d'un mélodrame.

Le spectacle ne dura pas long-temps ; Mme de Verneuil ne s'arrêta plus indécise à la porte. Elle avait pris bravement son parti. Dès qu'elle fut à la grille, elle l'ouvrit, avec une vivacité

toute féminine, d'un seul tour de clé. Ce ne fut d'ailleurs pas sans peine, car, sans être massive, la grille était un peu lourde : la comtesse mit toutes ses forces à la pousser. « Quel est donc, murmura Frédéric, le Français, né galant, qui arrive le dernier au rendez-vous ? »

Mme de Verneuil referma la grille et disparut sous les arbres du petit jardin.

II.

M. le comte de Verneuil, dont la femme préparait à Frédéric de Marvilliers un si curieux roman, était un homme de trente ans, considéré par sa fortune, par son rang et par sa distinction. Il aimait sa femme. Il avait pour elle une passion digne et sérieuse. Il l'aimait pour sa figure, pour ses graces charmantes, pour sa noblesse de sentiment. Il passait sa vie à son gré et au gré de sa femme, l'été au milieu de ses terres, l'hiver dans les fêtes et les vanités du monde parisien. Il recherchait surtout les joies faciles de la campagne; il se faisait franchement agriculteur au milieu de ses gens, prêchant d'exemple à l'occasion. Il était aimé dans son pays, où, malgré lui, on l'avait déjà porté comme candidat à la députation. D'abord il avait résolu de ne gouverner que sa vie et sa fortune; mais, comme la vanité tient toujours un peu de place, même dans la vie du sage, il finissait par ne plus rebuter ses amis; il avait même accepté le titre de membre du conseil général, espèce de prélude à de plus grands honneurs politiques. Quand on est heureux, il est bien naturel de songer au bonheur des autres; naïf dans ses espérances, M. de Verneuil espérait, en arrivant à la chambre, proposer et obtenir des réformes généreuses.

Mme de Verneuil, née Blanche de Riancourt, ne passait pas pour une femme à la mode; on lui reprochait presque de trop aimer la vie intime du foyer. Cependant elle accordait au

monde ce qu'on doit au monde, sa grace, son affabilité, son esprit, car elle en avait, et du meilleur.

Quand Frédéric vit que Mme de Verneuil était entrée dans le jardin seule, inquiète, troublée, quoique résolue, il chercha à se rappeler tout ce qu'il avait entendu dire sur elle. On avait maintes fois vanté sa beauté, mais comme une beauté discrète qui s'abrite dans le mariage au lieu de s'en faire un piédestal; tous les oisifs qui font le cortége et la réputation des jolies femmes de Paris n'en parlaient qu'en passant, comme d'une plante rare qui ne devait jamais s'épanouir dans l'atmosphère des passions profanes. « Mais, dit Frédéric, le monde est souvent un mauvais juge qui condamne ou absout par caprice, qui prend quelquefois les airs hypocrites du vice pour le libre laisser-aller de la vertu. »

Cependant Mme de Verneuil avait disparu sous les arbres du jardin.

Frédéric ne voulait pas en rester là de son roman en action : il cherchait des yeux un moyen d'en voir davantage; tout d'un coup il remarqua une maison qui dominait le jardin de la villa, de l'autre côté de la grille.

Dans sa fureur de tout savoir, il alla droit à cette maison. Sur le seuil de la porte, il trouva une brune et piquante jardinière écossant des fèves, qui, sur sa demande, lui apprit que toute la maison était à louer : la saison s'avançant, cette femme lui laissa presque la liberté de fixer le prix qui lui plairait; moyennant cent écus, on lui donnait toute la maison. « Ce pays-ci n'est donc pas habité? dit-il à la jardinière. Est-il possible que cette petite maison si jolie, qui est là devant nous, soit déserte?— Comment, monsieur! mais, à ce qu'on m'a dit, car je ne suis pas ici depuis long-temps, cette maison est habitée, et bien habitée.— Savez-vous par qui? — Pas du tout; il n'y a pas six semaines que j'ai quitté Asnières pour venir ici; je ne sais pas encore quels sont nos voisins; mais, monsieur, vous n'avez rien à craindre, l'endroit est sûr. »

Frédéric suivit cette femme, qui lui ouvrit tour à tour les trois appartemens de la maison. Ces trois appartemens, distribués par un architecte de hasard, n'étaient guère agréables à habiter que pour ceux qui passent leur vie à la fenêtre. Le point de vue était charmant et varié : des arbres, de l'eau, Paris dans le lointain, rien ne manquait au tableau. Du reste, Frédéric ne perdit pas son temps à admirer de point en point les heureux effets du paysage, ni les défauts des appartemens. Il se décida pour le second étage, bien assuré que c'était le mieux placé pour dominer le jardin et les fenêtres de la petite villa. Le premier étage était masqué par des arbres, le troisième avait un balcon d'où on ne pouvait voir sans se montrer. « Tenez, dit-il à la jardinière en lui donnant un louis, voilà le denier à Dieu, je suis votre locataire, et dès cet instant je m'installe pour la saison. — Mais, monsieur, vous ne pouvez pas rester ici sans meubles; il n'y a pas seulement de quoi s'asseoir dans ce salon. — Que ceci ne vous inquiète pas; quand je fais tant que d'habiter la campagne, ce n'est pas pour y vivre renfermé : je passe mon temps à la fenêtre, ou je me promène en plein champ. — Comme il vous plaira, monsieur; un homme de votre qualité a toujours raison. » Disant ces mots, la jardinière s'inclina et descendit gaiement, très surprise de la façon de vivre de Frédéric.

M. de Marvilliers demeura plus d'une demi-heure appuyé à la fenêtre, le regard fixé sur les volets de la villa, s'imaginant toujours qu'ils allaient s'ouvrir. « Voyons, se dit-il, elle n'est pas venue là pour rien : ou on l'attendait, ou on va venir pour la joindre; les volets ne sont sans doute si bien fermés que pour plus de mystère. »

On était à cette heure du jour si riante et si calme où le vent s'apaise, où les oiseaux se reposent, où toute la nature sommeille amoureusement. La petite villa semblait endormie comme le château de la Belle-au-Bois-dormant. Elle ne don-

nait pas le plus léger signe de vie : le jardin lui-même semblait pris de ce silence et de cette immobilité.

Frédéric était merveilleusement placé pour voir et pour entendre. La fenêtre où il se trouvait en spectateur n'était pas à vingt-cinq pieds des fenêtres de la villa. Il ne perdait pas encore patience, quand il vit reparaître le voile vert au-dessus d'un massif.

Mme de Verneuil se promenait lentement, toujours dominée par un sentiment d'inquiétude, car, à chaque pas, elle se retournait et regardait vers la grille. Arrivée sous un arbre de Judée, elle s'y arrêta et pencha la tête. Frédéric tremblait de perdre de vue un seul moment la comtesse. Après avoir rêvé un instant dans l'immobilité d'une statue, elle leva la main comme pour essuyer une larme. « Elle pleure, dit Frédéric; est-ce que je n'arrive que pour assister à un dénoûment triste? »

Mme de Verneuil se remit à marcher dans le sentier sinueux du jardin; elle s'arrêta près d'un rosier qui déployait avec luxe un magnifique panache blanc : jamais tant de roses n'avaient fleuri à la même branche à la fois. « C'est celui-là, » dit Mme de Verneuil.

Elle s'inclina pour prendre une rose; mais, avant de porter la main à la branche, elle tourna la tête comme si elle eût craint d'être surprise dans cette action si simple et si naturelle. Le tableau était plein de grace et de couleur; l'éclat de la verdure, les rayons du soleil, la subite rougeur de la comtesse, firent battre le cœur de Frédéric, qui était sensible, comme il le disait, aux harmonies de la nature. Quand Mme de Verneuil eut cueilli la rose, elle en respira le parfum avec une douce tristesse. « Est-ce donc pour une rose blanche qu'elle est venue ici? se demanda Frédéric; ces fleurs ont-elles une vertu particulière? »

Frédéric s'aperçut alors que la comtesse effeuillait la rose en s'éloignant. Bientôt elle disparut à l'angle de la villa.

Quelques secondes après il entendit ouvrir et fermer la grille; il descendit et chercha à s'assurer si la comtesse était sortie seule. Il eut beau mettre en campagne ses yeux de lynx, c'est-à-dire ses yeux de curieux, il ne put découvrir par quel chemin s'était éloignée Mme de Verneuil.

Quand il rentra, la jardinière était au fond du potager qui sarclait sa salade pieds et bras nus. Il alla à elle d'un air distrait. « Dites-moi, la belle jardinière, croyez-vous que la jolie maison d'en face ne soit pas à louer? — Mon Dieu, monsieur, j'ai appris hier qu'elle était à vendre. C'est un pauvre vigneron de ce pays-ci qui l'a bâtie, croyant bien placer son argent; aujourd'hui il n'a plus ni argent ni maison; du moins on va vendre sa maison pour payer ses dettes; n'avez-vous pas vu les affiches? On dit pourtant qu'elle est louée un bon prix. — Ah! elle est à vendre! s'écria Frédéric avec un mouvement de joie; ah! elle est à vendre! — Vous voulez donc l'acheter, monsieur? — L'acheter? non pas, pensa Frédéric, mais je veux la visiter. Il n'y a donc pas de portier? dit-il tout haut. — Il y avait un jardinier qui demeurait à côté, là-bas, dans cette baraque; mais il paraît que cet homme a trouvé un meilleur jardin, il est à Neuilly. — Et les clés de cette maison? — On m'a dit qu'il y avait un locataire, qui sans doute l'habite comme vous habitez celle-ci. Avant-hier je me souviens d'avoir vu un domestique en livrée qui s'amusait à ratisser les allées; je n'en sais pas davantage. Je pense bien que le notaire de Passy, qui fait les affaires du pauvre père Collombet, a une seconde clé. — Il faut que j'aie cette clé, dit Frédéric avec l'ardeur d'un homme qui va découvrir un trésor. Allez tout de suite chez le notaire, dit Frédéric en montrant un louis; tenez, voilà qui vous donnera des jambes. — Mais, monsieur, je ne réponds pas... — Allez toujours, je vous attends. »

La jardinière ne prit pas le temps de mettre ses souliers. « C'est un fou, se disait-elle, mais il a du bon. » Elle revint

sans la clé. « Le notaire n'y a pas songé. Il faut qu'il envoie à Saint-Germain chez la fille du père Collombet. Demain, si vous voulez... — Demain! c'est un siècle. Attendre à demain! Vous me répondez que je trouverai la clé chez le notaire? — Bien mieux, il me la remettra, car il m'a priée de faire voir la maison; il va en écrire au locataire. — Très bien! il faut que je parcoure la maison depuis la cave jusqu'au grenier demain à dix heures. »

A cet instant, Frédéric remarqua, sur un beau cheval bai-brun, un homme de trente à trente-cinq ans, en observation devant la villa. C'était un homme du monde, très élégant et très fier. Il était accompagné de deux lévriers gris, qui le suivaient avec une grande docilité. Il agitait sa cravache et coupait l'air avec une colère mal contenue. Voyant Frédéric qui ouvrait de grands yeux, il le regarda d'un certain air de bravade, en homme qui ne serait pas fâché de faire sentir son dépit à quelqu'un. Au bruit d'un battement d'ailes de perdrix, un des lévriers s'élança follement dans un seigle déjà presque mûr. Son maître le siffla, la pauvre bête revint au même instant, l'oreille basse, se mettre à sa merci; il lui appliqua, sans s'attendrir, trois ou quatre violens coups de cravache. Après quoi, ennuyé sans doute de la curiosité de Frédéric et de la jardinière, il piqua des deux et disparut sous un nuage de poussière. « N'est-ce pas là le locataire de la petite maison? demanda Frédéric. — Je ne puis vous répondre, monsieur, car je n'ai pas encore vu le locataire. »

Frédéric retourna à Paris, tout en se demandant s'il n'avait jamais rencontré au théâtre ou dans le monde ce cavalier de mauvaise humeur.

Le lendemain, avant huit heures, Frédéric partit à pied pour Auteuil; une marche rapide et fatigante tempère l'impatience; malgré toute sa philosophie, Frédéric avait besoin de marcher. « Déjà! » s'écria la jardinière, en le voyant débusquer au-dessus de la haie. Elle courut une seconde fois chez le no-

taire. Quand elle revint, Frédéric était à son observatoire. Dès qu'il entendit monter la jardinière, il alla au-devant d'elle. « Voilà enfin toutes les clés, monsieur; le notaire ne voulait plus me les confier, disant qu'il ignorait jusqu'à quel point on avait le droit de s'en servir, car ce sont de doubles clés restées dans les mains du propriétaire, après la maison louée. N'importe, les voilà; le notaire m'a recommandé de vous dire de sonner avant d'ouvrir la grille, car le locataire pourrait bien se trouver là par hasard. — Est-ce que le notaire le connaît? — Point du tout; mais le père Collombet doit venir ce soir lui donner des renseignemens. — Voyons toujours, dit Frédéric, en se dirigeant vers la grille; la maison est à vendre, j'ai le droit de la visiter; d'ailleurs, qui sait? la rente est haute à la Bourse, je puis bien courir les risques d'acheter une maison.

Arrivé à la grille, il sonna. Aucun mouvement, aucun bruit ne signala la présence d'un être humain. Il ouvrit résolûment la grille, la referma et s'avança vers le petit perron avec un certain battement de cœur. Il ne s'arrêta pas à considérer les arbustes et les détours du jardin; embusqué à sa fenêtre, il avait vu le jardin dans tous ses détails; il avait eu le temps d'étudier l'essence des arbres et la variété des fleurs, depuis le chêne, il y en avait un, jusqu'à l'humble marguerite de la pelouse. Il ouvrit la porte du vestibule et en franchit le seuil, tout en jetant un regard avide devant lui. Quoique cette pièce ne fût guère éclairée, il jugea prudent de fermer la porte sur lui, comme il avait fait pour la grille; toutefois ce ne fut qu'après avoir demandé à haute voix s'il n'y avait personne. Il ne remarqua rien de particulier dans ce vestibule, qui ressemblait à tous les vestibules de maisons de campagne. Il entra dans le salon qui était tout simple et à peine meublé; il y remarqua seulement un piano. Il revint dans le vestibule; deux portes intérieures donnaient dans cette pièce, à droite et à gauche. Il s'aperçut, non sans quelque

surprise, qu'à sa gauche la porte était légèrement entr'ouverte. Il la poussa presque en tremblant et souleva une portière de damas rouge; il se trouva tout à coup dans une chambre à coucher des plus pittoresques.

Il vit du premier regard une épée, des fleurets, une pipe turque, une paire de pistolets, un grand sabre, enfin tout ce qui fait l'ornement de la chambre à coucher d'un officier de cavalerie.

III.

A son entrée dans la chambre à coucher, Frédéric avait vu tourbillonner mille choses confuses. Mais, quoique les volets fussent bien clos, comme le soleil y frappait alors de ses plus vifs rayons, notre philosophe curieux distingua bientôt tout l'élégant mobilier jusqu'aux détails les plus pittoresques. Les murs, tendus en imitation de cuir de Russie, étaient recouverts d'armes et de pipes de toutes les formes et de tous les pays; jamais on n'avait rassemblé tant de ressources contre la vie et contre l'ennui : stylets, rapières, yatagans, sabres damasquinés, hallebardes, javelots, flèches sauvages, carabines, arquebuses, mousquets, haubert, pistolets albanais, dague de Milan, épée à deux mains, poignards malais, cette panoplie était complète. Une armure montait la garde à la porte. Je ne tenterai pas de décrire la variété de pipes qui formaient un contraste pacifique. On y trouvait un narguillé qui répandait encore l'odeur du tombecky, une pipe turque à long tuyau de bois de jasmin enrichi d'anneaux précieux. Mais les pipes tenaient moins de place que les armes dans cette riche galerie. « Oh! oh! dit Frédéric, voilà un musée qui ne me donne pas trop l'envie de rencontrer le maître de céans; est-ce que Mme de Verneuil viendrait ici pour faire des armes ou pour fumer dans un chibouc? »

Il avança d'un pas. Il se trouva devant un lit de fer, légè-

rement ornementé, couvert d'une courtine de satin broché, presque enseveli par d'amples rideaux rouges. Une magnifique peau de léopard à griffes d'argent accusait un luxe recherché. Du lit, Frédéric alla à la cheminée dont le manteau de velours à franges d'or était chargé de quelques beaux livres, de chinoiseries, de ces mille jolis riens qui font le charme de la vie intime. « Diable! dit Frédéric en pensant autant à Mme de Verneuil qu'au maître du logis, un homme qui vit solitairement ne songe pas à toutes ces fanfreluches du luxe moderne. »

A côté de la glace, dans un petit cadre de velours, entre un chibouc et des pantoufles de Persane, Frédéric remarqua un pastel du temps de La Tour qui lui rappela une figure sinon connue, du moins une de ces charmantes images dont on se souvient toujours après les avoir entrevues à peine. « C'est cela, dit-il en s'éloignant du pastel pour le voir à distance; c'est Mme de Verneuil, ou plutôt c'est un portrait fait il y a cent ans, et qui lui ressemble, je n'en doute pas, beaucoup mieux que tous les portraits qu'on a pu faire d'après elle-même. — C'est bien curieux, continua-t-il en promenant son regard autour de cette chambre à coucher; on dirait que ces lieux étaient habités hier encore. »

En effet, Frédéric voyait des pantoufles devant le lit, un livre ouvert sur la courtine, une plume noircie d'encre sur la cheminée; il respirait comme une odeur du dernier cigare fumé. Il remarqua avec une certaine attention sur le tapis, devant une petite armoire en bois de rose, un bâton de cire et une bougie qui lui semblèrent avoir brûlé du même feu pour quelque lettre à cacheter. « Peut-être, pensa-t-il, celle que Mme de Verneuil lisait en pleurant. Mais enfin pourquoi s'est-il en allé tout juste à l'heure où sans doute elle venait répondre à sa lettre ? »

A cet instant un rayon de soleil vint comme une douce auréole caresser le front du pastel. « C'est bien Mme de

Verneuil, du moins elle aurait été ainsi au XVIIIe siècle; elle aurait souri de ce doux sourire plus séducteur que tendre : la comtesse est peut-être moins jolie, mais sans doute il y a plus de passion dans son cœur que dans ses yeux charmans. Celui qui habite cette maison a deux maîtresses pour une. Je voudrais bien savoir, — et j'y arriverai, — l'histoire de celle dont j'admire le portrait. »

Dans sa fureur d'apprendre sans relâche, Frédéric oublia Mme de Verneuil pour interroger le pastel. « Celle-là aussi était une comtesse, mais au temps où régnaient si franchement les comtesses. Pour qui ce portrait si doux a-t-il été crayonné? Était-ce pour M. le comte qu'elle souriait ainsi? est-ce pour le chevalier? Et ce bouquet de roses sans épines, qui l'avait cueilli? était-ce encore l'espérance? est-ce déjà le souvenir qui agite ce jeune cœur?

Frédéric en était là de ses recherches savantes, quand il se retourna vivement avec une certaine émotion. « Qu'est-ce donc? » se demanda-t-il en s'avançant vers la porte. Il écouta sans respirer. Il avait entendu ouvrir la grille; il entendit bientôt à la porte du vestibule le bruit désagréable d'une clé dans une serrure. « Diable! dit-il avec embarras en tourmentant ses moustaches, il me faut un peu de philosophie. »

Il résolut de faire bonne figure, de bien jouer son rôle d'amateur de maisons à vendre; mais ayant reconnu que l'importun visiteur était une femme,—peut-être Mme de Verneuil, — il se jeta vivement dans les rideaux du lit, ne pouvant résister au plaisir d'en savoir un peu plus long.

A peine était-il caché, que Mme de Verneuil souleva la portière. « Encore, si elle est seule! pensa-t-il en tressaillant, ma position ne sera pas désespérée; mais si le maître du logis vient pour la recevoir? Et s'ils allaient avoir beaucoup de choses à se dire? »

Frédéric comprit bien qu'il courait grand risque de passer

un quart d'heure désagréable; cependant tel était l'empire de sa passion pour tout voir, qu'il n'aurait pas consenti à partir, même s'il eût pu le faire sans être vu.

Mme de Verneuil entra dans la chambre d'un pas discrét, comme si elle eût craint d'éveiller les échos. A peine entrée, elle se laissa tomber dans un fauteuil, n'ayant pas la force de se tenir debout. « Mon Dieu! dit-elle en respirant; mon Dieu!» Elle regarda autour d'elle d'un air expansif; il semblait qu'elle voulût confier aux murs et aux meubles de la chambre tout ce qui faisait battre son cœur. « Je croyais, reprit-elle doucement, que je n'aurais jamais la force d'arriver jusqu'ici. Cependant ce n'est pas la première fois que j'y viens. »

Elle se leva, dénoua le ruban de son chapeau et s'approcha du lit; Frédéric n'osa plus respirer; il n'osa même plus regarder. Mme de Verneuil jeta son chapeau sur la courtine. Elle s'avança vers la cheminée et s'arrêta pour contempler le pastel; elle pencha la tête et sembla préoccupée d'un souvenir. Elle recula lentement, et, tout d'un coup, elle éclata en sanglots. Debout, immobile, les bras tombans, la figure inclinée, elle était devenue belle par la douleur, elle qui ne passait à juste titre que pour une jolie femme, avec ses lignes un peu tourmentées, ses graces parisiennes et ses yeux bruns plus séduisans que doux et naïfs.

Elle se laissa retomber dans le fauteuil, pleurant à belles larmes, égarée par une sombre tristesse. Ses larmes coulaient sur ses joues et tombaient sur son sein, sans qu'elle prît garde de les arrêter en chemin. Frédéric était vivement touché de ce tableau triste et charmant. Il regrettait bien un peu de ne pouvoir consoler une femme si digne de consolations. D'un autre côté, une femme qui pleure, dit le proverbe, a presque la beauté des anges. Frédéric n'était pas fâché de voir pleurer de bonne foi. « Cependant, se dit-il avec un peu de surprise, je suppose que Mme de Verneuil n'est pas venue ici seulement pour pleurer. » Il se demandait quelles étaient ces larmes

versées de si bon cœur, quand un léger bruit se fit entendre vers la porte. Frédéric ne put rètenir un mouvement. Mme de Verneuil tourna la tête vers le lit et vers la porte, avec une subite inquiétude. Elle se leva en pâlissant, mais un silence profond ayant succédé au bruit, elle secoua la tête comme pour se dire : « Ce n'est rien. »

Cependant Frédéric, qui n'était pas aveuglé par la douleur, avait entrevu un homme soulevant la portière et regardant à la dérobée. Il lui avait été impossible de distinguer la figure de ce nouveau venu; il avait reconnu pourtant qu'il était jeune et élégant; il voyait encore passer sous la portière une botte garnie d'un éperon d'argent. La situation se compliquait beaucoup. Frédéric commençait à s'effrayer des secrets qu'il allait sans doute surprendre. Qu'allait-il se passer? Il se promit d'étudier désormais en plein air, convaincu que la science surprise au domicile d'autrui mène quelquefois trop loin. Mais pour ce jour-là il se décida à faire bonne figure, quoi qu'il dût arriver. Il jugeait qu'en cas d'alerte il aurait toujours le temps de saisir un poignard ou une rapière : il y avait tout justement une épée suspendue au-dessus de sa tête. —La curiosité a ses dangers.

Mme de Verneuil s'était approchée d'une petite armoire en bois de rose, d'un goût suranné, mais toujours joli. Elle prit dans son sac une clé presque imperceptible pour ouvrir cette armoire. « J'y suis, dit Frédéric, elle veut surprendre les secrets de son amant. » Comme Mme de Verneuil ouvrait l'armoire, le nouveau venu, qui se tenait à la porte de la chambre, entra bruyamment. Frédéric reconnut alors le cavalier qui avait battu son lévrier la veille.

C'était un homme de belle taille et de bonne tournure. Ce qui frappait en lui de prime abord, c'était un certain air franc et décidé qui ne présageait rien de bon pour les situations extrêmes.

Il s'avança tout droit vers Mme de Verneuil. Elle se retourna

avec épouvante. « Madame... — Ciel! » s'écria-t-elle en tombant agenouillée. « Madame! priez Dieu qu'il me donne la force de vous tuer. — Me tuer! que dites-vous? me tuer? Ah! mon Dieu. » Elle leva les bras avec une expression de douleur profonde. « Que pouvez-vous espérer de mieux pour vous comme pour moi? — Mais, monsieur, on vous a trompé. — Osez-vous dire cela tout haut! Plût à Dieu que je me fusse trompé! D'abord je n'en voulais pas croire mes yeux; hier, je vous ai suivie; hier, vous êtes venue dans cette chambre... Aujourd'hui .. — Monsieur, j'aurai la dignité de ne pas me défendre; tuez-moi, si vous me croyez coupable. — Coupable! j'imagine que vous vous moquez de moi. Quoi! je vous surprends dans la chambre de votre amant, ouvrant ses armoires, déposant votre chapeau sur son lit... »

Frédéric, tout brave et tout décidé qu'il fût, tressaillit vivement. « Ah! madame! madame! poursuivit M. de Verneuil, car c'était lui, avec rage et d'un air de mépris. — Monsieur, ne me jugez pas! de grace, pas un mot de plus; si vous saviez pourquoi... » M. de Verneuil, repoussa rudement la comtesse, qui se tordait les mains. « Pas un mot de plus, je le veux bien, dit-il en se baissant pour regarder dans l'armoire; mais voilà sans doute ici de quoi vous condamner. — Me condamner? »

M. de Verneuil avait vu des lettres dans l'armoire; il prit la première venue avec avidité. Avant de l'ouvrir il reconnut que ce n'était pas une lettre écrite par la comtesse; mais, comme c'était une écriture de femme, il voulut savoir à qui pouvait s'adresser cette lettre. L'enveloppe n'existait plus. C'était un de ces mille billets qui sont écrits chaque jour par ces folles beautés qui dissipent si gaîment leur jeunesse sans souci du lendemain; billets charmans, mais où souvent il n'y a pas plus de cœur ni de vérité que d'orthographe.

M. de Verneuil jeta cette lettre à ses pieds; la comtesse, atterrée, défaillante, éperdue, n'osait plus faire un mouvement.

« Voyez, madame! voyez cette lettre! vous y reconnaîtrez les sentimens d'une rivale digne de vous, car j'imagine que c'est la jalousie qui vous a conduite ici. » Le comte n'avait pas achevé ces mots, quand il saisit dans l'armoire sept à huit lettres nouées avec un ruban blanc. Cette fois, il reconnut l'écriture de sa femme. La colère le transporta au plus haut degré; il prit la main de la comtesse et la brisa dans la sienne; elle poussa un cri et tomba à la renverse.

Frédéric ne voulait être, comme de coutume, que simple spectateur; mais il ne put contenir un mouvement généreux qui l'emporta d'un seul bond devant M. de Verneuil, déjà armé d'un poignard. Il fut tout aussi étonné de se trouver au milieu de cette tragi-comédie, que le comte et la comtesse de Verneuil le furent eux-mêmes de le voir ainsi apparaître à ce moment terrible, comme un grand juge, comme un amant, ou comme un voleur.

Frédéric ne voulait assister à la comédie humaine qu'en simple spectateur; à peine s'il s'aventurait dans la coulisse en ses jours d'ardente curiosité; mais, dans cette situation, il fut obligé de se montrer sur la scène pour jouer un rôle bon gré, mal gré.

Comme il était avant tout homme de cœur, il fit bonne figure en cette grave circonstance. Le comte jetait sur lui des regards furieux, la comtesse était de plus en plus surprise et épouvantée. « Il me semble, dit-il au mari, que vous devriez entendre, avant tout, des explications... — En vérité, monsieur, lui répondit M. de Verneuil d'un air de dédain et en contenant mal sa colère et sa jalousie, vous auriez pu vous dispenser de vous montrer; je ne suis pas de ceux qui souffrent les bravades. — Mais, monsieur... — Silence! je vous prie; je sais ce que je voulais savoir. »

M. de Verneuil regarda sa femme. « Elle osait se défendre quand son amant était caché sous les rideaux du lit. » La comtesse se leva avec la vivacité légère d'un daim blessé à la

chasse. « Qu'avez-vous dit, monsieur?... Oh! mon Dieu!... j'en mourrai. — Peu en meurent, beaucoup en vivent, dit le comte, en repoussant les mains de sa femme. — Hélas! dit-elle en laissant tomber sa tête avec désespoir, la plaisanterie après l'insulte! Qu'ai-je fait? Où suis-je? — Encore une fois, madame, vous êtes avec votre amant. — Monsieur, » dit Frédéric, qui allait sans cesse du mari à la femme, sans trop savoir ce qu'il devait dire pour calmer la jalousie du comte de Verneuil, ni ce qu'il devait faire pour justifier et sauver la comtesse, « monsieur, vous condamnez trop vite; songez... — Monsieur, je ne suis point un mari ridicule; tout à l'heure je voulais tuer cette femme; vous vous êtes montré : c'est assez. Votre nom, monsieur? »

Frédéric de Marvilliers remit sa carte à M. de Verneuil.

« C'est cela, dit le comte entre ses dents; un coureur d'aventures! » M. de Verneuil s'avança vers la porte. Mme de Verneuil se leva et courut à lui. « De grace, je vais tout vous dire. » La comtesse s'attachait au bras de son mari. « Non, non, vous ne me quitterez pas! — Madame, vous êtes venue ici seule, vous vous en irez bien sans moi. » Il repoussa la jeune femme par une secousse violente et partit en homme qui a perdu la tête. Mme de Verneuil tomba évanouie sur le seuil. Frédéric se jeta à genoux pour la secourir.

IV.

Nous avons à dire comment un de ces hasards conspirateurs qui soulèvent toujours les voiles dans la grande ville mystérieuse avait trahi la matinale promenade de Mme de Verneuil.

M. de Verneuil était d'un déjeuner chez Tortoni. Comme il passait devant la Madeleine avec un ami, le marquis de Verviers, survenant, regarda le comte avec surprise. « C'est

étonnant! dit-il étourdiment; je ne te croyais pas du déjeuner. — Pourquoi? — Tout à l'heure, en revenant de l'École militaire, où le général m'avait appelé, j'ai rencontré ton coupé traversant le Champ de Mars; du moins j'ai cru reconnaître la fière allure de tes grands diables de chevaux. — Oui, oui, dit le comte en jetant son cigare, ma voiture a dû passer par là tout à l'heure. Mais, ajouta-t-il en riant assez bien pour un homme qui n'avait pas envie de rire, je ne suis pas toujours dans ma voiture. »

Cependant le comte alla bravement déjeuner comme les autres. Une heure après, il quitta brusquement ses camarades et retourna chez lui. « Mme de Verneuil est-elle rentrée? » demanda-t-il au valet de chambre. On lui répondit qu'elle était sortie depuis peu de temps. Il monta à cheval et se dirigea vers le Champs de Mars, n'espérant pas trop retrouver les traces de sa voiture. Cependant, comme les voitures élégantes ne passent pas souvent par le Champ de Mars, il pouvait obtenir des indications certaines; en effet, il fut assez heureux pour rencontrer trois ou quatre invalides qui le conduisirent par leurs renseignemens sur la route d'Auteuil. A force de recherches et d'indications, il était arrivé devant la petite villa, mais trop tard pour y surprendre Mme de Verneuil. On n'a pas oublié sa colère à la vue de Frédéric, car, on le sait déjà, c'était M. de Verneuil qui, la veille, avait battu un peu cruellement son indocile lévrier.

Le soir même, dans le petit salon de l'hôtel de M. de Verneuil, la comtesse toute pensive, un livre à la main, ne songeait pas à demander de la lumière, quoique depuis près d'une demi-heure le dernier éclat du jour, ne traversant qu'à peine les rideaux, ne lui permît plus de lire. Le comte, entrant à pas légers, lui demanda ce qu'elle lisait avec tant d'attention. « Ah! dit-elle en tressaillant, vous m'avez presque fait peur. — Blanche, fermez votre livre et expliquez-moi d'où vient que depuis deux jours vous êtes tombée dans une

mélancolie vraiment singulière. » Mme de Verneuil rougit et ferma brusquement son livre. Le comte avait attaché sur elle un regard scrutateur. Quoique la nuit fût déjà sombre dans le petit salon, il remarqua la rougeur de sa femme. « Eh bien ! vous ne me répondez pas ? » Disant ces mots, il prit la main de Mme de Verneuil. « C'est que je cherche, répondit-elle lentement, pourquoi je suis devenue ainsi. — Eh bien ! je vous écoute. — Qui sait ! dit-elle avec émotion; moi-même le sais-je bien ? — Blanche, songez que c'est moi qui vous parle. J'imagine que ce n'est pas le roman que vous avez à la main qui vous attriste ainsi ? — Qui vous l'a dit ? ne savez-vous pas que l'imagination qui se laisse prendre par un roman a quelquefois une grande force sur le cœur ! — Des romans ! des romans ! vous n'en lisez jamais. — J'avoue que le hasard m'a donné celui-ci. C'est votre tante qui l'a laissé hier au salon. — Une vieille folle, qui n'a plus rien dans le cœur et qui cherche à s'abuser; qui se croit tour à tour Indiana, Valentine, Geneviève, Jeanne, que sais-je ? Mais il n'est pas question de romans; voyons, Blanche, ouvrez-moi votre cœur. »

Le comte n'avait pas quitté la main de sa femme; il l'éleva lentement à ses lèvres. La comtesse appuya alors son front sur l'épaule de son mari, peut-être avec la résolution de lui confier un secret, peut-être avec la résolution de mentir. — Quelle est la femme parmi les plus honnêtes qui n'a quelquefois connu les sentiers perdus du mensonge ? — Mais un valet de chambre vint poser sur la cheminée deux flambeaux allumés : cette lumière inattendue changea brusquement les dispositions de la comtesse; elle ne trouva plus rien à dire, sinon qu'elle était triste sans savoir pourquoi.

Ce qui se comprendra peut-être plus difficilement, c'est le sentiment délicat qui vint changer les dispositions indiscrètes du mari : il n'osa plus interroger sa femme au grand jour, sans doute dans la crainte qu'elle ne rougît encore. Il se leva

et se promena en silence. Mme de Verneuil remarqua à la dérobée l'inquiétude de son mari. « Cependant, murmura-t-elle pour se rassurer, il a déjeuné aujourd'hui chez Tortoni avec ses amis. — Eh bien! dit tout à coup Mme de Verneuil à son mari, vous êtes à votre tour devenu très mélancolique? — Ce n'est rien, murmura-t-il, j'ai sans doute comme vous une tristesse sans cause. » M. de Verneuil était si sûr du cœur de sa femme, qu'il ne pouvait se décider à la croire coupable. Il savait par un faucheur de foin qu'une dame était descendue de voiture dans Auteuil; qu'elle avait marché seule en pleine campagne; qu'elle était entrée dans la petite villa; mais était-ce bien Mme de Verneuil? « C'est à en perdre la tête, dit-il en frappant du pied, mais je ne veux pas interroger Blanche, j'attendrai. »

Or, Mme de Verneuil ne lui dit plus un mot de la soirée. Avant de se retirer dans sa chambre, elle lui tendit la main et lui dit bonsoir d'une voix émue. Le lendemain, après la nuit la plus agitée, M. de Verneuil se décida donc à suivre les traces de sa femme et la surprit, comme on l'a vu, dans cette chambre à coucher.

V.

Revenons à Mme de Verneuil et à Frédéric de Marvilliers.

Notre héros curieux s'était jeté à genoux pour secourir Mme de Verneuil évanouie. Il lui prit d'abord les mains avec une brusque familiarité qu'autorisait l'état de la comtesse; ensuite il la souleva et lui posa doucement la tête sur un coussin; après quoi, il courut ouvrir la fenêtre et les volets : l'éclat du jour et la fraîcheur pénétrante du jardin ranimèrent la comtesse. Elle se leva brusquement et sembla chercher des yeux. Elle voulut sortir; elle n'eut pas la force de faire un pas; elle fût même retombée sur le tapis, si elle n'eût pu se retenir à la portière.

Frédéric revint vers elle. « Monsieur, m'expliquerez-vous...? — Madame, pardonnez-moi ma présence ici ; mais il n'y a pas de temps à perdre : il faut empêcher qu'il vienne, car si votre mari... — Que voulez-vous dire ? de qui parlez-vous donc ? — Voyons, madame, ne vous offensez pas, j'en ai vu bien d'autres. »

Mme de Verneuil leva la tête avec agitation et avec dignité. « Je ne vous comprends pas, monsieur ; de qui parlez-vous ? — Vous le savez mieux que moi ; vous allez tout perdre en voulant feindre. Est-il venu ? est-il parti ? l'attendez-vous ? — Mais encore une fois, monsieur, vous oubliez.... — Songez, madame, qu'il ne faut pas qu'il se rencontre avec votre mari. — Mais, monsieur, je n'attendais personne ici, et je suis bien étonnée de vous y trouver. — Mon Dieu, madame, je ne comprends que trop votre étonnement ; mais, puisqu'aussi bien j'ai assisté sans le vouloir à tout ceci, permettez-moi de vous servir. Où est-il ? Il faut que j'aille lui dire ce qui se passe. — J'imagine, monsieur, que vous ne savez pas à qui vous parlez. Peut-être vous vous êtes trouvé ici l'an dernier, quand il y venait des comédiennes et autres femmes de cette sorte. — Pourquoi feindre encore ? Il est entendu que vous êtes la candeur dans toute la grace primitive. Je n'en doute pas ; mais il faut pourtant l'avertir de ce danger sérieux, qui compromet la vie de deux hommes de cœur, car, ne vous y méprenez pas, votre mari le tuerait. — Qui ? — Lui. — Mais enfin ? — Votre amant. »

Mme de Verneuil tressaillit d'indignation. « Est-ce que je rêve ? est-ce que je suis folle ? » Elle alla tomber tout abattue dans un fauteuil. Frédéric, comprenant moins que jamais, se promena tout agité, ne sachant plus que dire, ne sachant plus que faire. « C'est bien étrange, pensait-il en regardant Mme de Verneuil à la dérobée. A voir cette femme, on la croirait la plus pure des femmes. Qui sait ? cette surprise n'est peut-être pas jouée ; on n'est pas, à cet âge, si

profonde comédienne. Il y a là-dessous quelque mystère que ni moi ni le mari n'avons l'esprit de pénétrer. » Il entendait alors sangloter Mme de Verneuil. « Oui, oui, reprit-il, je me suis trompé : j'ai jugé, comme tous les juges du monde, sans entendre et sans comprendre. »

Comme il se disait ces mots, il s'arrêta tout surpris pour écouter la comtesse qui murmurait tout bas : *Gaston! Gaston! où m'avez-vous conduite!* « Ah! voilà donc le nom de l'amant! Comme j'étais naïf de m'imaginer qu'elle venait ici comme elle serait allée à l'église! Décidément, il faut désespérer des femmes. » Il se tourna vers la comtesse. « Eh bien! madame, il s'appelle donc Gaston? D'où vient qu'il vous fait attendre si longtemps? » A cette demande ironique, mais qui était effrayante pour Mme de Verneuil, la pauvre femme poussa un cri terrible et se cacha la tête dans ses deux mains, comme si elle eût craint une apparition. « Car, poursuivit Frédéric, qui espérait arriver enfin à savoir quelque chose, hier encore vous êtes venue l'attendre, avant-hier même...—Monsieur, monsieur, de grace respectez ma douleur. Si les larmes d'une femme sont une prière qui vous touche, allez trouver mon mari, faites qu'il revienne, car je ne veux pas sortir sans lui de cette chambre. »

Malgré tout l'attrait que trouvait Frédéric à étudier cette énigme dans la physionomie, dans les pleurs, dans les paroles de Mme de Verneuil, il se hâta de lui dire qu'il était heureux de suivre ses ordres. « En effet, madame, il faut que votre mari revienne. Les choses ne sont jamais si désespérées, qu'on ne puisse s'entendre entre gens bien nés. » Il s'inclina profondément et sortit aussitôt. Il ne savait trop où retrouver M. de Verneuil. « Cependant, se disait-il, je suis bien sûr que M. de Verneuil n'a pu se décider à s'éloigner beaucoup; car, tout mari et tout furieux qu'on soit, la jalousie est toujours là, qui vous enchaîne pour tout découvrir et pour tout voir. »

Il alla droit au bois, s'imaginant que le comte s'était arrêté dans la première allée pour ne pas perdre tout-à-fait de vue la porte de la petite villa. En effet, le comte s'était arrêté tout agité dans le voisinage. Pendant que Frédéric le cherchait, il revint tout d'un coup à la villa, se laissant guider par une généreuse inspiration. Quand il rentra dans la chambre à coucher, Mme de Verneuil éclatait en sanglots, en proie au plus violent désespoir. Le voyant reparaître, elle se tut et reprit la dignité du calme. « Qu'importe ? se disait-elle, je suis résignée à tout, même à mourir, car il m'a blessée au cœur. »

M. de Verneuil alla droit à sa femme, lui prit les mains, l'appuya sur sa poitrine et lui baisa le front. La comtesse leva les yeux en silence; elle semblait ne pas comprendre. « Blanche, pardonnez-moi mes injures : j'étais fou; vous ne pouvez pas être coupable, c'est impossible. Je vous connais ! — Dieu soit loué ! dit Mme de Verneuil en se laissant tomber dans les bras de son mari; vous me jugez avant de m'entendre, notre bonheur est sauvé. Mais je vous dirai tout. »

Ils s'embrassèrent avec effusion, fiers de se retrouver dignes l'un de l'autre.

Frédéric arriva pour les surprendre dans cet embrassement. Ce fut pour lui un nouvel incident qui expliquait fort peu les autres. Il s'inclina respectueusement. A la vue de Frédéric, le comte ne put dissimuler une certaine expression de dépit. « Encore ! murmura-t-il en sentant renaître sa colère si bien apaisée par les larmes de joie et les embrassemens de sa femme. — Je vois bien, dit Frédéric, qu'il ne me reste plus qu'à m'en aller. Tout à l'heure, madame, j'aurais pu me féliciter d'avoir fait votre connaissance par un hasard si singulier, qui pouvait me permettre de vous servir. Maintenant que l'imbroglio est dénoué à votre gloire, je me retire, en n'osant pas espérer que vous me pardonnerez ma présence importune. Je suis vraiment désolé d'avoir surpris un secret dont je n'abuserai pas certes, car je veux oublier en sortant

que je suis venu ici. Je tiens pourtant à vous expliquer ma présence en cette maison. »

Disant ces mots, Frédéric s'adressait à M. de Verneuil. « Vous n'avez peut-être pas remarqué que cette maison est à vendre. Je dois vous avouer que je n'ai demandé à la voir que dans l'espoir d'y découvrir quelque chose d'extraordinaire, car elle m'avait séduit par je ne sais quel air mystérieux. Certes, je ne m'attendais pas à cette rencontre étrange; je croyais la maison déserte : je voulais voir les lieux et non les personnes qui y viennent. Pardonnez à un philosophe qui vit un peu par curiosité; grace à Dieu, ma curiosité est discrète; vous pouvez compter sur mon silence. »

Frédéric s'inclinait pour sortir. « Un instant, monsieur, dit Mme de Verneuil; demeurez, je vous prie : il faut que vous sachiez pourquoi je suis venue ici : mon devoir est de vous le dire. — Madame, je vous avouerai, dit Frédéric en souriant, qu'il ne faudra pas me retenir de force. — Eh bien! vous allez avoir cette explication : maintenant que j'ai pardonné à un mouvement aveugle, à un cœur qui souffre et qui devint cruel... »

M. de Verneuil exprima un mouvement d'impatience. Il envoyait au diable le philosophe curieux qui avait surpris une scène conjugale, et qui, par sa position, se trouvait avoir autant de droit que lui-même pour écouter ce qu'allait dire sa femme. Il n'était plus jaloux d'un amant, mais jaloux d'un étranger qui entrait ainsi de plain-pied dans les mystères de son intérieur, un étranger devant qui sa femme allait parler à cœur ouvert. « Qu'importe? dit M. de Verneuil, il faut bien accepter les caprices du hasard. » Voyant que son mari redevenait inquiet et pensif, Mme de Verneuil s'était interrompue. « Hélas! reprit-elle tristement, pourquoi n'ai-je pas osé vous dire cela il y a deux jours? Nous nous serions épargné bien des heures d'angoisses. Mais voilà ce qui s'est passé. »

Frédéric se mit très à son aise dans un fauteuil. La com-

tesse, épuisée par de telles secousses, s'était assise elle-même près de l'armoire où son mari avait rejeté ses lettres. M. de Verneuil se contenta de s'appuyer à la cheminée.

La fenêtre était restée ouverte; le soleil, traversant un amandier, répandait sur le tapis ses rayons brisés. Cette chambre à coucher, tout à l'heure si sombre et si désolée, avait pris tout à coup un air de gaîté douce et charmante. « Mais, disait Frédéric en regardant Mme de Verneuil qui allait parler, que va-t-elle dire? A moins que ce ne soit un jeu de jeunes époux qui veulent se distraire, à moins que je ne sois tombé dans quelque accès de folie, il y a là quelque chose d'inexplicable. Ce mari qui redevient tout à coup si amoureux de sa femme, ne sait-il donc pas qu'elle est venue seule hier? que déjà la veille elle s'était arrêtée à la grille sans oser aller plus loin? Et ce nom de Gaston? et cette rose cueillie d'une main tremblante, c'est-à-dire d'une main coupable? et ces larmes que j'ai jugées tout à la fois douces et amères? et cette lettre qu'on relisait à l'ombre avec tant d'émotion? Voilà, ce me semble, des charges terribles. Mais enfin je vais tout savoir, car jusqu'à présent je ne sais encore rien. »

VI.

Mme de Verneuil parla ainsi :

« Ce qu'il y a de plus triste, c'est que je ne puis pas vous dire cela en deux mots.— Mon Dieu! c'est pourtant bien simple. — Enfin, prenez patience, puisqu'il faut tout vous dire, je dirai tout.

« Il y a trois ans, M. Gaston d'Avrigny... »

A ce nom, M. de Verneuil leva la tête avec attention. La comtesse regarda son mari sans se troubler.

« Il y a trois ans, reprit-elle d'une voix calme, M. Gaston d'Avrigny vint passer l'automne au château de mon père.

C'était mon cousin, — nous nous connaissions de vieille date, — vous le savez, monsieur de Verneuil. — Dans l'enfance, nous avions été des mêmes fêtes, nous avions cueilli ensemble les primevères du parc. — Gaston venait chez mon père pour la saison de la chasse; Gaston était un désœuvré; avec très peu de fortune, il n'avait pas d'état; il aimait beaucoup à ne rien faire, c'est-à-dire à se promener à cheval, à chasser, à courir le monde comme un enfant prodigue de bonne maison. Encore s'il s'était contenté de ces plaisirs-là chez mon père! Il s'avisa, le croiriez-vous? de tomber éperdument amoureux de moi. »

Un éclair de jalousie brilla dans les yeux de M. de Verneuil.

« Ne vous offensez pas, je n'y pouvais rien; j'étais d'abord bien loin de m'en douter. Il avait lu les romans modernes, il parlait sans cesse de passions furieuses, profondes, fatales. Je ne comprenais rien à tous ces discours, moi qui demandais à Dieu dans toute la simplicité de mon cœur un mari qui m'aimât doucement, un intérieur calme et béni... comme celui que j'ai trouvé... Je disais sans cesse à Gaston qu'il perdait la tête, que toutes ses grandes phrases étaient dignes d'une maison de fous. A l'entendre, il lui fallait un amour plein d'orages et de tempêtes. Quiconque l'aurait cru à ses paroles se fût imaginé qu'il avait dans le cœur le Vésuve ou l'enfer. Plus jaloux qu'Othello, il jurait de pourfendre le genre humain pour un simple regard. Enfin je ne saurais vous donner l'idée de toutes les folies dont il s'était fait pour ainsi dire un cortége. Le pauvre garçon! les faiseurs de romans en ont gâté bien d'autres. Je l'avais connu autrefois simple, naïf, franc, aimable sans le savoir; je le retrouvais, à mon grand chagrin, triste, rêveur, fatal, Manfred ou Ravenswood.

« Je le vois toujours traversant le parc, fièrement drapé dans son manteau comme un amoureux castillan qui attend l'heure du rendez-vous. Pour lui, il n'avait de rendez-vous

qu'avec la lune, car, autant que j'ai pu le deviner, c'était à la lune qu'il confiait les ouragans de son cœur. Je ne ris pas, mon Dieu! puisque je parle de lui, ne faut-il pas le peindre tel qu'il était?

« La première fois qu'il me confia son amour, ce fut dans une petite promenade archéologique faite à cheval, à pied et en char à bancs, avec toute la compagnie du château. Gaston était à cheval; il prenait plaisir à braver les dangers ou plutôt à créer des dangers, car pour un cavalier raisonnable la route était facile: quelques gués à traverser, quelques sentiers escarpés, une petite rivière à passer en bateau, enfin un chemin comme il y en a tant. Moi aussi j'étais à cheval, très fière de ma monture et de mon amazone, très heureuse de mes dix-huit ans et du ciel qui couronnait mon front.

« Nous étions dans la montagne, je suivais le sentier, tout en écoutant les gais sifflemens du merle. Voilà tout à coup mon extravagant cousin qui jette son cheval sur le versant pour marcher de front avec moi. — Gaston, vous ne savez pas ce que vous faites, prenez donc garde. — Ne craignez rien, me répond-il en contenant mal son cheval qui se cabrait, je suis fataliste, ma belle cousine; d'ailleurs, reprit-il en se penchant vers moi, ne serait-il pas bien doux de mourir ici, sous vos yeux, par un si beau jour? — Voilà, lui dis-je en souriant, car j'étais loin de le prendre au sérieux, voilà une idée qui ne pouvait venir qu'à vous. — Ah! ma cousine, reprit-il en s'animant, si vous saviez comme je vous aime! — Je n'en doute pas; voilà dix-huit ans que je le sais. — Hélas! ma cousine, je ne vous aime plus comme je vous aimais enfant; c'est une passion qui me tuera, croyez-le bien! Si je n'espérais vous toucher un jour, je précipiterais à l'instant même mon cheval à travers ces rochers... Je fus effrayée de l'air de bonne foi qu'il mit dans ses paroles. Un instant auparavant j'aurais éclaté de rire : je n'osais ni rire ni répondre. — Songez-y, reprit-il d'un air presque désespéré, le pre-

mier mot que vous allez me dire me fera vivre ou mourir! Depuis tantôt cinq semaines, j'ai combattu mon cœur sans triompher. Vous étiez là, toujours là!... J'avais beau fermer les yeux!... Est-ce qu'on ferme les yeux de son ame? — Écoutez, mon cousin, je ne suis pas comme vous dans les régions poétiques de l'impossible; nous reparlerons de cela, mais, en attendant, prenez garde de tomber. — Cruelle, dit-il en levant les yeux au ciel, je pleure et vous riez; un jour je serai vengé; vous aimerez à votre tour, et alors on ne vous comprendra pas, car il n'y a que là-haut que se rencontrent les ames vraiment sympathiques.—Enfin, poursuivit-il en me saisissant une main que je ne lui laissai pas une seconde, il ne faut désespérer de rien.

« Une bordure de bouleaux, qui se trouvait sur le bord du sentier, nous sépara alors à ma grande joie; durant le reste de la promenade, je m'arrangeai si bien que nous ne nous retrouvâmes pas seuls.

« Le soir, j'étais dans ma chambre un peu préoccupée de la folie de mon cousin; ma gouvernante me remit un billet en me disant que Gaston allait partir; qu'il me priait de lire ces quelques lignes et d'y répondre par deux mots. J'ai oublié toutes les phrases singulières, bizarres, extravagantes qu'il m'écrivait. J'étais un ange; il attendait de moi la vie et la raison, car il avouait avec humilité que cette passion violente que je lui avais inspirée égarait sa raison.

« Mon dessein était d'abord de renvoyer la lettre sans la lire, ensuite d'avertir mon père; puis, craignant de faire du bruit pour rien, comme j'étais bien sûre que le beau style de mon cousin ne changerait rien à mes sentimens pour lui, je me déterminai à lire tout simplement sa lettre. Après l'avoir lue, je trouvai que je n'avais qu'une chose à faire : guérir Gaston de sa folle passion par des paroles de sœur. J'écrivis: c'était un tort sans doute; mais je ne prévoyais pas qu'il y eût du danger à faire une bonne action.

« Je lui écrivis qu'avant de songer aux folies de l'amour, il devait bien songer un peu à faire son chemin dans le monde; qu'il était jeune, brave, intelligent; qu'il n'avait qu'à vouloir pour arriver à tout. Je lui reprochai d'une façon toute maternelle son oisiveté, son désœuvrement, sa nonchalance. Pour mieux atteindre mon but, je lui déclarai avec un air de franchise que, s'il arrivait à quelque chose, peut-être mon père lui accorderait-il ma main; qu'alors il était sous-entendu que mon cœur suivrait ma main.

« Le lendemain, avant midi, il répliquait par une lettre qui était tout un volume. J'y répondis, je l'avoue, sans l'avoir lue tout entière. Gaston me disait que, sur un seul mot d'espoir, il partirait bravement pour la conquête du monde, qu'il deviendrait ministre, maréchal de France, roi, enfin tout ce qui fait la gloire et non le bonheur ici-bas. Je lui écrivis que le bonheur suivrait la gloire. Comme je n'avais rien à faire en ce temps-là, je me laissai aller à griffonner de grandes pages à mon cousin; je trouvais plaisant de lui donner des conseils, moi qui avais dix-huit ans, à lui qui en avait vingt-sept.

« Pendant huit jours qu'il demeura encore au château, nous échangeâmes donc quelques lettres. Cette correspondance assidue avait fini par me fatiguer; d'ailleurs il s'était enhardi jusqu'à me parler trop passionnément. Il fallait en finir : non pas que je craignisse un seul instant d'aimer Gaston, mais je comprenais que je m'étais engagée dans une voie dangereuse et compromettante.

« Gaston avait à régler quelques affaires de famille par suite de la mort d'une grand'tante; il partit tristement, comme à regret. « Adieu, Blanche, me dit-il en me baisant la main; quand je reviendrai, je serai digne de vous. »

« Nous le conduisîmes avec mon père jusqu'au bout de l'avenue où passait la diligence. Quand je le vis disparaître, je ressentis tout à la fois une secousse de joie et de douleur. J'étais heureuse d'être délivrée d'un cousin si opiniâtre dans

son amour. J'étais triste, car sans doute un pressentiment m'avertissait que je ne le verrais plus.

« J'eus bientôt oublié la promenade, les lettres et les héros de roman. Je revins passer l'hiver à Paris, et peut-être, monsieur...» Mme de Verneuil regarda tendrement son mari. «Peut-être vous souvenez-vous que nous nous rencontrâmes chez Mme de C...? Vous aviez l'avantage de ne pas être mon cousin et de ne pas être le fac-simile d'un héros de roman.

« Mais ce n'est point ici le lieu de rappeler ces premiers chapitres de notre mariage. Il y a trois jours, je ne pensais guère à mon pauvre fou de cousin; un domestique se présenta chez moi, et, s'assurant que j'étais seule, me remit une lettre et deux clés. « Que signifie ce message? lui demandai-je avec surprise. — Je n'ai rien à dire à madame; j'obéis à un ordre précis, voilà tout. » Je retournai vingt fois la lettre avant de la décacheter; vingt fois j'examinai les deux clés; enfin je brisai le cachet avec une violente palpitation. Quoique je ne songeasse pas du tout à Gaston d'Avrigny, je reconnus tout de suite son écriture. Je devinai, je ne sais pourquoi, que j'allais apprendre un triste événement.

« Je savais, depuis quelques mois seulement, que Gaston, après avoir à peu près échoué dans toutes les carrières, s'était engagé comme simple soldat dans l'armée d'Afrique, où d'ailleurs il connaissait le général Lamoricière. C'était un homme fait pour la guerre; je ne lui savais qu'une qualité sérieuse, la bravoure. Il a été atteint d'un coup mortel sur le champ de bataille, à la dernière sortie contre les Arabes; mais d'ailleurs cette lettre, que vous pouvez lire, achèvera de vous expliquer tout le secret de ma présence dans cette chambre.»

Disant ces mots, Mme de Verneuil présenta à son mari la dernière lettre de Gaston. M. de Verneuil saisit à la fois la lettre et la main de sa femme. La comtesse respira, baissa la tête et rougit de plaisir. Après avoir déplié et retourné la lettre à diverses reprises, M. de Verneuil la lut à haute voix:

« Ma cousine,

« Sans doute vous avez oublié dans votre bonheur ce pauvre Gaston d'Avrigny, qui vous a tant aimée, qui vous a trop aimée. Faut-il vous le dire? moi, depuis plus de deux ans que j'ai vécu sans vous voir, j'ai toujours porté dans mon cœur cette folie charmante et terrible qui a dévoré ma vie. Ah! vous n'avez pas su quel amour profond et dévoué j'avais pour vous. Ne pouvant vivre à vos pieds, vivre de votre regard, de votre sourire, de votre beauté, je n'ai pu vivre ailleurs de tout ce qui fait la vie sans l'amour. J'ai essayé de tout pour abuser mon cœur; je savais qu'il me restait un peu de fortune, je l'ai jetée dans toutes les ivresses trompeuses de la vie parisienne. Mais, au milieu de toutes ces folies, j'ai gardé votre image adorée comme un coin du ciel qui sourit à travers la tempête. Ne pouvant vaincre mon cœur, il ne me restait qu'à mourir. D'ailleurs, je dois l'avouer, car il ne faut pas faire de charlatanisme, j'étais à peu près ruiné et je ne me sentais pas le courage, dans mon chagrin et dans mon abattement, de surmonter les ennuis d'une fortune à faire. Le suicide est devenu une banalité; il y a toujours de la place sur le champ de bataille pour un homme de cœur. Il y a tant de gens qui sont aimés, me disais-je, et qui vont là-bas mourir quand un cœur attendri les appelle ici! Moi, qui ne serai pas regretté, pourquoi n'irai-je pas m'offrir à la balle d'un Arabe destinée à frapper un pauvre garçon qui aime la vie! J'ai bientôt passé ici pour un héros. N'avez-vous donc pas vu mon nom cité glorieusement dans un rapport du maréchal? Enfin le jour que j'attendais est venu.

« Quand vous lirez cette lettre, je serai mort avec le seul regret de n'avoir pas été frappé au cœur. Je ne vous dirai rien de mes dernières angoisses : j'étais résigné à tout. Je n'ai qu'une inquiétude; je vais vous la dire. Vous m'avez écrit huit

lettres dans ce doux et triste automne que j'ai passé au chateau de mon oncle. Ces lettres qui m'ont désespéré m'étaient pourtant précieuses; je les ai toujours gardées comme un trésor. Dans mes heures les plus sombres, je les relisais avec une volupté amère qui me charmait. Quand j'étais en train de me ruiner, j'ai loué une petite villa au bout d'Auteuil, où j'ai passé l'été dernier en joyeuse compagnie : c'était un rendez-vous de désœuvrés comme moi. Tout le monde s'y amusait, excepté moi-même; mais je faisais semblant de m'amuser comme les autres. Dans une petite armoire en bois de rose qui se trouve au fond de la chambre à coucher, j'avais caché vos lettres; vous l'avouerai-je ? toutes les lettres galantes que j'ai reçues à Auteuil, je les jetais par mégarde dans cette armoire : pardonnez-moi cette profanation. Quand je partis pour l'Afrique vers le mois de novembre, j'étais à Paris, je ne trouvai pas le temps de retourner à Auteuil; je laissai la clé de ma maison à mon domestique, en lui ordonnant d'y aller quelquefois et de cultiver le jardin, pour lui faire croire que je reviendrais. Je ne reviendrai pas. Mais comment vous faire remettre, ma cousine, les huit lettres qui sont là-bas avec tant d'autres? Vous seule pouvez les reconnaître. Qui sait si ces huit lettres ne tomberaient pas dans des mains indignes! J'ai des créanciers, et j'ignore ce qui aura lieu quand on saura ma mort. Voyez si vous aurez le courage d'aller les chercher vous-même. Je n'écris qu'à vous et au domestique qui vous remettra les clés. J'ai deux ou trois jours à vivre; le chirurgien en chef m'a dit la vérité. On ne saura donc pas tout de suite ma mort à Paris; vous avez tout le temps d'aller à Auteuil. C'est une maison déserte, — au bout du bois : — vous la verrez toute blanche au-dessus des vignes; — vous la reconnaîtrez à une petite grille brune à flèches d'or. — Dubois vous remettra les clés de la grille et de la porte d'entrée; les autres portes sont ouvertes, si je me souviens; malheureusement je ne sais plus où j'ai mis la clé

de la petite armoire ; peut-être la trouverez-vous sur la cheminée. C'est d'ailleurs un vieux meuble, bien facile à ouvrir. La première petite clé venue doit y aller. — Enfin faites comme vous pourrez ; mais, de grace, retirez vos lettres, qui sont en trop mauvaise compagnie.

« Si je m'écoutais, je vous écrirais jusqu'à l'heure de ma mort ; mais que vous dirais-je que vous ne deviniez ! Adieu donc, ma belle cousine. — Pardonnez-moi de vous appeler encore par ce nom si doux à mon cœur; mais, tant que mon cœur pourra battre, j'aimerai ma belle cousine ! »

Ici M. de Verneuil froissa la lettre avec dépit. « C'est tout? dit Frédéric qui n'était pas guéri de son amour pour la science. — Oui, c'est tout, monsieur, » dit sèchement M. de Verneuil.

La comtesse avait baissé la tête en soupirant. En historien fidèle, nous reproduirons ici les dernières lignes de la lettre que le comte ne voulait pas lire tout haut :

« Quand vous irez dans cette petite maison, je serai mort. Ah ! si Dieu permettait à mon ame d'y aller en même temps que vous!... Cette idée me prend au cœur... J'attends la mort avec plus d'impatience que jamais...

« Adieu, adieu, adieu ! Il y a dans le jardin un buisson de roses blanches que, l'an passé, j'ai vu fleurir en pensant à vous, ma cousine ; pour tout l'amour que j'ai eu pour vous, allez effeuiller une de ces roses, en pensant à moi.

« GASTON D'AVRIGNY. »

Frédéric vit bien que M. de Verneuil ne voulait pas lire le dernier mot de la lettre. En se levant pour partir, par un rapide regard il vit ce mot : *buisson de roses blanches*. « J'y suis, dit-il à la porte, après avoir salué le comte et la comtesse; or, Mme de Verneuil a cueilli une rose blanche.

Il se rappela les craintes, l'agitation, les larmes de la com-

tesse en cueillant, en respirant et en effeuillant cette rose. Qui sait? dit-il; maintenant qu'il est mort, peut-être l'aimera-t-elle. »

Quand Frédéric fut parti, M. de Verneuil regarda tristement sa femme, et lui dit : « Blanche, avez-vous cueilli une rose dans le jartin? — Non, » répondit-elle en embrassant son mari.

LA MEUNIÈRE

DU MOULIN A EAU.

TABLEAUX AU PASTEL.

I.

Quand j'étais jeune — il y a un an, il y a un siècle! — j'aimais les tableaux au pastel. J'y trouvais la poésie du matin, l'aube faite de rayons et de rosée, la fleur azurée de l'aurore, les fraîches et périssables couleurs du rêve et de l'impossible. Je m'attardais avec joie devant un Rosalba ou un La Tour et je m'essayais à ce jeu charmant. Voyez :

Sur la lisière orientale de la Champagne, les chasseurs et les paysagistes ont quelquefois traversé la petite vallée de Ravenay, célèbre dans le voisinage par ses noisetiers et ses moulins à eau. C'est une nature un peu coquette, qui rappelle trop les paysages d'opéras comiques. Là, le versant de la colline n'est pas déchiré par des roches ou par des bancs de sable; au sommet, une vieille tour ou un vieux château ne tombe pas en ruine; rien de sauvage, rien de désert : la piété d'un anachorète ou la douleur d'une amante délaissée y serait mal placée; car comment prier et se plaindre sans cesse au milieu d'une nature féconde, qui vous convie aux

joies de la terre par le spectacle de la fleur et du fruit, des bouquets, des moissons et des vendanges? Cette vallée de Ravenay est si bien bénie du ciel, qu'on y chercherait en vain un arpent de terre stérile; il n'est pas jusqu'aux chemins qui n'y produisent l'herbe la plus touffue et la plus odorante. Ainsi la douleur y serait toute dépaysée. Où aller pour pleurer quand tous les chemins sont verts, quand tous les buissons vous jettent au passage des chansons et des parfums? On aura beau faire pour rencontrer une image de mort : la vie est partout, même dans le cimetière, qui est encadré d'une haie fleurie et où il y a plus de pommiers que d'épitaphes. Mais, qu'ai-je dit! la douleur est de tous les pays; car la douleur entraîne avec elle ce monde de l'ame qui nous cache l'autre et qui est plus souvent le désert que la verte oasis.

Dans cette vallée de Ravenay, j'ai assisté de loin en loin au spectacle d'un amour qui m'a touché. Je veux le retracer ici tel que je l'ai vu dans la poésie de la jeunesse et de la campagne. Ne vous attendez pas à quelque scène dramatique ou passionnée. Je n'ai guère pour moi que l'attrait de la vérité.

En 1839, vers la fin du mois de mai, je passais par la vallée de Ravenay, qui déployait un luxe inouï; les cerisiers, les pommiers et les aubépines secouaient sur les marges vertes du chemin une neige odorante qui cachait les marguerites. J'allais lentement dans le riant cortége de la jeunesse et de la poésie, quand tout à coup l'amour se mit de la partie, en offrant à mes regards ravis une douce image que je vois encore dans mon cœur. J'écoutais depuis quelques minutes une voix agréable qui chantait cette vieille chanson de Quinault et de Lulli :

C'est l'amour qui retient dans ses chaînes
Mille oiseaux qu'en ces bois nuit et jour l'on entend.
Si l'amour ne causait que des peines,
Les oiseaux amoureux ne chanteraient pas tant.

J'écoutais avec charme, non pas pour la voix ni pour la chanson (il y en a de plus mauvaises), mais à cause du théâtre. Tout d'un coup, au-dessous du chemin, j'entrevis une belle fille de dix-sept ans à peine et un âne assez indolent, qu'elle chassait devant elle avec un rameau de noisetier. A ma vue elle se tut et rougit. Je m'arrêtai contre le tronc d'un pommier pour mieux la voir passer. C'est ici le lieu de vous faire son portrait, un simple portrait au pastel. Elle avait alors une petite figure tout enjouée et toute printanière, pleine de sourires et de roses. Quel éclat et quelle fraîcheur! quelle innocence et quelle gaieté! des dents blanches comme du lait, des cheveux blonds, dont quelques touffes rebelles s'échappaient du peigne et du petit bonnet; pas la moindre parure : ni collier ni pendans d'oreilles, pas même une rose ni un bouquet de violettes au corsage! Et quel joli corsage, pourtant! Mais n'allons pas si loin.

Sans trop m'en douter, je suivis l'âne et la belle fille dans le sentier du moulin, dont la chanson monotone retentissait dans toute la petite vallée. La jeune meunière tourna autour de l'étang, jeta le blé près d'une porte et chassa l'âne vers l'écurie, après quoi elle vint près de moi détourner les grandes herbes amassées devant la roue. Je voulais lui parler, mais je ne savais que lui dire. Elle semblait surprise de mon silence; elle me regardait d'un air tout apprivoisé; enfin elle s'éloigna avec une petite moue candide, en songeant sans doute que je n'avais pas grand esprit. Elle s'arrêta à la porte d'un petit jardin où il y avait plus de salades et de betteraves que de roses ou de jacinthes. Cette fois j'allai à elle, la parole sur les lèvres. Je lui demandai quelques violettes de son jardin, sans oublier de vanter les roses de ses joues.

Elle me sourit en rougissant et s'agenouilla pour cueillir des violettes. En vérité, je me serais bien agenouillé moi-même pour cueillir avec mes lèvres les roses en question. A

peine m'eut-elle offert les violettes, que sa mère l'appela d'une voix impatiente. Adieu, lui dis-je en respirant le bouquet. Elle s'envola comme un oiseau. Je la suivis d'un regard presque amoureux. Elle descendit quatre à quatre l'escalier de l'étang; elle arriva tout essoufflée au seuil de la maison. Au même instant je vis apparaître à la porte un beau dragon, qui se pencha pour l'embrasser, tout en relevant ses moustaches. Tout dragon qu'il était, il avait des façons tendres et galantes. « Mon cousin, dit-elle avec un air de surprise, est-ce que vous n'êtes plus soldat? —Toujours, dit-il; tu ne vois donc pas mes insignes de brigadier? toujours soldat, pour servir le pays et la cousine. »

Ils entrèrent dans la maison. Je n'avais plus rien à voir ni rien à entendre; je m'éloignai, tout en songeant que le cœur de la jolie meunière allait sans doute prendre aussi du service. Et, tout en respirant son bouquet : « Ce parfum-là, dis-je, c'est sa candeur qui s'envole. »

II.

Sur la fin de juillet, comme j'étais retourné à Ravenay, je n'oubliai pas la jolie meunière. Je pris un certain détour pour passer au moulin. L'étang était presque à sec, le moulin ne tournait pas; mais, sur les bords de l'étang, les gens de la maison fanaient du foin. Je me mis à l'ombre dans une touffe d'oseraie, en spectateur invisible. Je reconnus bientôt Henriette et non loin d'elle son cousin le dragon, qui avait mis de côté l'uniforme et les insignes de brigadier. Henriette était rêveuse; elle retournait ses fourchées d'herbe avec une nonchalance amoureuse qui faisait sourire son cousin, mais qui faisait damner sa mère. « Alerte! disait la vieille meunière, allons bon train! » Mais l'amour seul allait bon train : ce n'étaient qu'œillades passionnées, jolis propos saisis au vol, espérances, souvenirs, que sais-je? cela

ne me regardait pas. Je m'étais assis sur le bord de l'étang, dans la sérénité d'un pêcheur à la ligne; je regardais les amans à la dérobée, tout charmé de ce spectacle agreste qui ne me coûtait rien. Enfin, tant bien que mal, les faneurs retournèrent jusqu'au dernier brin d'herbe. « Pour notre peine, ma tante, dit le dragon en se voyant au bout du pré, nous allons goûter dans l'île; n'est-ce pas, Henriette? — Oui, oui, dit Henriette étourdiment. — C'est bel et bon, dit la meunière, mais nous n'avons guère le temps : il faut traire, battre le beurre, cueillir des fèves et faire le levain. On ne va dans l'île que les dimanches. — Ma tante, reprit le dragon, j'irai cueillir des fèves, je ferai le levain, mais, pour l'amour de Dieu, accordez-nous un petit quart d'heure, le temps de manger en bon chrétien notre fromage à la pie; voyez, la barque est là qui nous attend. »

Le dragon chanta entre ses dents :

L'amour est le plus sage
De tous les matelots;
Avec lui le passage
Est si doux sur les flots!

La tante, plutôt que la mère, avait souri, un sourire légèrement attristé, un sourire qui me toucha au cœur. « Que voulez-vous? dit-elle à la servante, il faut bien gâter un peu ses enfans. »

Le dragon et la cousine étaient près de l'étang; Henriette descendit d'un pied léger en mordant à belles dents un morceau de pain de méteil. Le dragon démarra d'un coup de pied; il fit deux rames des sabots de sa cousine et mena la nacelle à bon port.

C'était une petite île presque découverte, où je voyais des touffes de roseaux, d'ajoncs et de luzerne en graine, sous quelques saules-marsault de mauvaise venue. Ce n'était rien moins qu'une oasis, mais c'était une île, — et Dieu sait ce que

vaut une île pour des amans. — La nacelle aborda sur un lit de roseaux. « Déjà ! » murmura Henriette.

Le dragon retroussa ses moustaches : comme il savait un peu de mythologie, il ne manqua pas de dire à sa cousine que, pour faire le voyage à l'île de Cythère, il ne fallait pas plus de temps. « Ce n'est pas la peine, reprit Henriette; mais prenez donc le panier au fromage. Est-ce que vous n'avez pas faim ? »

Le dragon voulut répondre par un baiser à l'abri du saule.

« Écoutez, mon cousin, vous n'êtes pas raisonnable, voilà quatre jours que vous ne me parlez plus de mariage. — Enfant ! le baiser que je vais te donner est le meilleur des contrats de mariage. — Voyons, asseyons-nous là, paisiblement, monsieur. Vous ne savez pas, j'ai rêvé qu'on faisait la guerre, vous étiez parti, j'étais toute seule au moulin. Ah ! comme j'ai pleuré ! — Vous êtes une folle; est-ce qu'on fait la guerre aujourd'hui, si ce n'est à vos appas ? — Vous prenez tout en riant, mon cousin. — Oui je prends tout en riant (et il eut l'air de poursuivre en lui-même : le temps comme il vient, les femmes comme elles sont). Dormez en paix; dans trois semaines je ne dirai plus ma petite cousine : je dirai ma petite femme. Nous serons heureux comme à la fin des contes de fées. »

Henriette rougit en silence.

C'était un charmant tableau, digne de Boucher ou de Fragonard, que la vue de ce beau soldat et de cette jolie meunière goûtant assis sur l'herbe, un beau soir de juillet, dans une île de vingt pieds de long, sous un doux rayon de soleil couchant, mais surtout sous un doux rayon d'amour ! « O Seigneur Dieu ! dis-je en m'éloignant, faites que nous n'ayons pas la guerre ! »

III.

Vers la fin de janvier, en revenant à Paris, je repassai en-

core par la vallée de Ravenay. Dès que j'entrevis la cheminée du moulin au travers des arbres dépouillés, je pris un petit sentier fuyant par la prairie, j'allai tout droit à l'étang. Grace au dernier dégel et aux grandes pluies de l'avant-veille, l'étang débordait partout; le moulin était *noyé*, comme on dit; il ne pouvait tourner. Le ciel était triste à mourir, il neigeait un peu, par intervalles le vent gémissait dans les saules. Je fus tout d'un coup saisi d'une mélancolie amère; je secouai mon manteau comme pour rejeter les flocons de neige et le frisson de la mort. En vain je cherchai le petit jardin où Henriette m'avait cueilli des violettes, l'île des saules où quelques mois après elle était si souriante et si rêveuse avec son amant: je ne vis plus que les branches nues des saules. Près de la vanne, je découvris bientôt le débris de la jolie nacelle où j'avais vu ramer le dragon avec les sabots de sa belle cousine. « Quoi! me disais-je, l'hiver est-il donc si terrible ici? l'hiver a passé partout, il n'a fait grace à rien; plus un seul souvenir souriant de ces fraîches amours! »

Et comme je levais les yeux au ciel, je vis la fumée qui fuyait en blonds nuages de la cheminée rouge du moulin. Je ne pus m'empêcher de passer devant la porte. « Qui sait? dis-je, je les verrai peut-être, le cousin et la cousine, se chauffant au coin d'un bon feu, le cousin racontant de gaillardes histoires du régiment, la cousine l'écoutant tout en épluchant sa soupe, ou tout en filant son lin. C'est un dernier tableau qu'il faut voir. Je prends trop de joie au bonheur de ces deux amans pour n'en pas être témoin, ne fût-ce que par la fenêtre. »

Je descendis; la porte était fermée, je l'ouvris à tout hasard en demandant mon chemin. Je vis au coin du feu la bonne vieille meunière qui pleurait toute seule. Je m'approchai d'elle avec sollicitude. « Qu'avez-vous, ma pauvre femme? — Hélas! monsieur, me dit-elle, vous ne pouvez pas comprendre mon malheur : on a enterré ma fille avant-hier. Et encore on l'a

enterrée comme un chien dans un coin du cimetière! La malheureuse enfant s'était noyée! — Noyée! dis-je tout saisi d'effroi et de douleur. — Oui, monsieur, un vertige, un égarement, un désespoir... Elle n'a voulu me rien dire. J'ai trouvé sur elle une lettre de son cousin. Tenez, monsieur, si j'osais, je vous prierais de me relire cette triste lettre, qui a été son vrai coup de mort. »

La pauvre mère prit dans son sein un lambeau chiffonné, où je lus à grand'peine cette épître :

Strasbourg, ce 10 janvier.

« MA BELLE PETITE COUSINE,

« Je n'ai rien de plus pressé que de t'écrire à mon retour au régiment, où mes camarades m'ont reçu à bras ouverts et à bouteilles pleines, depuis trois jours. On parle beaucoup de bruits de guerre. En avant les braves! Nous allons bien nous amuser; les belles filles de Munich ne sont pas faites pour les Prussiens. On pourrait bien faire de moi un maréchal des logis. Le pays avant tout. Comme nos adieux ont été déchirans! que de larmes! Si je ne m'étais mis à fumer, je pleurerais encore. Mais l'amour passe avec le temps. Prends ton mal en patience; un de ces soirs, quand nous aurons dit notre façon de penser à ces cosaques d'Anglais, j'irai t'épouser là-bas tambour battant, le cœur sur la main, avec lequel je suis ton cousin,

« FERDINAND. »

« *P. S.* En attendant, tu devrais bien m'avancer quelque chose sur ta dot, une douzaine d'écus plus ou moins. Ne cherche pas ta bourse que tu cachais dans le mur du moulin; je

l'ai emportée comme un touchant souvenir de toi, avec lequel je bois à la tienne. »

« Vous comprenez, n'est-ce pas? me dit la mère en sanglotant; vous comprenez pourquoi ma pauvre fille s'est jetée à l'eau. »

Je quittai le pays en songeant à cette destinée fatale qui joue toujours à un si triste jeu, à cette beauté perdue dans l'épanouissement, à cet amour amer comme la mort, cet amour que j'avais entrevu dans le sourire du matin. « Après tout, le poëte persan a raison, me disais-je en me retournant pour la dernière fois vers le moulin : Bienheureux, bienheureux ceux qui s'éveillent, après le plus doux rêve de l'amour, sur le sein glacial de la mort! »

HISTOIRE

D'UN MAITRE D'ÉCOLE.

On rencontre çà et là, dans la vie solitaire et silencieuse du village, des poëtes, des peintres, des sculpteurs, des musiciens, qui n'ont pu s'épanouir sur un grand théâtre, mais qui ont gardé là-bas je ne sais quel bon parfum rustique qui en vaut bien un autre. J'ai connu un garde-moulin qui jouait du violon comme Paganini, un maître d'école qui était poëte comme M. Hugo, un pâtre qui dessinait comme M. Ingres. Je voudrais raconter l'histoire de tous ces artistes en plein vent. En vérité, croyez-moi, ces pauvres artistes ignorés des campagnes n'en sont pas moins les enfants privilégiés de Dieu, quoiqu'ils n'aient pour toute auréole qu'un rayon de soleil.

A cette heure, je me souviens surtout d'un vieux maître d'école du Vermandois, qui a laissé pour tout héritage à ce mauvais monde un volume manuscrit de stances et de chansons; il a laissé aussi une belle fille fraîche et rose; mais cette œuvre du maître d'école n'est plus inédite. Ce maître d'école s'appelait André Durand; c'est un nom bien connu dans le canton de Sissonne, depuis l'église jusqu'au cabaret. André Durand est né près de Guise, à deux pas de la Flandre, vers

1760, un peu avant Camille Desmoulins, avec qui il fit gaiement l'école buissonnière. Il préludait bien. C'était un garçon enjoué, aventureux, sans souci, se laissant aller sans savoir où, à la grace de Dieu. Son père, qui était un forgeron laborieux, vit avec peine les premiers pas de son cher André. « Voilà un garçon qui ne fera jamais rien de bon, » disait ce brave homme. En effet, André Durand devint maître d'école; mais, avant de tomber sur ce trône grotesque de la science en jaquette, André Durand avait été poëte, et poëte de la bonne façon, poëte amoureux en sabots, poëte comme Uhland et comme Chamisso.

Voici comment la poésie et l'amour étaient descendus dans son cœur sans qu'il s'en doutât; comme un sauvage, il avait trouvé, tout ébloui, deux perles sur le bord de la mer. A l'âge de seize ans, il commençait à battre le fer comme son père; dès qu'il pouvait s'échapper de la forge, il s'enfuyait à toutes jambes, avec un livre bien-aimé, vers le petit bois aux Loups qui couvrait tout le versant oriental de la colline de Montigny. Le livre bien-aimé, c'était *Galatée*, *les Incas*, *Vert-Vert*, *Guzman d'Alfarache*, enfin un pêle-mêle profane d'histoires sentimentales, de contes gaillards et de rimes irréligieuses. Avec tout cela, notre jeune forgeron se peuplait l'imagination tant bien que mal, en attendant cette blonde et souriante image de Mlle de Froidmond, qui fit presque envoler toutes les autres.

Mlle Lucy de Froidmond avait vingt ans; elle habitait, depuis son retour du couvent, le petit château de Froidmond, en compagnie de sa mère, qui, depuis son veuvage, n'avait pas voulu revoir Paris. C'était une belle et pure jeunesse, qui s'épanouissait au soleil, dans les fleurs et quelquefois dans l'ennui. Elle devait se marier sous peu à un mousquetaire de ses cousins, un petit-maître philosophe qui passait tous les matins deux heures à sa chevelure et qui tous les soirs déclamait contre la frivolité de son siècle. Lucy en était

amoureuse je ne sais pourquoi, peut-être parce que c'était un mousquetaire, peut-être parce que le mousquetaire lui envoyait par la poste des baisers en vers à la façon des *Baisers* de Dorat. Pourtant on aimait mieux, en ce temps-là, les baisers en prose.

Le petit château de Froidmond est bâti au fond de la vallée de Montigny, au bord du bois aux Loups, qui est une des dépendances. Sur la fin de sa vie, le vicomte de Froidmond avait à peu près fait un parc de ce bois. Il avait planté dans les clairières des rosiers, des acacias, des jasmins, des lilas et quelques mauvaises statues; il avait ébranché les grands arbres, arrosé le gazon, garni les lisières de cornouillers, de sureaux, de prunelliers, d'épines-blanches, enfin de tous les arbustes sauvages qui jettent leurs fleurs au vent.

C'est dans ce parc ouvert à tout venant que le jeune forgeron aimait la promenade. Il recherchait les sentiers les plus touffus, comme si son cœur, qui pressentait déjà l'amour, eût fui le soleil. Un soir d'été, comme il entendait, sans écouter, le gazouillement des petits oiseaux, il vit passer près de lui, de l'autre côté des noisetiers, Lucy, la belle Lucy, qui rêvait à son cousin le mousquetaire, tout en caressant sur son cœur une lettre qu'elle n'avait encore lue que vingt fois. André Durand fut si charmé de cette apparition, qu'il eut le plus beau sourire de béatitude qu'on ait vu : « Ah! mon Dieu! qu'elle est belle! » dit-il en s'inclinant sans y penser. A cette voix inconnue, Lucy tourna la tête et reprit à pas pressés le chemin du château. André soupira quand elle disparut; il foula d'un pied timide et agité le gazon où elle avait passé, il regarda d'un œil curieux les tourelles ébréchées du château. « Quelle jolie petite forgeronne ça ferait là! » dit-il avec un peu d'amertume.

Il s'en revint au logis paternel plus tard que de coutume. En revoyant l'enclume et le fourneau, il en voulut beaucoup à son père de ne pas être né marquis. Il soupa d'assez mau-

vaise grace à la table rustique, il dormit assez mal sur le grabat de son grenier. Le lendemain, il ne fit rien qui vaille; le surlendemain, il écouta depuis le matin jusqu'au soir les petits oiseaux du bois aux Loups; et, huit jours après, il déclara à son père, tout en bégayant, qu'il n'était pas fait pour forger le fer. Le père, à bon droit irrité, l'envoya au diable, et le pauvre André, ne sachant où aller (quand il n'allait pas aux bois aux Loups), entra, à ses risques et périls, comme premier ministre de son maître d'école, espérant arriver à secouer l'arbre de science, c'est-à-dire s'élever par là vers les hautes régions du monde, où brillait avec tant de doux éclat la belle Lucy de Froidmond.

L'amour a d'étranges et de sublimes caprices : il détourne à son gré le cours naturel de notre vie, il nous égare sans cesse sur la mer agitée du monde; c'est un roi absolu qui règne et qui gouverne sans entraves. Il abat les plus forts, il relève les plus faibles, selon sa fantaisie; il imprime aux uns de magnifiques élans, il éteint le feu divin des autres. L'amour possède toutes les clés d'or de notre ame, qu'il ouvre ou qu'il ferme par boutade, par distraction, par hasard. Il est de pauvres diables d'enfans du peuple qui semblent condamnés à mourir sans avoir vécu; perdus au fond de quelque hameau abrité par une montagne qui les sépare du monde, ils marchent à la mort dans l'ombre, accablés sous le travail, sans prendre le temps de lever les yeux au ciel, sans respirer sur leur route les parfums enivrans de ces fleurs charmantes que Dieu a semées sur la terre avec un sourire et une larme : la poésie et l'amour! Pour animer ces marbres vivans, il ne faut qu'un regard, ce tendre regard de Juliette à Roméo; il ne faut qu'un mot, ce mot que disent si bien Julie et Manon Lescaut; il ne faut qu'une apparition, comme en ont eu tous les poëtes : une apparition le matin, à une fenêtre; le soir, au travers des buissons du sentier; la nuit, dans les tourbillons du bal. Le cœur demande si peu pour commencer le

roman de la vie, dont le premier chapitre est un poëme, le poëme des anges! Grace donc à ce regard, à ce mot d'amour, à cette charmante image qui leur apparaît comme un souvenir du ciel, les statues s'animent comme par enchantement, un voile tombe de leurs yeux, une chaîne de leurs mains; ils verront la splendeur du ciel et les merveilles de la terre, ils tendront leurs bras pour étreindre la vie. Après avoir vu la pourpre de la grappe, ils l'égrèneront sur leurs lèvres savantes; au moins ils ne mourront pas sans avoir cueilli des fleurs dans la vallée et des fruits sur la colline.

Ainsi André Durand semblait condamné à ce travail pénible de chaque jour qui opprime et qui éteint l'ame. Grace à l'amour, son ame a rayonné sur son corps; grace à l'amour, qui lui a prêté ses ailes, cette ame venue de Dieu, comme les plus nobles, s'est élevée jusqu'à la poésie. André Durand n'en prenait guère le chemin à l'école de Montigny, et, en vérité, il eut à subir bien des supplices au milieu de tous ces enfans si bruyans qui ne lui laissaient pas le temps d'écouter les premières divagations de son cœur. Mais il avait là son pain et son gîte, il se résignait. Et puis, le soir, après avoir sonné l'*Angelus*, il prenait son vol vers le bois aux Loups. Que de consolations il trouvait à chaque pas dans cet Éden! Là c'était l'élégie du rossignol, ici la grappe blanche et parfumée de l'aubépine, là cette touffe de noisetiers où Lucy lui était apparue; enfin c'était partout le bonheur, le bonheur, image invisible, parfum du cœur, écho du ciel qui nous vient à l'aurore de la jeunesse, avec un vent léger, quand nous sommes dans une solitude amoureuse. André Durand était heureux dans le bois aux Loups, sans savoir pourquoi ni comment; heureux du souvenir de Lucy, heureux d'une espérance confuse, heureux de voir le ciel à travers les arbres, heureux enfin comme on l'est quand la vie n'est encore qu'un sourire. Il ne revoyait pas Lucy; mais souvent, à la nuit close, il errait dans l'avenue du château,

écoutant avec ardeur les sons affaiblis d'un clavecin. Et quand il regardait ces hautes murailles qui formaient une barrière entre elle et lui, il levait la tête avec fierté, avec la fierté du poëte; il jurait de tout franchir pour aller mourir aux pieds de Lucy. En attendant ces actions chevaleresques, il gouvernait humblement l'école de Montigny.

Il était sorti du bois, amoureux et poëte. C'était au bois qu'il rêvait de poésie et d'amour. Mlle de Froidmond n'eût pas été de prime-abord touchée de ce culte tout rustique; mais peu à peu, grace à la poésie, l'amour s'éleva très haut, et, grace à l'amour, la poésie se dégagea de toute vapeur grossière. André Durand se mit à rimer quelques vers. Quand je dis rimer, je veux dire aligner, car André Durand n'avait pas alors grand'rime ni raison.

Le beau rêve d'André Durand s'évanouit bientôt, mais laissant des traces fécondes : l'hiver suivant, le mousquetaire vint épouser Mlle de Froidmond. André pleura sur les ruines de son bonheur, il se consola dans la poésie, peut-être même dans l'amour. Lucy quitta le pays pour long-temps. « Elle n'est point partie tout entière, disait André; elle a laissé quelque chose d'elle-même dans le bois aux Loups, et dans mon cœur elle a laissé je ne sais quelle fleur et quel parfum de sa jeunesse. » Et, comme de coutume, il allait dans le bois pour retrouver cette ombre de son amante.

Il faut bien le dire, il ne s'en tint pas toujours à cet amour archangélique. Un jour ses lèvres s'ouvrirent pour demander autre chose. Le maître d'école avait une fille assez avenante qui ne se montrait pas bien cruelle pour André. Le pauvre poëte se laissa faire comme tout le monde : il se maria. Une fois marié, une fois enchevêtré dans les tracas du ménage, n'ayant plus pour horizon que le coin du feu ou le cimetière, il lui fallut bien un peu dire adieu à toutes les vagabondes chimères, il fallut fermer quelques échappées à la folle du logis. Cependant André demeura poëte. Au bout d'un an de ma-

riage, comme il fallait nourrir sa naissante famille, il se résigna à une obscure école de village, ne sachant quel meilleur parti prendre. Il avait songé à tenter la fortune ailleurs; mais c'était une nature timide, aimant le silence, fuyant l'éclat, se contentant de peu, pourvu qu'il y eût toujours du soleil et de la verdure.

J'ai vu pour la première fois André Durand vers 1820. Il était maître d'école de Montigny. Il m'apprit à lire avec toutes les peines du monde, si j'ai bonne mémoire. C'était alors un beau vieillard plein de douceur et de patience; sa figure sillonnée avait surtout l'empreinte de la résignation. Comme je l'aimais, je le voyais à regret aller un peu trop souvent au cabaret : il n'était pas heureux sous son toit. Il avait été faible pour ses enfans, et ses enfans, suivant son expression, versaient beaucoup d'armertume au fond de son verre. Sa femme, presque toujours malade, était devenue méchante et raisonneuse. En un mot, il lui fallait vivre seul, n'ayant personne pour comprendre sa belle et bonne nature. Et à soixante ans, au lieu d'aller chercher la solitude dans le bois aux Loups, dans les ombres du beau temps passé, il la cherchait au cabaret, en face d'une bouteille du cru.

Je l'ai revu l'an passé aux neiges de décembre. Il m'aborda avec un sourire. Il avait lu je ne sais quel mauvais livre de moi. « Mon jeune ami, me dit-il en hochant la tête, vous saurez que je ne suis pas si maître d'école que j'en ai l'air; il ne m'a manqué qu'un libraire pour être poëte comme tant d'autres. Ne riez pas de cette confession que je n'ai faite à personne. Oui, j'ai gardé précieusement dans mon cœur le secret de ma poésie; j'ai chanté tout bas et tout seul; nul n'a trouvé à redire à mes chansons. Ah! mon Dieu, quand je songe à ces belles saisons de ma vie que j'ai passées au fond d'un bois! »

Il soupira et pencha son front rêveur. « Venez, venez! reprit-il avec feu; il fait un beau jour d'hiver; aussi bien, il faut

que j'y retourne avant de mourir, et je n'ai pas grand temps à perdre; si j'attendais au printemps, il serait trop tard peut-être. »

Nous allâmes ensemble au bois aux Loups. Une fois la lisière franchie, il s'appuya contre un vieux chêne, secoua la neige qui couvrait ses sabots, et, regardant le toit blanchi du château : « Ah! oui, dit-il, j'ai été poëte aussi. » Il y avait dans sa voix toute une révélation. « Hélas! reprit-il, ma première muse, ma seule muse m'a fui trop tôt! Vous devinez? C'était Mlle de Froidmond. Elle s'est mariée à son cousin de Bussy. A peine si je l'ai vue trois fois pendant un demi-siècle. Mais, que dis-je? ne l'ai-je pas vue mille fois par jour dans cet autre monde imaginaire où les pauvres poëtes se réfugient avec tant de bonheur? » Le vieux maître d'école me regardait d'un œil attristé. « A la bonne heure, dit-il, vous êtes compatissant, vous! » Je compris, à ces paroles, que le pauvre André Durand n'avait pas eu un seul ami digne de le comprendre; il avait vécu dans le désert. Il me raconta, tout joyeux, ses enfantillages poétiques; il me récita ses premiers vers avec un peu d'inquiétude; il me confia son histoire d'amour avec des soupirs. Tout cela était simple et de bonne foi; j'écoutais de tout mon cœur. Quand il eut fini, il regarda encore autour de lui. A la vue de la neige et des branches dépouillées : « Ah! me dit-il en tendant les bras vers l'ombre de sa jeunesse, ayez toujours vingt ans; songez que l'hiver viendra pour vous un jour. Vingt ans! l'amour, les branches vertes, la poésie, les oiseaux qui chantent, les roses qui fleurissent... Et puis Lucy qui vient un soir, comme une fée, montrer sa douce image à travers les noisetiers... »

Le vieux maître d'école essuya deux larmes. « Ne restons pas ici plus long-temps, car je n'aurais bientôt plus la force de retourner à Montigny; et, malgré tout, je veux mourir en bon chrétien et reposer dans le cimetière à côté de tous ceux dont j'ai chanté le *De Profundis*. D'ailleurs, avant de m'en

aller pour tout de bon, je veux encore trinquer avec vous. »

Nous retournâmes à Montigny tout en feuilletant le chapitre des souvenirs.

C'est la dernière fois que le maître d'école a été dans le bois aux Loups. Il est mort assez doucement à la fin de février, quelques jours après m'avoir écrit une petite lettre, précieux autographe, qui se termine par ces mots : « Je ne vous oublierai pas là-haut, mais n'oubliez pas ici-bas le vieux maître d'école. »

LE

PEINTRE D'ENSEIGNES.

I.

LE GÉNIE AU CABARET.

En avril 1843 je passais à Rouen, au retour d'un voyage en Flandre, avec mon ami ***. Comme il habite Rouen, il ne me laissait perdre au passage aucune des curiosités architecturales de la ville. Il me dit tout à coup : « J'oubliais une curiosité bien plus singulière. Voyez-vous ce petit cabaret, à deux pas de nous? — Oui, ce cabaret où serpentent des ceps de vigne? — C'est une vigne peinte. »

Jamais, depuis qu'il y a des peintres, on n'a copié la nature avec plus d'effet et de vérité. Le feuillage eût arrêté Claude Lorrain; les grappes, jaunes d'un côté, noires de l'autre, semblaient fatiguer les deux ceps; l'ombre et la lumière s'y jouaient à merveille; quelques gouttes de rosée brillaient au soleil, quelques fils d'araignée se balançaient à l'ombre. Par une supercherie du peintre, les grappes du haut étaient picorées par les guêpes, les grappes du bas étaient à demi égrenées, si bien que naturellement l'envie vous prenait de cueillir un grain à votre tour.

Nous entrâmes dans le cabaret. En passant dans la salle, je n'aperçus d'abord qu'un nuage de fumée, je n'entendis qu'un bruit confus de voix avinées. Peu à peu je vis se dessiner les figures enluminées de sept à huit buveurs discutant, les uns avec gravité, les autres avec feu, sur les affaires de l'état. Une figure me frappa surtout par sa pâleur et ses belles lignes; un rayon d'intelligence éclairait encore le front; les yeux éteints jetaient çà et là un regard noble et dédaigneux. Mais cette figure était ravagée par les passions flétrissantes; le sceau de la débauche était imprimé sur le front; les cheveux ébouriffés et coloriés indiquaient que le peintre, comme il le disait lui-même en jouant sur le mot, ne se peignait guère qu'à coups de pinceau; les moustaches étaient humides de vin, des rides précoces creusaient le front et les joues. Rembrandt seul pourrait vous reproduire cette physionomie de cabaret. Le costume était en harmonie : une vieille houppelande, une chemise de je ne sais quelle couleur, des souliers problématiques où Frédéric, par fantaisie, essuyait son pinceau. C'était le plus ivre de toute la bande; il jetait un mot par-ci par-là, en promenant au hasard ses yeux égarés. En vain la cabaretière était venue lui recommander une enseigne de marchand, pour toute réponse il se versait à boire. Mon ami me raconta en peu de mots comment il était venu à Rouen sans dire son nom et son origine; comment, grace à la cabaretière, il faisait là une halte assez longue; comment, enfin, il passait sa triste vie dans une ivresse sans trêve. A notre entrée, les buveurs cherchaient à le réveiller et à le faire parler. Je me souviens d'une de ses réponses entre autres : on lui demandait son opinion sur l'égalité. Il fit d'abord signe qu'on l'ennuyait; mais bientôt, prenant en pitié les maximes de ses compères les ivrognes, il leur dit d'une voix lente, tout en s'accoudant sur la table : « L'égalité, elle est là. » Et il montra de l'index son verre plein. « Ou bien, reprit-il, elle est dans le cimetière; c'est là qu'il y a de la jus-

tice pour tout le monde, c'est là que tout le monde a *sa place au soleil.* » Et prenant dans sa blouse une pièce de trente sous : « La liberté, la voilà; mais, reprit-il en riant, c'est la liberté en menue monnaie. » A ce mot, il retomba dans son ivresse et dans son silence.

Nous allions sortir, quand il se leva lentement; il alla vers la cheminée en trébuchant un peu, prit un charbon dans l'âtre, s'avança près de la muraille, demeura un instant immobile comme une statue, enfin traça une première ligne comme par souvenir.

« Oh ! oh ! dit un buveur, le voilà si loin dans la vigne du Seigneur, qu'il s'imagine peindre une enseigne. »

Le peintre d'enseignes n'entendait pas, il avait l'air d'être seul; il traça une seconde ligne qui, s'unissant à la première, formait déjà une figure humaine. Je le suivis d'un regard curieux. Il s'anima bientôt, il repoussa ses cheveux en arrière, comme un homme frappé d'une idée rayonnante, sa figure flétrie eut un moment de noblesse. En quelques minutes il acheva son dessin. Il avait voulu représenter Madeleine aux pieds de Jésus. Je ne dirai pas que son Christ et sa Madeleine étaient dessinés de main de maître; seulement le peintre d'enseignes était parvenu, avec un charbon rebelle, à indiquer les figures avec plus d'expression que n'en trouvent certains peintres qui ont pour ressource le coloris. Quand il eut jeté son dernier trait, il s'éloigna à reculons, contempla son œuvre en clignotant et se remit à table. « Allons, allons, dit-il, il faut noyer ces idées-là. »

Nous sortîmes très émus. Le lendemain, à l'heure du départ, je songeais encore au peintre d'enseignes, quand je le reconnus qui barbouillait un tableau de fripier. Il était ivre comme je l'avais vu la veille, comme il devait être le lendemain. Ses jambes flageolaient sur l'échelle. Il répétait entre ses dents, depuis plus d'une heure, le refrain d'une chanson à boire. Je le regardais d'un œil inquiet, je n'espérais plus

splendide page de Rubens, qui, plus que tout autre, répondait à sa nature.

En 1837, au mois d'avril, par une fraîche et souriante matinée, Frédéric peignait une *Madeleine au désert*. Pendant qu'il peint, traçons d'abord son portrait : une figure de vingt ans, d'un profil pur, des cheveux brunissans, des yeux bleus qui rêvent, une bouche timide encore, quoique relevée d'une fine moustache, des joues un peu colorées, mais qui pâliront bientôt, la taille svelte, un pied léger, une main de femme, voilà Frédéric. Si j'avais à peindre son esprit, je n'oublierais pas de l'affubler de tous les travers de notre temps : esprit assez mal cultivé, qui avait plus de clinquant que de raison, moins de sens que d'extravagance, mais avec ces allures originales qui, il y a dix ans, passaient pour l'indice du génie.

Il avait ce jour-là pour modèle de sa *Madeleine* une jeune fille blonde qui promettait, par sa physionomie, de se faire beaucoup pardonner, mais qui n'en était pas encore au repentir. Tout en s'élevant au ciel, ses yeux pétillans de tous les feux de la volupté semblaient regretter les joies de la terre. En un mot, c'était Madeleine pécheresse et non Madeleine repentante.

Frédéric, ayant déposé sa palette pour contempler son œuvre à divers points de vue, secoua la tête avec chagrin : « Ce n'est point là Madeleine au désert, dit-il en prenant son chapeau. — Où allez-vous ? lui demanda son modèle. — La séance est levée; renouez vos cheveux, je vais chercher une autre Madeleine. » Disant ces mots, Frédéric sortit gravement. Il traversa le Luxembourg et descendit la rue de Tournon; comme il passait devant la maison toute ridée et tout édentée d'une devineresse célèbre, Mlle Lenormand, Frédéric s'arrêta émerveillé devant une jolie femme qui descendait d'un fiacre, en toilette extravagante. Ne voyant que sa figure, il s'écria : « Voilà ma Madeleine ! » Et, sans trop savoir ce

qu'il faisait, il la suivit jusqu'à l'escalier de la prophétesse. Revenant un peu de son enthousiasme, il voulut, au bas de l'escalier, rebrouser chemin; mais, cette femme s'étant retournée je ne sais pourquoi, il ne put résister à l'attrait de la voir quelques instans de plus. Il entra donc à la suite de la jeune dame et alla s'asseoir en face d'elle dans le salon d'attente. Pendant qu'elle regardait avec une curiosité inquiète l'ameublement fantasque de la vieille sibylle, il étudiait avec les yeux du peintre toutes les lignes et tous les tons de cette belle figure un peu dévastée par les veilles, les passions et le chagrin. Cette femme finit par s'impatienter du regard obstiné de Frédéric; elle détourna la tête; mais, sous prétexte de voir un paysage, il se leva et alla se placer plus près d'elle. L'inconnue lui demanda alors sans façon ce qu'il prétendait faire. Il répondit en s'inclinant: « Je vous ai suivie sans le vouloir, pour contempler plus long-temps votre belle figure. — Que voulez-vous donc dire? »

Et la dame regarda Frédéric des pieds à la tête pour savoir à qui elle avait affaire. « Je veux dire, madame, que votre figure m'a frappé; je suis peintre, je cherchais partout une tête de sainte... ne vous offensez pas, c'est sainte Marie Madeleine que je veux peindre... Si vous voulez que je fasse un chef-d'œuvre, vous n'avez qu'à venir à mon atelier. — Me feriez-vous mon portrait? — Vingt fois; je ne me lasserais pas de reproduire ce chef-d'œuvre de la création. »

Tout en parlant, la dame avait pénétré avec ses yeux de lynx dans l'ame de Frédéric; elle y avait découvert je ne sais quoi de noble et de grand qui la séduisait; elle n'avait pu se défendre d'un certain entraînement vers lui. « Écoutez, lui dit-elle avec un joli jeu de physionomie, je vais demander à la devineresse si je puis sans danger aller dans votre atelier. »

A cet instant une grande dame un peu fanée sortit du cabinet mystérieux; la devineresse apparut sur le seuil et fit

signe d'entrer à la nouvelle venue. Frédéric était si enivré de son aventure, qu'il ne prit point garde à la sibylle. La porte se referma; il demeura seul très agité, jetant çà et là un coup d'œil distrait sur les pauvres tableaux et les pauvres gravures où l'araignée se promenait et filait sa toile.

Au bout d'un quart d'heure la jeune dame sortit. « Eh bien ! » lui demanda Frédéric d'un air suppliant.

Elle prit son bras sans façon. « Eh bien ! lui répondit-elle avec un sourire forcé, allons à votre atelier. »

La dame se nommait Lydia ce jour-là. Son histoire est connue, car ces dames ont toutes la même histoire. Sous les poëtes mythologiques on l'eût surnommée la Sirène, sous les poëtes romantiques on l'eût surnommée la Lionne ou la Panthère; le nom n'y fait rien. Elle habitait la rue Notre-Dame-de-Lorette; elle ne figurait pas mal dans les chœurs de l'Opéra, mais elle jouait beaucoup mieux son rôle sur le théâtre du monde. Ce qu'elle étudiait le plus était son calendrier pour se rappeler les mille noms dont elle s'affublait, les mille noms de ses amans, les mille rendez-vous qu'elle accordait. Son origine, son avenir, vous le savez. On ne les voit pas venir, on ne les voit pas s'en aller; elles apparaissent et disparaissent sans avertir personne. J'en connais qui aboutissent à la dévotion; ces dernières ont imité les bateliers, qui abordent au rivage tout en lui tournant le dos. Sa figure était faite par l'amour et embellie par le diable. Quoiqu'elle vécût dans le péché, avec le péché et par le péché, il restait à ses traits je ne sais quoi de noble et d'élevé qui avait séduit Frédéric. A coup sûr, plus qu'une autre de sa famille elle pouvait inspirer un peintre pour une Madeleine repentante.

Frédéric et Lydia allèrent tout droit à l'atelier, Frédéric heureux d'une si belle découverte, Lydia curieuse de voir si le jeune peintre possédait autre chose que ses pinceaux et sa palette. En moins d'une heure elle compta sur ses doigts toutes les ressources de Frédéric, car il était confiant comme

la jeunesse, il répondait à tout. « A merveille, dit Lydia, celui-là pourra fournir à mes dépenses pendant la saison. »

Et, tout en mettant en jeu ses artifices, elle posa en Madeleine repentante. « Faut-il que je pleure? demanda-t-elle à Frédéric. — Quoi! dit-il tout enchanté, vous pousseriez si loin l'amour de l'art? — Croyez-vous donc que je ne connaisse pas les larmes de Madeleine?

Lydia prit un crucifix d'ivoire et leva les yeux au ciel. Frédéric se mit à l'œuvre. Se tournant vers Lydia, il fut surpris de voir briller deux larmes dans ses yeux bleus. « Ah! madame, dit-il avec enthousiasme, ces larmes-là ne seront pas perdues. »

Il retoucha les yeux de sa Madeleine, il y suspendit les pleurs de Lydia; et tout à coup, jetant son pinceau, il tomba aux pieds de la comédienne.

Le lendemain, l'atelier ne fut point ouvert; le surlendemain, Frédéric y vint un instant; mais à peine s'il prit le temps de regarder sa Madeleine. Comme il entrait dans sa chambre à coucher, il fut frappé plus que jamais de l'expression tendre et inquiète du portrait de sa mère. « C'est vrai, dit-il, saisi d'une émotion confuse; je n'étais pas là cette nuit, ni l'autre » Mais le démon du mal ne lui laissa pas le temps de réfléchir : il ferma la porte et ne vit plus que l'image attrayante de Lydia.

III.

LES FOLLES AMOURS.

Vous raconterai-je mot à mot tout le chapitre de ses folles amours, toutes les coquetteries de Lydia et toutes les faiblesses de Frédéric? Pénétrerai-je dans le labyrinthe sans poétiques visions où s'égare plus que jamais la jeunesse dorée de notre temps, ce labyrinthe de la passion sans ame, du

désenchantement et du désespoir? Vous montrerai-je à la pâle lumière de la vérité la galerie de ces belles aventurières qui ravagent tant de nobles cœurs, qui gâtent tant de nobles esprits? Ne criez pas trop à la moralité; j'ai assisté plus d'une fois à ce douloureux spectacle d'un avenir doré qui se perdait sans retour dans cet abîme sans fond. Lydia puisa à pleines mains dans la bourse et dans le cœur de Frédéric; elle dissipa en peu de temps ses ressources et ses fraîches espérances. Il découvrit trop tard qu'il était la proie du démon, ou, qui mieux est, d'une comédienne. Il voulut revenir sur ses pas; mais retrouvera-t-il son ardeur pour le travail, ses caressantes illusions, sa petite fortune, fruit des veilles de son père? C'en était fait de lui; la fumée du plaisir lui cacha bientôt la fumée de la gloire. « Autant l'une que l'autre, » lui disait Lydia. De plus en plus égaré dans un monde trompeur, il ne voyait plus que par le prisme de l'ivresse; une longue nuit s'étendait sur son ame.

Toutes les semaines il vendait un coupon de rentes, s'imaginant, dans son insouciance ou son découragement, qu'un homme de talent n'était jamais ruiné. Dans les premiers temps, il comptait un peu, se rappelant les pieuses économies de sa mère; mais il finissait par ne plus compter. Lydia savait mieux que lui l'état de sa petite fortune. Elle lui en donna bientôt la preuve en se brouillant avec lui sans raison apparente; elle prépara une scène de jalousie. Comme il ne l'aimait plus depuis long-temps, il se brouilla de bon cœur. C'était une bonne fortune; il allait reprendre sa liberté. Il rentra chez lui le cœur plus gai que de coutume. « C'est étonnant, disait-il en revoyant sa palette avec un charme inconnu; c'est étonnant que Lydia ait songé à se brouiller avec moi: qne me manque-t-il? Je suis beau, je m'habille en grand seigneur, j'ai plus d'esprit qu'il n'en faut, je suis généreux comme un fils de famille, on peut dire que je jette avec grace l'argent par la fenêtre... » A ces derniers mots,

Frédéric pâlit et secoua la tête. « Voyons! » dit-il. Il fit l'inventaire de ses papiers et de sa fortune, Lydia avait compté juste : il ne restait que mille francs à Frédéric. « Je comprends, dit-il avec amertume, je comprends pourquoi elle s'est brouillée avec moi! »

Il rentra dans l'atelier avec la résolution de reprendre son œuvre où il l'avait laissée, de ressaisir avec ardeur tous les lambeaux éparpillés de son talent. Durant deux jours, il travailla sans reprendre haleine, mais il était un peu tard pour revenir dans le beau chemin si verdoyant qu'il avait quitté sans presque retourner la tête; le désœuvrement l'avait envahi; la religion de l'art était éteinte en son ame; la soif de la renommée ne passait plus sur ses lèvres flétries. Son ardeur ne fut que passagère. Le troisième jour, il alla retrouver ses amis; après souper, il prit une autre maîtresse, une digne compagne de Lydia, qui ne fut pas long-temps à dévorer le millier de francs que Lydia avait dédaigné, en disant : « Va te ruiner avec une autre. « Après Lydia, il avait pu relever encore son front abattu; après Olympe, tout espoir était perdu. Il se laissa aller aux mille extravagances de l'orgie du cœur; il suivit tête baissée, sans honte et sans regrets, l'ornière fatale qui se creusait au bal de l'Opéra pour aboutir à Clichy. « Tu n'es qu'à moitié ruiné, lui dit Olympe le jour où il jeta son dernier écu chez une marchande à la toilette, tu n'es qu'à moitié ruiné; n'as-tu pas la ressource des dettes? Avec ta bonne mine, il y a là de quoi vivre un an. » Frédéric, sans guide et sans frein sur cette mer orageuse, se laissa aller à tous les mauvais vents. « Qu'importe? disait-il dans son insouciance, je ne crains pas le naufrage : la peinture ne sera-t-elle pas toujours une planche de salut? »

Quand il se fut raisonnablement endetté, Olympe se brouilla avec lui je ne sais comment. Frédéric ne prit point le temps de s'arrêter pour regarder la vie en face : il s'égara de plus en plus. Bientôt on saisit ses meubles et on les vendit

à l'encan; bientôt il fut poursuivi à chaque coin de rue par un créancier. Il ne lui resta rien de tout le mobilier qu'avait béni sa mère. On lui laissa son chevalet, sa palette, ses pinceaux, le portrait de sa mère, sa fatale *Madeleine* toujours inachevée et quelques toiles barbouillées à peine. Il loua un autre atelier, ou plutôt un coin de grenier mal éclairé par deux lucarnes, près de Sainte-Geneviève. Il espérait sortir bientôt de ce mauvais pas; il disait pour se consoler que la pauvreté est la meilleure compagne du génie. Cette maxime n'était plus vraie pour lui, pour lui qui avait perdu la religion de l'art, l'enthousiasme de la jeunesse, le prisme de l'illusion. Autrefois la pauvreté aurait eu pour lui, comme pour les nobles esprits qui se dévouent au martyre de l'art, des sourires encourageans; mais, à cette heure, la pauvreté devait apparaître à ses yeux sans masque et sans déguisement, dans sa pâleur de mort, avec ses guenilles qui sentent le linceul. Il voulut la fuir par l'ivresse; il créa mille paradoxes pour s'étourdir encore; mais la nuit il rentrait chez lui; en franchissant le seuil désolé de la porte, il entendait une voix terrible qui lui demandait compte de son temps. Dans l'âtre nu, la pauvreté lui apparaissait grelottante et affamée; enfin sa mère lui souriait toujours d'un sourire angélique, sourire doux et terrible. Une nuit, se trouvant indigne de ce sourire, il saisit le portrait, le baisa en pleurant et s'écria : « Non, ma mère! non, tu ne sais pas quelle fange j'ai traversée; non, non, je n'ose plus dormir sous ton regard. Adieu! »

Il retourna le portrait.

Il faut le dire à sa louange, il ne put résister à tant d'ignominie. Il tenta de se faire une ressource de la peinture, mais il avait perdu son talent : sa main tremblait; le pinceau, naguère si docile, était devenu rebelle; la palette où il trouvait la création n'était plus qu'un triste chaos; son front, qui avait renfermé mille et mille images adorables, ne renfermait plus qu'un désert aride. Il voulut cependant achever sa *Madeleine*;

comme il n'avait plus ni foi ni amour, il gâta en quelques coups de pinceau l'expression noble qu'il avait trouvée autrefois. « C'est fini, dit-il en rejetant son pinceau, j'ai tout perdu, je ne suis qu'un barbouilleur. » Il fut pris d'une colère sauvage, il renversa son chevalet et piétina la toile. « Oui, reprit-il, j'ai tout perdu; il ne me reste qu'un corps sans âme, un cœur sans passion; tout est fini pour moi. » Il voulut mourir. « Mais comment mourir? Et puis, pourquoi ne pas subir la lutte au moment terrible? Il faut des soldats au pays; je serai soldat. Dieu me fera la grâce de bien mourir. » Tout en disant cela, il se mit à la lucarne de son triste refuge. En face de cette lucarne, on bâtissait une maison; une douzaine de maçons, éparpillés sur les murs, manœuvraient avec ardeur. Toutes ces figures plébéiennes étaient animées d'une franche gaieté; les uns chantaient, les autres devisaient, tous sans perdre de temps. L'équerre, le compas, le ciseau, s'agitaient sans cesse dans ces mains laborieuses. Frédéric fut ému jusqu'au cœur par ce tableau du travail; il comprit que la vie était là, que le travail était pour moitié dans le bonheur, que le pain du travail était le seul béni de Dieu. « Je ne serai pas soldat, dit-il, je serai peintre d'enseignes; puisque je suis indigne d'être un artiste, je ne serai qu'un ouvrier. » Il tint bon dans cette résolution; il ramassa ses hardes et ses pinceaux, déposa le portrait de sa mère à la garde d'un marchand de tableaux qui lui avait acheté quelques esquisses de son bon temps; enfin il partit de Paris sans savoir où il allait, n'ayant gardé sur lui qu'une douzaine de francs. Vous croyez peut-être qu'il est sauvé, que les beaux sentimens vont refleurir en lui, que le peintre d'enseignes va retrouver peu à peu son talent d'artiste? Non, Dieu est plus rebelle à ceux qui ont dégradé son œuvre; il veut que celui qui gaspille les fleurs ne recueille que des fruits amers.

IV.

LES PERVENCHES.

Frédéric arriva à Rouen, le bâton à la main, un soir d'octobre 1841; il se présenta chez un peintre en bâtiment qu'un compagnon de voyage lui avait indiqué. Cet homme n'y étant pas, il entra dans un cabaret, espérant y trouver sur sa bonne mine le souper et le gîte. La maîtresse du lieu, veuve depuis peu, n'étant pas habituée à héberger un buveur d'aussi belles manières que Frédéric, l'accueillit avec bonne grace. Ce que voyant, il lui confia tout simplement qu'il était peintre d'enseignes à Paris. « Eh bien! dit la cabaretière, peignez-nous quelque enseigne de votre façon. Ma sœur est sage-femme, pourquoi ne lui feriez-vous pas un tableau? Moi-même, si j'osais vous prier, je vous dirais de me peindre quelques grappes de beau raisin sur les murs du cabaret. — Comptez sur moi, » dit Frédéric en se versant à boire.

Le lendemain, dès sept heures, il peignait sur le mur du cabaret. Plaignez-le : il n'avait eu du courage qu'à demi; il ne s'était résigné à son métier qu'après avoir bu une pinte de cidre, dont les vapeurs lui cachaient le passé, le présent et l'avenir. La cabaretière le suivait des yeux, tout émerveillée du talent d'un homme à demi ivre.

Nous ne l'étudierons pas jour par jour dans cette phase de sa vie. Il prit pied chez la cabaretière. Cette femme vanta si bien partout et toujours son peintre d'enseignes, que des commandes vinrent en grand nombre, d'autant plus vite qu'on s'imaginait que Frédéric ne séjournerait pas longtemps dans la ville. Il travaillait la moitié du temps, n'oubliant pas de s'enivrer un peu avant de se mettre à l'œuvre. Il s'était d'abord enivré par raison, il s'enivra bientôt par habitude, soit pour oublier les chagrins, comme dit la chan-

son, soit pour trouver des rêves, comme Hoffmann. Il devint le plus grand buveur du cabaret; la cabaretière avait beau lui prêcher la sagesse, il buvait à lui seul plus que tous les chalands du voisinage. La cabaretière, qui était bien payée, finit par prendre son parti; d'ailleurs, à en croire les commères de la rue, Frédéric était de taille à ne pas l'écouter; si elle était la maîtresse du cabaret, il en était le maître.

Frédéric devint si célèbre à Rouen, que le petit cabaret était sans cesse visité par les étrangers. Le pauvre peintre d'enseignes comprit bientôt qu'il était en spectacle; il n'avait point encore assez de cynisme pour braver les regards curieux. Il parla de partir. La cabaretière lui prouva qu'elle avait cent écus à lui. Il reprit le chemin de Paris. C'est la bonne ville, la seule ville où le malheur puisse vivre solitaire et caché, c'est l'abri discret de toutes les ames qui veulent souffrir en silence. Frédéric craignit pourtant d'y être reconnu; il n'osa, à son arrivée, se hasarder ni du côté de l'Opéra, ni du côté du Luxembourg. Il se logea dans le Marais, au-dessus d'un cabaret. Où plaça-t-il son argent? Vous le devinez, chez tous les marchands de vin du voisinage, les priant d'étendre de proche en proche sa renommée de peintre d'enseignes.

L'ouvrage se fit attendre, la misère la plus sombre ressaisit Frédéric aux approches de l'hiver; perdant ses dernières forces morales, il ne voulut pas lutter plus longtemps: il résolut de se laisser mourir de faim. Un entrepreneur vint à temps lui commander les décorations d'un petit théâtre. Il se remit au travail et à l'ivresse. L'entrepreneur, content de sa touche franche et agile, le paya assez bien et chercha à l'encourager par l'espérance d'un plus grand travail. Cet homme avait démêlé à travers les fumées du vin le talent de Frédéric: loin de le traiter comme un ouvrier travaillant sous ses ordres, il avait pour lui le respect dû à une intelligence

que le malheur a frappée. Frédéric d'ailleurs conservait, jusque dans l'orgie la plus triste, une fierté native qui étonnait tout le monde; il voulait bien tomber aussi bas que possible, mais il ne voulait pas être insulté par d'autres que par lui. Malgré la bonne volonté de l'entrepreneur, Frédéric, qui aimait par-dessus tout la paresse, le cabaret et la liberté, se brouilla avec lui. Il retomba dans sa misère et dans son ignominie; jusque-là il était descendu bien bas, alors il descendit sur le degré fatal qui conduit de la débauche au crime. Depuis son retour à Paris, il entendait tous les jours bruire à ses oreilles de si étranges maximes, qu'il commençait à ne plus distinguer le bien d'avec le mal. Dieu sembla prendre en pitié ce profanateur de la création. Dieu permit que l'amour, la cause de la chute, fût aussi le sauveur.

On vint un matin chercher Frédéric pour retoucher une enseigne. En montant à l'échelle, ivre comme de coutume, il remarqua à une fenêtre de l'entresol un profil d'une pureté ravissante. Il monta sans s'arrêter, mais, en moins d'un quart d'heure, vingt fois il pencha la tête pour revoir ce profil d'ange. Il échappa bien vite aux fumées de l'ivresse, et, par un instinct qui se conserve toujours, il rajusta son costume qui était en grand désordre. La jeune fille qu'il voyait de profil était une belle créature bénie du ciel, qui nourrissait du fruit de son travail une mère aveugle et de très jeunes sœurs; elle gravait de la musique, coloriait des estampes et faisait de la tapisserie, selon les commandes. Elle avait vingt-deux ans à peine; depuis longtemps déjà elle était la providence de sa famille. Frédéric devina, en la voyant travailler avec une ardeur pieuse et gaie, qu'elle accomplissait une bonne œuvre. Elle gravait alors de la musique. Une fraîche et gracieuse figure de sœur se penchait sur son épaule; deux autres sœurs plus petites jouaient à ses pieds; sa mère semblait se recueillir, les yeux tournés vers la lumière. Ce joli tableau était encore animé par quelques pots

de verveine et de pervenche qui s'épanouissaient sur la fenêtre. Frédéric, qui n'avait jamais vu un si doux, si simple, si calme intérieur, fut ému, soupira, et leva les yeux au ciel.

La jeune ouvrière s'étant mise à chanter, sa voix vint résonner dans le cœur du peintre d'enseignes comme un pur écho de ses dix-huit ans. Elle chantait pour la musique plutôt que pour la chanson ; tout en l'écoutant, Frédéric avait interrompu son barbouillage. Il finit par descendre de l'échelle ému jusqu'aux larmes, surpris des battemens de son cœur, — son cœur qui, depuis dix ans, n'avait presque jamais battu ! Il était trop habitué au cabaret pour n'en pas prendre encore le chemin ; il alla s'établir dans un coin pour caresser tout à loisir l'image de la jeune fille. Le cabaretier lui apporta du vin et une pipe. « Ce n'est pas cela, dit Frédéric avec dégoût. Qu'on aille me chercher du papier et des crayons. »

Le cabaretier obéit. En attendant, Frédéric, sans qu'il s'en doutât, se versa à boire et alluma sa pipe. Quand il eut sous les yeux ce qu'il avait demandé, il jeta sa pipe et son verre. Il fut bientôt à l'œuvre ; un sourire d'amour passa sur ses lèvres flétries quand il vit reparaître sur le papier l'angélique profil. « C'est étrange, dit-il avec amertume, je sais encore dessiner. » Il représenta la jeune fille comme il l'avait vue, devant la fenêtre fleurie, penchée sur une planche de musique ; il indiqua en quelques traits les accessoires du tableau. Il parvint en moins d'une heure à saisir le caractère de la figure, cette douceur si tendre, si gaie et si sereine, cette grace naturelle et simple, ce charme ineffable que la paix du cœur répandait dans le regard.

« C'est bien touché, » dit un buveur penché au-dessus de Frédéric. Le peintre retourna aussitôt son dessin.

« Qu'est-ce que cela te fait ? dit-il à l'ivrogne ; va-t'en boire. »

Il retoucha le portrait à la sanguine, y répandit des ombres légères, enfin y donna le dernier coup, après quoi il sortit. La nuit tombait, il jugea qu'il ne trouverait plus la

jeune ouvrière à la fenêtre ; cependant il retourna dans la rue Saint-Louis. Il aperçut de loin Gabrielle penchée à la fenêtre. Il passa en rougissant, sans oser lever la tête.

Le lendemain, il fut de bonne heure sur son échelle. Il vit le soleil levant dorer les toits d'alentour ; il vit arriver à son travail la douce Gabrielle, qui chantait comme l'alouette matinale. Elle était plus jolie encore que la veille. Une robe de basin blanc, d'une grande fraîcheur, dessinait les contours de son corsage. Quoiqu'elle eût peu de temps à elle, ne croyez pas qu'elle négligeât sa belle chevelure. Elle passait une demi-heure chaque matin à la peigner et à la tresser. Sa seule coquetterie, coquetterie permise par Dieu même, était de changer souvent sa manière de se coiffer. Ce jour-là, quand elle eut gravé sans relâche pendant près d'une heure, elle leva les yeux, et, voyant ses pervenches toujours fraîches et toujours en fleur comme son ame, elle vint à la fenêtre, une carafe à la main, pour les arroser. Elle compta avec une joie enfantine les fleurs qui allaient éclore. Près de se retirer, elle passa les deux mains dans le feuillage odorant de la verveine. Frédéric, la voyant seule, voulait à toute force lui parler ; mais comment oser lui parler? que lui dire? pourquoi troubler tant d'innocence et tant de candeur? Peut-être elle n'a jamais entendu de si près la voix d'un homme ; et lui, Frédéric, était-il encore un homme? Toutes ces idées passaient dans son esprit, glaçaient son cœur et coupaient la parole sur ses lèvres. Enfin, d'une voix étouffée par un soupir, il lui dit : « Mademoiselle, permettez-moi de vous présenter ce dessin pour une pervenche que je cueillerai sur votre fenêtre. » Gabrielle eut peur, elle leva les yeux ; la figure de Frédéric n'avait rien de très rassurant ; néanmoins, son air suppliant et sa pâleur plaidèrent pour lui. « C'est le peintre d'enseignes, » murmura-t-elle entre ses dents. Elle trouva très simple de laisser cueillir une pervenche ; c'était la première fois qu'on daignait s'occuper de son jardin. Pendant qu'elle réfléchissait, Frédéric

avait déroulé le dessin. « Mon Dieu ! dit-elle, frappée de voir son image comme si elle se fût trouvée devant une glace éloignée ; c'est pour moi ? reprit-elle avec une joie enfantine.— Oui, dit Frédéric un peu enhardi.—Mais, monsieur...» Elle rougit et laissa tomber le portrait sur la verveine. « Ne craignez rien, je vous ai vue, je vous ai... trouvée belle ; je sais que les jeunes filles aiment les miroirs ; j'ai voulu être un de vos miroirs ; mais voilà que, tout en vous dessinant trait pour trait, j'ai senti que mon cœur allait plus vite que ma main. Pardonnez-moi, je ne sais pas ce que je dis ; laissez-moi cueillir une de vos pervenches, et tout sera fini. »

Gabrielle était troublée au plus haut point ; ces paroles bizarres, dites par un ouvrier mal vêtu et de mauvaise mine, tombaient dans son oreille comme les mots d'une langue étrangère ; elle voyait bien que Frédéric l'aimait, et cet amour répandait un grand effroi dans son cœur. Cependant elle reprit bientôt le calme de son innocence. Elle cueillit elle-même une pervenche pour Frédéric.

— Tenez, monsieur, je ne veux pas garder votre dessin.

— Ah ! si vous saviez avec quel respect et quelle adoration je l'ai fait ? Nous ne nous reverrons pas ; pourquoi ne pas garder chacun un souvenir de cette fraîche matinée ?

Disant cela, Frédéric prit la pervenche entre ses lèvres.

— Eh bien ! oui, dit Gabrielle en rentrant dans la chambre, je dirai tout à ma mère. Adieu ! — Adieu !

Frédéric ne voulut point achever de retoucher l'enseigne : « Non, non, dit-il en s'éloignant, je ne suis plus un peintre d'enseignes ! »

Il alla trouver le buveur qui la veille avait applaudi à son dessin ; il lui offrit de crayonner son portrait moyennant deux écus. A ce prix, il trouva des chalands sans nombre. Quelques jours de travail se passèrent ainsi. Frédéric n'était presque pas changé en apparence, il avait toujours un cabaret pour atelier ; c'était là que posaient les chalands, entre deux bouteilles de vin. Mais, quoiqu'il s'enivrât en-

core, un regard intelligent pouvait déjà remarquer les premiers indices d'une métamorphose; Frédéric avait retrouvé l'ardeur d'un homme qui poursuit un but; un éclair de noble gaieté passait çà et là sur sa figure; on pouvait deviner, en voyant son front, qu'une pensée active était revenue s'y fixer.

Après avoir fait une vingtaine de portraits, il s'habilla avec une certaine recherche. Gabrielle le vit passer un soir. La noble fille, depuis un mois qu'elle avait cueilli une pervenche pour Frédéric, pensait souvent à lui; elle ne l'avait pas revu, mais plus d'une fois, durant les heures de travail, le souvenir de cette figure pâle et flétrie était venu la distraire. Elle plaignait Frédéric sans savoir s'il était à plaindre. Elle ne l'aimait pas, mais elle ne pouvait se défendre d'un élan de généreuse sympathie. Le soir qu'il passa sous sa fenêtre, elle laissa tomber sur lui un tendre sourire de sœur. Frédéric s'éloigna avec une nouvelle vie dans l'ame; sous les ruines, un rayon et un souffle du printemps ravivaient quelque touffe d'herbe odorante, quelque fleurette épanouie. Tous les soirs, sans se l'avouer, Gabrielle cherchait à découvrir Frédéric parmi les passans, mais il ne passa plus.

Gabrielle avait fini par oublier Frédéric, quand, un matin, un ouvrier lui remit cette lettre, qu'elle lut tout haut devant sa mère :

« Je vous écris en tremblant, Gabrielle; je n'oserais le faire si la mort n'était là près de moi pour m'encourager et m'enhardir. Avez-vous oublié le peintre d'enseignes, celui qui crayonna votre adorable figure avec tant de bonheur inespéré ? Le pauvre diable est à sa dernière heure; le voilà qui achève son chemin, un triste chemin ! Le croiriez-vous ? vous m'avez sauvé ! J'étais dans la fosse aux lions comme Daniel; les lions, vous le savez, ce sont les passions immondes qui se disputent le cœur; vous avez été l'ange envoyé de Dieu. Je ne suis plus dans la fosse où depuis onze ans je m'enfonçais de plus en plus; mais, hélas ! je sens encore les morsures des

lions. La mort, qui détruit tout, peut aussi tout réparer. « Bien mourir, » disaient les anciens. Bien mourir, c'est le plus grand acte de la vie. Je voulais vivre encore, vivre avec votre souvenir, sinon avec vous-même ; mais les morsures étaient mortelles. J'ai voulu me remettre au travail ; il ne me restait qu'une étincelle de feu, elle s'est évanouie à la première heure d'enthousiasme. Pourtant qu'il m'eût été doux d'avoir le temps et la force de me relever jusqu'à vous, de fouler d'un pied victorieux les guenilles de mon ame ! Dieu ne m'a pas permis cette joie ! Que la volonté de Dieu soit faite ! Loin de me plaindre du ciel, je le bénis à genoux ; je vous bénis, vous qui avez délivré mon cœur des malédictions. Je me laisse aller à une folle exaltation, je ne suis pas fou pourtant, mais la lumière qui me fut longtemps cachée m'éblouit. Savez-vous quel est mon dernier rêve ? écoutez-moi. Je m'imagine que vous allez venir répandre un parfum de grace, de paix et d'innocence à mon lit de mort. Si vous veniez, ne serais-je point déjà dans le ciel ? Mais vous ne viendrez pas, vous auriez trop peur ; cependant ce serait une bonne œuvre agréable à Dieu.

« FRÉDÉRIC LEROY. »

Gabrielle relut cette lettre pour la comprendre un peu.

« Irai-je ? demanda-t-elle à sa mère, qui savait l'histoire du portrait et de la pervenche.—Si c'est une bonne œuvre, si ton cœur te le conseille, va, ma fille. »

Gabrielle partit à l'instant avec sa jeune sœur. Elle trouva Frédéric au-dessus d'un cabaret dans une petite chambre de l'aspect le plus misérable.

« Quoi ! vous êtes venue ? » dit-il en la voyant entrer. Elle fut effrayée de sa pâleur lugubre, elle ne répondit pas. « Si vous saviez, reprit-il, comme mon cœur est heureux ! » Frédéric faillit succomber à cette émotion. « Vous ne mourrez pas ! dit tout à coup Gabrielle ; vous ne mourrez pas !—Je suis condamné, non pas par les médecins, qui se trompent toujours, mais par Dieu, qui ne se trompe jamais. D'ailleurs,

pourquoi vivre ?—Pourquoi vivre ? reprit-elle en baissant la tête et d'une voix affaiblie, parce que je vous aime. »

A ce mot inespéré, Frédéric se souleva sur son grabat, saisit la main de Gabrielle et y appuya ses lèvres déjà glacées. « Hélas ! dit-il tristement, je pourrais vivre que je ne voudrais pas de votre amour; je n'en serais jamais digne. Gardez votre amour pour quelque jeune cœur pur et dévoué, pour celui qui vous embellira de ses fraîches espérances. Pourtant, si vous m'aimiez, ne retrouverais-je pas encore quelque rayon de ma jeunesse dévastée ? L'ame est comme le ciel : les nuages peuvent l'obscurcir, mais non l'atteindre ; qu'il vienne un beau jour après de sombres hivers, l'âme reparaît dans toute sa pureté. Tenez, Gabrielle (permettez ce doux nom à mes lèvres), depuis que vous êtes là, je me sens jeune comme autrefois ; il me semble que j'échappe à un mauvais rêve et à une mauvaise nuit. »

Frédéric, que cette secousse de joie avait épuisé, retomba sur l'oreiller presque évanoui ; à peine s'il lui resta la force d'ouvrir un peu les yeux. A cet instant, un ivrogne de ses amis, qui remplissait assez bien l'office de garde-malade, entra avec un crucifix dans les mains. « Figurez-vous, dit cet ivrogne à la jeune fille, figurez-vous qu'il veut se confesser. Il a bien changé depuis quelques jours. Je l'ai connu dans un temps où il n'eût voulu pour tout confesseur qu'un broc de vin.—Du vin ! du vin ! dit Frédéric dans le délire ; qu'on m'apporte du vin et la cabaretière !—Non, non, Gabrielle ! Gabrielle ! »

La jeune fille eut peur et voulut s'éloigner ; déjà sa petite sœur était dans l'escalier ; mais, entendant encore prononcer son nom, Gabrielle demeura. « Me voilà, dit-elle. — Vous avez bien fait de venir, reprit le moribond ; tout est fini, adieu; je m'en vais avec votre pervenche. » Et Frédéric se mit à chanter, d'une voix lente et plaintive, un refrain naïf où il disait que son ame allait s'envoler avec la pervenche cueillie par Gabrielle. « Aussitôt qu'il bat la campagne, dit le com-

pagnon du cabaret, il se met à chanter cela. Un garçon si joyeux et si franc buveur chanter une pareille litanie! Ah! si vous saviez comme il buvait bien! »

Cet homme, voyant la pâleur et l'émotion de Gabrielle, lui dit que, sauf meilleur avis, elle ne devait pas assister plus longtemps à une pareille agonie. Elle partit en essuyant ses larmes.

Frédéric n'eut plus que çà et là un éclair de raison. Dans un de ces momens où la mort le laissait encore respirer un peu, il passa la main sur son front tout en disant : «Elle est venue; c'est là qu'elle était; ô mon Dieu! soyez béni.—Maintenant, mon brave, dit-il à son seul ami, je veux reconnaître ton amitié : apporte du vin, et nous trinquerons ensemble; Dieu ne m'en voudra pas de mourir gaiement. »

Notre homme ne se fit pas longtemps attendre. « Très bien ! reprit Frédéric, emplis mon verre. Nous allons porter un toast solennel.—A qui donc?—Au travail! » s'écria Frédéric avec tout ce qui lui restait d'enthousiasme.

Il retomba dans le délire, jusqu'à sa dernière heure. Il mourut le lendemain vers midi, dans l'attitude du recueillement (1).

Gabrielle, apprenant sa mort, effeuilla, en signe de deuil, toutes ses fraîches pervenches.

(1) Il est resté quelques portraits et quelques dessins de Frédéric; ses dessins ne sont guère que des études capricieuses. En peinture il fut de la famille de Rembrandt; comme il ne peignait que des ivrognes ou tout au moins des buveurs, il a souvent reproduit, sans y penser peut-être, les franches physionomies du peintre hollandais. Il recherchait avec originalité toutes les ressources du clair-obscur; mais pas un seul de ses portraits ne peut passer pour une œuvre achevée; on y découvre des négligences et des défauts d'écolier, des barbarismes et des solécismes sans nombre. Les deux hommes qu'il représentait, l'artiste bien doué et le peintre d'enseignes, se reconnaissent dans chacun de ses portraits. Il lui est arrivé de bien peindre une main avec la patience d'un Breughel, quand il indiquait à peine l'autre par trois ou quatre coups de pinceau : l'ivresse avait brouillé sa palette. L'esprit irrité de ces contrastes en demande la raison à l'artiste, qui répond comme Jean Steen : Je ne peignais qu'entre deux vins.

LES

AVENTURES SENTIMENTALES

D'UNE FLEURISTE ET D'UN ÉTUDIANT.

Dans la vallée humaine la voix de l'homme qui appelle la femme est d'abord sans écho :

Sarah!
Sarah!!
Sarah!!!

Peu à peu l'écho s'éveille et couvre la voix : A force d'être adorée, quelque déesse qu'on soit, on finit par ouvrir les yeux.

Sarah!
Ah!

Enfin la voix qui appelait avec tant d'ame s'éteint peu à peu; on n'entend plus que l'écho attristé coupant le morne silence, un cri de douleur, le cri du délaissement :

Ah!
Ah!!
Ah!!!

Voilà l'histoire de toutes les amours.

— SENTENCE ARABE. —

LIVRE PREMIER.

Sarah!
Sarah!!
Sarah!!!

I.

M. ADOLPHE PASSE A PROPOS DANS LA RUE MARIE-STUART.

L'an passé, un matin du mois de mai, Adolphe Lebrun, le héros de ce roman, — s'il y a héros, — s'en revenait de

je ne sais où, lorsque dans la rue Marie-Stuart il vit d'aventure, en levant la tête, Mlle Anaïs qui arrosait des capucines sur une fenêtre du second étage.

Adolphe Lebrun était un étudiant en droit d'assez bonne allure, flottant de çà de là entre la fumée du cigare et la musique de la Chaumière.

Mlle Anaïs était une fleuriste verdoyante, jolie, agaçante, jetant au vent sa jeunesse et son amour. Sa mère lui avait laissé pour héritage de grands yeux noirs admirablement sournois et une bouche pleine de perles, de sourires et de baisers.

Hélas ! ce corps charmant renfermait une ame perverse : la plus douce femme est amère ; ne buvez pas le fond de la coupe. Mlle Anaïs était le refuge brun et rieur des sept péchés capitaux ; mais, comme à Madeleine, il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a été beaucoup aimée.

Et d'ailleurs, dans les sept péchés capitaux, n'y en a-t-il pas cinq au moins que nous traitons en péchés véniels, cinq qui sont des attraits de plus pour les femmes ?

Or, à l'instant même où M. Adolphe lorgnait Mlle Anaïs, où Mlle Anaïs accrochait à ses regards le cœur de tous les passans, — qui levaient la tête,—une couturière perchée à une fenêtre voisine se mit à crier en regardant la fleuriste : « Bonjour, Anaïs ! »

Mlle Anaïs répondit dédaigneusement, comme doit faire une fleuriste qui parle à une couturière : « Bonjour, Olympe. »

Et elle disparut tout d'un coup, pour ne pas se compromettre avec une pareille voisine! «Vive l'amour ! dit Adolphe en s'éloignant ; je sais le nom de la belle : — Anaïs ! En chasse, morbleu ! »

II.

A mademoiselle Anaïs, fleuriste, rue Marie-Stuart, 12.

« MON CHER ANGE,

« Vous êtes belle comme l'aurore ; je vous ai vue ce matin à votre fenêtre, arrosant des capucines, et tout d'un coup je vous ai aimée. Savez-vous le latin ?

Nunc ad te, mea lux, veniat mea littore navis
Servata, an mediis si dat onusta vadis.

La fenêtre était fleurie, mais vous étiez la plus belle fleur du bouquet. Mon cœur bat violemment, ma tête s'égare : ayez pitié de moi ! Si je ne vous rencontre pas à la brune, *par hasard*, dans le passage du Grand-Cerf, je ne sais ce que je deviendrai.

« ADOLPHE. »

III.

A la brune, Adolphe, un cigare à la bouche, s'en alla comme par désœuvrement dans le passage du Grand-Cerf.

Mlle Anaïs ne vint pas.

« J'ai perdu mon temps et mon billet, murmura l'amoureux ; ma passion nouvelle s'en va en fumée. »

En s'en retournant, Adolphe passa sous les fenêtres de la cruelle : il leva la tête avec une tristesse amoureuse. A cet instant la fenêtre s'ouvre, et la maîtresse du lieu arrose à son tour les capucines ; mais, par mésaventure, Adolphe fut mieux arrosé que les capucines. « Voilà ce qui s'appelle jeter de l'eau sur le feu, » dit-il avec dépit.

IV.

A mademoiselle Anaïs.

« DÉMON,

« Par le ciel ou par l'enfer, réponds-moi! Tu ris de mon martyre ; vous riez de l'amour, Anaïs, vous riez de l'amour et vous avez vingt ans! Mais l'amour, c'est la grâce, c'est l'espérance, c'est la vie, c'est le songe charmant qui vient dans le sommeil, l'étoile qui nous guide dans la nuit.

« Anaïs! Anaïs! ne me faites pas mourir de désespoir! S'il faut mourir, ô mon Dieu! faites que j'aie son cœur pour tombeau!

« ADOLPHE ».

« Minuit. »

V.

Mlle Anaïs fut touchée de cette lettre; elle la lut à toutes ses amies comme un modèle de style et de sentiment. Sa première pensée fut d'y répondre; mais elle était si inquiète de sa mauvaise orthographe, qu'elle fut inquiète pour sa vertu. « Allons donc! dit-elle, il a le temps d'attendre. »

Or, en attendant, Adolphe, sans cesse irrité par cette sauvagerie vulgaire, négligeait étrangement son second examen. Il dessinait des petites fleuristes de tous les côtés, jusque sur le code civil.

Le second jour, il eut un accès d'esprit, car il écrivit cette autre lettre, qui est un chef-d'œuvre de bon sens.

VI.

A mademoiselle Anaïs.

« Vous êtes une bégueule, ma chère; vous prenez des airs

de marquise qui ne vous vont pas ; vous vous nichez dans les lambeaux de votre vertu ; vous avez là un méchant manteau ; et d'ailleurs ce n'est pas la peine avec moi, qui en ai séduit des plus revêches et des plus huppées. Voyons en trois mots : je suis amoureux de vous ; si vous n'êtes retenue par un fil d'or à quelque mortel fortuné, venez sur mon cœur, mignonne, et croyez-moi pour six semaines

« Votre esclave dévoué,

« ADOLPHE. »

« *P. S.* Je ne désespère pas que le hasard ne vous conduise à midi vers le passage du Grand-Cerf. »

VII.

A monsieur Adolphe.

« MONSIEUR,

« J'arrive de Metz, en Lorraine, et ce n'est pas pour vous que j'ai fait cent et vingt lieues. Vos lettres m'ennuient : quand finirez-vous cette comédie ? Vous ne vous gênez pas ! Pour qui me prenez-vous ?

« ANAÏS DUFLOT. »

VIII.

En lisant cette lettre, Adolphe bondit jusqu'au plafond de sa chambre. « La belle est à moi ! » s'écria-t-il en jetant sa plus belle pipe par la fenêtre.

IX.

A mademoiselle Anaïs.

« MIGNONNE,

« Vous avez fait cent et vingt lieues pour quelque tromeur ; vengez-vous comme se vengent les femmes.

« Vous me dites que mes lettres vous ennuient : en revanche elles m'amusent ; — elles vous amuseront aussi. — Je ne vous ai pas prise pour une mauvaise femme, au contraire : mais je voudrais bien vous prendre pour ce que vous êtes, ma toute belle, là-bas, au bout du maudit passage du Grand-Cerf, à la nuit tombante.

« ADOLPHE. »

X.

A monsieur Adolphe.

« Vous saurez, monsieur, que je ne vais jamais dans le passage du Grand-Cerf. Pour en finir, j'irai ce soir vous prier de me laisser en repos. Êtes-vous ennuyeux, donc !

« ANAÏS. »

XI.

Mlle ANAÏS VA PRIER M. ADOLPHE DE LA LAISSER EN REPOS.

Le soir, après la lumière du soleil, avant la lumière du gaz, Mlle Anaïs apparut comme un astre impromptu dans le passage du Grand-Cerf pour prier M. Adolphe de la laisser en repos ; elle était plus mélancolique et plus pimpante que de coutume. Adolphe, qui s'était arrêté devant une boutique où il y avait des modistes et des chapeaux, courut à sa rencontre et l'entraîna dans la sombre rue Marie-Stuart. Anaïs ouvrit la bouche pour parler de sa sagesse ; mais Adolphe, qui était ce jour-là fort spirituel, ferma cette bouche de rose, — sans doute avec un baiser ? direz-vous ; — je n'en sais rien.

XII.

LES ROMANS.

Les choses n'allèrent pas plus loin ; mais, le lendemain,

surveille, je serais toujours à vos pieds. Dites donc à votre maîtresse qu'elle fasse des fleurs sans vous empêcher d'aller vous épanouir au soleil, vous qui êtes la plus belle fleur du jardin de la vie. Tudieu! vous m'avez fait poëte! Il faut donc attendre à demain: encore un jour, encore un siècle? Tu n'oublies pas, ma chère, que nous allons danser à la Chaumière ou à l'Élysée. Quel Élysée!

« Je t'attendrai à six heures dans mon équipage de trente sous, au coin de la rue Marie-Stuart.

« ADOLPHE. »

XVI.

LA VERTU EST EN DANGER (1).

LIVRE DEUXIÈME.

Sarah!

Ah!

I.

PARENTHÈSE.

(Je ne raconterai pas toutes les jolies petites scènes qui se passèrent dans le beau temps de ces belles amours; les chapitres suivans, recueillis çà et là, en diront assez au lecteur, dont l'imagination achèvera les tableaux.)

(1) L'imprimeur a égaré le manuscrit de ce beau chapitre.

II.

Anaïs à Adolphe.

« Adolphe, je veux aller au Gymnase ce soir.

« ANAÏS. »

Adolphe à Anaïs.

« MA PETITE CHATTE,

« Je ne puis aller au Gymnase ce soir ; je passe mon examen. Mon cœur est désolé.

« ADOLPHE. »

Anaïs à Adolphe.

« Vous êtes charmant, monsieur, avec votre examen. C'était bien la peine de perdre son ame et son temps ! Un examen ! Hélas ! l'autre semaine vous auriez tout quitté pour moi, surtout un examen ! Mais, pour votre punition, sachez, monsieur, que je vais ce soir à l'Ambigu avec Arabelle.

« ANAÏS. »

III.

OU Mlle ARABELLE EST MÉTAMORPHOSÉE EN DRAGON.

« Qu'elle aille au diable si elle veut ! » dit pour toute réponse Adolphe à l'Auvergnat qui lui avait remis le billet doux d'Anaïs.

Le soir, il lui vint des remords ; il plaignit cette pauvre fille, qu'il maltraitait déjà ; il regretta de ne pas l'avoir conduite au Gymnase. Dans une baignoire, nul n'aurait remarqué qu'elle était habillée à l'aventure ; et d'ailleurs n'était-elle pas assez belle pour lutter avec le ridicule de ses

fanfreluches? Il voulut réparer sa sottise en allant attendre Anaïs à sa sortie de l'Ambigu. On était à peine au dernier acte quand défilèrent devant lui les spectateurs de la Gaieté. Comme il regardait par distraction, il vit sa petite chatte au bras d'un ami, sinon d'une amie.

Cet ami était un superbe dragon de Metz. Anaïs l'avait rencontré fort à propos après la lettre d'Adolphe. — Les femmes font quelquefois de ces rencontres-là. — Le dragon, qui était fort comme un Turc sur la mythologie, sans préjudice d'ailleurs, avait parlé d'un voyage à Vincennes et à Cythère, et Anaïs s'était dit tout bas qu'il fallait voyager.

IV.

Adolphe à Anaïs.

« Je ne suis pas dupe de vos jongleries amoureuses, ma chère. Vous vous êtes vengée de mon examen en allant, non pas à l'Ambigu avec Mlle Arabelle, mais à la Gaieté avec M. Adonis : que Dieu et l'amour vous gardent!

« ADOLPHE. »

D'Anaïs à Adolphe.

« Adolphe! Adolphe! je suis coupable, mais je vous aime. La vengeance m'a perdue, pardonnez-moi : je veux vous voir encore, je veux t'aimer toujours. A onze heures, je serai à ta porte.

« ANAÏS. »

N. B. Adolphe pardonna.

V.

LES POST-SCRIPTUM.

D'Anaïs à Adolphe.

« ADOLPHE,

« Je t'écris tout exprès pour te dire encore que je t'aime.

Oh! si tu savais, mon Adolphe chéri, mon idole sacrée, mon petit chien couchant, c'est à devenir folle? Sitôt que je te vois, ma tête bat la campagne, et mon cœur donc! c'est un sentiment qui ne finit pas... Ah! si tu savais comme mon pauvre cœur s'est embrasé: c'est que tu es dans mon cœur... Hélas! je serai bien malheureuse quand vous m'abandonnerez; car vous serez notaire, monsieur; vous épouserez une femme qui aura une dot et qui n'aura pas de cœur; et moi, pauvre victime, je pleurerai; je pleure déjà, monstre! mes larmes m'empêchent de t'en dire davantage, car tu es ma famille, mon Dieu, mon ame, ma vie.

« ANAÏS. »

« *P. S.* A propos, la vertu est pauvre : j'ai été forcée de mettre, il y a cinq jours, mon châle au Mont-de-Piété; je t'envoie la reconnaissance, sans compter celle que je te dois. »

Adolphe à Anaïs.

« Ange descendu du ciel pour me consoler, belle des belles, trésor infini ! ô Anaïs ! tu es ma moisson et ma vendange d'amour, ma flamme éternelle, la fleur que j'ai cueillie dans le désert de la vie, la fontaine dont la source m'enivre de pures délices, le soleil qui rayonne sur moi, l'ombre du bocage où je me repose de mes peines.—Je t'aime! je t'aime! Que ne puis-je te le dire ou plutôt te le chanter à toute heure? — Je t'écris tout exprès pour cela.

« ADOLPHE. »

« *P. S.* A propos, pour acheter des cigares, j'ai vendu ta reconnaissance : c'est moi qui t'en dois à présent. »

VI.

Un matin Adolphe, n'ayant plus rien à dire à Mlle Anaïs, la pria de lui raconter son histoire.

HISTOIRE DE Mlle ANAÏS RACONTÉE PAR ELLE-MÊME.

« Donc je naquis à Metz en Lorraine, bien loin d'ici, du côté de Charenton ; mes parents sont riches et honorables, et, si je voulais, je serais bien placée dans le monde ; mais cela est si ennuyeux ! Mon grand'père était presque évêque : voilà pourquoi je fus mise au couvent, où je n'appris qu'à prier Dieu : c'était bien la peine ! Donc, je revins dans ma famille, tout exprès pour être séduite par un capitaine de hussards qui est mort à la guerre, je ne sais plus où, à Alger ou à Waterloo. Donc ce capitaine, qui était fort joli garçon, m'enleva un beau jour au milieu de la nuit sans avoir pitié de mes larmes et de mes cris, mais en tout bien tout honneur. Quel temps affreux ! le vent faisait le diable à quatre, et lui donc ! Il me mit à califourchon sans façon, et je n'en faisais pas non plus ; faites donc la petite bouche par un temps pareil ! Donc, quand il partit pour la guerre, je faillis mourir de douleur avec son ami intime M. Hector, un jeune capitaine de dragons qui avait eu la croix à Marengo ou à Sainte-Hélène. Hélas ! dans mon désespoir je ne savais plus ce que je faisais. A la guerre comme à la guerre ! Les ingrats m'avaient promis leur main, mais j'eus beau tendre la mienne ! La douleur me prit, je voulus me repentir en liberté : voilà pourquoi je me fis fleuriste. Je t'assure, mon cher, que j'ai reçu plus de fleurs que je n'en ai fait. »

Ici Mlle Anaïs fit une petite moue souriante et se mit à chanter d'une voix éclatante :

La fortune
Importune (1)...

HISTOIRE DE Mlle ANAÏS, RACONTÉE PAR SON AMIE INTIME.

« Alors Anaïs est la fille d'un père anonyme et d'une frui-

(1) L'historiographe de Mlle Anaïs ne sait plus si elle chanta cette chanson ; mais, si ce n'est pas celle-là, c'est à coup sûr celle-ci :

L'or est une chimère...

ière de Metz qui a eu douze enfans ; elle était le treizième ; sa grand'mère a été servante d'un chanoine et quelque chose avec. Alors, dès sa tendre jeunesse, elle séduisit un petit chérubin d'écolier qui faisait l'école buissonnière avec sa voisine et qui fit la même chose avec elle-même ; elle fut séduite à son tour par un clerc d'huissier qui fit pour elle plus d'un pas de clerc ; celui-là, du reste, c'était pour tout de bon : les imbéciles voulaient s'enchevêtrer dans le mariage. Après le clerc d'huissier vint un hussard ; après le hussard un dragon. Dieu sait le chapelet qu'elle a égréné ! ce n'est pas pour en dire du mal, au contraire. Elle est venue à Paris après tout cela. Donc elle croyait tout simplement arriver à la terre promise des belles filles : mais à Paris elle rencontra des épines, voilà pourquoi elle a fait des fleurs. »

Ici la conteuse, enchantée de son trait d'esprit, se garda bien d'aller plus loin.

VII.

« Aie ! aie ! s'écria un jour Anaïs, tu chiffonnes ma collerette ! — Tu n'as point de collerette, dit Adolphe avec dépit.—Oui, mais tu chiffonnes mon épaule et tu rougis mon cou. — L'amour s'en va », dit Adolphe d'un air rêveur.

Adolphe se flattait beaucoup, car l'amour n'était pas encore venu.

VIII.

LA CANDEUR ET LA NAÏVETÉ DES FLEURISTES.

Un soir, en rentrant dans sa chambre, Adolphe surprit Mlle Anaïs écrivant une lettre. Elle essaya de la cacher dans sa gorge, mais il savait le chemin de la petite poste, et il arracha ce lambeau d'épître :

ermons nos fenêtres, adieu les télégraphes
Et puis c'était bien amusant, en dépit de
e, car votre lettre m'a offensée, Dieu merci
un châle ; ne croyez pas que
emain à huit heures du
marronniers, ainsi
jamais vous

ïs DUFLOT.

« *P. S.* Je voulais vous renvoyer votre châle, mais l'Auvergnat qui vous porte cette réponse était déjà trop loin quand je me suis aperçue que j'avais oublié de lui donner le châle avec la lettre ; ce sera pour une autre fois. »

Adolphe, qui ne put s'empêcher de rire, répondit lui-même au séducteur :

« Vous n'avez pu allumer les passions de Mlle Anaïs ; mais du moins votre châle de 39 francs a jeté feu et flammes dans sa cheminée. »

IX.

DE LA FIDÉLITÉ.

Un soir, au concert Musard, Adolphe se laissa longtemps fasciner par les regards de serpent d'une demoiselle de l'Opéra, — de l'Opéra ! — Anaïs tomba de l'autel. « Madame, vous êtes charmante, dit naïvement Adolphe à la nouvelle divinité, qui le regarda avec un peu d'ironie.—Je sais bien, reprit-il, que je parle comme M. de La Palisse ; mais les vérités comme celle-là sont toujours bonnes à dire. »

La belle, n'ayant pas grand'chose à faire, lui accorda un petit bout de sourire, comme s'il eût été le cousin de M Véron. Le chemin était ouvert, peut-être Adolphe eût-il pu aller jusqu'au bout, mais la paresse l'empêcha d'être incon-

stant. Le feu s'éteint par ici : voulez-vous en allumer par là ? — Non, il faudrait y aller. — Voilà l'histoire des amours fidèles.

Cependant Adolphe touchait au couchant de son amour pour Anaïs.

LIVRE TROISIÈME.

Ah!
Ah!!
Ah!!!

I.

Un dimanche, Anaïs, ne sachant où pêcher, s'en alla pêcher à la Chaumière, pendant qu'Adolphe s'ennuyait au Cirque-Olympique avec des parens de Château-Thierry. En revanche, quelques jours après, Adolphe s'éprit violemment de Mlle Frétillon.

En revenant du théâtre, il finit d'aimer Anaïs. En revenant, à la même heure, d'un rendez-vous qui l'avait ennuyée, Anaïs commença à aimer Adolphe : il n'était plus temps.

II.

D'Anaïs à Adolphe.

« Adolphe, je m'ennuie, il me prend une grande tristesse ; je ne sais pas si cela vient du mauvais temps : oh ! non, je suis triste de ne pas te voir. Si tu étais près de moi, je t'embrasserais et je pleurerais. Il faut que je te fasse une confidence : tu vas rire, tu vas être méchant, mais je saurai bien

t'apaiser. Voilà : hier je ne t'aimais pas, je t'adore aujourd'hui. Tu diras que je suis folle, oui, folle de toi, folle pour toute la vie. Ah! si tu voulais retourner dimanche à l'Élysée! Non, pas à l'Élysée, il y a trop de monde; nous passerons l'après-midi dans ta petite chambre : c'est mon paradis.

« Je t'aime.

« ANAÏS.

« *P. S.* Tu m'as donné, lundi, une rose de Bengale que je viens de retrouver sur ma cheminée. Me voilà toute réjouie, ma tristesse s'en va. Quelle douce odeur! je crois encore être à lundi. Oh! comme je t'embrasserai demain! »

III.

Adolphe à Anaïs.

MA CHÈRE BELLE,

« Comme les fleurs que vous faites, vous êtes artificielle, vous êtes même artificieuse, et je ne crois guère à vos lamentations. Du reste, si cela vous amuse, aimez-moi de toutes vos forces; moi, je ne vous aime plus : chacun son tour.

« ADOLPHE. »

IV.

Anaïs à Adolphe.

« Est-ce bien vous, Adolphe, qui m'avez écrit cette lettre si dure? Mon pauvre cœur en est brisé. Je viens d'aller à votre porte; je vous ai attendu en dévorant mes larmes. Pourquoi ne vous ai-je pas vu! Vous cachez-vous de moi? Ma tête se perd, je ne puis écrire. Adolphe, il faut que je vous voie; je vous dirai toutes mes fautes. Étant petite, avec ma mère, à Metz, au Palais-de-Justice, j'ai vu un pauvre criminel qui s'accusait devant ses juges; les juges lui ont fait grâce. Serez-

vous plus cruel, Adolphe, mon juge, quand je vous avouerai tout?

« Votre pauvre et désolée

« ANAÏS. »

V.

Anaïs à Adolphe.

« J'ai beau aller au-devant de vous, vous vous détournez de moi; hier vous m'avez coudoyée sans me regarder: quel coup j'ai reçu dans le cœur! Vous refusez de m'entendre! cependant je ne veux parler que de mon amour; j'en puis parler à présent... Je suis malade, tant mieux! Si tu ne viens pas, la mort viendra... Je suis bien malheureuse, Adolphe! Où est ma gaieté? En vous perdant j'ai tout perdu. Si je voulais des amans, je n'aurais qu'à me baisser, et encore pas trop bas. D'abord j'espérais me distraire dans un autre amour: mon pauvre cœur n'est pas une girouette: il est tourné vers toi; il ne pourrait tourner ailleurs. Depuis que je ne vous vois plus, je suis tombée dans une tristesse affreuse. Ah! si vous saviez comme je souffre? Écrivez-moi; votre lettre me fera du bien, fût-elle plus méchante que la dernière: ce sera quelque chose de vous. Ah! si nos amours pouvaient recommencer! Je te renvoie les cheveux de ta sœur; je te les ai pris un soir par jalousie. Je te renvoie aussi tes pantoufles: j'espérais bien que tu ne les userais pas ailleurs. Hélas! je ne puis m'imaginer que je ne vous reverrai pas; je t'aime trop, méchant, pour ne pas te revoir. J'espère toujours que tu vas venir; je suis assise toute la journée devant le feu; j'essuie mes larmes; je ne puis rien faire autre chose. J'écoute, j'écoute. Quand quelqu'un monte l'escalier, mon cœur bat comme une horloge, j'étouffe, je ne vois plus clair; quand j'entends marcher dans le corridor, je me sens mourir... Hélas! on ne s'arrête jamais à ma porte...

« De temps en temps je me traîne à ma fenêtre et je regarde les passans pendant des heures entières. *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* Ah! si seulement tu passais dans la rue et si tu levais la tête! Je crois que je me jetterais dans tes bras. J'ai usé sous mes lèvres la petite rose de Bengale: c'était ton dernier sourire pour moi. Hélas! tu m'aimais encore, je le voyais dans tes regards le jour où tu m'as attaché cette pauvre rose dans les cheveux. Pourquoi ne m'aimez-vous plus? Je les ai toujours ces longs cheveux. Ah! je suis bien changée pourtant! En voyant ma triste mine, Adolphe, vous vous trouveriez trop vengé: j'ai joué avec l'amour; l'amour m'a bien punie.

« Adieu! adieu!

« ANAÏS. »

VI.

Quand Anaïs eut écrit cette lettre, elle la passa devant le feu, non pour sécher l'encre, mais pour sécher les larmes répandues sur chaque mot. « C'est la dernière fois que j'écris, » murmura-t-elle.

Et elle jeta sa plume.

Elle se leva péniblement, se couvrit de son grand châle rouge et s'en alla clopin-clopant vers la poste voisine. A peine fut-elle de retour dans sa chambre qu'elle se mit à sa fenêtre, comme si la lettre eût déjà appelé Adolphe. Bientôt elle chancela; elle s'imagina qu'elle allait mourir. Elle se coucha sur son grabat, en priant Dieu d'avoir pitié de sa douleur. Comme elle n'avait pas dormi depuis deux jours, elle finit par s'assoupir; mais à chaque instant elle était réveillée par les rêves du délire ou par les bruits de la maison. « Le voilà! » disait-elle en se soulevant. Et elle courait à la porte et à la fenêtre: il n'était ni d'un côté ni de l'autre. Dans la rue nul passant ne levait la tête, dans le corridor nul arrivant ne s'arrêtait à sa porte.

Enfin, le soir, elle toucha à sa dernière espérance : une réponse d'Adolphe !

La pauvre fille pressa cette lettre sous ses lèvres flétries, et, brisant le cachet d'une main tremblante, son regard de flamme dévora le nom adoré de son amant.

« MA CHÈRE BELLE,

« Vous finissez les romans à merveille. C'est bien un peu lugubre, mais nos romanciers n'en font pas d'autres. Ma maîtresse m'ayant dit que votre lettre était un chef-d'œuvre de candeur et de tendresse, je vous la renvoie afin qu'elle puisse vous servir ailleurs. En vieil ami, je vous conseille de ne plus faire plusieurs romans à la fois ; c'est gaspiller son talent mal à propos.

« ADOLPHE. »

VII.

Anaïs eut le cœur brisé. Elle ne pleura point, elle sanglota.

Tous les mots de cette lettre cruelle flottaient devant ses yeux comme des griffes enflammées. « S'il était là, je le tuerais ! » dit-elle en agitant les bras.

Elle ferma la fenêtre avec un soupir, elle alluma du charbon et se coucha.

C'était le soir, l'heure bien-aimée des amans et des poëtes ; le ciel était bleu, le soleil jetait son dernier rayon, la rose son dernier parfum.

Anaïs regarda le dernier rayon du soleil. « Pourtant, dit-elle, le soleil est si gai ! »

Et elle se souvint qu'une fois, en revenant de Meudon avec Adolphe, son ame s'était épanouie aux splendeurs du soleil couchant. Elle remercia le ciel de ce souvenir, et, comme le soleil disparut à l'horizon des cheminées, elle murmura en soupirant : « Demain le soleil ne luira plus pour moi... »

Déjà elle ne respirait qu'avec peine, et la mort commençait à venir par le cœur, comme elle vient à toutes ces pauvres filles, quand un orgue de Barbarie lui jeta aux oreilles un doux air d'Hérold qu'elle avait chanté avec délices. Comme l'air s'était interrompu pendant que le joueur d'orgue ramassait un sou, la pauvre Anaïs ne put empêcher son imagination de chanter les dernières notes.

Et les lugubres fantômes de son délire s'effacèrent sous des images souriantes. Elle revit, comme par enchantement, toutes les fêtes de sa vie. « Allons donc ! dit-elle en s'élançant à la fenêtre, je ne veux pas mourir ! »

Après avoir ouvert la croisée et jeté de l'eau sur le charbon, — pendant que la vie revenait d'un pied léger comme un doux bruit que renvoie l'écho des montagnes — : « J'allais faire une belle sottise ! reprit-elle ; j'ai toujours le temps d'en venir là. Je n'ai que vingt ans, tout n'est pas encore dit pour moi.

Adolphe lui revint à la pensée ; elle se remit à la fenêtre et pleura longtemps.

En essuyant ses dernières larmes : « Voilà que je n'ai plus rien dans le cœur ! murmura-t-elle ; — il me semble que j'entends chanter les oiseaux du printemps. »

VIII.

Le lendemain, elle se souvenait à peine du charbon fatal ; elle ouvrit les portes de son cœur et mit tous ses attraits en campagne :

L'œil langoureux, l'œil sournois, l'œil mélancolique, l'œil de flamme, la nonchalance, la vivacité ; un ruban de plus à son chapeau, un sourire de plus sur ses lèvres ; — elle n'eut garde de mettre son cou à l'ombre ; — elle sauta un ruisseau pour dévoiler sa jambe ; — elle acheta un bouquet pour dévoiler un coin de sa gorge.

IX.

Enfin elle fit tant des pieds et des mains qu'au bout de quinze jours elle devint la maîtresse d'un sénateur belge qui venait tout exprès à Paris pour entendre prêcher M. de Ravignan.

Mais je ne veux pas suivre Mlle Anaïs dans toutes ses inconstances; j'irais trop loin. . . . . .

. . . . . .

X.

ÉCHOS.

Adolphe, en dépit de ses cruautés, eut bien çà et là quelques échos de son amour. Un matin qu'il passait dans la rue Marie-Stuart, il leva la tête et ressentit un coup dans le cœur en voyant la fenêtre déserte, sans image et sans fleurs; le parterre de la fenêtre avait été enlevé comme les meubles du dedans.

Une nuit, en s'éveillant après un rêve : « Ah! dit-il, si je savais où est Anaïs! » Le lendemain, il passa tout son temps en vaines recherches.

Un soir, sur le boulevard de Gand, il entrevit Anaïs dans un tilbury qui fuyait vers la Madeleine; il fit un signe de tête, Anaïs sourit avec dédain. « Ah! murmura-t-il, si je pouvais la ressaisir! »

Ainsi il respirait de temps en temps, et avec une douce tristesse, le parfum vieilli de cet amour.

XI.

LE DERNIER SOURIRE.

Deux ans après, durant les mascarades, Adolphe, devenu

agent de change, alla seul incognito, par une coupable distraction, à un bal masqué de l'Opéra-Comique.

Il devait le lendemain se marier avec Mlle Marie-Angéline Boucher, fille mineure, d'un blond hasardé et riche.

Cependant l'ivresse de la danse troubla le cœur d'Adolphe, si bien qu'il oublia son rôle austère et se jeta à corps perdu dans un galop orageux.

Pour danser le galop, les hardis danseurs s'emparent de la première venue, au dépit des amans craintifs, qui promènent silencieusement leurs maîtresses.

La première venue pour Adolphe fut Anaïs. « Anaïs! — Adolphe! »

Au même instant une bourrasque violente sépara les anciens amans, — et ils ne se revirent pas, — et ils ne se reverront plus, — plus jamais!

XII.

« Si je lui écrivais, dit le lendemain Anaïs en tendant les bras avec ardeur comme pour ressaisir une de ces heures enchantées de sa joyeuse insouciance. »

A M. Adolphe Lebrun, agent de change à Paris, rue de C...

« MONSIEUR,

« Vous avez daigné me sourire, l'autre nuit, au bal de l'Opéra-Comique. Je suis une bonne fille, j'oublie votre barbarie, je ne me souviens que de mon amour. Lord Sur — est en voyage, j'ai quelques jours de loisir : me feriez-vous l'insigne honneur de venir me voir rue Laffitte, 24? J'en accepte l'augure.

« ANAÏS DE SAINT-GERMAIN. »

XIII.

COMMENT TOUT CELA FINIT.

Il arriva ce qui devait arriver; le roman du cœur finit comme il devait finir : le héros passait à l'état de citoyen, l'héroïne à l'état de Madeleine non repentante. Le lendemain des noces de notre héros, sa jeune femme, qui avait des droits à la jalousie, décacheta la lettre, la lut pour lui sans trop se mettre en colère, et s'empressa d'envoyer cette réponse à Mme Anaïs de Saint-Germain :

Madame Anaïs de Saint-Germain, 24, rue Laffitte.

M. Jean-Pierre Lebrun et Mme Marie-Élisabeth Leroi, M. Edouard Boucher, négociant, et Mme Éléonore Chambard, ont l'honneur de vous faire part du mariage de M. Adolphe Lebrun, agent de change à Paris, avec Mlle Angéline Boucher.

VOYAGE.

DE VICENCE A PADOUE.

A M. LE COMTE DE R....

Près de Padoue, au sein de ce riche pays
Où le pampre s'étend sur le blé de maïs
(Que n'ai-je vos pinceaux, Titien ou Véronèse,
Pour ce divin tableau digne de la Genèse!),
Une femme était là, caressant de la main
Un bambino couché sur l'herbe du chemin :
Plus souples et plus longs que les rameaux du saule,
Ses cheveux abondans tombaient sur son épaule;
Elle était presque nue, à peine un peu de lin
Lui glissait au genou; plus d'un regard malin
Courait comme le feu de sa jambe hardie
A sa gorge orgueilleuse en plein marbre arrondie.

Elle se laissait voir naïve en sa beauté
Sans songer à voiler sa chaste nudité;
Dieu l'avait faite ainsi, comme il avait fait Ève,
Un matin qu'il voulait réaliser un rêve :

Pourquoi cacher au jour ce chef-d'œuvre charmant
Créé pour être vu, divin enchantement!

A la fin, devinant qu'on la trouvait trop belle,
Elle voulut voiler cette gorge rebelle;
Elle étendit la main, mais le voile flottait.
Son front avait rougi; de femme qu'elle était
Elle redevint mère : — avec un doux sourire,
Un sourire plus doux que je ne saurais dire,
A son petit enfant elle donna son sein,
O sublime action! Les anges par essaim,
Chantant Dieu, sont venus pour voiler de leurs ailes
L'altière volupté de ces saintes mamelles.

VENISE.

A VIOLANTE, FILLE DE PALMA, MAITRESSE DE TITIEN.

Poëme que Titien jusqu'à sa mort chanta,
O fille de Palma! Violante adorée,
Folle œuvre du Très-Haut par le soleil dorée
Comme un pampre lascif qu'arrose la Brenta!

Fleur de la volupté, superbe Violante,
Ton nom vient agiter la lèvre avant le cœur,
Tu soulèves l'amour sur ta gorge brûlante
Où les pâles désirs s'abattent tous en chœur.

O fille de l'Antique et de la Renaissance,
Espoir des dieux nouveaux, souvenir des anciens,
Païenne par l'éclat et la magnificence,
Histoire en style d'or des amours vénitiens.

Sur le marbre un peu blond de ton épaule altière,
Que j'aime tes cheveux à longs flots répandus!
Dans ces spirales d'or que baigne la lumière
Que de fois, en un jour, mes yeux se sont perdus!

Palma faisait de toi sa plus pure madone,
La vierge de quinze ans t'adore en ses tableaux,
Titien faisait de toi Madeleine qui donne
Son cœur et ses seins nus, ses trésors les plus beaux

O femme tour à tour chaste comme Suzanne
Et faible comme Hélène, — Idéal, Vérité, —
Viens me dire pourquoi, divine courtisane,
Pourquoi Dieu t'a donné cette ardente beauté?

C'est qu'il faut que le cœur à l'esprit s'harmonise;
Titien cherchait encor les sentiers inconnus:
Pour qu'il eût du génie, ô fille de Venise,
Tu sortis de la mer comme une autre Vénus.

Dans tes yeux noirs et doux sa gloire se reflète,
Car cet or qu'on croirait au soleil dérobé,
Ces prismes, ces rayons, ces fleurs de sa palette,
Par un enchantement, de tes mains ont tombé.

Oui, grâce à toi, Titien réalisa son rêve :
Sans l'amour à quoi bon les splendeurs de l'autel?
C'est par la passion qu'il devint immortel :
Dieu commence l'artiste et la femme l'achève.

DU MÉANDRE A L'HERMUS.

Idéal adoré de Zeuxis et d'Homère,
Nonchalante Vénus, fille de l'onde amère,
Votre reine, ô rêveurs ! qui vivez de loisir,
Vénus au sein de neige où fleurit le désir;

Celle qui fuyait Cypre et ses ardents rivages,
Pour s'envoler aux bords des fontaines sauvages
Où reposait le pâtre aussi beau que les dieux,
La Vénus d'Ionie au regard radieux;

Celle que les printemps ont toujours couronnée,
Quand elle fut atteinte en protégeant Énée,
Les Heures l'entouraient, les mains pleines de fleurs :
Soudain, le sang jaillit, tous les yeux sont en pleurs.

L'une cueille une rose avec sa tige verte,
— Rose blanche — et la porte à la blessure ouverte.

Comme un vin généreux empourpre le cristal,
Le sang teignit la rose à ce moment fatal.

La rose devint rouge, un parfum d'ambroisie
S'y répandit alors avec la Poésie.
Ce parfum n'est-il pas, ô Vénus Astarté!
L'âme de la jeunesse et de la volupté?

FIN.

TABLE.

I. LE CIEL ET LA TERRE, histoire panthéiste. . . . 1

II. POURQUOI ELLE ALLAIT DANS CETTE CHAMBRE A COUCHER. 241

III. LA MEUNIÈRE DU MOULIN A EAU. 281

IV. HISTOIRE D'UN MAITRE D'ÉCOLE. 290

V. LE PEINTRE D'ENSEIGNES 299

VI. LES AVENTURES SENTIMENTALES D'UNE FLEURISTE ET D'UN ÉTUDIANT. 322

VII. VOYAGE : DE VICENCE A PADOUE 346

VIII. VENISE. — A Violante, fille de Palma, maîtresse de Titien. 347

IX. DU MÉANDRE A L'HERMUS. 349

VOYAGE A VENISE.

ARSÈNE HOUSSAYE

PORTRAITS DU XVIIIe SIÈCLE. POÈTES ET PHILOSOPHES. — LA PEINTURE. — LA COUR ET LE THÉATRE. 4e édition. 2 volumes, à . 3 fr. 50 c.

POÉSIES COMPLÈTES. 1 volume. . . 3 fr. 50 c.

HISTOIRE DE LA PEINTURE FLAMANDE ET HOLLANDAISE. Edition in-folio, avec 100 gravures. 300 fr.

— Edition in-8. . . . . 10 fr.

ROMANS, CONTES ET VOYAGES. 2 vol. à 3 fr. 50 c.

A paraître.

MÉMOIRES LITTÉRAIRES (1835-1850). 1 vol. in-8.

HISTOIRE DU 41e FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE. 1 vol.

Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT.

VOYAGE

A

VENISE

PAR

ARSÈNE HOUSSAYE.

FERDINAND SARTORIUS, ÉDITEUR

17, QUAI MALAQUAIS

MDCCCL.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

VOYAGE A VENISE.

I.

PRÉFACE DE VOYAGE.

Depuis que je ne lis plus, je voyage. Ce monde (qui n'est pas le meilleur) est un livre sacré écrit par Dieu et commenté par les hommes. Je l'ouvre çà et là, au hasard, tantôt à la page connue, tantôt à la page inconnue. Dans le roman du monde, comme dans celui de l'amour, il faut savoir sauter des pages à propos. On saute par-dessus Pontoise, comme on saute par-dessus une déclaration galante. Je viens de sauter par-dessus Pontoise dans un wagon du chemin du Nord.

Montesquieu disait : « L'Allemagne est faite pour y voyager, l'Angleterre pour y penser, l'Italie pour y séjourner, la France pour y vivre. Montesquieu avait-il lu ce vieux proverbe : *Italia para nacer*, *Francia para vivir*, *Espana para morir?*

Les Français vivent comme les arbres, sous le

même ciel, au même soleil, enracinés dans le sol. Il est reconnu que les Français ne voyagent guère, — j'allais dire ne voyagent pas. — Le Parisien ne s'embarque volontiers que pour Saint-Cloud, ou ne prend sans souci la poste que pour Fontainebleau. Apprendre à vivre, c'est apprendre à mourir. Il faudrait plutôt dire : Voyager, c'est s'habituer à la mort. Qui le sait ? Peut-être, en effet, que la tombe n'est qu'un nouveau pays, — l'autre monde, comme on dit. — Ce début est consolant pour ceux qui aiment les voyages et qui craignent le dernier. — Le dernier voyage est le seul qu'on fasse régulièrement en France : on traverse la mort; mais les Alpes ! mais les Pyrénées ! Je ne parle pas des Français en temps de guerre : ils vont partout. Je ne parle pas des Françaises qui vont à Bade : elles ne vont nulle part. — J'avoue que pour le Parisien Paris est un monde toujours inconnu. Je me suis mis en route un matin de bonne foi pour voyager dans la rue Saint-Denis; j'y ai fait de grandes découvertes archéologiques, j'y ai trouvé les origines du théâtre national et de la peinture française. J'ai commencé à écrire mon voyage, mais il m'eût fallu le souffle du Juif errant. J'ai reconnu d'ailleurs qu'il fallait écrire et ne pas voyager, — ou plutôt voyager et ne pas écrire.

Ainsi, le jour où je partais pour Venise, j'ai rencontré un des trois à quatre historiens qui annoncent aujourd'hui la grandeur et la décadence de la république des doges ; cet historien digne

de foi voyageait de la boutique de son libraire à la Bibliothèque royale. Je lui conseillai d'aller aussi étudier au musée du Louvre les toiles où le Canaletto a défiguré Venise avec tant de talent.

Pour moi, si j'écris aujourd'hui, ne m'en veuillez pas trop : je n'ai plus d'argent pour voyager. D'ailleurs, je n'écris pas, je raconte.

On dit communément que tout chemin conduit à Rome ; sur la foi de cet axiome, je me suis confié au chemin de fer du Nord, je suis allé saluer encore une fois Rubens à Anvers et Rembrandt à Amsterdam ; c'est d'ailleurs le chemin le plus court pour aller à Rome : le chemin le plus court n'est-ce pas le plus beau chemin ? Le plus beau chemin de l'Europe n'est-ce pas le Rhin ? Tous ceux qui voyagent (pour voyager et non pour arriver) avoueront comme moi que la belle route pour aller en Italie, c'est de remonter le Rhin et de traverser le mont Saint-Gothard. Les lacs de Guillaume Tell vous conduisent jusqu'au pied de cette montagne des Géants ; les beaux lacs d'Italie vous accueillent de l'autre côté à leurs fêtes éternelles.

Depuis mon départ de Paris jusqu'à mon arrivée à Venise, je n'ai pas rencontré un Français, je ne parle pas des artistes, qui sont de tous les pays. Cependant je me souviens qu'au sommet du Righi il y avait en même temps que moi un Parisien né à Paris, qui parlait de Paris, des femmes de Paris et de l'Opéra de Paris.

Ce Parisien forcené était un auditeur au conseil

d'État qui tenait sans doute beaucoup à son titre, car il l'inscrivit en majestueux caractères sur le registre des voyageurs : — *Auditeur au conseil d'Etat !* — C'était inutile, monsieur, car nul d'entre nous ne vous niait les oreilles. On comprend jusqu'à un certain point qu'on prenne ce titre-là pour aller au concert, mais pour aller voir les splendides paysages du Righi !

De Milan à Venise, j'ai voyagé avec un philosophe allemand qui savait toutes les langues, — même la sienne. — Nous parlâmes longtemps de l'art moderne en Allemagne. Comme nos compagnons de voyage étaient Anglais et qu'en leur qualité d'Anglais ils avaient vu trois ou quatre fois Venise, je priai mon philosophe, à diverses reprises, de les interroger sur le pays où nous passions. Il s'interrompit dans ses digressions d'art et (selon son habitude, depuis que nous étions ensemble) transmit fidèlement ma question. Quand on lui eut répondu, il garda le renseignement pour lui et continua avec passion à discuter les doctrines d'Overbeck.

Voilà tout ce que j'appris de Milan à Venise.

Le paysage n'est pas accidenté, mais la nature y est pleine de force et de saveur; elle enivre le regard par son exubérance, par son éclat et par sa couleur. Elle étale avec pompe tout son luxe de pampre qui court en arcades épanouies sur les champs de houblon, de maïs et de tabac.

II.

DE VICENCE A PADOUE.

Près de Padoue, au sein de ce riche pays
Où le pampre s'étend sur le blé de maïs
(Que n'ai-je vos pinceaux, Titien ou Véronèse,
Pour ce divin tableau digne de la Genèse!),
Une femme était là, caressant de la main
Un bambino couché sur l'herbe du chemin :
Plus souples et plus longs que les rameaux du saule,
Ses cheveux abondants tombaient sur son épaule ;
Elle était presque nue, à peine un peu de lin
Lui glissait au genou ; plus d'un regard malin
Courait comme le feu de sa jambe hardie
A sa gorge orgueilleuse en plein marbre arrondie.

Elle se laissait voir naïve en sa beauté
Sans songer à voiler sa chaste nudité ;
Dieu l'avait faite ainsi, comme il avait fait Ève,
Un matin qu'il voulait réaliser un rêve :
Pourquoi cacher au jour ce chef-d'œuvre charmant
Créé pour être vu, divin enchantement!

A la fin, devinant qu'on la trouvait trop belle,
Elle voulut voiler cette gorge rebelle ;

Elle étendit la main, mais le voile flottait.
Son front avait rougi ; de femme qu'elle était
Elle redevint mère : — avec un doux sourire,
Un sourire plus doux que je ne saurais dire,
A son petit enfant elle donna son sein,
O sublime action ! Les anges par essaim,
Chantant Dieu, sont venus pour voiler de leurs ailes
L'altière volupté de ces saintes mamelles.

III.

VENISE.

Sannazar a chanté Venise par les hyperboles les plus audacieuses. Il met en scène Neptune et Jupiter. « Voyez, dit le dieu de la mer au dieu de la foudre, voyez Rome et voyez Venise ! Vantez tant qu'il vous plaira votre Capitole et votre Tibre, œuvre des pygmées et fleuve des pygmées. Regardez l'une et l'autre ville ; vous direz que Rome a été bâtie par les hommes et que Venise n'a pu l'être que par les dieux :

Si pelago Tybrim præfers, urbem aspice utramque :
Illam homines dices, hanc posuisse deos.

Byron s'écriait : « Je te salue, ô Cybèle des mers qui m'apparaît dans le lointain couronnée d'un diadème de tours et commandant avec majesté aux flots et aux divinités de l'Océan ! »

N'oublions pas le sonnet d'Alfieri :

Ecco, sorger dall' acque io veggo altera
La canuta del mar saggia reina...

Campanella a écrit un beau sonnet sur Venise :

« Nouvelle arche de Noé, qui, soulevée sur les flots, préserva de sa perte la race juste, quand Attila, le fléau de Dieu, s'abattait sur l'Italie.

« Tu n'as jamais été profanée par la servitude; tu produis des héros qui pensent et qui savent. Aussi on te nomme à juste titre Vierge immaculée et mère féconde.

« Tu nages dans la mer, tu rugis sur la terre, et tu voles dans le ciel!

« O reine, tour à tour poisson et lion ailé, — le lion de Saint-Marc — portant l'Évangile! »

Les poëtes ont chanté Venise, les romanciers y ont conduit leurs héroïnes, les voyageurs en ont décrit les mœurs, les peintres ont reproduit ses palais et ses églises; mais ni les romanciers, ni les poëtes, ni les voyageurs, ni les peintres n'ont réussi à représenter à l'imagination ni aux yeux cette merveille orientale. Devant Venise il faut fermer le quatrième livre de Child Harold, il faut voiler les plus jolies pages de Canaletto, ce paysagiste d'un pays sans terre. Il n'y a qu'un tableau qui puisse donner une idée de Venise, c'est Venise.

Quand on arrive à Venise, on est tenté de s'écrier comme le prophète devant Tyr : « Comment avez-vous péri, vous qui habitez dans la mer! O ville superbe! les îles seront épouvantées en voyant aujourd'hui les vagues seules sortir des portiques de vos palais. »

Quand on entre à Venise, le cœur est saisi d'une soudaine tristesse. Le lion de Saint-Marc est dans

la cage de fer des barbares du Nord (1). L'Adriatique, la mer des poëtes, qui venait, aux beaux siècles, battre avec amour les palais de marbre pour bercer la volupté de Violante, l'Adriatique elle-même est morne et sombre depuis qu'elle ne réfléchit plus que des palais déserts et lamentables. Peuple de la République, où es-tu? Car ce n'est pas toi que je rencontre lâchement endormi sur ces seuils délaissés. Peuple de la République, qu'as-tu fait de ta mère? Tu l'as livrée, la belle et savoureuse fille de l'Adriatique, à la passion brutale des rois étrangers. Ils ont envahi sa couche, ils l'ont enchaînée avec leurs mains sacriléges, ils l'ont battue comme une fille de joie. Et toi, peuple de la République, tu ne t'es pas réveillé pour mourir, en t'écriant comme le poëte :

Qui vivra sera libre, et qui meurt l'est déjà !

Venise est sortie de la mer, comme Vénus; comme Vénus, Venise fut belle et passionnée, toute aux folies du cœur, toute aux ivresses des lèvres et des yeux.

Venise « la reine de la mer! » c'est une ville d'un autre monde; dès qu'on a mis le pied dans ses silencieuses gondoles vêtues de noir comme des catafalques, on oublie tout d'un coup le pays

(1) Ces pages étaient imprimées dans le *Constitutionnel* avant la Révolution qui — espérons encore — rendra à Venise sa république et sa splendeur. Rome a eu deux époques.

d'où l'on vient, on est tout à Venise par le cœur qui bat comme par la tête qui pense. C'est là surtout qu'on voyage dans la mort : c'est le silence de la tombe, c'est l'odeur de la tombe, c'est la tombe elle-même. Mais qui ne voudrait habiter un pareil monument, poëme grandiose où l'architecture et la sculpture ont chanté tour à tour les plus belles strophes de la poésie orientale ?

Venise est sortie de la mer belle et victorieuse, elle a dompté cette fière et ombrageuse cavale qui ne se soumet qu'à l'éperon d'or du maître invisible. Mais peu à peu la mer reprend son empire, elle bat en brèche la ville abandonnée, elle dévore chaque nuit un grain de pierre au palais ducal, elle entre dans le palais des Foscari et des Barbarigo, elle submerge tous les rêves de marbre de Palladio. Celle qui est sortie de la mer sera engloutie par la mer. Si Venise avait encore ses enfants, les enfants de la République, elle pourrait lutter et battre avec l'aviron des doges les vagues triomphantes ; mais Venise n'a plus d'enfants suspendus à ses mamelles flétries ; à quoi bon des enfants d'ailleurs ? Pour qu'ils deviennent les esclaves de l'empereur d'Autriche. On tente en vain de sauver Venise d'une mort prochaine : il n'y a plus de ville là où l'on n'entend plus battre le cœur du peuple. Venise n'est plus qu'un glorieux sépulcre comme Jérusalem.

Aller à Venise, pour les artistes, c'est aller en pèlerinage. Je ne saurais dire avec quelle pieuse ferveur je saluai dans le lointain transparent tout

à la fois bleu, rose et doré, les dômes et les clochers. Tout chrétien que je suis, j'avoue que ce n'était pas l'idée de Dieu qui rayonnait sur ses églises, c'était le souvenir de Titien et de Véronèse, les maîtres éclatants qui vivent dans le soleil, même au delà du tombeau.

Il y a peu de temps encore on arrivait à Venise en gondole et en barque; aujourd'hui que le chemin de fer envahit tout, on débarque par un chemin de fer. Du reste, j'aime beaucoup cette façon de traverser la mer dans l'équinoxe.

Le chemin de fer ne tardera pas à supprimer les Alpes. Dans l'état où est tombée Venise, ce chemin de fer semble bien moins destiné à y conduire qu'à sauver les débris de la ville à son dernier jour.

A mon arrivée, Venise avait son ciel italien, ce qui n'arrive pas tous les jours; l'empereur d'Autriche ne s'est pas contenté d'y envoyer sa politique et ses soldats, il a envoyé les giboulées et les orages de son pays.

Un omnibus attelé de deux rameurs nous prit au débarcadère et nous conduisit à l'hôtel. — Au *Leone-Bianco* — la reine de Hollande a retenu tout l'hôtel. — A Danieli — la famille Galitzin a tout envahi.

On nous conseilla d'aller à la *Luna*, du moins jusqu'au lendemain. Pourquoi pas à la *Luna*, j'aime la lune, au clair de la lune? Cet hôtel est situé sur le grand canal, devant le jardin du Palais-Royal, presque sous les arcades de la place Saint-Marc :

on ne saurait désirer un meilleur logement.

Mais il paraît que dans tous les pays il faut aimer la lune aux heures de rêverie et non aux heures des repas. L'hôtelier nous donna de belles chambres dallées de mosaïque et couvertes d'arabesques, mais il nous avertit qu'on ne dînait pas à la *Luna*. — On ne dîne pas? — C'est bien pis, répliqua-t-il, on dîne mal.

C'était la première fois que je rencontrais un hôtelier de cette espèce. Nous étions vivement touchés de son avertissement; nous sortîmes pour aller chercher ailleurs « la fortune du pot, » mais la fortune du pot ne se rencontre pas à Venise. On y vit un peu de vent et de soleil, avec une orange, un raisin sec, du gâteau de riz, du café. Il n'y a point de restaurateurs; je ne parle pas de quelques sombres cabarets où il m'a paru impossible de voir ce qu'on mange en plein midi. Les gens du peuple n'ont point de ménagères; ils déjeunent et dînent dans la rue avec un crabe bouilli. Point d'intérieur, point de feu, à peine un grabat entre deux cloisons. Les gondoliers vivent dans leurs gondoles, où ils ne chantent pas les vers de Torquato.

Cependant mon philosophe allemand voulait dîner; moi je ne vivais plus que par les yeux : je n'étais pas venu à Venise pour dîner.

IV.

SAINT-MARC.

J'étais planté comme un point d'admiration devant la basilique de Saint-Marc, cette merveille grecque, romaine et gothique, ce songe des *Mille et une Nuits*, ce poëme plein de vie et de couleur qui chante plutôt la gloire de l'art que la gloire de Dieu. Dieu, dans sa simplicité de bon père de famille, n'aime pas toutes ces éblouissantes richesses. La basilique Saint-Marc est une mosquée autant qu'une église. Jamais on n'a confondu si harmonieusement les styles divers du génie architectural, la suprême élégance des Grecs et le luxe éclatant des Byzantins.

Déjà tout émerveillés du portail et des dômes qu'illuminait un gai soleil de septembre, des fameux chevaux de Corinthe, du groupe de porphyre, du lion mutilé, nous entrâmes avec un soudain éblouissement : ces mosaïques à fonds d'or, courant sur toutes les voûtes et traduisant l'histoire sainte depuis Adam jusqu'aux évangélistes; ces pavés de jaspe et de porphyre; ces colonnes innombrables de marbre, de bronze, d'albâtre, de vert antique et de serpentine; ce bénitier,

chef-d'œuvre du xve siècle qui s'élève sur un autel antique, chef-d'œuvre sans date; le fameux candélabre, la *Pala d'oro*, les tombeaux, tout ce luxe d'or et de marbre, d'art et de poésie, où le soleil, à son couchant, jetait quelques vifs rayons, confondait ma curiosité.

Je m'étais arrêté non loin de l'autel devant une porte de bronze où trois figures en relief m'avaient frappé.

— Ce ne sont pas là des gens d'église, dis-je à mon compagnon.

J'avais reconnu Titien. Il avait reconnu Arétin. Nous découvrîmes bientôt que la troisième tête était celle de Sanzovino, qui a passé trente années à sculpter et à ciseler cette porte.

Arétin est là dans toute son audace. C'est une tête vivante qui porte avec insolence le cachet d'un odieux caractère tempéré par l'esprit. Arétin était marchand de louange ou de calomnie : Titien lui-même le peignait pour être proclamé un grand artiste ou pour adoucir ses diffamations.

Mais le Tintoret n'eut pas les mêmes ménagements; un jour il alla chez le poëte, et lui prit mesure avec un pistolet : « Pierre Arétin, vous avez trois de mes pistolets de haut, » lui dit-il. Le peintre était bien nommé Robuste.

La parole d'Arétin, c'était l'épée de Damoclès suspendue sur tout le monde. Aussi ce fut un beau jour pour ses ennemis et même ses amis que le jour où l'on put inscrire sur lui, sans crainte de le réveiller :

Qui giace l'Aretin poëta tosca
Che d'ognun disse male che di Dio,
Sousandosi col-dir'io a'ol conosco.

C'était un puissant et infâme journaliste, qu'on peut regarder comme le créateur du *chantage*. N'a-t-il pas fait chanter François Ier et Charles-Quint, sans compter les mille petits souverains de l'Italie? Les uns lui envoyaient une chaîne d'or, les autres un cheval; — les plus pauvres des coups de bâton, tout simplement; — ce qui ne l'empêcha pas de faire graver des médailles où il prit insolemment le titre de *divin*.

Il faut avouer que son portrait est une des bizarreries de Saint-Marc. Michel-Ange ne dirait pas, il est vrai, de cette porte de Sanzovino comme il disait de celle du baptistère de Florence : *La porte du Paradis*.

On resterait plus longtemps à Saint-Marc, si le palais ducal n'était à côté. Si le palais ducal est le Capitole du pouvoir aristocratique, le pont des Soupirs en est la roche Tarpéïenne. Sombre histoire! Dès la première page, Marino Faliero, qui la commence, eut la tête coupée, et Calendrio l'architecte, ce précurseur de Michel-Ange, finit ses jours sur l'échafaud.

L'aspect du palais ducal est tout à la fois sévère et riant comme un château gothique bâti par un amoureux au retour des croisades ; c'est le génie du Nord et de l'Orient confondus dans une même pensée. Les chapiteaux des colonnes du premier

ordre de la façade, avec leurs feuillages, leurs figures et leurs symboles qui ont un accent hardi et primitif; la logietta de Vittoria, la della Carta, les statues grecques de la façade de l'Horloge, l'Adam et l'Ève de Rizzo, la petite façade de Bergamasco, le Mars et le Neptune de Sanzovino, l'escalier d'Or, sont une splendide entrée en matière. On entre avec religion dans ce palais qui n'est plus habité que par les chefs-d'œuvre.

Dans le palais, il y a une bibliothèque; mais les vrais historiens de Venise, ce sont les peintres. Toute l'histoire de la république est écrite sur les plafonds du palais, dans des cadres splendides tout de marbre et d'or.

— Si nous allions dîner? me dit tout à coup mon philosophe.

Je le suivis en silence.

V.

UN TABLEAU VIVANT DE VÉRONÈSE.

Je n'avais pas encore vu de Vénitienne. Tout d'un coup je vis apparaître, comme par magie, un tableau de Paul Véronèse dans tout son éclat et dans toute sa désinvolture.

C'étaient quatre jeunes filles blondes — brunes à reflets dorés, des filles du peuple vives et paresseuses, cherchant le soleil et le gondolier. Chaque fille du peuple, à Venise, a deux amants pareillement aimés : le soleil et le gondolier. Le règne de l'un commence — quand l'autre achève le sien.

En voyant passer dans leur nonchalance de reines ces belles filles nées pour être belles et non pour le travail, j'admirais tour à tour Dieu dans son œuvre et Paul Véronèse par le souvenir. Elles allaient à peine vêtues de l'air du temps. Elles n'ont ni bonnet, ni chapeau, ni aucune de ces horribles inventions des femmes du Nord qui ont peur de s'enrhumer. Leurs cheveux abondants sont à peine retenus sur la nuque par un peigne d'écaille. Il y a toujours quelque touffe indocile

qui s'échappe *bruyamment* comme une gerbe d'or. Leur robe est à peine agrafée; leur corsage orgueilleux rappelle celui de la maîtresse de Titien au Musée du Louvre; il n'est pas beaucoup plus voilé. Elles se drapent en chlamyde avec une majesté orientale dans un châle de cent sous. Quelquefois elles se drapent sur la tête comme les Espagnoles. Elles traînent avec beaucoup de grâce des mules de bois ou de maroquin d'une jolie coupe, à haut talon. Elles sont d'assez belle taille cependant pour ne pas rappeler les vers de Juvénal :

Breviorque videtur
Virgine Pygmæa nullis adjuta cothurnis ;

c'est-à-dire, quand elle n'a pas ses patins, *elle paraît plus petite qu'une Pygmée*. Elles sont toutes coloristes; elles cherchent les couleurs amies ou les oppositions harmonieuses. Il semble qu'elles aient été à l'atelier des peintres vénitiens du siècle d'or. C'est bien le même effet violent, le même amour des teintes ardentes, le même style étoffé, n'atteignant ni au simple ni au sublime, mais éclatant en magnificences théâtrales; le style de Véronèse à Venise, de Rubens à Anvers, de Giordano à Naples et de Lemoine à Paris. Cicéron n'eût pas aimé les femmes de Venise, mais Pline les eût adorées.

Titien, le roi suprême des coloristes même en face de Rubens, même en face du Giorgione et de

Véronèse, ne reconnaissait que trois couleurs, le blanc, le rouge et le noir; il y trouvait ses ciels, ses Violante, ses doges, ses arbres et ses rayons. Les femmes du peuple à Venise n'aiment que ces trois couleurs; le soleil achève le tableau.

V.

LA MAITRESSE DE TITIEN.

Dès mon arrivée à Venise, j'ai pensé que l'idéal était une invention du Nord : le Midi n'est jamais vaincu par l'art. A Venise, ni Bellini, ni Giorgione, ni Titien, ni Véronèse, n'ont surpassé dans leurs madones ou leurs courtisanes la beauté des filles de l'Adriatique.

Les maîtres vénitiens, comme les maîtres flamands, ont reproduit avec tant de vivante vérité l'œuvre de Dieu qu'à chaque pas à Anvers ou à Venise on croit rencontrer un tableau ou un portrait. On s'arrête tout ébahi en s'écriant : Quelle couleur et quelle lumière ! On croit d'abord saluer le peintre, Titien ou Véronèse, Rubens ou Van-Dyck : c'est Dieu qu'on salue.

Je n'avais pas encore vu de tableaux ; je rencontrai sur la Guidecca, en revenant de San-Giorgio-Maggiore, dans une gondole assez rafalée, une belle fille de vingt ans d'un éclat inouï, d'une jeunesse exubérante. La santé a aussi sa poésie. Je reconnus du premier regard la Flora du Titien, la fille de Palme le Vieux. Elle avait un bouquet à la main, bien moins éclatant, bien

moins épanoui qu'elle-même.. Elle se penchait nonchalamment sur la Guidecca pour voir sa beauté, tout en secouant sur ses lèvres les fleurs déjà flétries de son bouquet. Le gondolier qui la conduisait à la place San-Marco la regardait avec passion; il chantait à demi-voix les notes bizarres des bacchanales du Lido. C'était un beau gondolier vêtu de haillons, mais dans le style vénitien. On ne saurait avoir une idée de sa grâce à ramer sans l'avoir vu à l'œuvre. La belle l'écoutait avec le charme d'un vague souvenir d'amour. Dieu sait la folle passion que ces notes perdues lui rappelaient. J'étais tout à Titien et à sa maîtresse. Leur histoire n'est connue de personne, pas même de leurs historiens.

POÈME.

Elle était fille de Palma, la belle Violante.

Quand le quinzième printemps eut fleuri sur ses joues, le peintre s'agenouilla devant sa fille comme devant une image de la sainte Vierge Marie, reine des anges.

« Violante, Violante, lys épanoui dans mon amour sur les flots bleus de la belle Venise, ta gloire en ce monde sera incomparable : la Vierge que je vais peindre pour l'église de la Rédemption, sera ton image fidèle, ô Violante !

« Car tu es l'image des saintes filles qui sont là haut dans le ciel où est Dieu.

« Car l'or de tes cheveux est tombé du ciel comme un rayon d'amour; car la flamme qui luit

dans tes yeux, c'est la flamme divine que les anges allument sur leurs trépieds d'argent. »

Et, disant ces mots, le peintre prit sa palette, et peignit pour la gloire de l'Art et pour la gloire de Dieu.

La Vierge qui s'anima sur le panneau de bois de cèdre fut un chef-d'œuvre tout rayonnant d'amour et de vérité.

Quand le tableau fut achevé, la belle Violante s'envola comme un oiseau pour aller chanter sa chanson. Elle était née pour aimer comme toutes les filles de la terre. Dieu lui-même, qui aime la jeunesse en ses égarements, jette des roses odorantes sur le chemin de Madeleine pécheresse.

Comme elle allait chantant sa chanson, elle rencontra Titien et son ami Giorgione.

— Mon ami Titien, quel chef-d'œuvre tomberait de nos palettes, si une pareille fille daignait monter à notre atelier! Quelle Diane chasseresse fière et élégante! Quelle Vénus tout éblouissante de vie et de lumière!

— Si elle venait dans mon atelier, dit Titien tout ému, je tomberais agenouillé devant elle et je briserais mon pinceau.

Violante alla dans l'atelier du Titien : il ne brisa point son pinceau. Après avoir respiré avec elle tous les parfums enivrants d'une aube amoureuse, il la peignit des fleurs à la main, plus belle que la plus belle.

Giorgione vint pour voir ce portrait; mais Titien cacha la femme et le portrait.

Longtemps il vécut dans le mystère savoureux de cette passion si éblouissante et si fraîche : c'était le rayon dans la rosée.

Un jour, plaignez la fille de Palme le Vieux! Titien exposa le portrait de sa maîtresse. Tout le monde allait l'aimer, mais l'aimait-il encore ?

L'art est un paradis terrestre où l'amour vient s'épanouir, tantôt comme un beau lys digne du rivage sacré, tantôt comme une belle rose pleine d'altière volupté.

Après avoir souri aux Vénitiens par les yeux et les lèvres de sa maîtresse, Titien, enivré par le bruit... (Plaignez Palme le Vieux, qui ne voyait plus sa fille que dans les Vierges de la Rédemption), Titien métamorphosa Violante en Vénus sortant de la mer vêtue de vagues transparentes.

L'Art avait étouffé l'Amour; Violante était si belle, qu'elle se consola dans sa beauté ; son règne était de ce monde, elle régna.

Un soir, à l'heure du salut, elle entra à l'église de la Rédemption. La voyant entrer, on disait autour d'elle : Voilà Violante qui se trompe de porte.

En respirant les fumées de l'encensoir, elle tomba agenouillée devant un autel où son père venait prier souvent. L'orgue éclatait dans ses louanges à Dieu ; les jeunes Vénitiennes chantaient avec leurs voix d'argent l'hymne à la reine des anges.

Violante leva les yeux, ces beaux yeux qu'avaient allumés toutes les passions profanes.

Son regard tomba sur une figure de Vierge, la

plus pure, la plus noble, la plus adorable qui fût dans l'église de la Rédemption.

— Sainte Marie, mère de Dieu, murmura-t-elle doucement, priez pour moi.

Elle était frappée de la beauté toute divine de cette Vierge, qui semblait créée d'un sourire de Dieu.

— Hélas ! on me dit que je suis belle, c'est encore un mensonge de l'amour ; la beauté, la voilà dans tout son éclat avec une pensée du ciel.

Un souvenir était venu agiter son cœur, un vague souvenir, un éclair dans la nue.

— Quand j'étais jeune, dit-elle en contemplant la Vierge, quand j'avais seize ans...

Elle tomba évanouie sur le marbre : elle avait enfin reconnu cette Vierge si belle qui se détachait sur un ciel d'or et d'azur : c'était la Vierge de Palme le Vieux.

Violante s'était reconnue. — O mon Dieu, s'écria-t-elle en dévorant ses larmes, pourquoi avez-vous permis cette métamorphose ?

Elle qui la veille encore se trouvait si belle dans son miroir de Murano, elle cacha sa figure comme si elle se voyait dans toute l'horreur de ses égarements.

Elle se leva et sortit de l'église, respirant avec une sombre volupté l'amère odeur de la tombe.

Où alla-t-elle ? Le soleil, l'amoureux soleil de Venise vint sécher la dernière perle tombée de ses yeux. Où alla-t-elle ? On était dans la saison où le pampre commence à dévoiler ses altières richesses.

Elle rencontra Paul Véronèse, qui la couronna des premières grappes dorées de la Brenta. O ma Vierge! disait Palme le Vieux; — ô mon Idéal; disait Giorgione; — ô ma Maîtresse! disait Titien! — ô ma Bacchante! dit Paul Véronèse.

HYMNE.

Dédié à Giorgione.

Poëme que Titien jusqu'à sa mort chanta,
O fille de Palma! Violante adorée,
Folle œuvre du Très-Haut par le soleil dorée
Comme un pampre lascif qu'arrose la Brenta!

Fleur de la volupté, superbe Violante,
Ton nom vient agiter la lèvre avant le cœur,
Tu soulèves l'amour sur ta gorge brûlante
Où les pâles désirs s'abattent tous en chœur.

O fille de l'Antique et de la Renaissance,
Espoir des dieux nouveaux, souvenir des anciens,
Païenne par l'éclat et la magnificence,
Histoire en style d'or des amours vénitiens,

Sur le marbre un peu blond de ton épaule altière,
Que j'aime tes cheveux à longs flots répandus!

Dans ces spirales d'or que baigne la lumière,
Que de fois, en un jour, mes yeux se sont perdus !

Palma faisait de toi sa plus pure madone,
La vierge de quinze ans t'adore en ses portraits,
Titien faisait de toi Madeleine qui donne
Qui donne à ses amants, ses visibles attraits.

O femme tour à tour chaste comme Suzanne
Et faible comme Hélène, — Idéal, Vérité, —
Viens me dire pourquoi, divine courtisane,
Pourquoi Dieu t'a donné cette aide de ta beauté?

C'est qu'il faut que le cœur à l'esprit s'harmonise ;
Titien cherchait encor les sentiers inconnus :
Pour qu'il eût du génie, ô fille de Venise,
Tu sortis de la mer comme une autre Vénus !

Dans tes yeux noirs et doux sa gloire se reflète,
Car cet or qu'on croirait au soleil dérobé,
Ces prismes, ces rayons, ces fleurs de sa palette,
Par un enchantement, de tes mains ont tombé.

Oui, grâce à toi, Titien réalisa son rêve :
Sans l'amour à quoi bon les splendeurs de l'autel?
C'est par la passion qu'il devint immortel :
Dieu commence l'artiste et la femme l'achève.

VII.

TITIEN ET GIORGIONE.

Après avoir vu le portrait vivant de Violante, je vis son portrait peint; mais est-elle moins vivante dans l'œuvre du Titien, sous sa couleur de feu? Cette belle fille se retrouve dans presque toutes les galeries italiennes. Est-elle toujours peinte par Titien? On y reconnaît la touche du maître, mais le plus souvent il n'y donnait que le dernier coup de pinceau, — le plus difficile, celui qui révèle le génie. Voici la raison de toutes ces Violante attribuées à Titien. « Son atelier était un sanctuaire impénétrable. Lorsque ce grand maître sortait de sa maison, il laissait ouverte la porte de son atelier afin que ses élèves pussent copier furtivement les tableaux qu'il y laissait. Au bout de quelque temps il trouvait plusieurs de ces copies à vendre, il les achetait et les retouchait; de sorte que ces copies devenaient les originaux. Il lui arrivait même de les signer. » Après cette affirmation de Lanzi, historien digne de foi, on peut dire avec Théophile Gautier : « Hormis les sept ou huit musées royaux ou princiers où la généalogie des tableaux se conserve depuis qu'ils sont sortis de la

main du peintre, toutes les toiles que l'on attribue aux grands peintres italiens ne sont que d'anciennes copies. » Cependant tous ces grands peintres italiens ont été si fertiles, surtout les Vénitiens! Les deux Bellini peignaient encore à quatre-vingt-dix ans; Montegna, Palma et Tintoretto étaient vaillamment à l'œuvre à quatre-vingts ans. Pour Titien, tout le monde sait qu'il mourut de la peste à quatre-vingt-dix-neuf ans.

Quelle vie éclatante, toute pleine de génie et de gloire! A son dernier jour il avait conservé toute la verdeur de ses vingt ans. J'ai vu à l'Académie des Beaux-Arts son premier et son dernier tableau, qui sont placés dans la même salle comme deux curieuses pages d'histoire : le croira-t-on? le tableau le plus hardi, le plus vivant, le plus lumineux, c'est le dernier. Je dirai même que, pour moi, c'est le plus beau tableau de ce peintre séculaire. C'est l'histoire du génie de Rembrandt, qui commença avec la sagesse et la patience, qui finit par les libertés et les hardiesses les plus sauvages. Homère écrivait l'*Odyssée* dans l'hiver de sa vie.

Puisque j'ai parlé de Rembrandt, je dirai tout de suite que j'ai vu à Venise une de ses Madeleines hollandaises.

A force de vérité, Rembrandt devient sublime comme d'autres à force d'élévation et d'idéal. Il y a à Venise une Madeleine de ce maître qui est un chef-d'œuvre d'expression et qui contraste singulièrement avec toutes les Madeleines des maîtres italiens. C'est une belle et simple Hollandaise; mais

pour ce sublime poëme n'y a-t-il pas des modèles dans tous les pays? Si elle n'est pas belle par la grandeur des lignes, elle est belle par la douleur et le repentir (douleur et repentir de la première fille venue; mais pourquoi faire toujours de Madeleine une femme trop illuminée des splendeurs du Christ, un poëte par le cœur, une Sapho chrétienne chantant ses péchés plutôt qu'elle ne les pleure?). Cette Madeleine de Rembrandt, on voit bien qu'avant de lever les yeux au ciel elle a aimé les hommes de la terre; on voit bien qu'elle a pleuré de joie avant de répandre ces belles larmes que le génie a cristallisées. Elle n'est pas nue comme ses sœurs; on la voit à mi-corps et de face, habillée en Hollandaise; elle montre une main admirable comme les faisait Rembrandt en ses jours de bonne volonté. Elle vit encore de la vie humaine par le cœur, qui est l'orage de la créature; toutes les passions qui l'ont agitée sur la mer des dangers sont à peine assoupies dans son sein.

Les inquiétudes de la pensée n'ont pas tourmenté la figure de Titien; il n'a rien compris aux épouvantements bibliques ni au paradis idéal de l'art. Il s'est contenté d'être vrai et rayonnant. Vivant à Venise dans toutes les joies furieuses de la volupté, il eut pour muse une bacchante et noya sa poésie dans la chevelure de sa maîtresse tombant comme une pluie d'or sur la neige de ses épaules. Il a peut-être manqué à Titien quelque atteinte du mauvais ange, un amour trompé, une

lutte sourde avec la misère, une grande peine de cœur : il a vécu heureux durant quatre-vingt-dix-neuf ans, admiré de tous, même des rois, même des empereurs. François Ier ramassait son pinceau et Charles V lui donnait les plus éclatantes lettres de noblesse. « Après avoir ouï le conseil de nos bien-aimés princes, comtes, barons et autres dignitaires du saint-empire, dans la plénitude de notre pouvoir césaréen, nous te créons comte du Sacré Palais de Latran, de notre cour et de notre impérial consistoire, t'en octroyons le titre par ces présentes, t'élevons à cette haute dignité et t'inscrivons au nombre des autres comtes palatins. Toi et tes enfants et leurs héritiers à perpétuité, nous vous déclarons aussi nobles qu'on peut l'être dans la plus haute condition humaine, comme si vous étiez nés de noble race, procréés par quatre aïeux paternels et maternels. Nous t'octroyons le glaive, l'éperon, la robe et la ceinture d'or. »

Mais la dernière heure de cette longue vie radieuse et sans orages fut le drame le plus sombre qui ait passé sur un homme.

Titien avait deux fils et une fille : Pomponio, Horace et Lavinie. Pomponio fut prêtre, Horace fut peintre, Lavinie fut belle. La peste vint fondre sur Venise, Horace fut des premiers atteints. Titien voulut veiller son fils, son cher Horace, celui qu'il croyait destiné à recueillir son héritage ; il tomba atteint sur le même lit. Il eut la douleur de voir mourir Horace ; il allait expirer lui-même, quand Pomponio, qui était le plus mauvais prêtre

de ce XVIe siècle si fécond en mauvais prêtres, accourant en poste de Milan, se précipita dans le palais Barbarigo, que son père habitait depuis longtemps. Il ne s'inquiéta point de fermer les yeux de son père, il pilla les meubles de prix et les tableaux précieux pour les vendre à l'encan.

Titien, le glorieux artiste, mourut seul sans un ami, sans un serviteur pour lui dire adieu. Pomponio était moins qu'un serviteur. Il s'enfuit en toute hâte de Venise, laissant son père sans sépulture. Celui que François Ier et Charles V regardaient comme leur égal n'a pas eu un tombeau. On lui élève à cette heure un monument en face de celui de Canova, mais on n'a pas recueilli ses os. C'est à peine si Venise commence à reconnaître que ses peintres sont dignes de respect comme ses doges.

On taille du marbre pour Titien, mais on laisse Paul Véronèse sous une humble pierre, dans l'ombre d'une église abandonnée qui tombe en ruines, Saint-Sébastien, un sépulcre sans majesté.

Si pourtant Giorgione n'était pas mort en pleine jeunesse, comme un épi déjà doré dont le grain est encore vert, Titien serait-il le roi des coloristes accepté par la postérité? Titien n'était que l'homme de talent quand Giorgione vivait; quand Giorgione ne fut plus là, il osa être un homme de génie. En étudiant avec sollicitude l'œuvre des Vénitiens, on reconnaît bientôt que Titien a tout simplement recueilli l'héritage de trois maîtres, Zucati, Bellini et Giorgione. Et encore a-t-il atteint à toute la sua-

vité de Bellini, à toute la poésie romanesque de Giorgione, cet autre Arioste armé d'un pinceau ? La Madeleine de Titien égale-t-elle la Madone de Bellini? La célèbre *Assomption* vaut-elle le *Moïse enfant* de Giorgione ? Sa passion pour la palette ne domina point Giorgione au point de lui restreindre l'horizon, comme il arriva pour Titien. Sa symphonie est moins bruyante, mais plus élevée. Dans le *Moïse enfant*, dans la plupart de ses tableaux, il n'a mis en opposition qu'un petit nombre de couleurs, toujours admirablement rompues par les ombres; aussi son harmonie est-elle sévère dans son éclat.

Il reste à Venise peu d'œuvres de Giorgione. On sait qu'il peignait la fresque sur la façade des palais, selon l'usage du xve siècle. A peine en voit-on aujourd'hui quelques vestiges pieusement conservés. On reconnaît Giorgione du premier regard à sa fermeté de touche, à la fraîcheur orangée de ses carnations, au jet et à l'agencement de ses draperies; on le reconnaît surtout à son accent noble et fier. C'est un grand seigneur en peinture qui porte une vaillante épée et des éperons d'or.

VIII.

TABLEAU DES PEINTRES VÉNITIENS.

Si j'avais à peindre ce radieux tableau, je choisirais un triptyque, comme ceux des peintres primitifs. Sur le panneau central j'inscrirais en lettres de feu : *Siècle d'or* ; le premier volet, je le consacrerais au siècle d'argent, et le dernier, au siècle d'*alliage*.

Dans le premier volet, au-dessous des maîtres mosaïstes qui sont l'enfance de l'art, je grouperais autour de Giovanni Bellini, le peintre ineffable, Schiavoni, qui dérobait les anges à Dieu et les emparadisait dans son œuvre; Gentile Bellini, le passionné du vieux style; Andréa Montagna, ce Vénitien amoureux de l'antique, enthousiaste inspiré du ciel, qui le premier ouvrit les yeux aux peintres vénitiens sur les pompeux paysages de la Brenta; le Squarcione, surnommé le premier des peintres par ses élèves; Vittore Carpaccio, « qui avait la vérité au fond du cœur, » dont les figures, par leur mouvement et leur expression, semblent avoir une âme; Girolamo de Santa-Croce, le gracieux peintre des bacchanales, aube déjà lumineuse de Giorgione; Giam-Battista Cima, ou plutôt

le Conegliano qui a tant de charme et de vérité dans ses mouvements, dans ses airs de tête, dans son coloris; Montagnana, l'excellent styliste aux teintes *padouanes*; le correct et savant Francesco da Ponti; Bartolomeo, qui composait ses tableaux avec des feuilles d'or autant qu'avec des couleurs; Andrea di Murano, qui cache sa sécheresse par certains aspects de l'antique; les Vivarini, les éclatants coloristes, les peintres pieux et savants; Carlo Crivelli, le Pérugin exagéré de Venise; le svelte et élégant Marco Basaïti; enfin, quelques figures moins dignes de l'histoire et que l'oubli a voilées dans les demi-teintes.

Sur le panneau central, nous voyons apparaître quatre groupes tout rayonnants. C'est d'abord Giorgione à la touche hardie et dorée, autre Andrea del Sarto; Pietro Luzino, son élève et son rival, qui de la peinture *cavalière* était tombé dans l'art des grotesques, qui enleva la maîtresse de son maître et le fit mourir de chagrin; Sébastien del Piombo, le peintre aux couleurs transparentes, qui, à la mort de Raphaël, fut salué, en face de Jules Romain, le premier peintre de l'Italie; Giovanni d'Idine, qui eut un instant la palette de Giorgione et le pinceau de Raphaël; Francesco le More, qui avait la main pour exécuter quand Jules Romain ou un autre voulait bien penser pour lui; Lorenzo Lotto, qui tempérait son pinceau véhément par le jeu des demi-teintes, qui mourait les mains jointes devant une image de la Vierge de sa création, digne des figures de Leonardo di

Vinci ; Palma le Vieux, le père de Violante, le maître de Bonifazio, Palma, qui avait l'art de cacher son pinceau dans ses adorables têtes de Vierges inspirées par la beauté de sa fille, avant qu'elle eût rencontré Tiziano ; le rude et doux Rocco Marconi ; Brusasorci, le poëte épique qui avait pris une palette au lieu d'une plume ; Pâris Bordone, plein de grâces et de sourires ; le Pordenone, le robuste et le passionné, qui rivalisa avec Tiziano, le pinceau à la main et l'épée au côté.

C'est ensuite le groupe de Titien, le grand maître Nicolo di Stefano, Francesco, Orazio, Fabrizio, Cesare, Tomasso et Marco Vicelli ; Tizianello et Girolamo di Tiziano, tous de la famille du roi des coloristes, font cercle autour de lui, ainsi que Bonifazio, l'*ombre de son corps* ; Campagnola l'érudit ; Callisto Piazza, qui signait ses tableaux Tiziano sans offenser personne.

Au troisième groupe on voit rayonner sur un fond d'outremer un peu cendré la figure aux teintes vineuses du véhément et délicat Tintoretto qui, chassé de l'atelier de Titien le jaloux, avait écrit sur le mur de sa pauvre chambre : *Le dessin de Michel-Ange et le coloris de Titien* Tintoretto, qui eût été un des plus grands peintres, « si dans beaucoup de ses tableaux il ne se fût trouvé indigne de Tintoretto. » Près de lui apparaît Dominico Tintoretto, qui suivit les traces de son père, « comme Ascagne suivit celles d'Énée ; » Maria Tintoretto, l'ange de la maison, qui fut belle par le cœur, par la figure et par le génie, la joie et la

douleur de son père, qui avait souri à son berceau et qui pleura toutes ses larmes sur son tombeau.

Tout près de Tintoretto, saluez, dans cette clarté douteuse, mais d'un effet magique, cette arche de Noé où ce génie instinctif qui se nomme Bassano s'amuse comme un enfant avec tous les animaux antédiluviens. Il est entouré de ses quatre fils, tous marqués du même air de tête : de Jacopo Appollonio et Jacopo Guadagnini, qui le rappellent de loin; d'Antonio Luzzarini, ce noble Vénitien qui le reproduisit jusqu'à l'illusion.

Voici le quatrième groupe, qui se détache sur un fond transparent devant un palais à sveltes colonnes, à portiques majestueux où l'on célèbre quelque pieux festin avec une magnificence toute païenne. Reconnaissez-vous ce grand seigneur de la peinture à son air de tête riant, à l'élégance de ses mouvements, à la splendeur théâtrale de son costume? C'est Paolo Véronèse; il s'appuie nonchalamment sur son frère Benedetto, le peintre des ornements et de la perspective; il entraîne à sa suite ses deux fils Carlo et Gabriele, qui ne furent que des enfants de grand homme; Parasio et del Friso, qui ont eu aussi une part d'héritage; enfin tous les imitateurs serviles.

Nous sommes au deuxième volet; nos yeux éblouis par tant d'éclat, tant de magie, tant de rayonnement, ne distinguent pas d'abord ces teintes grises étouffées par l'ombre. Cependant nous voyons apparaître Jocopo Palma le Jeune, le maître des maniéristes, celui-là qui fut le dernier

du siècle d'or et le premier du siècle d'*alliage*, ce génie indécis qui allait de Raphaël à Véronèse, de Polydore à Tintoret, grand maître si les tableaux de ces quatre maîtres n'existaient plus. On voit aussi dans l'ombre se dessiner vaguement Boschini, qui peignait comme un matamore se bat; Corona le grandiose; Vicentino, le peintre historien de la république; Peranda, le poëte; Malombra, le portraitiste; le doux et gracieux Pilotto. Plus loin encore on aperçoit la secte des ténébreux qui vinrent au XVIIe siècle apporter à Venise le style de Cavaraggio, comme Triva, Saracini, Strozza, Berevensi, Ricchi. L'œil est attiré par un groupe qui rappelle au premier aspect le beau règne de la peinture vénitienne; c'est Contarino, Tiberio Tinelli, le lumineux et délicat Forabosco, Belloti, Carlo Ridolfi, Vecchia. Mais voilà que l'ombre se déchire comme la brume au soleil levant; quelle est cette figure radieuse? N'est-ce pas [illegible]re Titien ou Véronèse? C'est Varotari le Padouan. Quelle grâce et quelle énergie! Quel amour du beau romanesque! Ah! si l'Arioste était là! Les femmes de Titien et de Véronèse n'ont pas cette élégance héroïque et cette fraîcheur saisissante. Il est entouré de ses élèves Scaliger, Rossi et Carpioni; il laisse un peu de place à Liberi, le plus savant des peintres vénitiens; au farouche et puissant Piazzetta, qui étincelle dans l'ombre; à Canaletto, le paysagiste de ce pays où il n'y a pas un coin de terre; à l'impétueux et souriant Tiepolo, qui fut le dernier Vénitien, — parce que la

Rosalba qui vint après lui, était une femme.

Que de figures dignes de mémoire j'ai noyées dans le lointain nuageux de ce tableau! Et pourtant j'ai entassé Pélion sur Ossa, confusion sur confusion. La renommée est une vieille paresseuse qui se contente de prononcer çà et là un beau nom et qui redit toujours le même. Que de poëtes et d'artistes qui ont le génie et qui n'ont pas la gloire! Ce sont après tout les plus riches, car on ne saisit pas la gloire et on puise à pleines mains dans le génie.

Peut-être, au lieu d'esquisser un tableau, j'aurais dû imiter ce fou de Boschini qui, dans un poëme burlesque, trace *une carte de navigation pittoresque, dialogue entre un sénateur vénitien et un professeur de peinture sous les noms d'*EXCELLENCE *et de* COMPÈRE, *divisé en huit vents au moyen desquels le vaisseau de Venise est conduit dans la haute mer de la peinture, où il domine en maître à la confusion de ceux qui ne connaissent pas la boussole*. On voit qu'il y avait des Scudéry à Venise. La carte de navigation pittoresque ne vaut-elle pas la carte du Tendre?

Ah! si j'avais eu à ma disposition cette géographie de la peinture vénitienne avec un vaisseau de la république pour voguer en pleine mer du génie! Comme j'aurais découvert l'île de Giorgione toute peuplée de palais mauresques avec des pelouses d'amoureux chantant, au murmure des fontaines de marbre, les vers héroïques de l'Arioste! Et l'île de Titien avec Vénus endormie sur des

roses ou Violante qui agrafe son corsage devant un miroir de Murano que soutiennent des amours ! Et l'île de Véronèse où l'eau est changée en vin pour enivrer ces gais convives, nés pour les festins et les galantes aventures ! Et toutes ces îles où règnent Bellini et Tintoretto, Sébastien del Piombo ou Palma le Vieux, Bassano ou Varotari, enfin tous les vrais rois de l'Adriatique.

IX.

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

Les peintres vénitiens n'ont pas regardé dans la vie avec les yeux de l'âme; ils n'ont pas ouvert les portes d'or de l'invisible et de l'infini; ils se sont contentés de sourire au monde périssable sans pressentir le monde immortel. Ils ont cueilli la fleur de la vie sans s'apercevoir que dans le calice il y avait une larme du ciel. Qu'il y a loin des rêveries amoureuses du Corrége aux nymphes charnelles de Titien! avec Corrége, la volupté est toute en flammes, mais elle a des ailes; avec Titien, c'est une femme couchée qui entr'ouvre un rideau.

Venise n'a jamais ressenti les inquiétudes de la pensée; elle a aimé Dieu sans s'élever jusqu'à lui; elle s'est enivrée de la beauté rayonnante de ses femmes et des grappes dorées de la Lombardie. La mer, qui lui apportait, comme une esclave à jamais docile, tous les trésors de l'Asie, tout le luxe et tout l'esprit de l'Europe, la mer, aux heures de tempête ou de calme, ne lui a jamais apporté les solennelles méditations qui font les rêveurs et les poëtes. Venise n'a lu, pour ainsi dire,

que le roman de la vie; elle écoutait les folles chansons du banquet quand la philosophie lui voulait enseigner ses tristes vérités, ou bien elle attirait la philosophie au banquet, et lui versait, par la main d'une belle fille aux seins nus, le meilleur vin de Chypre qui eût voyagé sur la mer.

Ces réflexions me vinrent dès que j'eus franchi le seuil de l'Académie.

Il y a aussi à Venise une Académie des beaux-arts; mais celle-là ne fait pas de tort aux vivants et rend un culte aux morts. Cicognara, le fondateur, a surtout voulu qu'elle fût le refuge de tous les chefs-d'œuvre épars dans les églises, les palais et les couvents en ruines. C'est Cicognara qui a découvert l'Assomption, un chef-d'œuvre du Titien enfoui durant des siècles dans l'église des Frari sous une couche de poussière qui le masquait même aux yeux des peintres. Je n'essayerai pas de décrire l'effet de ce tableau, qui a recouvré sa virginale fraîcheur. C'est tout Titien. Michel-Ange et Rubens seraient seuls dignes de louer cette composition grandiose et ce coloris éclatant.

L'Académie renferme plus d'un chef-d'œuvre. Toute l'école vénitienne est là qui rayonne avec les noms des maîtres primitifs et des maîtres souverains.

Venise a eu peu de sculpteurs parmi les mosaïstes et les peintres. Cependant l'Académie renferme quelques marbres et quelques bronzes,

bas-reliefs et statues de sculpteurs vénitiens, ainsi le bas-relief daté de 1345 représentant en marbre doré la Vierge et l'enfant Jésus, si simple et si expressif. Le ciseau de Canova est exposé au-dessous d'une urne de porphyre qui contient sa main. Canova est venu le dernier comme pour faire un mausolée en marbre blanc à la mère-patrie des artistes-dieux.

Canova avait voulu élever un tombeau à Titien dans l'église des Frari, en 1794; il avait publié le projet de ce monument, mais vint la chute de la république, et Titien fut abandonné dans son coin obscur. Le projet de Canova servit à son propre tombeau dans la même église. C'est une large pyramide en marbre de Carrare avec cette inscription : *Ex consolatione Europæ universæ.*

Aujourd'hui enfin on taille le marbre du tombeau du Titien, mais on oublie Paul Véronèse dans Saint-Sébastien, où l'araignée file silencieusement sa toile sur les chefs-d'œuvre délaissés et détruits du grand coloriste : l'histoire d'Esther et de Mardochée. J'ai passé tout seul une après-midi devant ce tombeau éloquent et devant ces peintures radieuses. Il m'a pris peu à peu une profonde tristesse à la pensée qu'il était là, seul, dans la double nuit de la tombe, celui qui avait vécu en si bruyante et si joyeuse compagnie, celui qui avait si longtemps dérobé au soleil ses rayons et sa gaieté.

La tombe s'est aussi ouverte à Venise pour Sanzovino et pour Arétin. Sanzovino, le grand artiste si tourmenté et si voyageur durant sa vie, n'a pas eu

de repos à sa mort. Sa dépouille a erré d'une église à une autre. Arétin n'a plus de sépulture. Il fut enterré à Saint-Luc, où se retrouve son portrait peint par Alvise dal Friso ; mais si la tombe a disparu, son nom impie retentit encore dans l'église par la bouche des prêtres qui se sont transmis ses dernières paroles après l'extrême-onction. Il mourut, selon eux, en disant ce vers :

Guardate mi da' topi, or che son unto.

Cependant j'avais lu qu'Arétin était mort en éclatant de rire au récit des aventures de ses sœurs, courtisanes vénitiennes qui vendaient l'amour comme il vendait l'éloge.

J'ai pieusement visité toutes les églises de Venise pour y saluer Dieu, mais surtout pour y retrouver l'ombre des grands artistes flottant devant leurs tableaux ou sur leurs mausolées. J'ai conversé longtemps avec Palladio dans son église du Rédempteur, le soir, pendant que les capucins faisaient leur prière. Sanzovino m'apparaissait partout et m'initiait aux beautés de cette architecture étrange faite pour Venise et impossible ailleurs.

X.

LA JEUNE FILLE QUI SE NOURRIT DE ROSES.

Les peintres vénitiens ne sont pas venus jusqu'à nous dans leur postérité, hormis un seul, André Schiavoni, dont j'ai visité les arrière-petits-fils. Déjà, à propos d'une exposition de peinture à Amsterdam, j'ai nommé les Schiavoni modernes de Venise qui ont conservé la religion du coloris et la passion des airs de tête voluptueux. Le vieux Schiavoni avait plus de génie, mais non plus d'amour dans le pinceau.

Un matin, de bonne heure, j'étais en route sur le grand canal, voulant visiter dans la journée la plupart des palais dont la façade séduit les yeux depuis Saint-Marc jusqu'au Rialto. Mon gondolier s'arrêta tout à coup devant un palais de style moresque en me disant d'un air entendu :

— Une belle galerie, une belle femme, une belle fille!

Cela valait bien la peine de s'arrêter un peu. Il sonna. Après trois à quatre minutes, une vieille vint ouvrir qui me fit signe de la suivre. L'entrée en matière manquait de splendeur. La porte et l'escalier ne rappelaient nullement un ancien

palais de Venise tout chargé d'or et de marbre. La vieille me fit passer dans une espèce d'antichambre tapissée de tableaux fraîchement peints dans un style doucereux, des tableaux de pacotille pour la Russie, contrée de *l'art poli*. Jusque-là, je m'imaginai que mon gondolier avait voulu s'amuser avec sa belle galerie, sa belle femme et sa belle fille. Je voulais rebrousser chemin, sous prétexte que je m'étais trompé de porte; mais, comme je songeais à battre en retraite, je vis s'ouvrir une vraie galerie peuplée de quelques mauvais marbres de la renaissance, des bustes sans nez et sans oreilles, comme des antiques consacrés.

J'entrais dans cette galerie d'un pied de plus en plus défiant, quand une nouvelle figure se montra à l'horizon. C'était le maître du logis, un homme déjà vieux, type vénitien déprimé par le costume moderne. Il vint à moi et m'ouvrit enfin un cabinet très curieux à étudier. Au premier aspect, je fus ébloui comme si j'étais entré chez le soleil en personne. J'étais chez les enfants du soleil : Giorgione, Bellini, Titien, Véronèse, Tintoret répandaient là tout leur rayonnement, jamais on n'avait réuni de plus éclatant mirage. C'était Ève, nue pour la première fois, parce qu'elle cachait sa nudité; c'était Madeleine repentante, avec toute la splendeur de Madeleine pécheresse; c'était Vénus au sein de neige, Diane au pied d'argent; c'étaient tous les symboles amoureux des poëtes et des religions. Le dirai-je ? je crus vaguement d'abord entrer dans un harem, — ce qui m'a

prouvé la faillibilité, — d'autres diront l'infaillibilité, — du génie vénitien.

Tous ces tableaux amoureux ne me représentaient ni Ève, ni Madeleine; — la science avec toutes ses misères, le repentir avec ses amères voluptés; ni Vénus, ni Diane; — Vénus, la fête du cœur; Diane, l'amoureuse qui triomphe de l'amour. Je ne voyais que des femmes, des femmes à la surface. Le symbole s'était évanoui sous l'éclat de la palette; j'étais ébloui, mais par les yeux seulement.

Ce qui me frappa d'abord, fut une jeune fille endormie dans *le Jardin des Roses*. Son amant veillait et protégeait son sommeil. Le Jardin des Roses est sur le bord de la Brenta. Ce groupe charmant me rappela vaguement les Boucher, mais c'était une vive peinture, beaucoup plus ancienne, dont l'éclat était tempéré par une certaine mélancolie étrangère au talent de Boucher, talent où la main tenait toute la place sans s'inquiéter des battements du cœur. Quoique l'accent des figures fût un peu rustique, on découvrait une vraie distinction dans ces deux charmantes expressions. C'étaient des paysans ou des grands seigneurs déguisés en paysans. Quoique le sommeil fermât les yeux à la jeune fille, on devinait qu'elle avait les plus beaux yeux du monde. Un léger sourire dorait ses lèvres, comme si un songe d'amour y passait avec le baiser idéal de son amant.

Parmi toutes ces fraîches et luxuriantes apparitions, j'avais encore remarqué une créature ori-

ginale qui n'avait pas la prétention de rappeler une figure consacrée. C'était une œuvre du vieux Schiavoni, œuvre de cœur où le peintre se laisse aller au génie, sans y penser, un jour de bonne fortune pour la palette. Qu'on se figure une jeune fille d'une fraîcheur féerique devant une table chargée de roses. C'est l'heure de son repas : elle mange des fleurs. Aussi a-t-elle, selon l'expression d'un ancien, les joues nourries de roses. Voilà une idée toute poétique, une idée de rêveur allemand. Je suis convaincu que Schiavoni a créé cette belle mangeuse de fleurs sans songer qu'il y eût là un sujet de sonnet pour un poëte. Le sonnet existe. Vous ne devineriez jamais qui l'a rimé ? C'est ce coquin de Le Pays, dans ses *Amitiés, Amours et Amourettes :*

A IRIS, QUI MANGEAIT ORDINAIREMENT DES FLEURS.

Ie ris de vostre goût, je vous jure ma foy ;
Hé quoy ! manger des fleurs, c'est faire bône chere ;
Ah ! vrayment vos repas ne vous coûteront guerre,
Quoi que vous les nommiez de vrais repas de roy.

Un cuisinier chez vous n'aura jamais d'employ,
Vous pouvez au jardin faire votre ordinaire ;
Mais cessons de railler sur semblable matière,
Quittez cette habitude, Iris, et croyez-moy.

Car quand l'hiver viendra faire sentir sa rage,
Qu'on ne verra les fleurs que sur votre visage,
Que la rigueur du temps n'oseroit outrager,

Que ferez-vous, Iris, dans ce malheur extrême,
Si, faute d'autres fleurs que vous puissiez manger,
Vous vous trouvez réduite à vous manger vous-même?

Le Pays était un Vénitien, sinon pour la couleur, du moins pour le concetti. Au lieu d'un tel poëte, pourquoi Schiavoni n'a-t-il pas eu un Rosegarten ou un Bürger pour expliquer cette œuvre charmante ?

— Vous aimez ce tableau ? me demanda le maître du logis.

— Beaucoup, lui dis-je; il y a dans cet air de tête je ne sais quelle volupté idéale qui me va jusqu'au cœur. J'ai déjà vu cette belle créature dans mes visions de vingt ans. Elle habite les régions dorées de quelque paradis de Mahomet.

— Eh bien! monsieur, cette belle mangeuse de fleurs, peinte il y aura bientôt trois siècles par mon trisaïeul, — car je suis un Schiavoni (je m'inclinai devant la postérité de Schiavoni), — je vais vous en montrer une copie saisissante.

— Vous êtes vous-même peintre, monsieur ?

— Oui, monsieur; la copie dont je vous parlais est une de mes œuvres les moins mauvaises, vous allez en juger.

M. Schiavoni rappela la vieille, qui s'était éloignée, et lui parla en italien de Venise. Je ne compris pas un mot. Je regardai alors avec quelque curiosité ce descendant du vieux peintre, qui conserve après trois siècles le génie traditionnel du coloris.

— Voilà, dit-il tout à coup.

Il indiqua du doigt une belle fille de vingt ans qui arrivait toute souriante sur le seuil du cabinet.

Elle était vêtue sans recherche, avec abandon, comptant trop sur sa figure, sur son cou fier et nonchalant, sur ses épaules de marbre, pour ne pas dédaigner les ressources du costume. Ses cheveux bruns à reflets dorés étaient à peine retenus par le peigne. C'était une si abondante chevelure que Madeleine pécheresse s'en serait fait un vêtement, en ses jours de profanes souvenirs, pour cacher aux vents de la solitude les flammes du passé.

— Eh bien, monsieur, me dit le père, ne trouvez-vous pas la copie digne de l'original ?

J'étais confondu par la ressemblance : le même dessin, la même expression, le même éclat.

— Monsieur Schiavoni, je crois que vous surpassez le célèbre Schiavoni ; je ne donnerais pas vos œuvres pour les siennes, ou plutôt je donnerais l'original pour la copie. Ce prodige peut-il donc s'expliquer ?

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que cette figure, peinte suivant la tradition, est le portrait de ma grand'mère (ma grand'mère du seizième siècle) ; mais je vous raconterai tout à l'heure cette histoire.

Je dis quelques mots à la jeune fille, une bêtise, comme, par exemple : Vous êtes aussi une mangeuse de fleurs ; votre esprit déjeune d'une chimère et votre âme d'une illusion. Elle répon-

dit par un adorable mouvement de cou et de lèvres, elle s'inclina avec une grâce exquise et s'éloigna vers l'escalier. Nous revînmes devant le tableau, et M. Schiavoni parla ainsi :

LE DERNIER SOUPER DE GIACINTA.

« Voici l'histoire de Schiavoni et de Giacinta, un pauvre peintre et une belle fille.

« Il commença par être peintre d'enseignes. Il était né à Sebenigo, en Dalmatie. Il vint de bonne heure à Venise, où nul peintre alors célèbre ne daigna lui servir de maître.

« Cependant Titien le rencontra un jour qu'il allait, ses tableaux à la main, les offrir à un marchand. Le grand peintre fut surpris de la touche originale de Schiavoni. — Qui donc t'a enseigné ces tons transparents et ces belles attitudes? — Je ne sais pas. — Pourquoi cette pâleur? — J'ai faim.

« Titien prit la main de Schiavoni et l'emmena à la bibliothèque de Saint-Marc : — Voilà de quoi gagner ton pain.

« Schiavoni peignit trois ronds près du campanile : des cavaliers sabrant leurs ennemis; un évêque qui assiste des pauvres; un roi qui distribue des récompenses à ses soldats.

« Mais après quelques jours de repos, il retomba en pleine misère; il n'avait travaillé que pour payer ses dettes et passer gaiement le carnaval. Il ne rencontra plus Titien, il n'osa plus aller à lui.

« Il se consolait dans l'amour d'une belle fille

qu'il avait vue un soir pleurant sur le Rialto. — Pourquoi pleurez-vous? — Mon père est embarqué et ma mère est morte. — Venez avec moi, car moi aussi je pleure et comme vous je suis seul.

« Elle le suivit. Elle lui donna sa beauté, il lui donna son cœur. Mais Dieu sans doute ne bénit pas ces fiançailles.

« Pourtant ils espérèrent. Lui, le grand peintre, il avait fait de son art un métier; il peignait des enseignes ou des copies. Ils habitaient une petite maison non loin des palais Barbarigo et Foscari. La nuit ils entendaient chanter les joies de la vie; ils ne pouvaient s'endormir, parce qu'ils avaient faim.

« Giacinta n'avait pas faim pour elle, mais pour ses enfants. Tous les ans, elle avait un enfant de plus, — et huit années déjà s'étaient écoulées depuis la rencontre sur le Rialto. — La Providence a de cruelles ironies.

« Les Pères de Sainte-Croix vinrent un jour commander une Visitation à Schiavoni : il se mit au travail, en croyant que les mauvais jours allaient finir pour sa chère Giacinta. Le tableau achevé, ce fut une fête dans l'église. Venise tout entière vint apporter des fleurs devant la madone.

« Le peintre demeura en l'église jusqu'à la nuit. Quand tous les fidèles se furent retirés, il s'approcha des Pères de Sainte-Croix, et leur demanda un peu d'argent. — Nous n'en avons pas; emportez des fleurs, comme un tribut à votre génie.

« Schiavoni saisit avec désespoir deux bouquets

de roses et s'enfuit comme un fou. Giacinta était à sa rencontre avec ses huit petits enfants sur le seuil de la porte. — Des bouquets de roses! dit-elle avec son divin sourire. — Oui, voilà quelle est la monnaie des Pères de Sainte-Croix! dit Schiavoni en jetant avec fureur les roses aux pieds de sa maîtresse.

« Elle pâlit et ramassa les roses. — Je vais servir le souper, dit-elle; amuse un peu ces pauvres petits.

« Schiavoni appela les enfants dans son atelier. Pauvre nichée affamée qui criait misère par tous ses becs roses! Quand il reparut, la table était mise; tous les enfants prirent leur place accoutumée.

« Dès que Schiavoni se fut assis, Giacinta lui servit sur deux plats d'étain les bouquets de roses effeuillées.

« Ce fut le dernier souper de Giacinta.

« Schiavoni tenta de vaincre sa mauvaise destinée par le travail, par la prière, par le génie. Il mourut à la peine.

« Cette belle fille, qui se nourrit de roses, c'est le portrait de la pauvre Giacinta. Sans doute, Schiavoni le peignit de souvenir en versant toutes les larmes de son cœur. N'est-ce pas que les roses sont tristes à voir, quand on pense à ce souper où il n'y avait pas une miette de pain? »

« Hélas! reprit M. Schiavoni après un silence, moi, je n'ai pas de génie, et j'habite un palais! Des deux Schiavoni, quel est le plus pauvre? »

M. Schiavoni essuya une larme.

J'étais tristement incliné devant Giacinta. Je découvrais peu à peu sous son sourire ineffable toutes les angoisses qui l'avaient conduite à la tombe. — Giacinta! Giacinta! murmurai-je. Moi-même je sentis une larme dans mes yeux. J'aurais voulu presser sur mon cœur cette belle créature si injustement frappée.

J'entendis un bruit de pas, je me retournai tout au sentiment qui avait saisi mon âme. C'était encore Giacinta ou plutôt c'était mademoiselle Schiavoni qui venait avertir son père d'une visite du consul de Russie.

— Giacinta! Giacinta! lui dis-je en lui prenant la main et en lui baisant le front, — ah! si vous viviez, comme je vous aimerais!

M. Schiavoni habite l'ancien palais Justinien, qui touche au fameux palais des Foscari. Étrange jeu des destinées! il y a deux cent cinquante ans, les Foscari étaient les rois de la république, et Schiavoni mourait de faim à l'ombre de leur palais; aujourd'hui, les descendants de Schiavoni ont un palais, et les Foscari n'osent plus regarder celui de leurs ancêtres. L'an passé, il existait encore quatre Foscari à Venise. L'un des quatre est mort comme le vieux Schiavoni « sans laisser de quoi se faire enterrer. » On a quêté dans les églises de l'ancienne république pour lui faire des funérailles dignes de son nom. Il reste trois Foscari : le premier vit obscurément dans un coin avec trois cent soixante-cinq zwanziger de revenu (dix-sept

sous par jour!); le second est facteur de la poste aux lettres, — un Foscari! — le troisième est bouffon dans un petit théâtre. — J'aime mieux cela. Il brave la fortune en riant.

Le bouffon, c'est le seul qui se souvienne des doges ses aïeux.

Le tableau le plus vivant de la galerie Schiavoni, c'est un *Adam et Ève* du Tintoret, d'une lumière et d'une fraîcheur éblouissantes. Ève rappelle un peu celle de Lucas de Leyde et celle d'Albrecht Dürer, ces païens du nord qui ont créé la femme pour les yeux plutôt que pour le cœur.

M. Schiavoni a un fils qui est peintre, comme l'ont été tous les Schiavoni depuis près de trois siècles. Celui-ci n'a pas la touche hardie de son père; l'amour des grands seigneurs tartares pour l'*art poli* l'a presque à jamais perdu; il peint des Vierges en porcelaine, contenant son pinceau comme un cavalier timoré contient son cheval. C'est d'ailleurs un homme d'esprit qui travaille pour la fortune, ne voulant pas de la gloire du vieux Schiavoni à la condition de souper avec des roses, — même en compagnie de Giacinta. — Il excelle à faire des tableaux de Bellini et même de Giorgione, où il ne manque guère que leur signature. Comme je paraissais très amoureux des œuvres de ces deux grands peintres, il m'a promis de me faire en quelques jours une Vierge de l'un et une courtisane de l'autre. C'est surtout à Venise que l'art de contrefaire les vieux peintres est à son plus haut point. Il y a des ateliers modernes

d'où il n'est jamais sorti un original. La Russie emporte tous les ans cent Titien, cinquante Giorgione, cent Véronèse, cinquante Bellini de contrebande. En arrivant à Venise, on salue partout les peintres du siècle d'or; mais bientôt, harcelé par les copies, on ne veut plus les reconnaître, même dans leurs œuvres.

M. Schiavoni me demanda d'un air distrait s'il y avait encore en France des peintres dignes de renommée. Vanité des vanités! Je ne savais que lui répondre; j'avais envie de lui vanter M. Bidault et M. Pingret. Je lui répondis gravement par M. Delacroix et par M. Ingres. Il me pria de lui dire s'ils faisaient la figure ou le paysage.

— J'ai eu quelquefois, poursuivit-il, le désir d'envoyer mes tableaux aux expositions de Paris; mais, après tout, à quoi bon rechercher une gloire si lointaine?

Cet homme avait raison : les conquêtes du génie ne sont pas comme les conquêtes de la guerre, elles ne veulent pas se perdre dans l'espace; il ne leur faut qu'un peu de place au soleil. Que de poëtes et que de peintres qui n'écrivent leurs poëmes qu'en vue d'un petit nombre d'esprits élevés, dédaignant les acclamations de la foule! — la foule qui se tromperait toujours, si elle n'était çà et là entraînée dans son enthousiasme vagabond par l'enthousiasme consacrant des rois de la pensée.

M. Schiavoni me parla avec chagrin de la difficulté d'avoir des modèles : se donner corps et

âme au premier gondolier venu, c'est admis parmi les filles du peuple; mais se dévoiler la gorge, ou l'épaule, ou la jambe, dans un atelier, voilà ce qui indigne les courtisanes vénitiennes. Elles veulent bien que l'amour arrache son bandeau pour les voir à loisir; mais elles craignent la concupiscence des yeux, comme disait saint Paul. Elles qui ne rougissent jamais, elles rougiraient de se déshabiller gravement pour poser en Diane chasseresse, en Madeleine repentie ou en Nymphe bocagère. On ne parvient à faire poser une Vénitienne qu'après lui avoir fait une déclaration galante. La passion, c'est le feu de joie qui purifie les ténébreuses vapeurs de la volupté.

M. Schiavoni me pria d'aller le revoir; il me promit de venir me voir à Paris. Promesses de voyage! On se donne cœur et âme pendant une heure; — une heure après, on s'est presque oublié. Je ne trouvai pas curieux d'aller revoir M. Schiavoni : j'avais lu son livre jusqu'au bout; sans doute, s'il vient à Paris, il n'aura pas le temps de m'ôter son chapeau dans la rue, et j'en serai bien aise.

XI.

UNE DANSEUSE OUBLIÉE.

J'ai rencontré mademoiselle *** dans l'ancien palais Grimani, à la poste aux lettres. Ce n'était plus cette charmante vision détachée du ciel de l'Opéra, cette femme qui semblait se souvenir, quand elle dansait, d'un temps où elle avait des ailes. Jeunesse! jeunesse! pourquoi les fuis-tu comme les autres celles qui se sont abreuvées à ta coupe d'or, celles qui ont vécu de toutes les poésies, celles qui ont répandu d'une main distraite toutes les fleurs odorantes de l'amour! Mademoiselle *** n'est plus cette exquise Bohémienne de l'art des Camargo, s'élevant par la grâce à la hauteur de la fantaisie; c'est une citoyenne qui paye beaucoup de contributions, qui gouverne ses terres et ses maisons, je veux dire ses palais : elle en a trois ou quatre à Venise, c'est-à-dire la valeur d'une maison dans la rue Saint-Denis.

Ce jour-là, mademoiselle *** était devant le bureau de la poste aux lettres attendant son tour comme la première mortelle venue, elle qui a été

déesse et sylphide! — J'attendais aussi et j'avançais avec elle derrière la foule.

Elle se présenta, — à son tour, — et murmura d'un air quelque peu mystérieux et embarrassé : *Marie* ***.

Vanité des vanités! L'homme de la poste restante ne connaissait pas ce nom glorieux. Pendant qu'il cherchait à la lettre T, elle le suivait des yeux et voulait lire avant lui. Toute son âme était dans la lettre qu'elle allait recevoir. Qu'allait-il donc lui dire? — Qu'il l'aimait toujours. — Cela se dit encore. — Qu'il la suivrait au bout du monde. — Cela ne se dit plus.

Cependant il n'y avait plus à espérer que sur trois ou quatre lettres. L'homme du bureau allait plus lentement, comme s'il eût deviné les angoisses de celle qui attendait. Elle appuyait sa main fraîchement gantée avec un mouvement d'impatience sur le rebord de la fenêtre. (En Italie, tout se fait dans la rue ou à la fenêtre).

— *Niente*, dit tout à coup l'homme du bureau.

Ce mot frappa le cœur de la danseuse comme un coup de poignard. Elle se détacha lentement de la fenêtre sans bien savoir où aller. Ah! pauvre fée qui avez perdu la baguette d'or des enchantements, il y a dix ans ce n'était pas vous qui attendiez une lettre; on venge aujourd'hui tous ceux que vous avez fait attendre; c'est là l'histoire de toutes les amours.

Dans la vallée humaine, la voix de l'homme

qui appelle la femme est d'abord sans écho :

Sarah !

Sarah ! !

Sarah ! ! !

A force d'être adorée, quelque déesse qu'on soit, on finit par ouvrir les yeux et par répondre comme l'écho :

Sarah !

Ah !

Enfin, la voix qui appelait avec tant d'âme s'éteint peu à peu ; on n'entend plus que l'écho attristé coupant le morne silence, un cri de douleur, le cri du délaissement :

Ah !

Ah ! !

Ah ! ! !

Oui, voilà comme on les retrouve toutes ces déesses qui ont dansé sous le ciel de l'Opéra.

XII.

DU DANGER DE DINER A VENISE.

J'ai oublié de vous dire comment on dîne à Venise. Le jour de notre arrivée, nous cherchâmes bien longtemps une table hospitalière.

— Je suis sérieusement inquiet, me dit mon philosophe allemand, car je commence à croire qu'on vit à Venise comme on s'y habille, — de l'air du temps.

Nous allions d'un canal à un autre, plongeant un regard avide dans toutes les maisons. Tout le monde à Venise est marchand de pain et de fruits; mais, quelque dorés que soient les croûtes de maïs ou les raisins muscats, nous n'avions aucun goût pour ce régal bucolique. En voyage, on est Anglais, — pour la faim. Nous avions passé cinquante ponts; nous étions allés du palais ducal au Rialto, du Rialto à l'arsenal, quand la Providence, qui n'abandonne jamais les hommes de bonne volonté, offrit à nos regards une affiche miraculeuse où étaient imprimés ces mots éloquents : *Pierre Marseille*, *restaurateur*. Nous fûmes bientôt au palais de Pierre Marseille.

On nous servit deux beefsteak, quatre côte-

lettes, deux poulets et deux bouteilles de vin de Chypre. Je ne compte pas les entremets ni le dessert, ni la bonne humeur des gamins qui nous servaient.

— Voyagez-vous en philosophe et en artiste? me dit mon compagnon.

— Je voyage, lui dis-je, sans parti pris. Pourquoi cette question?

— C'est parce que ce dîner sera terminé par une monstrueuse addition.

L'addition vint : Pierre Marseille n'a ni plume ni encre; ses *piccoli* font l'addition tout haut. Ils nous demandèrent quatre zwanziger (3 francs 8 sous) pour tous les deux. Nous nous promîmes bien de n'y jamais retourner, — *car* deux beefsteak, quatre côtelettes, deux poulets, deux bouteilles de vin de Chypre pour 3 francs 8 sous! — c'est moins que rien, et j'ai coutume de payer mon dîner.

— Est-ce qu'on dîne quelquefois ici? demandai-je à un *piccolissimo* qui nous avait apporté une nichée de chats pour nous récréer.

— Si, signor.

— Que voulez-vous? dis-je à mon philosophe, d'autres y ont dîné avant nous.

XIII.

UN POINT DÉLICAT.

Nous allâmes prendre des granits au café Florian, un café déjà célèbre sous la république, où tout le beau monde de Venise s'arrête encore le soir dans la fumée des cigares et dans la curiosité des étrangers.

C'est au café Florian qu'un soir Montesquieu rencontra Law avec son fameux diamant et ses folles utopies. « Pourquoi, lui demanda le président, n'avez-vous pas essayé, vous, le donneur de millions, à vaincre la résistance du parlement ? — Parce que si les Français, répondit Law, ne sont pas d'aussi grands génies que mes compatriotes, ils sont (jusqu'à présent) beaucoup plus incorruptibles. » Que dites-vous de cette parenthèse de Law ? Montesquieu part de là pour déclarer que la nature des gouvernements fait les vertus ou les vices des nations. « Un corps qui est libre pour quelques instants seulement doit mieux résister à la corruption que celui qui est toujours libre; le premier en vendant sa liberté la perd; le second ne fait que la prêter et l'énerve

en l'engageant. » Venise a inspiré cette autre réflexion à Montesquieu : « J'ai vu les galères de Venise, je n'y ai pas vu un seul homme triste. Cherchez donc à vous mettre au cou un grand cordon pour être heureux ! »

On nous avait servis en pleine place Saint-Marc, entre un Turc rêveur et une famille vénitienne. Cette famille était composée d'une mère, de deux filles et d'un mari ou fiancé. Je vais soumettre un point délicat au tribunal du public. Le mari, — c'était décidément un mari, — fumait nonchalamment, répondant çà et là aux questions des deux sœurs, qui étaient venues surtout pour manger des fruits glacés.

Tout d'un coup le mari secoue son cigare, quelques miettes de feu vont tomber tout droit sur le corsage orgueilleux de sa femme (le feu s'était arrêté sur la montagne). Elle se lève avec effroi, le mari ne comprend pas, je me précipite — et j'éteins le feu. —

Cette fois, le mari se lève et me parle en mauvais français, je lui réponds en mauvais italien ; nous parvenons à ne pas nous entendre.

Il parle plus haut, je monte à son diapason, sa femme lui explique mon mouvement « bien naturel ; » car, enfin, était-il « plus convenable de me laisser brûler vive ? »

C'était une comédie des plus vénitiennes : tout le monde nous regardait, tout le monde riait, surtout la jeune sœur. Il n'y avait que mon philosophe allemand qui conservât sa gravité mélancolique.

A la fin, il se lève pour apaiser cet Othello improvisé. Son sérieux était plus comique encore que la situation. — Signor...

Le mari « outragé » éclata de rire et ralluma son cigare.

Je commence à m'apercevoir qu'il me faudra parler italien à Venise. Quel italien vais-je parler avec tous ces Russes et tous ces Anglais? Ovide était obligé de parler cemme les Scythes pour se faire comprendre; Racine, voyageant en Languedoc, disait : « Je suis en danger d'oublier le peu de français que je sais. » Moi j'ai beau faire, je ne puis m'empêcher de parler français.

Racine donnait çà et là dans le concetti; voyez plutôt ces vers écrits pendant son voyage :

La nuit a déployé ses voiles;
La lune au visage changeant
Paraît sur un trône d'argent
Et tient cercle avec les étoiles.

C'est de l'hôtel Rambouillet tout pur. Quand les grands poëtes veulent devenir de petits poëtes, ils font comme Hercule filant aux pieds d'Omphale, ils brisent leur fuseau.

Le pays de Goldoni aime le théâtre. La Fenice rivalise avec la Scala et San Carlo. Toutefois, Milan et Naples l'emportent parce qu'il y a plus d'argent dans ces deux villes toujours vivantes. Il m'a semblé plus d'une fois assister aux théâtres de Venise, à des représentations données par des ombres, à un rêveur demeuré par hasard debout

sur les ruines du monde. Il m'est arrivé, un jour que le vrai spectacle se donnait sur l'eau, de me trouver à peu près seul à la comédie. Je suis sorti en secouant les linceuls des siècles morts.

Pour le carnaval de Venise, figurez-vous une procession de spectres qui chantent un *De profundis* sur tout ce qui fut beau et amoureux à Venise, quand Venise était la reine du monde.

XIV.

VENISE IL Y A CENT ANS.

Il y a cent ans, Venise avait encore son doge et ses courtisanes, son carnaval et ses gondoliers; — Venise avait encore un peintre vivant, — une femme, il est vrai, — la dernière fleur, le dernier sourire de la peinture vénitienne, Rosalba, dont l'éclat magique fait presque pâlir les mirages de La Tour.

Il y a cent ans, le président de Brosses, y voyageant avec Sainte-Palaye, écrivait : « Il n'y a plus de peintres, mais il y a encore des peintures dans les palais de quoi combler l'Océan. Nous ne songeons jamais à déjeuner, Sainte-Palaye et moi, sans nous être au préalable mis quatre tableaux de Titien et deux plafonds de Véronèse sur la conscience. Pour ceux de Tintoret, il ne faut pas songer à les épuiser. Il fallait que cet homme-là eût *una furia da diavolo.* »

Déjà les idées sur les stylets vénitiens n'avaient plus cours que parmi les badauds de France et de Navarre. Jamais un duel, jamais un assassinat; à peine s'il tombait, trois ou quatre fois l'an, un bon chrétien dans la mer; et encore c'était, disait

la veuve éplorée, un insensé qui avait bu du vin de Chypre, et qui était *tombé dans la rue*.

La jalousie vénitienne était aussi un paradoxe; on n'avait pas le temps d'être jaloux. D'ailleurs la communauté de biens était admise pour toute la famille jusqu'au trente-sixième degré : « Dès qu'une fille, entre nobles, est promise, dit le président, elle met un masque, et personne ne la voit plus que son futur ou ceux à qui il le permet, ce qui est fort rare. En se mariant, elle devient un meuble de communauté pour toute la famille; chose assez bien imaginée, puisque cela supprime l'embarras de la précaution, et que l'on est sûr d'avoir des héritiers du sang. C'est souvent l'apanage du cadet de porter le nom du mari; mais, outre cela, il est de règle qu'il y ait un amant; ce serait même une espèce de déshonneur à une femme, si elle n'avait pas un homme publiquement sur son compte. » Voilà pourquoi la noblesse de Venise, qui date du ve siècle, est venue jusqu'à nous sans interrègne; le mari pouvait se dispenser d'être présent; il lui arrivait quelquefois de faire un voyage sur les mers lointaines, pour le service de la république, sans que sa maison eût souffert de son absence; à son retour, il la retrouvait pleine de petits enfants. Il voulait douter d'abord que ces petits enfants fussent de lui; mais il n'y avait point à douter, le Livre d'Or de Venise avait enregistré les enfants à son nom.

Il y a cent ans, la galanterie, un peu fatiguée

des palais, s'était réfugiée dans les couvents. Les religieuses avaient tous les priviléges de la coquetterie : elles s'habillaient à peu près comme nos fameuses comédiennes qui jouaient des tragédies en paniers. Tout le monde vantait le charme de leur coiffure et la coupe profane de leur robe. On voyait la gorge et les épaules, mais à travers un voile. C'était d'ailleurs un acte d'humilité : elles abandonnaient sans doute aux pauvres l'étoffe supprimée au corsage. « Il y a, écrivait le très spirituel président, une furieuse brigue entre trois couvents de la ville, parce que chacun veut donner une maîtresse au nouveau nonce qui vient d'arriver. » Aujourd'hui il y a encore des religieuses, mais on ne voit plus ni gorges ni épaules.

Il y a cent ans, les gondoliers chantaient les vers du Tasse et de l'Arioste, parce qu'il y a cent ans ils conduisaient des amoureux dans leurs gondoles. Un noble ou patricien avait droit de haute justice dans l'étendue de son palais, mais la gondole était un asile sacré. « Il est inouï qu'un gondolier de madame se soit laissé gagner par monsieur; il serait noyé le lendemain par ses camarades. » C'était le voyage à Cythère de Watteau; la volupté, née de la blanche écume de la mer, était indolemment bercée par la mer dans une gondole toute de velours, de soie et d'or. Aujourd'hui, on retrouve les mêmes gondoles sveltes, élancées, courant sur l'eau comme les requins, mais on ne sait plus le chemin de l'île amoureuse.

Il y a cent ans, le carnaval durait six mois. Pendant six mois, doges, archevêques, seigneurs, prêtres, ambassadeurs ne pouvaient sortir de la ville sans avoir un masque à la main ou sur le nez; les bacchanales païennes envahissaient les palais, les églises et les couvents; tout le monde se donnait un peu au diable, ne fût-ce que pour avoir la joie ineffable de revenir à Dieu. Aujourd'hui, on ne se donne ni à Dieu ni au diable; il y a encore des masques, il n'y a plus de carnaval. Alors la passion faisait les courtisanes; aujourd'hui, c'est l'argent. Il y avait des théâtres où se révélait le génie vénitien par l'esprit et par la musique; il n'y a plus de génie national depuis que l'Autriche y a fait retentir sa musique, et que son esprit y court les rues.

Il y a cent ans, la place Saint-Marc était « pavée de courtisanes, » comme l'enfer est pavé de bonnes intentions : aujourd'hui, on n'y voit plus courir que des colombes. On rencontre des colombes à Venise comme on rencontre des chiens à Paris. On sait qu'aux anciens temps, le jour des Rameaux, il était d'usage de lâcher, « d'au-dessus du portail de Saint-Marc, une multitude de pigeons avec un petit rouleau de papier à la patte, ce qui les forçait à tomber après quelques instants de lutte. » Le peuple se ruait dessus et leur tordait le cou pour souper. C'était la poule au pot de Henri IV. Il arriva que chaque année trois ou quatre pigeons échappèrent à cette Saint-Barthélemy et se réfugièrent sur les Plombs du palais

ducal, comme pour se consoler dans l'espoir avec les prisonniers. Ils se multiplièrent à l'infini. Le Conseil des Dix, attendri, rendit un décret portant qu'ils seraient nourris aux frais de la république. Aujourd'hui, il n'y a plus de prisonniers sous les Plombs, et les pigeons apprivoisés se promènent nonchalamment en manchettes sur la place Saint-Marc, comme des bourgeois endimanchés.

Il y a cent ans, c'était encore l'art et le luxe qui gouvernait à Venise. On se ruinait royalement pour dorer les lambris, les plafonds et les cadres de son palais. Vous ne devineriez pas ce que devenaient les bâtardes ou les orphelines abandonnées par leur famille à la sollicitude de la république. On avait bâti pour elles des hospices où elles n'avaient d'autres devoirs à remplir qu'à chanter la gloire de Dieu et la gloire de Venise. Aussi c'était dans ces hospices comme un perpétuel concert d'anges. Les séraphins du paradis de saint Pierre, les péris du paradis de Mahomet ne vous ont jamais, dans vos rêves, donné l'idée de cette radieuse musique. Elles étaient toutes belles, parce que le génie des arts couronnait leur front et rayonnait dans leurs yeux. Elles étaient vêtues de blanc, et portaient dans les cheveux un bouquet de grenades. Elles jouaient du violon, de la flûte, de l'orgue, du hautbois, du violoncelle. « Il n'y a, dit de Brosses, si gros instrument qui puisse leur faire peur; leurs voix sont adorables pour la tournure et la légèreté. La Zabetta est surtout étonnante par l'étendue de la sienne et les coups

d'archet qu'elle a dans le gosier. Pour moi, je ne fais aucun doute qu'elle ait avalé le violon de Somis. »

Il y a cent ans, on commençait pourtant à abandonner son palais, parce qu'on ne s'y trouvait plus assez grand; — ainsi nos aïeux abandonnaient leurs châteaux à tourelles; — aujourd'hui, il n'y a presque plus de Vénitiens dans ces beaux palais du style oriental. Les Vénitiens de 1847 sont des Russes et des Anglais à moitié ruinés qui habitent ces demeures princières pour faire des économies. Madame la duchesse de Luchesi Palli, — ci-devant la duchesse de Berry, — est aujourd'hui la reine de Venise. Mademoiselle Taglioni est plus riche; mais, avec ses trois ou quatre palais, elle n'est toujours qu'une déesse de l'Opéra.

Il y a trois cents ans, on ne s'habillait pas tous les jours à Venise, voyez plutôt les courtisanes du Titien; il y a deux cents ans, on s'y habillait avec un luxe inouï, demandez à Véronèse; il y a cent ans, on s'y habillait d'une perruque et d'un manteau pour braver les fureurs de l'été; aujourd'hui, on s'y habille comme à Paris. — O pays du style étoffé et théâtral! ô patrie de la palette ardente!

Il y a cent ans, les prêtres déjeunaient de l'autel et soupaient du théâtre. On les voyait le soir à l'Opéra folâtrer avec les courtisanes, se démasquer devant elles pour recevoir en face du public des coups d'éventail sur le nez. Aujourd'hui, les

prêtres n'ont plus assez d'argent pour avoir des vices.

Il y a cent ans, l'inquisition n'était plus qu'une ombre de puissance, parce que sa justice n'avait plus les ténèbres du mystère. Devant ce tribunal odieux, le conseil des Dix plaçait trois juges souverains. Dès que l'inquisition montrait ses ongles, un des trois juges souverains se levait et suspendait le jugement. Le conseil des Dix, de son côté, était fort débonnaire; il fallait que l'accusé fût bien criminel pour être enfermé dans les Puits ou sous les Plombs. Aujourd'hui la justice de Venise, ayant à combattre Silvio Pellico, a voulu illustrer une dernière fois les Puits et les Plombs du palais ducal[1].

Les prisons de Venise, qui ont été le prétexte de beaucoup de déclamations et de quelques tragédies en cinq actes, ne sont ni trop haut ni trop bas. Les Puits ne sont pas sous l'eau; les Plombs ne sont pas au ciel. Les Puits sont des cachots fort habitables aux jours de mélancolie. La république, qui ne voulait pas la mort du pécheur, les a garnis de planches pour empêcher toute humidité. Les Plombs sont des espèces de mansardes d'où on jouit d'un des plus beaux panoramas du

[1] On voit encore un geôlier qui se glorifie d'avoir porté à Silvio Pellico son manteau pour aller au tribunal. C'est un vieux soldat de Bonaparte qui pleure en parlant du prisonnier de Sainte-Hélène, et qui vous montre sans jamais s'attendrir les prisonniers soumis à sa garde.

monde, c'est-à-dire Venise nageant sur la mer avec les cinquante îles qui l'environnent. Casanova ne s'y trouvait pas bien, parce que Casanova n'était pas un rêveur [1]. « Mais un président du tribunal d'appel de Venise, le comte Hosenberg, qui les a habités, a écrit dans un journal qu'il souhaitait à beaucoup de ses lecteurs de n'être pas plus mal logés [2]. »

Il y a cent ans, l'Évangile de saint Marc, exposé dans *le Trésor* à côté du clou, de l'éponge et du roseau de la Passion, était écrit en latin sur papyrus; aujourd'hui il est écrit en latin sur parchemin (il y reste à peine quelques lettres éparses). Il y a cent ans, il y avait, comme aujourd'hui, des incrédules; on osait douter de l'authenticité de cette sainte merveille, sous le prétexte assez taquin que les apôtres ont toujours écrit en hébreu ou en grec.

Il y a cent ans, on ne dînait guère et on ne soupait pas à Venise. Les salles à manger étaient peintes par le Bassan ou ses élèves; on y voyait épars les plus beaux fruits du monde, les plus rares victoires de la chasse et de la pêche; mais

[1] On sait que Casanova rejetait la lecture de *la Consolation*, de Boëce, parce qu'il n'y trouvait indiqué aucun moyen d'évasion.

[2] VALERY. Le même voyageur est de notre opinion sur l'ancien gouvernement de Venise : à l'arrivée des Français, en 1797, les registres de condamnations pour crimes d'État ayant été ouverts, on trouva quatorze condamnés depuis le commencement du siècle.

sur la table il n'y avait presque rien à mettre sous la dent. C'était le regard qui dînait. « Les Vénitiens, avec leur faste et leur palais, ne savent ce que c'est que de donner un poulet à personne. J'ai été à la conversation chez la procuratesse Foscarini. Pour tout régal, sur les trois heures, c'est-à-dire à onze heures du soir de France, vingt valets apportent, dans un plat d'argent démesuré, une grosse citrouille coupée en quartiers, qualifiée du nom de melon d'eau, mets détestable s'il en fut jamais. Une pile d'assiettes d'argent l'accompagne, chacun se jette sur un quartier et s'en retourne à minuit souper chez soi. » Aujourd'hui cela n'a pas changé : — toujours les plats d'argent et les melons d'eau, à cette variante près qu'on m'a offert un soir, sur un plat de vermeil, une pomme de Normandie. Les pommes de Normandie sont très recherchées à Venise. J'ai vu plus d'une grande dame y mordre à blanches dents, — comme si c'eût été la pomme amère.

Il y a cent ans, M. Alfred de Musset, qui était alors un amoureux de Grenade et de Venise, chantait avec son timbre d'or :

Dans Venise la rouge
Pas un bateau qui bouge,
Pas un pêcheur dans l'eau,
Pas un fallot.

— Ah ! maintenant plus d'une
Attend au clair de lune

Quelque jeune muguet,
L'oreille au guet.

Pour le bal qu'on prépare
Plus d'une qui se pare
Met devant son miroir
Le masque noir.

Laissons la vieille horloge
Au palais du vieux doge
Lui compter de ses nuits
Les longs ennuis.

Comptons plutôt, ma belle,
Sur ta bouche rebelle
Tant de baisers donnés
Et pardonnés.

Comptons plutôt tes charmes,
Comptons les douces larmes
Qu'à tes yeux a coûté
La volupté.

Aujourd'hui les plus hardis chantent sur les gondoles des cantiques en l'honneur du pape Pie IX, — le réformateur. — Hélas! le monde ne s'est que trop réformé depuis un siècle. L'esprit humain est comme le soleil, qui n'éclaire que la moitié du monde à la fois, — ou comme la mer, qui perd d'un côté ce qu'elle gagne de l'autre. Paris a un peu moins de liberté qu'il y a cent ans; mais où est la république de Venise? Dans la tabatière de M. de Metternich.

XV.

PROMENADES EN GONDOLE.

On ne s'étonne plus, comme autrefois, que les gondoles soient invariablement vêtues de drap noir étoilé de clous d'or. C'était la couleur de la république, c'est la couleur de la république défunte.

Les morts seuls ont le privilége de se faire conduire au cimetière dans des gondoles rouges couleur de deuil de la République, — couleur de sang. — C'est le dernier voyage. On ne se dispute jamais les gondoles rouges.

La Malibran n'aimait pas le noir, car, pour elle, le noir était un pressentiment de la tombe. Elle osa un jour lancer une gondole grise devant la Piazetta. Ce fut toute une révolution. La pauvre Malibran fut sifflée pour la première fois de sa vie.

Rien n'est doux à l'esprit paresseux comme un voyage sans but dans ce dédale qui s'appelle Venise. Le fil d'Ariane, c'est le gondolier. On se laisse bercer indolemment, en proie aux rêveries les plus étranges. On dirait qu'on voyage outre tombe, dans un pays habité par les âmes. A peine

si l'on est réveillé à chaque coin de rue par le cri musical du gondolier : *Castellani — Nicolotti*. Caron n'était pas plus silencieux dans son voyage achéronesque.

Quand vous serez en gondole, n'oubliez pas la promenade à Chioggia, où bat encore le cœur vénitien, où plus d'un membre du conseil des Dix allait incognito oublier son tribunal dans les joies amoureuses, où Titien allait chercher ses figures réalistes, où Léopold Robert groupait sa scène des pêcheurs, où Goldoni recueillait des saillies pour ses *Gare Chiozzotte*. N'oubliez pas l'île Saint-Lazare où Byron allait étudier avec les Arméniens. Le couvent des laborieux méchitaristes est peut-être la plus digne de toute les institutions monastiques. Les réformistes contemporains doivent à leurs idées un voyage à l'île Saint-Lazare. Ils n'y trouveront pas, comme dans les communautés religieuses clair-semées en Europe, la stérile renonciation au monde, à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Les Arméniens vivent de la vie, avec le ciel pour horizon, dans l'étude qui élève l'âme et qui console le cœur.

XVI.

LES BACCHANALES DU LIDO.

Je suis arrivé un soir au Lido sans y songer. Mon gondolier avait donné un rendez-vous galant: il fallait que j'y allasse. C'était le jour des Bacchanales. Tous les mois les Vénitiens saluent la nouvelle lune au Lido, par des danses grotesques, des tarentelles échevelées, invraisemblables, impossibles, au son d'une musique en délire où le violon et le fifre luttent de sons aigus. On boit beaucoup, on crie beaucoup, on s'agite beaucoup. Le bal de l'Opéra, que dis-je! la descente de la Courtille est moins folle et moins rugissante. Tout le peuple est là, qui secoue ses haillons et sa gaieté. Quand les filles sont tombées sans souffle sur l'herbe arrosée de vin, les hommes dansent ensemble jusqu'à ce qu'ils tombent à leur tour. Il ne s'est pas encore trouvé de peintre pour consacrer ces Bacchanales par le caractère de l'art. O charmants amoureux de Giorgione et d'Arioste, reconnaîtrez-vous le Lido à ce tableau que j'ose à peine esquisser, vous qui alliez rêver au bord des vagues bleues de cette île poétique!

Le Lido aujourd'hui n'est guère que la barrière

Mont-Parnasse de Venise. Seulement le ciel y est plus beau et la mer répand sa solennité autour de ces bacchanales sans passion.

Les Vénitiens appellent cela des bacchanales comme ils appellent l'escalier du palais ducal l'escalier des Géants. O les merveilleux amplificateurs! Ils seraient dans l'Olympe au banquet des dieux qu'ils ne seraient pas plus olympiens.

Beaucoup de leurs palais sont d'humbles maisons bourgeoises de province. Leur escalier des Géants, un vrai géant ne le verrait pas en passant; leur pont des Soupirs n'a qu'une arche. Les Bacchanales du Lido sont des fêtes pastorales où on ne boit pas une goutte de vin. Si vous cherchez la maison du Titien, vous trouverez le mur d'un jardin dans un petit cul de sac appelé *le détroit de Gallipoli!* Pourtant il y a dans toutes ces ruines des hommes et des choses, je ne sais quoi de fastueux et de grandiose qui explique bien cette épitaphe d'un patricien de Venise, où il exprime le noble regret d'avoir été contraint d'échanger son titre contre celui de grand duc de Toscane [1].

Il n'est pas jusqu'aux Facchini qui ne parlent de leur origine anté-diluvienne et de leurs travaux d'Hercule.

Les touristes vous ont mis en garde contre les

[1] On sait que les patriciens de Venise ne voulaient pas se charger de titres — comme les belles Vénitiennes ne voulaient pas se charger de diamants.

Facchini. C'est un préjugé barbare que de médire des Facchini, en les peignant comme des ogres et des Barbe-Bleue. Le Facchino est un gai compagnon qui vit du soleil tant qu'il peut (on le met çà et là en prison pour ses vertus), qui rançonne de fort bonne grâce et qui donne du ragoût au voyage. Supprimez le Facchino, l'Italie n'a plus le même accent : le Facchino vous égaie, vous irrite, vous donne du montant. On a vu des philanthropes anglais et des progressistes français donner des coups de bâton aux Facchini, parce que ces pauvres diables les voulaient servir avec trop de zèle. Après tout, pourquoi tant de colère pour quelques bajjocci de plus ou de moins ! Le Facchino a tout au plus les miettes de la table du voyageur en Italie. Quand on professe la philanthropie à Londres et le progrès à Paris, on doit honorer l'humanité qui souffre à Venise ou à Rome. C'est surtout dans les États du pape que j'ai rencontré le Facchino primitif. Comme j'arrivais à Ferrare devant le palais de madame Lucrèce, j'éternuai — sans doute d'admiration. — Un Facchino habillé en dandy se précipita à ma rencontre et me dit un *Dieu vous bénisse* de l'air le plus gracieux, après quoi, comme j'allais le saluer avec reconnaissance, il me tendit la main et me demanda un paolo (onze sous). Il s'était incliné, il avait parlé, il fallait bien payer. Je payai de bonne grâce tout en lui demandant son tarif. Les États du pape sont peuplés d'honnêtes gens tout aussi occupés; il faudra bien du génie à

Pie IX pour métamorphoser ses mendiants en hommes.

Mon gondolier me conseilla d'aller me divertir un peu au spectacle des Bacchanales pendant qu'il irait dans l'ancien cimetière des Juifs, où il était galamment attendu. Je suivis une guirlande fanée de jeunes folles, qui couraient en dansant, appelant à elles une troupe de galants enluminés, qui tournaient en rond autour de trois ou quatre bouteilles d'osier, que chacun saisissait à son tour et portait à ses lèvres sans avoir le droit de s'arrêter. Les pauvres délaissées avaient beau appeler : les galants n'avaient plus de baisers que pour la bouteille. Cependant elles étaient belles par la jeunesse et la gaieté. Véronèse et Varotari auraient enivré leurs yeux aux tableaux rayonnants

Des chevelures ruisselantes,
Des prunelles étincelantes
Et de beaux seins
Aux fiers dessins.

Quel luxe de vie et de volupté ! Il ne leur manquait qu'une couronne de pampres. Elles étaient vêtues de quelques haillons prétentieux ; elles portaient au cou et aux doigts des verroteries de Murano ; mais elles étaient surtout vêtues de leur jeunesse et parées de leurs folies.

Tout à coup, elles furent dispersées par un véritable ouragan, c'est-à-dire par un groupe de dan-

seurs qui s'abattirent sur elles comme sur une proie toute fraîche. C'étaient les Romains sauvages se précipitant, comme aux jours du combat, sur la vertu effarée des Sabines.

XVII.

LA MAITRESSE DE LORD BYRON.

Il y avait ce soir-là, au Lido, dans un cercle de cabarets improvisés, deux à trois mille Vénitiens qui étaient venus pour être acteurs ou spectateurs aux Bacchanales.

C'était une peuplade très animée et très pittoresque. L'île était assiégée de barcarols du côté de Venise; du côté de la pleine mer, le rivage était couvert de baigneurs. Je m'étais arrêté non loin de San-Micheli, cette forteresse qui semble taillée en plein roc, devant une marchande d'huîtres. Je voulais savoir pour la première fois si les huîtres de l'Adriatique ont la saveur des huîtres d'Ostende. Les huîtres étaient excellentes. La marchande exposait les débris d'une beauté grave, altière, expressive; elle avait conservé tout l'éclat de ses beaux yeux.

Comme je mangeais mes huîtres, le comte de F*** que j'avais rencontré au palais Barbarigo, vint s'arrêter devant moi.

— Est-ce qu'elle vous a dit son histoire? me demanda-t-il.

— Son histoire ! La destinée s'est donc amusée avec une marchande d'huîtres ?

— Elle a été pendant six semaines la maîtresse du plus grand poëte du monde.

— La maîtresse de Byron !

Elle avait entendu ce nom magique.

— Lord Byron, dit-elle avec un sourire mélancolique et une voix dolente.

— Voyons, lui dit le comte de F***, racontez-nous cela en deux mots. Nous mangerons des huîtres tant que durera votre récit.

Elle se fit un peu prier.

— C'est de la folie, murmura-t-elle en levant les yeux au ciel comme pour y lire ce beau roman de sa vie depuis longtemps oublié.

« C'était ici, il y a longtemps ; j'étais à danser comme celles qui dansent là-bas ; il se promenait sur le rivage ; il vint, avec cette belle et noble bête dont j'ai tant baisé le cou, jusqu'au milieu des Bacchanales. J'étais la plus folle, il me trouva la plus jolie.

« — Donnez-moi cette belle fille, dit-il à celui qui dansait avec moi, donnez-la moi, vous verrez comme je vais la faire valser à cheval.

« Mon danseur me saisit et me jeta dans les bras du cavalier, qui me pressa sur son cœur et éperonna son cheval. Ah ! quelle danse désordonnée ! J'avais si peur de tomber, que je n'avais pas peur pour ma vertu. Je me blottissais sur mon cavalier comme la biche sous la ramée pendant l'orage.

« C'était la première fois que je me sentais à cheval ; je me croyais sur une vague à l'heure du flux. A chaque seconde, je tremblais de m'abîmer dans la mer. Je vous le dis : un vrai conte de fées.

« Le soir était venu, la nuit tombait sur nous, j'entendais les chants joyeux des Bacchanales à travers le galop du cheval et le mugissement des vagues. Je descendis de cheval pour entrer dans une gondole toute de velours et de soie. Ah ! quel voyage ! — Vous ne mangez plus, messieurs ? »

En effet, nous dévorions ce roman qu'elle nous racontait en dialecte vénitien, avec des images pompeuses, comme si Byron parlait par sa bouche.

Elle continua ainsi :

« Nous abordâmes au palais Mocenigo. Je tremblais comme les feuilles; j'étais heureuse, effrayée, éperdue. Un palais, un grand seigneur, des laquais, quand ma mère m'attendait près du Rialto pour souper dans notre chenil; ma mère, une marchande de poissons ! Ces laquais ouvraient des yeux grands comme les arcades du palais ducal, je n'osais passer devant eux ; mais lui qui m'aimait encore, me soutint à son bras et me conduisit dans sa chambre.

« Dès qu'il eut fermé la porte, il me donna un cachemire turc et m'ordonna de jeter ma robe par la fenêtre ; il m'attendait pour souper, il ne voulait pas que ma pauvre robe fût du festin.

« J'étais fort en peine. J'avais un lambeau de mantille, que je laissai tomber à mes pieds. Je

dégrafai ma ceinture tout en m'éloignant dans l'ombre des rideaux. J'étais décidée à ne pas aller plus loin; mais il parut s'impatienter et je laissai tomber ma ceinture sur le tapis. « Hâtez-vous, me dit-il, je vous attends pour souper. » Jamais je n'en aurais fini s'il ne m'eût aidée un peu.—Allons, messieurs ! encore quelques huîtres.

« Le lendemain, poursuivit la marchande, il m'avertit qu'une gondole m'attendait à la porte du palais pour me conduire chez ma mère. — Je ne veux pas m'en aller, lui dis-je. Il pria, il ordonna; je fus inébranlable. — Est-ce que j'oserais jamais, lui disais-je, me montrer au soleil du Rialto ? ma mère me battrait; mais ce n'est pas ma mère que je crains, c'est le soleil. — Eh bien ! me dit-il en m'embrassant, vous partirez ce soir quand le soleil sera couché. — Jamais ! m'écriai-je avec exaltation.

« Nous passâmes la journée gaiement et tristement. Que voulez-vous ! il s'amusait et s'ennuyait avec moi. Je ne savais que lui dire sinon que je l'aimais et voudrais mourir pour lui.

« Le soir venu, il me prit doucement la main : Adieu, me dit-il en m'entraînant, le soleil est couché ! adieu ! nous nous reverrons bientôt !

« Je ne savais plus résister, je me laissai conduire comme un enfant. Quand nous fûmes sur le péristyle, il me fit signe de descendre dans sa gondole; le gondolier m'attendait rame en main. — Adieu ! dis-je d'un air décidé. Il voulait m'offrir la main, mais déjà je m'étais élancée dans le canal...

« — En vérité, messieurs, vous n'aimez pas les huîtres ! —

« Vous comprenez bien, reprit la marchande, que je ne restai pas longtemps dans l'eau. Ce fut lui qui me sauva. Quand je revins à moi, j'étais encore dans sa chambre; un médecin venait d'entrer; pour lui, il me soulevait la tête avec la tendresse d'un frère. Il était touché jusqu'aux larmes de mon adieu dans l'eau. — Margarita, me dit-il avec passion, vous resterez avec moi toujours. — Toujours, murmurai-je tristement. Le *toujours* de lord Byron dura six semaines, six siècles, il est vrai, si les siècles se comptent par les heures de joie. Quels beaux jours ! quelle fête pour le cœur ! quelle adorable folie !

« Nous allions tous les jours dans cette chère gondole, où je cachais mon bonheur, du palais Mocenigo à quelque île lointaine, souvent au Lido, où nous retrouvions le beau cheval, qui hennissait en nous voyant. Ah ! comme j'aimais la mer ! la mer qui me parlait d'amour et de mort !

« Lui quand il me parlait, je ne comprenais jamais. Et pourtant j'écoutais avec délices. J'entends encore sa voix. Il paraît que j'avais fait une belle action en me jetant à l'eau, car il me disait souvent que, dans toute l'Angleterre, il ne trouverait pas une femme qui fît si bien cela.

« Je n'ai pas recommencé, du reste, et j'aimerais mieux être condamnée à vendre des huîtres et des poissons pendant trois ou quatre siècles que de boire un second coup en pleine eau.

« Ai-je besoin de vous dire la fin ! C'est toujours la même histoire, la fin ne vaut pas le commencement. Au bout de six semaines il me pria d'aller vivre avec ma mère, me jurant que son palais me serait toujours ouvert. Il attendait un ambassadeur, il ne pouvait le recevoir en ma compagnie. Cette fois, j'allai toute seule à la gondole... et je ne me jetai pas dans le canal...

« Je ne le revis plus que de loin en loin ; il m'avait bien aimée, il m'oublia bientôt. Un jour on me refusa la porte du palais Mocenigo, le lendemain il m'envoya une bourse pleine d'or. J'étais près de ma mère, devant le palais Grimani. Je jetai la bourse dans le canal, je courus à la maison, je me délivrai de ma robe de soie, je déchirai mes dentelles, je m'habillai avec une vieille robe de ma mère, et me voilà... J'ai vendu des poissons et des huîtres... J'ai pris mon parti, j'ai fermé le livre d'or à la plus belle page. Que voulez-vous ! je ne savais pas lire. »

Nous écoutions encore. — « Messieurs, vous n'en avez mangé que cinquante-trois. A un demi-zwanziger par huître : total, vingt-sept zwanziger. »

Ce furent ses dernières paroles. Nous trouvâmes les huîtres un peu chères. Le total était arbitrairement résolu, mais nous payâmes sans nous plaindre.

Cette marchande d'huîtres avait eu son heure de poésie. Byron lui-même, le suprême génie, n'avait jamais eu une si belle inspiration, que Margarita

lui disant adieu et s'élançant dans la mer. C'est la passion qui fait le poëte.

Je regardai cette femme avec une curiosité de plus en plus ardente, cette femme qui s'était montrée une amante sublime, et qui n'avait plus rien de la femme, depuis qu'elle avait fui le rivage odorant de la jeunesse, et que la soif du gain avait flétri ses lèvres.

Byron a raconté quelques fragments de son histoire avec Margarita. Son récit ne s'accorde pas de point en point avec celui de cette héroïne tempêtueuse. Ainsi, il ne dit pas qu'il l'ait sauvée lui-même. Voici d'ailleurs un portrait de Margarita par Byron :

« Elle prit sur moi un ascendant que je lui disputais souvent, mais qu'elle gardait toujours. Cet ascendant, c'était son œil noir, sa physionomie sombre et expressive ; elle avait le caractère vénitien dans le dialecte, dans la pensée, dans les manières, dans sa naïveté folâtre. De plus elle ne savait ni lire ni écrire, elle ne pouvait me fatiguer de ses lettres. J'en reçus cependant deux qu'elle fit écrire par un notaire, un jour que j'étais malade. Fière, impérieuse, arrogante, elle avait l'habitude de faire ce qui lui convenait sans trop s'inquiéter du temps, du lieu, ou des personnes qui étaient là ; et si les femmes du palais s'avisaient de vouloir la contredire, elle les battait.

« Quand je la connus, j'étais en *relazione* avec la signora ***, qui, la rencontrant un jour, fut assez malavisée pour lui faire des menaces ; car

elle avait entendu parler de notre promenade à cheval. Margarita lui arracha son voile et lui cria : « Vous n'êtes pas sa femme, et je ne suis pas sa femme ! Vous êtes sa maîtresse et moi je suis sa maîtresse ! Du reste, quel droit avez-vous de me faire des reproches ? S'il m'aime mieux que vous, est-ce ma faute ? Si vous le voulez garder, attachez-le au cordon de votre jupe. Mais parce que vous êtes plus riche que moi, ne croyez pas que vous puissiez me parler sans que je vous réplique.» Et, après ce morceau d'éloquence, elle s'éloigna, laissant auprès de la signora une nombreuse assemblée pour disserter sur le galant dialogue survenu entre elles.

« Il lui vint mille caprices insensés. Elle était charmante avec son *faziolo* : elle voulut avoir un chapeau et des plumes : toutes mes raisons pour m'opposer à ce ridicule travestissement furent inutiles. Ensuite elle voulut avoir un vêtement de grande dame. Il lui fallait la robe à queue ; toute résistance devenait impossible, et elle traîna avec elle sa maudite queue partout où elle allait.

« Elle m'aimait avec violence. Un jour d'automne que j'étais allé au Lido avec mes gondoliers, une bourrasque nous surprit et nous mit en danger. La gondole était pleine d'eau, la rame perdue, la mer orageuse ; la pluie tombait par torrents, nous voyions la nuit s'avancer, et le vent ne s'apaisait pas. Enfin, après de grands efforts, nous rentrâmes à Venise, et j'aperçus Margarita sur les marches du palais Mocenigo, les yeux baignés de larmes,

les cheveux épars et flottant sur son sein trempés par la pluie. Avec son visage pâle et ses regards errant sur la mer qui grondait à ses pieds, elle ressemblait à Médée descendue de son char, ou à la divinité de la tempête. Pas une autre créature vivante n'était là pour saluer notre arrivée. Quand elle me vit, elle n'accourut pas à moi, comme on aurait pu s'y attendre, mais elle cria : *Ah ! can della Madonna, no esta il tempo per andar all' Lido.* Et puis elle battit tout le monde, gondoliers et domestiques. »

Byron ne dit pas s'il fut battu lui-même. Cela ne me paraît pas douteux. Au théâtre n'est pas sifflé qui veut, disait Voltaire. — En amour n'est pas battu qui veut, disait Byron.

Nous revînmes à Venise, à la nuit close, par un beau clair de lune. Ne me parlez pas du Colysée au clair de la lune. Le plus beau spectacle nocturne de l'Italie, c'est Venise avec son silence, son aspect oriental, ses palais qui se mirent dans l'eau, la gondole solitaire, les dômes argentés, la voix solennelle des églises. La lune est le soleil des ruines. C'est par ce soleil éteint qu'il faut voir aujourd'hui cette ville éteinte.

XVIII.

LES COURTISANES.

Jean-Jacques Rousseau a été pour ainsi dire ambassadeur à Venise, puisque M. de Montaigu abandonnait tout, moins les appointements, à son secrétaire. Dans les *Confessions*, d'où vient qu'on ne trouve pas une seule page pour peindre la ville des doges telle qu'elle apparut aux yeux du philosophe de Genève? Pas un mot de Titien ni de Véronèse, ni des palais, ni des tableaux. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'art ne pénétrait plus dans la littérature. Winckelmann disait : « Les écrivains ne sont pas plus en état de parler des tableaux ou des statues, que les pèlerins ne le sont de faire la description de Saint-Pierre de Rome. » On avait la foi, on n'avait pas les yeux. Jean-Jacques ne savait voir que les montagnes, les forêts et les lacs. On doit toutefois reconnaître que Rousseau a peint, avec la palette du Padouan, un portrait de courtisane vénitienne; regardez :

« Je vois approcher une gondole. — Prenez-garde à vous, voici l'ennemi. La gondole aborde : une fille éblouissante, brune de vingt ans, coquette et vive, vint s'asseoir à côté de moi et me

parla italien avec un accent qui me fit tourner la tête. Elle prit tout à coup possession de moi comme d'un homme à elle. Zulietta me donnait à garder ses gants, son éventail, son *linda*, sa coiffe; m'ordonnait d'aller ici ou là, de faire ceci ou cela, et j'obéissais. Écoute, Zanetto, me dit-elle, je ne veux pas être aimée à la française, ne me reste pas à demi; au premier moment d'ennui, va-t-en. Le soir, nous la ramenâmes chez elle. Tout en causant, je vis deux pistolets sur sa toilette : c'étaient ses compagnons de plaisir. Je la trouvai, le lendemain, *in vestito confidenza*. Les jeunes vierges des cloîtres sont moins fraîches, les beautés du sérail sont moins vives, les houris du paradis sont moins piquantes. Ses manchettes et son tour de gorge étaient bordés d'un fil de soie garni de pompons ou plutôt de roses. C'était la porte de l'Élysée.»

Il y a encore des courtisanes à Venise, mais il n'y a plus de Zulietta. Ceux qui veulent les connaître, au point de vue de l'art, devront se contenter de leurs folles chevelures, de leur cou fier et de leur gorge somptueuse. Pour le reste, elles sont indignes des courtisanes qui posaient devant Phidias et Praxitèle. Elles font comprendre que, si on a remplacé la ceinture de Vénus par la robe discrète, c'est que l'humanité voulait cacher ses flancs appauvris et ses jambes grêles. Aussi, les courtisanes consentent à poser devant l'amour qui aime le mystère, mais elles refusent hautement de poser devant l'art, qui aime le soleil.

XIX.

LA DUCHESSE DE BERRY.

Le palais de Venise aujourd'hui le mieux habité, est le palais de madame la duchesse de Luchesi-Palli (la duchesse de Berry). Elle est devenue Vénitienne parce qu'elle est née à Naples, mais elle est Française par le souvenir — par l'espérance, peut-être. — En entrant chez elle, l'hospitalité vous accueille si gaiement que tout étranger se croit dans son pays. On y trouve plus d'une page d'histoire de France : un soulier de Louis XIV que M. le comte de Chambord voudrait bien chausser (le soulier est peint par Rigaud et non par Vanloo); — le livre de prières de Marie-Antoinette; la *Famille pauvre* de Prudhon, éloquente plaidoirie démocratique que chaque roi devrait avoir dans la salle du trône; des lettres de Henri IV que Henri V a relues souvent; — tout un Musée, tout un Louvre, tout un Versailles.

Madame de Luchesi, depuis qu'elle est en Italie, semble avoir défié les hivers. Il n'a point encore neigé sur son front. Il y a des femmes devant lesquelles le temps passe sans compter. Les païens avaient inventé les Heures couronnées de roses.

La plupart des palais célèbres sont abandonnés aux étrangers. Quelques-uns ne sont pas habités, mais l'Europe voyageuse y va trôner çà et là. Ils ont tous quelques chefs-d'œuvre à étaler; mais, peu à peu, la Russie et l'Angleterre auront dévasté Venise. Ainsi, reverrai-je à mon prochain voyage la Madeleine du Titien et la Suzanne du Tintoret au palais Barbarigo, où elles sont en vente, deux tableaux pour lesquels je donnerais quatre madones de Raphaël.

Oui, je retournerai dans ce pays qui ose être beau sans arbres et sans chevaux; où la fraîche Adriatique vous envoie, en été, je ne sais quelle fraîcheur du paradis idéal; où le vent oriental est si doux l'hiver qu'il est surnommé, par les Vénitiens, « le manteau des pauvres. » J'irai manger, ô Venise, tes bœufs de Styrie, tes muges voluptueux de Chioggia, tes poulets de Rovigo, tes bécassines de la Brenta, ton turbot chanté par Boccace, tes ortolans de l'Adriatique, tes beaux fruits d'Este et de Montagnana; j'irai boire ton vin de Chypre et ton *val Pollicella*. J'irai revoir tes femmes aimées de Giorgione et de Casanova; tes pommes de Normandie ou du paradis perdu.— Pauvre Venise! toi aussi tu es le paradis perdu.

APPENDICE.

Que celui qui doit aller à Venise ne lise pas ce Voyage, ni aucun autre livre sur Venise. Il faut que le pays où l'on voyage soit une forêt vierge, où les aventureux puissent faire à leur tour des découvertes. A quoi bon le mot de l'énigme avant d'avoir lu l'énigme? Le vrai voyageur est comme l'amant passionné: que lui font les portes ouvertes à tous, puisqu'il passe par la fenêtre.

Il m'est tombé sous la main, quand j'écrivais ce Voyage, un petit livre : *Venise et Padoue*, d'un ancien bibliothécaire du roi à Versailles. M. Valery n'est pas, comme moi, un fantaisiste cherchant des statues, des bas-reliefs et des tableaux peints ou vivants; c'est surtout un voyageur savant qui secoue la poussière des livres. Je vais le laisser un peu parler sur la vie à Venise, au point de vue du voyageur, car mon libraire trouve que mon Voyage est ce que j'avais voulu qu'il fût : — Inutile.

LA VIE A VENISE.

La situation de Venise, au sein des lagunes,

semble devoir rendre l'air humide et vaporeux; mais cet air est continuellement renouvelé par les vents et le sud-est qui le dépouillent du gaz méphitique. Selon plusieurs savants, il est doux, égal, nourrissant quoique sans pesanteur, moins humide même que celui de Milan. Les émanations salines des lagunes créent une atmosphère particulièrement favorable aux personnes atteintes de phthisie pulmonaire, scrofuleuse, tuberculeuses ou de dispositions rachitiques, et les bains de mer y sont très efficaces contre ce genre d'affections. Ces bains, qui peuvent être pris l'hiver et continuer le traitement commencé l'été à d'autres bains salins de terre ferme, doivent leurs qualités à la vase et aux algues. La meilleure de celles-ci est le *sphæroceus confervoïdes*, à cause de la quantité extraordinaire de substances gélatineuses qu'elle contient, et de la facilité à l'extraire et à l'avoir toujours fraîche dans ces eaux où elle croît abondamment l'hiver, même dans le grand canal.

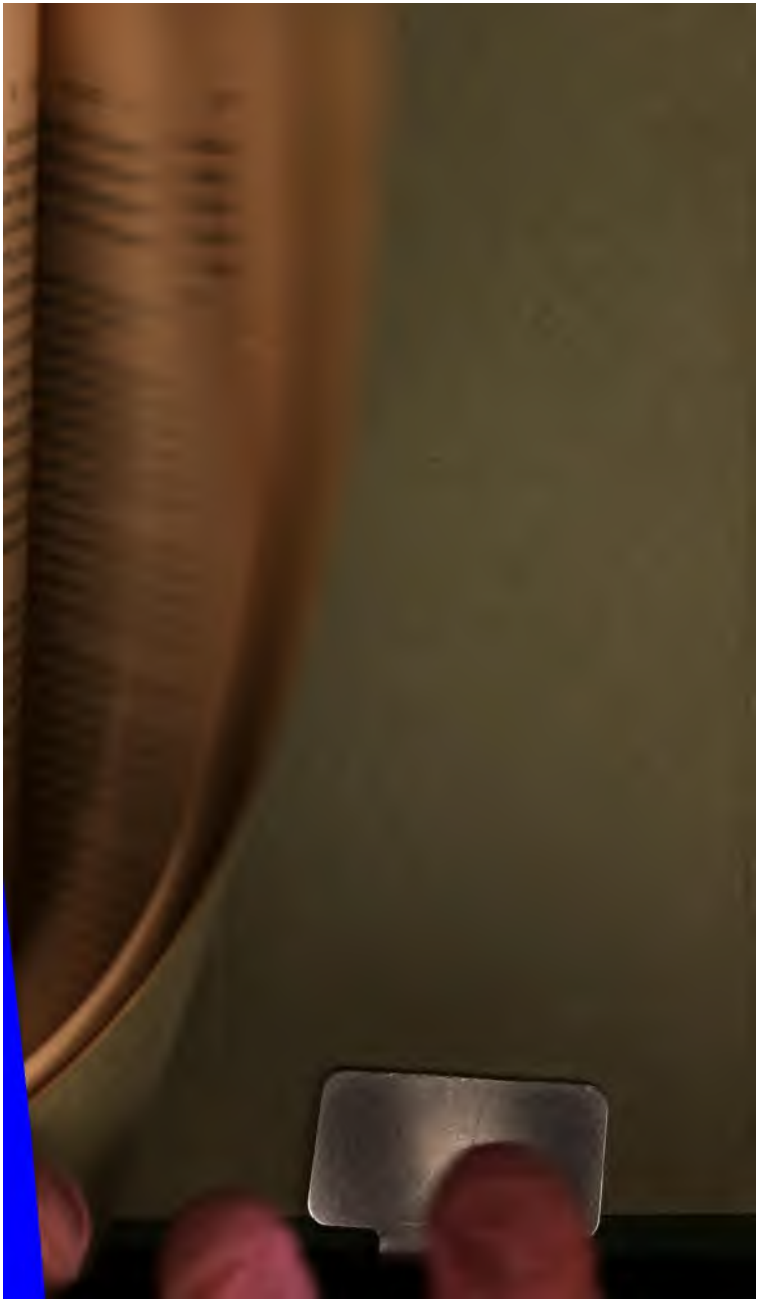
Le régime ichtyologique, si excellent à Venise, surtout les huîtres et les célèbres *pidocchi* dont il va être parlé; les promenades en gondoles, qui bercent doucement au soleil pendant deux ou trois heures les malades enveloppés de la vapeur marine, secondent merveilleusement l'effet des bains et du climat; et l'agrément de la vie et de la société le complète. L'été seul produit quelques fièvres périodiques communes aux plages maritimes de l'Adriatique et de la Méditerranée, voi-

sines des marais. Les pestes dont Venise a souffert n'ont pas été plus désastreuses que celles de Milan et de Florence; et parmi les grandes cités italiennes elle est celle qui souffrit le moins du choléra. L'air est tempéré, et le vent sud-est qui adoucit la rigueur du froid de l'hiver, est surnommé par les Vénitiens « le manteau des pauvres. » Ce climat est réparateur pour les enfants et les vieillards; mais il paraît moins convenable aux personnes de l'âge moyen, et il produit parfois chez les étrangers une révolution intérieure. La santé de Venise est généralement bonne; on y parvient à un âge avancé, et l'on y compte quelques centenaires.

Venise offre aux gourmands des jouissances vives et variées. Les bœufs venant de Styrie, élevés pour l'alimentation, et qui ne travaillent pas, donnent une viande de qualité supérieure. Le veau de Chioggia est exquis et meilleur que celui de la terre ferme. La Polésine de Rovigo fournit en abondance de grasses et fines volailles. Le voisinage des marais rend le gibier nombreux, excellent et peu cher. Les bécassines en hiver se donnent pour quatre ou cinq sous de France. Le lièvre est bon; et le lapin, dédaigné, n'est mangé de personne.

Le poisson de l'Adriatique jouit d'une juste célébrité; il fournit d'abondants et de délicats tributs à la reine de cette mer. Si les Vénitiens, remarque ingénieusement Addison, étaient bloqués de tous côtés, ils pourraient en quelque sorte

échapper à la famine par la quantité de poissons que la mer leur fournit, et qu'on peut prendre au milieu même des rues; ce qui est un magasin naturel que très peu de villes peuvent se vanter d'avoir. On cite : le magnifique rouget (*triglia*), le premier des poissons de l'Adriatique; le turbot (*rombo*), déjà loué par Boccace dans sa longue et remarquable lettre au prieur des Saints-Apôtres de Florence, où se trouve un tableau si vivant de la maison, du luxe et du train de vie d'un grand de l'époque; les sardines fraîches (*sardelle*), qu'on a surnommées les ortolans de l'Adriatique, et qui se passent d'assaisonnement : les soles (*sfoglie*) excellentes; les petits poissons (*sachette*); les gobies (*paganello de mar*); l'ombrine qui pèse jusqu'à quarante livres, et le thon jusqu'à cinq cents, mais d'ordinaire de dix à cinquante. Ce dernier arrive du mois d'août au mois d'octobre; afin de l'avoir toujours de bonne qualité et d'échapper au danger de sa putridité, la police examine les barques qui l'amènent, surtout lorsque le sirocco en a retardé l'arrivée, et pour peu qu'il soit avancé, elle le fait jeter à la mer. Les huîtres de l'arsenal, énormes, grasses, ne pourraient se manger à la douzaine; cuites et assaisonnées aux fines herbes, à la vénitienne, elles forment un mets agréable et digestible. Malgré l'horreur de leur nom, on estime encore plus les *pidocchi* (poux de mer) de l'arsenal, sorte de moule fort savoureuse; mais ils sont rares, ils ne se pêchent qu'en juin et juillet, et l'on est quelque peu sur-



pris, au milieu des flots, de les payer aussi cher. Les muges voluptueux pullulent dans la fange des canaux de Chioggia. On en fait d'amples salaisons; la chair bonne, tendre, expose, si l'on en mange trop, à des maux de tête et même à la fièvre. Les œufs comprimés, salés et séchés, donnent une sorte de caviar appelé *bottargue*, très recherché, qui s'accommode avec de l'huile et du citron. La plupart de ces poissons si exquis, et d'autres, tels que le rouget, la sardine, les poux, le turbot, le maquereau, le homard et les huîtres surtout, ont encore le mérite de donner aux malades un bouillon très salutaire [1].

Les fruits, abondants et bons, viennent des collines d'Este, de Monselice et de Montagnana [2].

[1] Les vins de France et d'Espagne, grâce au port franc, arrivent sans payer. Le vin de Chypre véritable coûte au café de 3 à 10 sous le verre; l'ordinaire se paye 34 sous la bouteille, et la première qualité 5 fr. Les autres bons vins sont le *val Pollicella* et le *piccolit* de Conegliano et du Frioul.

[2] Auberges. — Elles ne sont pas du premier ordre : l'*Europe*, qui a une table d'hôte à 3 fr. 50 c., fréquentée par les Français ; *la Lune, l'Albergo Reale, le Lion blanc, la Reine d'Angleterre.*

Les logements en garni sont peu chers, mais assez négligés. Ils coûtent par mois de 20 à 40 fr. Il existe à l'entrée de la place Saint-Marc un bureau de location où l'on peut s'en procurer. Les personnes qui désirent des appartements plus élégants, s'adresseront, soit au magasin d'objets d'art du *Gondoliere*, près des *Procuratie Vecchie*, soit au cabinet de lecture du *Gondoliere*, place Saint-Marc. Il faut, principalement l'été, se loger sur le grand canal, afin de parcourir le soir, en gondole, ce *Corso* liquide.

Il faut se méfier du vin à Venise, parce que souvent il est frelaté. Les mariniers en boivent pendant le trajet, et le remplacent par de l'eau des lagunes, eau insalubre, quoiqu'elle ne manque

Restaurateurs. — *Il Cavaletto.*— *Il Vapore.*— *Il Capello.*— Le cabaret de *San-Benedetto,* aimé des artistes.

Cafés. — Place Saint-Marc.

Les amateurs de bons poissons et de l'originalité culinaire, doivent aller à *Quintavalle,* chez *Sur-Zuane.*, qu'il faut autant que possible prévenir d'avance. Ils auront là des jouissances que le Rocher de Cancale parisien n'effacera point.

Au Môle, café du *Fonso.* — De la *Veneta marina* on jouit d'une belle vue. — *L'Aurore* et l'*Albero d'oro* sont les estaminets des jeunes élégants.

Gondoles. — 50 cent. l'heure ou la course; pour toute la journée 5 fr. Le voiturin pour *Bologne,* nourriture compris, 20 fr. par place. — Un *bateau à vapeur* part le soir trois fois par semaine pour *Trieste.* Il arrive en sept ou huit heures. Le prix des premières places est de 20 wanziger (17 fr. 40 cent.).

Une gondole pour aller de *Mestre* à Venise coûte 5 fr., plus 50 cent. pour la bonne-main.

Libraires. — Le *Gondoliere.* Cette vaste et intelligente librairie a deux maisons, place Saint-Marc, l'une pour les livres italiens, l'autre pour étrangers et italiens. Elle a créé le journal le *Gondoliere.* — *Ganciani,* pour les livres anciens. — *Gnoato.*— *Cabinet de lecture du Gondoliere,* placé Saint-Marc.

Ateliers. — *Peintres :* MM. Schiavoni; Lipparini; Gregoletti; Duse; Busato; Borsato, pour les tableaux de genre; Viola, paysagiste; Borsa, pour les scènes populaires. — *Sculpteur* : M. Ferrari, qui annonce à l'Italie un digne compatriote et un héritier de Canova. Une figure de la *Mélancolie,* et surtout un *Laocoon,* même après le groupe antique, ont excité l'admiration universelle.

Magasin de tableaux des anciens maîtres. — La collection

pas d'agrément et ait un petit goût d'eau de Seltz. Les personnes aisées et précautionneuses chargent un domestique éprouvé de surveiller sur la barque le transport du vin.

La chasse des environs de Venise, belle par le voisinage des marais, s'étend sur tout le littoral depuis Aquilée jusqu'au port ancien et historique de Caorlo, aujourd'hui ruiné. Les canards sauvages et les plongeons abondent. Cette chasse, pour laquelle les Vénitiens étaient très passionnés, formait jadis un des spectacles solennels et joyeux, particuliers à leur pays.

Que les voyageurs qui aiment les points sur les *i*, et qui ont horreur de l'imprévu — l'imprévu, le

de notre compatriote M. de Civry est au premier rang et présente parfois d'authentiques chefs-d'œuvre dignes des galeries royales. — Barbini. — Sanquirico. — *Magasins d'objets d'art et de papeterie élégante*, du *Gondoliere*. — *Lithographie*.— Bel établissement de M. Gaspari, qui a déjà reproduit trente des plus grands tableaux de l'école vénitienne. — *Petites chaînes d'or* si estimées pour la finesse du travail et la pureté de l'or; chez Cuchetti et les autres bijoutiers, même les plus petits. Les prix varient selon la délicatesse du travail.

Magasins de soieries et de nouveautés.—Caron.—Tropeani. — *Couturière et marchande de modes*. — Madame Adèle, qui reçoit tous les jolis pompons et toutes les gracieuses créations de Paris.

Tabacs.—Le tabac et les cigares vénitiens sont médiocres, mais il y en a d'excellents à Trieste. On peut s'en procurer dans cette ville à la ferme générale par l'entremise d'un ami ou correspondant, et les recevoir par le bateau à vapeur. Ces cigares de Trieste, vrais la Havane, qui ne coûtent que 4 ou 5 sous, doivent décider au voyage certains amateurs.

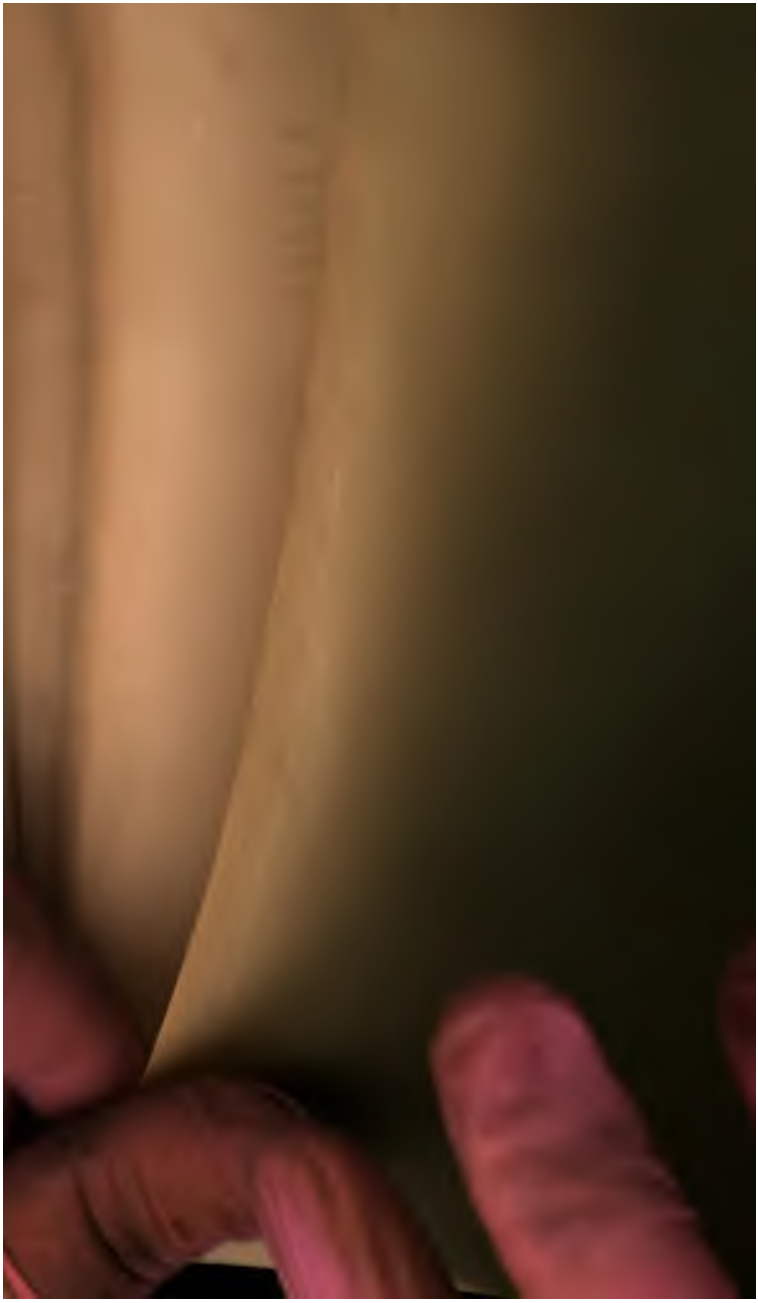
cheval indompté du voyage! — emportent dans leur poche le petit livre de M. Valery; ou plutôt, qu'en arrivant à la ville impossible ils aillent au café Florian, et demandent à la jolie bouquetière de la place Saint-Marc ce qu'il faut faire à Venise de son temps, de son cœur et de son argent.

FIN.

TABLE.

I. Préface de Voyage. 5
II. De Vicence à Padoue. 9
III. Venise. 11
IV. Saint-Marc. 17
V. Un tableau de Veronèse. 21
VI. La maîtresse de Titien. 24
VII. Titien et Giorgione. 31
VIII. Tableau des peintres vénitiens. 37
IX. L'Académie des Beaux-Arts. 44
X. La jeune fille qui se nourrit de roses. . . . 48
XI. Une danseuse oubliée. 61
XII. Du danger de dîner à Venise. 64
XIII. Un point délicat. 66
XIV. Venise il y a cent ans. 70
XV. Promenades en gondole. 80
XVI. Les Bacchanales du Lido.. 82
XVII. La maîtresse de lord Byron. 87
XVIII. Les courtisanes. 96
XIX. La duchesse de Berry. 98
APPENDICE. La vie à Venise. 100

DE L'IMPRIMERIE DE GUSTAVE GRATIOT.



MAR 21 1929